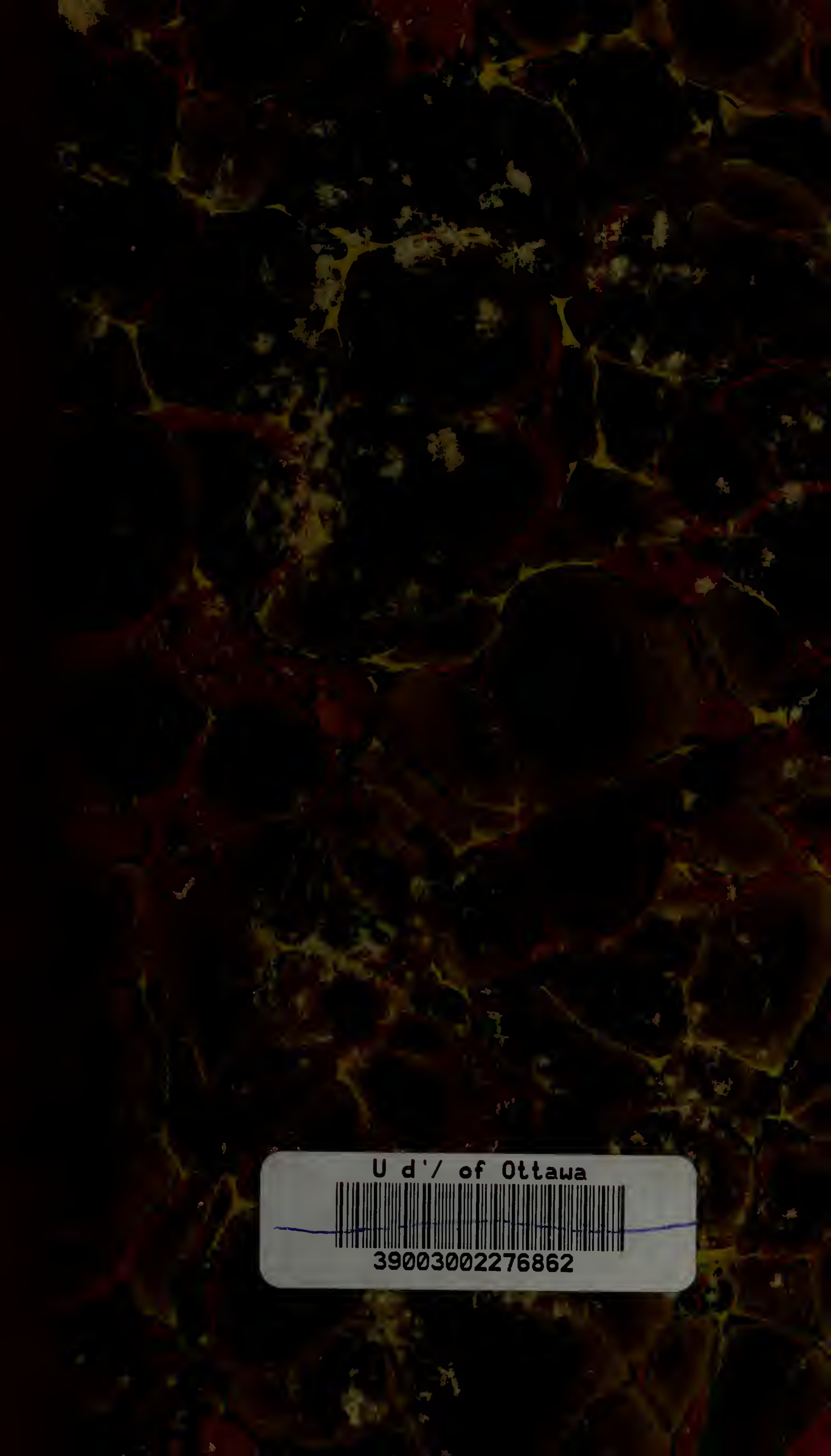
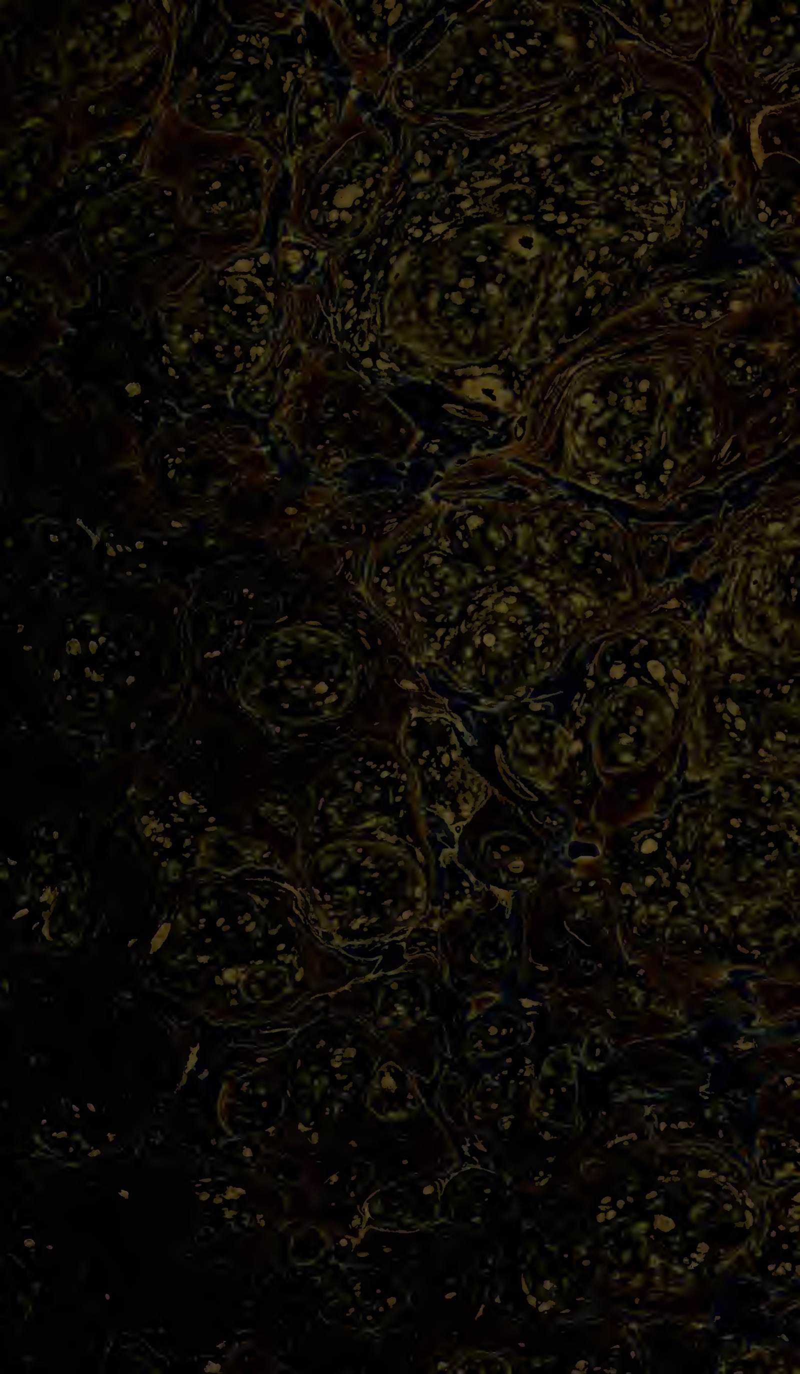
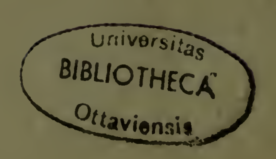






LYCÉE,

OU

COURS DE LITTÉRATURE

ANCIENNE ET MODERNE.

SIÈCLE DE LOUIS XIV. — POÉSIE.



A PARIS,

Chez
VERDIÈRE, quai des Augustins, n° 25.
LHEUREUX, même quai, n° 27.
LADRANGE, même quai, n° 19.
GUIBERT, même quai, n° 25.

LYCÉE,

OU

COURS DE LITTÉRATURE

ANCIENNE ET MODERNE,

PAR J. F. LA HARPE.

Indocti discant, et ament meminisse periti.

TOME SEPTIÈME.

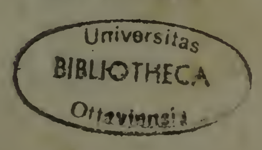


PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXI.



COURS
DE
LITTÉRATURE
ANCIENNE ET MODERNE.

SECONDE PARTIE.
SIÈCLE DE LOUIS XIV.

SUITE DU LIVRE PREMIER.
POÉSIE.

CHAPITRE X.
De la Satire et de l'Épître.

DE BOILEAU.

Il semble que tout soit dit sur Boileau. Les commentateurs l'ont traité comme un ancien; ils ont épuisé dans leurs notes les recherches de toute espèce, l'érudition et les inutilités. Son rang est fixé par la postérité; il le fut même de son vivant :

et c'est un bonheur remarquable, que cet homme, qui en avait attaqué tant d'autres, ait été apprécié par un siècle qu'il censurait; que ce critique sévère, qui mettait les auteurs à leur place, ait été mis à la sienne par ses contemporains; et que tout son mérite ait été dès lors généralement reconnu, tandis que celui de Molière, de Racine, de Quinault, de La Fontaine, n'a été bien parfaitement senti qu'avec le temps. Corneille et Despréaux, parmi les grands poëtes du dernier siècle, sont les seuls qui aient joui d'une réputation à laquelle les générations suivantes n'ont pu rien ajouter; l'un, parce qu'il devait subjuguer les esprits par l'ascendant et l'éclat d'un génie qui créait tout; l'autre, parce que, faisant parler le goût en beaux vers, à une époque où le goût et les beaux vers avaient tout le prix de la nouveauté, il apportait une lumière que chacun semblait attendre, et se distinguait d'ailleurs dans un genre où il n'avait point de rivaux. Mais, dans Racine, dans Molière, la perfection dramatique, qui se compose de tant de qualités différentes, avait besoin de cette grande épreuve du temps et de l'examen raisonné des connaisseurs pour être embrassée dans son entier. Le talent de Quinault, secondaire sous plusieurs rapports, partagé par le musicien, combattu par des autorités, n'a pu obtenir qu'une justice tardive, et due en partie à l'infériorité de ses successeurs. Enfin, dans la fable et le conte, la petitesse des sujets et le défaut d'in-

vention ne laissaient pas apercevoir d'abord tout ce qu'était La Fontaine, et il a fallu qu'une longue jouissance, nous donnant toujours de nouveaux plaisirs, attirât plus d'attention sur le prodige de son style. Telles sont les différentes destinées des grands écrivains, toujours plus ou moins dépendantes et des circonstances, et du caractère de leur composition. Ceux que je viens de citer ont gagné dans l'opinion, et sont aujourd'hui plus admirés qu'ils ne le furent jamais. Corneille et Despréaux n'ont rien perdu de leur gloire; mais leurs ouvrages sont plus sévèrement jugés. L'admiration et la reconnaissance que l'on doit au premier n'ont pas empêché qu'on ne vît tout ce ce qui lui manque; et malgré les obligations que nous avons au second, quelques-uns de ses écrits n'ont plus à nos yeux le même éclat qu'ils eurent dans leur naissance. Qu'on ne s'imagine pas que, par cet aveu, je me prépare à donner gain de cause à ses détracteurs: j'en suis si éloigné, que cet article sera employé tout entier à les combattre. La restriction que j'ai annoncée ne regarde que ses premières et ses dernières satires. Je vais faire voir que, sur ce point seul, la différence des temps a dû lui faire perdre quelque chose; que c'est la seule portion de ses titres littéraires qui ait baissé dans l'esprit des bons juges, et que sur tout le reste notre siècle est d'accord avec le sien. Je dis notre siècle, parce qu'en effet il n'est représenté que par ceux qui lui font le plus d'hon-

neur, par ceux qui, ayant des droits à la gloire, en sont les justes appréciateurs dans autrui. Si de nos jours des hommes éclairés et d'un mérite réel ont fait à Boileau quelques reproches qui ne me paraissent pas fondés, je les distinguerai, comme je le dois, de ceux qui lui refusent toute justice; et quant à ceux-ci, s'il est permis de descendre jusqu'à les réfuter, c'est moins pour venger la mémoire de Boileau, qui n'en a pas souffert, que pour mettre dans tout son jour cet esprit de vertige et de révolte qui multiplie sans cesse parmi nous les ennemis du bon goût et de la raison, et pour marquer la distance qui sépare les vrais gens de lettres de ceux qui ne veulent usurper ce titre que pour le déshonorer.

Une des académies de province, qui, à l'exemple de celles de la capitale, distribuent des prix annuels, proposa pour sujet, il y a quelques années, *l'influence de Boileau sur la littérature française*. Ce programme réveilla la haine secrète que les successeurs des Cotins nourrissent depuis longtemps contre le redoutable ennemi du mauvais goût, et le fondateur immortel des bons principes. L'Académie de Nîmes reçut un discours où l'on se moquait d'elle et de la prétendue influence de Boileau: on s'efforçait d'y prouver qu'il n'en avait jamais eu d'aucune espèce. Ainsi donc, celui qui fut parmi nous le premier législateur de tous les genres de poésie, et le premier modèle de notre versification, n'aurait rendu aucun service aux

lettres, et n'aurait répandu aucune lumière! C'est une étrange assertion. L'écrit où elle était développée n'a pas vu le jour ; mais il n'y a rien de perdu : on vient d'imprimer une brochure anonyme qui contient des révélations bien plus merveilleuses. Comme ce nouveau docteur va infiniment plus loin que tous les déclamateurs qui l'avaient précédé, je ne compte venir à lui qu'à la fin de cet article, parce qu'il faut toujours finir par ce qu'il y a de plus curieux.

Il est à propos d'abord d'écarter un des sophismes les plus spécieux et les plus trompeurs dont se servent les ennemis de Despréaux. Ils rangent hardiment à leur parti des écrivains renommés, qui, en admirant notre poëte, lui ont pourtant refusé quelques avantages que d'autres croient devoir reconnaître. C'est pour leur enlever ces appuis illusoires, et confondre leur mauvaise foi, que je me permettrai de discuter l'opinion d'un de nos plus célèbres académiciens, dont je fais profession d'aimer et d'honorer la personne et les talents. L'auteur des *Éléments de littérature*, ouvrage qui doit être mis au rang de nos bons livres classiques, et qui contient la théorie la plus lumineuse et la plus savamment approfondie de tous les arts de l'imagination, M. Marmontel, a trop d'esprit et de lumières pour ne pas reconnaître le mérite de Despréaux; aussi lui rend-il un hommage aussi authentique que légitime. Il voit en lui *un critique judicieux*

et solide, le vengeur et le conservateur du goût, qui fit la guerre aux mauvais écrivains, et déshonora leurs exemples; fit sentir aux jeunes gens les bienséances de tous les styles; donna de chacun des genres une idée nette et précise; connut ces vérités premières, qui sont des règles éternelles, et les grava dans les esprits avec des traits ineffaçables. Ce sont ses termes; c'est le témoignage qu'il rend à l'auteur de *l'Art poétique;* et je n'aurai qu'à étendre et développer ce texte pour rendre compte de cette *influence* qu'on veut contester. Il y a loin de ce langage au mépris qu'ont affecté ceux qui ont dit *ce plat Boileau, le nommé Boileau, le froid versificateur Boileau;* ceux qui lui ont reproché, ainsi qu'à Racine, d'avoir *perdu la poésie française.* J'ai pris la liberté, il y a déja long-temps, d'en rire avec le public, et cela ne mérite pas d'autre réponse. Mais il peut être intéressant d'examiner les reproches et les restrictions qu'un écrivain tel que M. Marmontel mêle à ses éloges. Je ne prétends point le juger: ce sont des objections que je lui propose. Dans cette discussion, d'ailleurs, se trouveront naturellement placées les preuves que je crois faites pour constater tout le bien que Boileau a fait aux lettres, tout l'honneur qu'il a fait à la France; et c'est en ce moment le principal objet dont je dois m'occuper.

« Boileau n'apprit pas aux poëtes de son temps « à bien faire des vers; car les belles scènes de

« *Cinna* et des *Horaces*, ces grands modèles de « la versification française, étaient écrites lorsque « Boileau ne faisait encore que d'assez mauvaises « satires. » *Élém. de littérat.*

Quoiqu'il y ait de très-beaux vers, des vers sublimes dans *Cinna*, dans *le Cid*, dans *les Horaces ;* quoique ces belles scènes aient été les premiers modèles du style tragique, ceux où Corneille enseigna le premier, comme je l'ai dit ailleurs, quel ton noble, élevé, soutenu, devait distinguer le langage de Melpomène, je ne crois pas que ce fussent encore *les grands modèles de la versification française.* Il aurait fallu pour cela que ces *belles scènes* fussent écrites avec une élégance continue; que la propriété des termes, l'exactitude des constructions, la précision, l'harmonie, toutes les convenances du style, y fussent habituellement observées; et il s'en faut de beaucoup qu'elles le soient. Le premier ouvrage de poésie où le mécanisme de notre versification ait été parfaitement connu, où la diction ait toujours été élégante et pure, où l'oreille et la langue aient été constamment respectées, ce sont les sept premières satires de Boileau, qui parurent avec le discours adressé au roi, en 1666, un an avant *Andromaque.* M. Marmontel trouve ces satires *assez mauvaises :* on peut trouver ce jugement bien rigoureux. Ces satires doivent être considérées sous différents rapports. S'il s'agit de l'intérêt du sujet, *la difficulté de la rime, les embar-*

ras de Paris, un mauvais repas, les *Sermons* de Cassaigne et de Cotin, et *la Pucelle* de Chapelain, peuvent n'être pas des objets fort attachants pour la postérité, et c'est en ce sens que Voltaire a dit qu'elle n'y *arrêterait point ses regards*. Mais il s'agit ici de versification et de style, et sous ce point de vue notre langue n'avait encore rien produit d'aussi parfait. Que m'importe, a dit Voltaire en comparant les sujets des satires de Boileau à ceux qu'a traités Pope, que m'importe

Qu'il peigne de Paris les tristes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas?
Il faut d'autres objets à notre intelligence.

Ce jugement, comme l'on voit, ne porte que sur la comparaison des matières plus ou moins importantes. Mais il est ici question de vers, de goût, de style, et Voltaire avoue que ses vers sont *beaux;* et c'était un très-grand mérite dans un temps où il fallait épurer et former la langue poétique. Aussi ces satires, qui aujourd'hui nous intéressent moins que les autres écrits du même auteur, eurent un succès prodigieux : et ce n'était pas seulement parce que c'étaient des satires; c'est que personne n'avait encore écrit si bien en vers. Les pièces de Molière, si remplies de vers heureux, ne pouvaient pas être des modèles du style soutenu : d'abord, parce que le genre comique admet le familier; et de plus, parce qu'elles fourmillent de fautes de langage et de versifica-

tion. On convient que celles de Corneille, dans un autre genre, méritent le même reproche. C'était donc la première fois que nous avions un ouvrage en vers écrit avec toute la perfection dont il était susceptible. Boileau nous apprit donc le premier à chercher toujours le mot propre, à lui donner sa place dans le vers; à faire valoir les mots par leur arrangement; à relever et ennoblir les plus petits détails; à se défendre toute construction irrégulière, toute locution basse, toute consonnance vicieuse; à éviter les tournures louches, ou prosaïques, ou recherchées, les expressions parasites et les chevilles; à cadencer la période poétique, à la suspendre, à la varier; à tirer parti des césures; à imiter avec les sons; à n'user des figures qu'avec choix et sobriété : et qu'est-ce que tout cela, si ce n'est *apprendre aux poëtes à bien faire des vers?* On peut apprendre cet art même à ceux qui font des ouvrages de génie. Corneille et Molière en avaient fait, car le génie devance toujours le goût. Mais Boileau, qui n'aurait fait ni *le Cid* ni *le Misanthrope*, fut précisément l'homme qu'il fallait pour donner à notre langue ce qui lui manquait encore, un systême parfait de versification. Il s'occupait particulièrement à étudier la nôtre; il avait un tact juste, une oreille délicate, un discernement sûr. Il travailla toute sa vie sur le vers français; il en perfectionna le mécanisme, en surmonta les difficultés, en indiqua les effets et les ressources, en

évita les défauts. Aussi est-ce après lui que parut un homme qui joignit au génie dramatique qu'avaient possédé Corneille et Molière une pureté, une élégance, une harmonie, une sûreté de goût que ni l'un ni l'autre n'avaient connues; et il est permis de croire que, lié avec Despréaux à l'époque de son *Alexandre*, dont la versification laisse encore tant à désirer, il apprit à être bien plus précis, plus élégant, plus châtié, plus sévère dans *Andromaque*, et bientôt après à s'élever jusqu'à la perfection de *Britannicus* et d'*Athalie*, au-delà desquels il n'y a rien.

Je crois avoir positivement spécifié la première obligation que nous avons à Boileau et à ses satires, et les raisons du grand éclat qu'elles eurent en paraissant. Si j'avais besoin d'ajouter des autorités à l'évidence, j'en citerais une qui ne peut pas être suspecte, et qui prouve combien les meilleurs esprits du temps avaient senti le mérite particulier que je fais observer dans ces satires, aujourd'hui trop rabaissées. Molière devait lire une traduction en vers de quelques chants de Lucrèce dans une société où se trouva Despréaux. On pria celui-ci de lire d'abord la satire adressée à Molière *sur la Rime*, pièce qui n'était pas encore imprimée, non plus qu'aucune des autres du même auteur. Mais quand Molière l'eut entendue, il ne voulut plus lire sa traduction, *disant qu'on ne devait pas s'attendre à des vers aussi parfaits et aussi achevés que ceux de M. Despréaux*, et

qu'il lui faudrait un temps infini s'il voulait travailler ses ouvrages comme lui. Ce propos est à la fois l'excuse de Molière, à qui le temps manquait, et l'éloge de Boileau, qui employait le sien. L'un était obligé de faire des pièces de théâtre qui devaient être prêtes au jour marqué ; l'autre, qui n'avait que des vers à faire, pouvait les travailler à loisir, et le caractère de son esprit le portait à les travailler jusqu'à ce qu'ils fussent aussi bons qu'il était possible. Ainsi la nature et les circonstances se réunissaient pour faire de lui le meilleur versificateur qui eût encore existé parmi nous. L'un de ses amis, Chapelle, qui, dans la familiarité d'un commerce intime, se moquait de sa patience laborieuse, plaisantait sur sa *cruche à l'huile*, et lui disait si gaiement, *tu es un bœuf qui fait bien son sillon ;* Chapelle, si éloigné en tout de la moindre conformité avec lui, reconnaissait la supériorité de ses vers.

Tout bon paresseux du Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère.
Pour moi, c'est ainsi que j'en fais ;
Et si je les voulais mieux faire,
Je les ferais bien plus mauvais.
Mais quant à monsieur Despréaux,
Il en compose de fort beaux.

Pourquoi cette même satire *sur la rime*, qui fit tant de peur à Molière, nous paraît-elle assez peu de chose ? C'est que la difficulté de rimer est

un mince sujet, dont le style ne peut plus racheter à nos yeux la petitesse; c'est que, notre versification s'étant perfectionnée dans le dernier siècle, nous voulons dans celui-ci que ce mérite ne soit jamais seul, que l'on dise d'excellentes choses en bons vers. Mais avant d'en venir là, il a fallu apprendre à en faire, et celui qui nous l'apprit le premier, c'est Boileau. Graces à lui et à ceux qui l'ont suivi, ce n'est pas assez que *le bœuf fasse bien son sillon*, il faut encore qu'il laboure une terre fertile.

Maintenant, si j'osais énoncer un jugement sur la valeur réelle de ses satires, j'avouerais d'abord, quoi qu'il pût m'en arriver, que je les lis toutes avec plaisir, excepté les trois dernières. Celle sur *l'Équivoque*, qui est la douzième, est généralement condamnée, c'est un fruit dégénéré, une faible production d'un sol épuisé. On ne reconnaît point le bon esprit de l'auteur dans cette longue et vague déclamation qui roule tout entière sur un abus de mots, et où l'on attribue à l'*équivoque* tous les malheurs et les crimes de l'univers, à dater du péché originel et de la chute d'Adam, jusqu'à la morale d'Escobar et de Sanchez. Le satirique, vieilli, redit en assez mauvais vers ce qu'avait dit Pascal en très-bonne prose, et ce n'est plus, à quelques endroits près, le style de Boileau. On le retrouve un peu plus dans la satire *sur le faux Honneur*, dont les soixante premiers vers sont encore dignes de lui; mais le

reste est un sermon froid et languissant, chargé de redites. L'auteur est presque toujours hors du sujet, et les tournures monotones et le prosaïsme avertissent de la faiblesse de l'âge. La satire *contre les Femmes*, quoique plus travaillée, quoiqu'elle offre des portraits bien frappés, entre autres celui du directeur, quoique les transitions y soient ménagées avec un art dont le poëte avait raison de s'applaudir, n'est pourtant qu'un lieu commun, qui rebute par la longueur, et révolte par l'injustice. Tout y est appuyé sur l'hyperbole; et Boileau, qui en a reproché l'excès à Juvénal, n'aurait pas dû l'imiter dans ce défaut. Je ne dissimule point ses fautes, ce me semble; elles sont en partie celles de la vieillesse, et l'on peut aussi les attribuer à cette mode, assez générale de son temps, de faire entrer la religion dans des sujets où elle était étrangère. C'est là ce qui lui fait conclure, dans la satire *sur l'Honneur*,

Qu'en Dieu seul est l'honneur véritable,

quoique ces deux idées n'eussent pas dû se rencontrer ensemble. C'est là ce qui lui dicta celle de ses épîtres que les connaisseurs goûtent moins que les autres, l'épître *sur l'amour de Dieu*, sorte de controverse trop peu faite pour la poésie, quoique la prosopopée qui termine la pièce soit heureuse et vive. Ces sujets occupaient alors tout Paris échauffé sur la controverse, comme il l'a été de nos jours sur la musique. L'on oubliait

qu'il fallait laisser ces questions à la Sorbonne, et que les Muses ne veulent point que l'on dogmatise en vers.

Quant aux neuf autres satires, quoique ce soit le moindre des bons ouvrages de Boileau, je hasarderai encore d'avouer que j'aime à les lire, parce que j'aime la bonne poésie, la bonne plaisanterie et le bon sens. Elles sont moins philosophiques, moins variées que celles d'Horace : il y a moins d'esprit, la marche en est moins rapide; il emploie moins souvent la forme dramatique du dialogue, et quand il s'en sert, c'est avec moins de vivacité; mais on peut être au-dessous d'Horace, et n'être pas à mépriser. Il a même, autant que je puis m'y connaître, deux avantages sur le satirique latin : il a plus de poésie, et raille plus finement. Horace a fait, comme lui, la description d'un repas ridicule : c'est, si l'on veut, un bien petit sujet; mais si le mérite du poëte peut consister quelquefois à relever les petites choses, comme à soutenir les grandes, je saurai gré à Boileau d'avoir été en cette partie bien plus poëte qu'Horace dans le récit du festin. Personne ne lui avait donné le modèle de vers tels que ceux-ci :

Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques
S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentaient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées,
Régnait un long cordon d'alouettes pressées,

Et sur les bords du plat six pigeons étalés
Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.

C'est là, j'en conviens, un très-mauvais rôt; mais ce sont de bien bons vers. La pièce entière est écrite de ce style, et l'auteur l'a égayée par la conversation des campagnards, qui forme une espèce de scène fort plaisante. Quant à la raillerie, il y excelle, et personne en ce genre ne l'a surpassé. La satire neuvième, adressée *à son Esprit,* a toujours passé pour un chef-d'œuvre de gaieté satirique, pour le modèle du badinage le plus ingénieux.

Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique:
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de *la Pucelle*,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?
Mais lui qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui, Juvénal avait dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin, etc.

On ne peut pas railler plus agréablement. La satire *sur la Noblesse* est fort belle, mais pourrait être plus approfondie. On regarde comme une de ses meilleures, la satire *sur l'Homme :* c'est une de celles où il y a le plus de mouvement et

de variété, et qui dans le temps eut le plus de vogue. Desmarets et d'autres écrivains de même trempe en firent une critique très-absurde, en prenant le sens de l'auteur dans une rigueur littérale. Ils crièrent au sacrilége sur le parallèle d'un âne et d'un docteur; ils prouvèrent démonstrativement que l'un en savait plus que l'autre: et je crois que Boileau en était persuadé. Mais qui ne voit que le fond de cette satire est réellement très-vrai et très-philosophique? Qui peut nier que l'homme qui fait un mauvais usage de sa raison ne soit en effet au-dessous de l'animal qui suit l'instinct de la nature? Cette vérité appartient à la satire morale, et Boileau l'a fort bien développée.

On lui a reproché de manquer de *verve*: on a dit que ses vers étaient *froids*. Ces reproches ne me semblent pas fondés: il a la sorte de verve dont la satire est susceptible; et Juvénal, qui l'a outrée, est presque toujours déclamateur. Si les vers de Boileau étaient *froids*, ils auraient le plus grand de tous les défauts: on ne les lirait pas.

Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur,

a-t-il dit lui-même, et avec grande raison. Entend-on par vers *froids* ceux qui n'expriment pas des sentiments et des passions? On se trompe. Les vers ne sont *froids* que lorsqu'ils n'ont pas le degré d'expression qu'ils doivent avoir relati-

vement au sujet; et si dans le sujet il n'y a rien pour le cœur, le poëte n'est pas obligé de parler au cœur. Boileau, dans ses satires, parle seulement à la raison et au goût. Il faut voir s'il parle *froidement* des objets qu'il traite, s'il n'y met pas la sorte d'intérêt qu'on peut y mettre : dans ce cas, il aurait tort. Mais s'il s'échauffe contre les travers de l'esprit humain et le mauvais goût des auteurs, autant qu'il convient de s'échauffer sur de tels objets, il a de la *verve*. La *verve* en ce genre, c'est la mauvaise humeur : et qui peut dire qu'il en manque, qu'elle ne donne pas à son style tous les mouvements qui doivent l'animer? Ouvrez ses écrits au hasard; voyez la satire *sur l'Homme*, que je viens de citer; entendez-le crier contre le monstre de la chicane :

Un aigle, sur un champ prétendant droit d'aubaine,
Ne fait point appeler un aigle à la huitaine.
Jamais, contre un renard chicanant un poulet,
Un renard de son sac n'alla charger Rolet.
Jamais la biche en rut n'a, pour fait d'impuissance,
Traîné du fond des bois un cerf à l'audience;
Et jamais juge, entre eux ordonnant le congrès,
De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.
On ne connaît chez eux ni placets ni requêtes,
Ni haut ni bas conseil, ni chambre des enquêtes.
Chacun, l'un avec l'autre, en toute sûreté,
Vit sous les pures lois de la simple équité.
L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.

C'était peu que sa main, conduite par l'enfer,
Eût pétri le salpêtre, eût aiguisé le fer :
Il fallait que sa rage, à l'univers funeste,
Allât encor de lois embrouiller un Digeste,
Cherchât, pour l'obscurcir, des gloses, des docteurs,
Accablât l'équité sous des monceaux d'auteurs,
Et pour comble de maux apportât dans la France
Des harangueurs du temps l'ennuyeuse éloquence.

Est-ce là écrire *froidement?* Remarquez ce dernier trait contre le fastidieux babil de la plaidoirie, qu'il met avec un sérieux si comique au-dessus de tous les maux que produit la chicane. N'est-ce pas là le cachet de la satire? N'est-ce pas mêler, comme il le prescrit, *le plaisant au sévère?* En vérité, quoi qu'on en dise, ce Boileau savait son métier. Veut-on lui contester le droit de se moquer des plats écrivains? Écoutez-le :

Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!
On sera ridicule, et je n'oserai rire!
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paraître;
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché.
Et qui saurait, sans moi, que Cotin a prêché?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre;
C'est une ombre au tableau, qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi;
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.
Il a tort, dira l'un; *pourquoi faut-il qu'il nomme?*

Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme !
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers :
Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose ?
Voilà ce que l'on dit : et que dis-je autre chose ?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma muse, en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on prise sa candeur et sa civilité ;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
Mais que pour un modèle on montre ses écrits ;
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux-esprits ;
Comme roi des auteurs, qu'on l'élève à l'empire ;
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire :
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.

Et c'est là cet homme *sans verve*, ce versificateur *froid !* Le Misanthrope, dans ses accès, a-t-il un autre ton ? Prenons même cette satire *contre la Rime*, si souvent censurée. Je sais que la rime importe fort peu à beaucoup de gens ; mais elle désole parfois ceux qui la cherchent. Voyons s'il n'en parle pas en poëte, et en poëte satirique.

Encor si pour rimer, dans sa verve indiscrète,
Ma muse au moins souffrait une froide épithète,

Je ferais comme un autre, et, sans chercher si loin,
J'aurais toujours des mots pour les coudre au besoin.
Si je louais Philis, *en miracles féconde*,
Je trouverais bientôt, *à nulle autre seconde*.
Si je voulais vanter un objet *nonpareil*,
Je mettrais à l'instant, *plus beau que le soleil*.
Enfin, parlant toujours *d'astres et de merveilles*,
De *chefs-d'œuvre des cieux*, de *beautés sans pareilles*,
Avec tous ces beaux mots, souvent mis au hasard,
Je pourrais aisément, sans génie et sans art,
Et transposant cent fois et le nom et le verbe,
Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe.
Mais mon esprit, tremblant sur le choix de ses mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne saurait souffrir qu'une phrase insipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vide.
Ainsi, recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.
Maudit soit le premier dont la verve insensée
Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
Et, donnant à ses mots une étroite prison,
Voulut avec la rime enchaîner la raison!
Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loisir couleraient sans envie:
Je n'aurais qu'à chanter, rire, boire d'autant,
Et, comme un gras chanoine, à mon aise et content,
Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,
La nuit à bien dormir, et le jour à rien faire.
Mon cœur, exempt de soins, libre de passion,
Sait donner une borne à son ambition,
Et, fuyant des grandeurs la présence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la fortune;

Et je serais heureux si, pour me consumer,
Un destin envieux ne m'avait fait rimer.

. . . .

Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants,
Semblent être formés en dépit du bon sens:
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre, et des sots pour les lire;
Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reste y soit mis de travers?
Malheureux mille fois celui dont la manie
Veut aux règles de l'art asservir son génie!
Un sot, en écrivant, fait tout avec plaisir:
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir;
Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.
Mais un esprit sublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver;
Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, et ne saurait se plaire.

Eh bien! s'est-il donc si mal tiré de cette pièce sur la rime? N'a-t-il pas su joindre l'agrément à l'instruction? Était-ce une chose inutile de proscrire ces hémistiches rebattus, ces épithètes de remplissage que l'on prenait pour de la poésie, et qu'il frappa d'un ridicule salutaire? N'y a-t-il pas un grand sens dans ce contraste qu'il établit entre l'homme médiocre, toujours enchanté de ce qu'il fait, parce qu'il n'imagine rien au-delà, et

l'homme supérieur, que tourmente toujours l'idée du mieux, quand il a trouvé le bien?

Il plaît à tout le monde, et ne saurait se plaire.

Molière fut frappé de ce vers comme d'un trait de lumière. *Voilà,* dit-il au jeune poëte en lui serrant la main, *une des plus belles vérités que vous ayez dites. Je ne suis pas de ces esprits sublimes dont vous parlez : mais, tel que je suis, je n'ai rien fait en ma vie dont je sois véritablement content.* Les détracteurs des grands écrivains auraient tort de se prévaloir contre eux de cet aveu qui leur est commun avec Molière, et de dire : Nous avons donc raison de vous censurer. Le génie aurait droit de répondre : Oui, si en me censurant vous m'éclairiez; mais vous n'en avez le plus souvent ni la volonté ni le pouvoir. Vos critiques et ma conscience sont rarement d'accord, et ce que je cherche, ce n'est pas vous qui me le montrerez.

Pour revenir à cette satire, je ne me pique pas d'être plus difficile que Molière, et je la trouve très-agréable. Au reste, en rendant aux satires de Boileau la justice que je leur crois due, je ne prétends pas qu'elles soient irrépréhensibles; que dans la foule des bons vers il n'y en ait quelques-uns de faibles, ou même de mauvais; que quelques idées ne manquent de justesse. On l'a relevé sur Alexandre, qu'il veut mettre *aux Petites-*

Maisons : cela est un peu fort, même dans une satire; et de plus on a observé qu'il y avait une contradiction maladroite à traiter si mal Alexandre, qu'ailleurs il met à côté de Louis XIV. Mais je pense que malgré ces taches, qui sont rares, ses satires furent très-utiles dans leur temps, et qu'elles sont encore très-estimables dans le nôtre. Il me paraît les avoir fort bien appréciées lui-même dans cet endroit de son *Épître à M. de Seignelay* :

Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple, et reçus chez les princes?
Ce n'est pas que leurs sons, agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux,
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure;
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Par-tout se montre aux yeux et va saisir le cœur;
Que le bien et le mal y sont prisés au juste;
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste,
Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour par-tout s'offre et s'expose,
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Tel est en effet le caractère de Boileau dans ses Satires, et dans ses Épîtres et dans l'*Art poétique*, qui sont fort au-dessus de ses Satires : c'est par-tout le poëte de la raison. M. Marmontel *reconnaît en lui toutes les qualités du poëte, hormis la sensibilité et les graces du naturel.* A l'égard

de la *sensibilité*, nous avons déja vu quelle valeur on peut donner à ce reproche; et puisque la nature ne l'avait pas fait *sensible*, on ne peut que le louer d'avoir eu la sagesse de ne pas entreprendre des ouvrages qui auraient exigé une qualité qu'il n'avait pas. Quant au *naturel*, s'il ne va pas chez lui jusqu'à la *grace*, on ne peut pas dire assurément qu'il en manque : il a toujours celui qui tient au bon sens et au goût, et qui exclut toute affectation. Voltaire a dit que Boileau avait répandu dans ses écrits *plus de sel que de graces* : cette appréciation me paraît plus mesurée.

Il faut en venir à ces jugements d'autant plus reprochés à Boileau, qu'on pardonne moins à celui qui a si souvent raison, d'avoir tort quelquefois. C'en est un réel de n'avoir pas su, comme le dit M. Marmontel, *aimer Quinault ni admirer le Tasse*. Mais n'oublions pas ce que j'ai rappelé ailleurs, que ses satires sont antérieures aux opéra de Quinault, qui ne fut connu d'abord que par de mauvaises tragédies. N'oublions pas que le satirique a déclaré que les opéra de Quinault *lui avaient fait une juste réputation*. Je ne prétends pas détruire le reproche, mais seulement le restreindre. Ce n'était pas un éloge suffisant d'avouer que l'auteur d'*Atys* et d'*Armide excellait à faire des vers bons à être mis en chant*, puisque ces vers se sont trouvés bons à lire et à retenir; mais si le critique a été trop sévère, il n'a pas été absolument injuste, et il y a bien

quelque différence. Il ne l'a pas été non plus envers le Tasse. Peut-être eût-il mieux valu ne pas faire ce vers fameux, où il n'est cité que sous un rapport défavorable :

Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

Mais ce vers est-il sans fondement? Les plus grands admirateurs de ce poëte (et je suis du nombre) peuvent-ils disconvenir qu'il ne soit aussi inférieur à Virgile pour le style, qu'il l'emporte sur lui pour l'invention? Sa poésie n'est-elle pas assez souvent faible dans l'expression, et recherchée dans les idées? Ce *clinquant* que blâme Despréaux n'est-il pas assez fréquent dans *la Jérusalem*, et même dans les morceaux les plus importants ou les plus pathétiques, dans la description des jardins d'Armide, dans le récit de la mort de Clorinde? L'aristarque du siècle n'était-il pas d'autant plus fondé à réprouver ce *clinquant* qu'il opposait à *l'or de Virgile*, qu'alors la France allait chercher ses modèles dans l'Italie et dans l'Espagne? Et n'était-ce pas sa mission de faire voir en quoi ces modèles pouvaient être dangereux? Faut-il en conclure que le mérite du Tasse lui eût échappé? Il y revient dans *l'Art poétique*, à propos de l'intervention du diable et de l'enfer des chrétiens, qu'il veut exclure de l'épopée moderne. Je crois cette prohibition beaucoup trop rigoureuse, et je ne condamnerai dans le Tasse que l'usage trop répété de

ce moyen, et quelquefois avec peu d'effet. Mais enfin, voici comme Despréaux s'exprime sur lui:

Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès:
Je ne veux point ici lui faire son procès;
Mais quoi que notre siècle à sa gloire publie,
Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison,
Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Ils ont fait plus; ils l'ont enrichi d'un grand intérêt. Mais ces vers enfin ne sont-ils pas un éloge du Tasse? Boileau convient que son livre a *illustré l'Italie*; il rend témoignage à *sa gloire;* il ne la dément pas; il explique sur quoi elle est fondée, et son explication est très-judicieuse. Veut-on savoir quel est sur ce même poëte l'avis d'un de ses plus zélés partisans, de Voltaire? Précisément celui de Boileau : il place le Tasse après Virgile.

De faux brillants, trop de magie,
Mettent le Tasse un cran plus bas.
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide et pour Herminie!

Toutes ces considérations peuvent justifier suffisamment l'avis de Boileau, mais pas tout-à-fait le vers dont on se plaint. Le Tasse, malgré ses défauts, est un si grand poëte, qu'il ne fallait pas le nommer à côté de Virgile uniquement pour sacrifier l'un à l'autre; et je conviens avec M. Mar-

montel que ce n'est pas là *savoir admirer le Tasse.*

Mais est-il vrai, comme l'avance le même auteur, qu'*il confondit Lucain avec Brébeuf, dans son mépris pour la Pharsale?* Je n'en vois nulle part la preuve. Il n'a nommé Lucain qu'une seule fois :

Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

C'est énoncer simplement la disproportion qu'il y a entre eux deux; et quoique Lucain, mort très-jeune, eût montré un grand talent, son poëme est si défectueux, qu'on ne peut faire un crime à Boileau de l'avoir mis à une grande distance de *l'Énéide :* mais d'ailleurs, il n'en parle nulle part avec *mépris.*

Il mit Horace à côté de Voiture, et c'est un de ses plus grands torts. Je sais qu'il était fort jeune, et que la voix publique l'entraîna; mais celui que la grande réputation de Chapelain ne put séduire ni intimider devait-il être la dupe de celle de Voiture? Voltaire prétend qu'il rétracta ses éloges : non; il les restreignit, et ce n'était pas assez. Il dit dans la satire *sur l'Équivoque :*

Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture,
De ton froid jeu de mots l'insipide figure.
C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant,
Et pour mille beaux traits vanté si justement,
Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë, etc.

Un siècle entier de proscription a prouvé que Voiture n'est point un *auteur si charmant*,

> Ni *pour mille beaux traits vanté si justement.*

S'il l'était, on le lirait; mais on ne le lit pas, on ne peut pas le lire, parce qu'à peu de chose près il est fort ennuyeux, quoiqu'il ait eu de l'esprit, et même qu'il n'ait pas été inutile; mais il n'avait proprement que de l'esprit de société, et celui-là ne vaut rien dans un livre.

Enfin, pour achever la liste de tous les péchés de Boileau, il n'a point nommé La Fontaine dans son *Art poétique;* et l'on aura peut-être plus de peine à lui pardonner ce silence que tous les arrêts contre lesquels on a réclamé. Ce n'est certainement pas faute d'avoir senti le talent de La Fontaine : heureusement nous avons une dissertation sur *Joconde* qui en fait foi. On a imprimé tout récemment qu'il n'avait pu parler de ses fables, parce qu'elles n'avaient paru qu'en 1678, cinq ans après *l'Art poétique.* Mais une apologie si mauvaise de tout point montre seulement avec quelle légèreté l'on prononce aujourd'hui sur tout, et combien ceux qui parlent de littérature dans les journaux sont sujets à ignorer les faits les plus aisés à constater. D'abord, sur la date on s'est trompé de dix ans : les six premiers livres des Fables ont paru en 1668, dédiés au Dauphin, fils de Louis XIV; et de plus, quand elles n'auraient été publiées qu'après la première édition de *l'Art*

poétique, qui aurait empêché Boileau d'en faire mention dans les autres éditions qui se sont suivies de son vivant? La fable et La Fontaine ne devaient-ils pas fournir à un poëme didactique un article intéressant et même nécessaire? Il est très-probable que la vraie cause de cette étrange omission fut la crainte de déplaire à Louis XIV, dont la piété très-scrupuleuse avait été fort scandalisée des *Contes* de La Fontaine, et dont l'opinion sur ce point était fortifiée par un rigorisme qu'on affichait sur-tout à la cour. C'est là probablement le motif qui fit taire Boileau; mais ce motif n'est pas une excuse.

Je n'ai déguisé aucune des accusations portées contre lui, et j'ai tâché de les exposer sous leur vrai point de vue, leur laissant ce qu'elles avaient de réel, et modérant ce qu'elles avaient d'outré. Il en résulte qu'il a quelquefois poussé la sévérité trop loin, et qu'il n'a été trop complaisant qu'une seule fois : cette disproportion peut assez naturellement se trouver dans un satirique de profession. C'est par cette raison, sans doute, que M. Marmontel le taxe d'avoir été un critique *peu sensible*. Il le fut trop peu, il est vrai, pour le Tasse et Quinault, mais non pas pour Racine et Molière. Avec quel intérêt il parle de notre grand comique dans son *Epître à Racine!*

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,

Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur voulait la scène plus exacte;
Le vicomte indigné sortait au second acte.
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnait au feu;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre.
Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eut rayé du reste des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne *put plus* se tenir.

L'époque de cette épître fait autant d'honneur à Boileau que l'épître même : elle fut adressée à Racine au moment où la cabale avait fait abandonner *Phèdre*, et accumulait contre la pièce et l'auteur les critiques et les libelles. Boileau seul tint ferme contre l'orage, et voulut rendre publique sa protestation contre l'injustice. Il était l'ami de Racine, dira-t-on. Son courage n'en est pas moins digne d'éloges. Il est si rare qu'en pareille occasion l'amitié fasse tout ce qu'elle doit faire, sur-tout l'amitié des gens de lettres! et je parle de ceux qui méritent ce nom, de ceux qui ont le plus de droits à l'estime générale. C'est une vérité triste, mais trop prouvée: on peut appliquer

aux lettres ce mot de l'Évangile : *Les enfants de ténèbres sont plus éclairés sur leurs intérêts que les enfants de lumière.* Voyez comme les mauvais auteurs font cause commune, comme ils se soutiennent les uns les autres, comme ils se prodiguent réciproquement les plus grandes louanges sur les plus misérables productions, quels efforts on fait pour relever des pièces proscrites également à la cour et à la ville! Mais à quoi doit s'attendre ordinairement celui qui donne un bon ouvrage, celui dont on peut craindre la supériorité? Que ses ennemis en diront bien haut tout le mal qu'ils n'en pensent pas, et que ses amis en diront tout bas beaucoup moins de bien qu'ils n'en pensent. Ils ne diront pas une sottise ridicule, mais ils ne diront pas non plus la vérité décisive. Ils suivront tout doucement le public, mais ils ne le devanceront pas; sans contrarier son mouvement, ils ne feront rien pour l'accélérer. Tel est le cœur humain : on n'aime point à voir ses confrères monter d'un degré. Et quand l'homme de talent y parvient, à qui le doit-il? Au public indifférent, qui, à la longue, est toujours juste. Souvent il le serait plus tôt, s'il entendait une voix faite pour le décider; souvent il ne faut qu'un homme accrédité pour montrer la vérité à ceux qui sont prêts à la suivre : mais qui veut prendre sur lui d'être cet homme? Quand on abandonna *Brutus*, que firent les beaux esprits du temps, ceux même que Voltaire appelait

ses *amis?* Ils lui conseillèrent de renoncer au théâtre. Quand on sifflait *Adélaïde*, qui prit sa défense? qui voulut être le vengeur du talent, et le guide du public impartial? Boileau fut cet homme pour Racine : aussi contribua-t-il beaucoup à la résurrection de *Phèdre*. Au milieu du déchaînement universel, il osa dire à l'illustre auteur :

Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse français ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Eh! qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?

Applaudissons à ce langage de l'amitié prononçant les arrêts de la justice.

Après avoir examiné ce que sont ses satires en littérature, faudra-t-il les justifier en morale? On sait combien, sous ce rapport, elles furent attaquées dans le dernier siècle : elles ne l'ont pas été moins dans celui-ci. On n'a plus cherché à intéresser dans cette cause l'état et la religion, parce qu'il ne s'agissait plus de perdre l'auteur; mais on a mis en avant cet esprit de société dont on abuse aujourd'hui en tous sens. On a dit qu'il n'était pas permis, qu'il n'était pas honnête d'af-

fliger l'amour-propre d'autrui. Ce principe est vrai en lui-même; il est la base de toutes les convenances sociales. Mais comment n'a-t-on pas vu que l'exception (et il y en a dans tout) se présentait d'elle-même dans un cas où l'on commence par se placer hors de l'ordre commun, et par mettre volontairement son amour-propre en compromis? Que fait tout homme qui rend le public juge de ses talents? Ne demande-t-il pas des louanges? et peut-il les demander sans se soumettre, par une conséquence nécessaire, à la condition d'encourir le blâme? Je vous aurais loué, si vous m'eussiez satisfait : j'ai donc le droit de vous condamner, si je suis mécontent. Il n'y a personne qui ne soit autorisé à raisonner ainsi avec un auteur. Tout homme est obligé de vivre en société : il doit donc s'attendre à y trouver tous les ménagements qu'il doit aux autres. Mais personne n'est obligé d'écrire; donc tout le monde est en droit de lui dire : Vous n'écrivez pas bien. C'est une gageure que vous soutenez : vous ne pouvez pas la gagner sans vous exposer à la perdre.

Qu'on n'objecte pas que le public seul a le droit de juger. C'est ici un abus de mots : la voix du public ne peut se composer que de celle de chaque individu, et chacun peut donner la sienne. Le public prononce en corps lorsqu'il est rassemblé; mais il ne l'est pas toujours, à beaucoup près; et pour lors chacun peut donner sa voix

en particulier, comme il la donnerait avec tous les autres.

On insiste : Est-il permis d'imprimer contre quelqu'un ce que la politesse ne permettrait pas de dire en face? Le poëte satirique répondra : C'est précisément parce que je parle au public que je ne suis plus en société. L'auteur a donné son ouvrage, et je donne mon avis, chacun de nous à ses risques et fortunes : tout est égal. Le public est juge; et dans tout cela il n'y a rien contre la morale.

Au reste, j'aurais pu renvoyer sur cet objet à Boileau lui-même, dans la Préface de ses Satires : la question y est solidement discutée, et sa justification établie sur les meilleures raisons. S'il était besoin d'y joindre une autorité imposante, en est-il une que l'on pût préférer à celle du célèbre Arnauld? Le patriarche du jansénisme ne manquait sûrement ni de sévérité ni de lumières. Voici comme il s'énonce dans sa lettre à Perrault, où il prend contre lui la défense des satires de Despréaux. « Les guerres entre les auteurs passent « pour innocentes quand elles ne s'attachent qu'à « ce qui regarde la critique de la littérature, la « grammaire, la poésie, l'éloquence, et que l'on « n'y mêle point de calomnies et d'injures person-« nelles. Or, que fait autre chose M. Despréaux « à l'égard de tous les poëtes qu'il a nommés dans « ses satires, Chapelain, Cotin, Pradon, Coras et

« autres, sinon d'en dire son jugement, et d'a-
« vertir le public que ce ne sont pas des modèles
« à imiter? ce qui peut être de quelque utilité
« pour faire éviter leurs défauts, et peut contri-
« buer même à la gloire de la nation, à qui les
« ouvrages d'esprit font honneur quand ils sont
« bien faits; comme, au contraire, c'a été un dés-
« honneur à la France d'avoir fait tant d'estime
« des pitoyables poésies de Ronsard. »

Et voilà, en effet, le bien que fit aux lettres cet homme dont on veut nier l'*influence*. Il parut au moment où il était le plus nécessaire, et pouvait devenir le plus utile. Les modèles ne faisaient que de naître : nous les voyons aujourd'hui dans l'élévation où le temps les a placés; mais il faut les voir à cette première époque, exposés à la concurrence, devant un public qui flottait encore entre le bon et le mauvais goût. Il faut songer que les pièces de Montfleuri balançaient celles de Molière, que les tragédies de Thomas Corneille avaient des succès aussi grands et plus grands que celles de Racine. Il faut se rappeler ce qu'était Chapelain, regardé comme l'oracle de la littérature, nommé par le roi pour être le distributeur de ses graces, honneur dangereux, qui depuis n'a été accordé à personne, et que même aujourd'hui personne, à ce que j'imagine, n'oserait accepter. Cotin régnait à l'hôtel de Rambouillet, et avait du crédit à la cour, où il s'en servait contre Molière. Quelle sorte de bien pou-

vait faire alors un jeune poëte, qui avait assez de talent pour écrire très-bien en vers, assez de goût pour juger ceux des autres, assez de hardiesse et de véracité pour énoncer son opinion? A quoi pouvait servir la réputation qu'il obtint de bonne heure par ses premières satires? A diriger le jugement de la multitude, qui croit volontiers l'auteur qu'elle lit avec plaisir; à lui montrer la distance de Molière à Montfleuri, en célébrant l'un et renvoyant l'autre

Aux laquais assemblés jouer ses mascarades;

à marquer l'intervalle entre Racine et Thomas Corneille, en exaltant l'un et se taisant sur l'autre; à ramener les esprits à la justice, en se moquant de la *Phèdre* qu'on applaudissait, et consacrant celle que l'on censurait; à opposer le ridicule au crédit et à la renommée de Chapelain. Nous croyons aujourd'hui qu'un poëme tel que *la Pucelle* n'avait besoin de personne pour tomber. Point du tout: on en fit six éditions en dix-huit mois. Il ennuyait tout le monde, mais on n'osait pas le dire. La crainte retenait les gens de lettres, qui voyaient dans sa main toutes les récompenses; le préjugé arrêtait les gens du monde, qui n'osaient attaquer une si grande réputation. Furetière seul eut cette confiance; mais il n'avait pas celle du public. Quand l'auteur de *la Pucelle* en fit la lecture chez le grand Condé, devant tout ce qu'il y avait de plus distingué dans

les deux sexes à la cour et à la ville, tout le monde se récriait : *Que cela est beau!* Madame de Longueville dit tout bas à l'oreille du prince: *Oui, cela est beau, mais cela est bien ennuyeux;* et ce mot, qui courut, passa pour une singularité de madame de Longueville. Notez qu'elle n'osa pas dire que cela ne fût pas *beau;* elle n'eut que le bon esprit de s'ennuyer, et la bonne foi d'en convenir. Tout le monde n'est pas de même : nos jugements dépendent si fort de ceux d'autrui! on se laisse si aisément entraîner au mouvement général! Mais quand un poëte tel que Despréaux fit voir *les durs vers* de Chapelain, *sans force et sans grace, enflés d'épithètes, montés sur de grands mots comme sur des échasses;* quand il se moqua de sa muse *allemande en français*, tout le monde fut de son avis. Cela n'était pas, comme le remarqueront peut-être des hommes *profonds*, fort important pour l'état. Oui : mais cela n'était pas indifférent au bon goût.

Il convenait à celui qui avait su faire justice des mauvais auteurs, et la rendre aux bons, de fixer les principes dont ses divers jugements n'étaient que les conséquences : c'est ce qui lui restait à faire dans *l'Art poétique.* Cet excellent ouvrage, un des beaux monuments de notre langue, est la preuve de ce que j'ai eu occasion d'établir plus d'une fois, qu'en général la saine critique appartient au vrai talent, et que ceux qui peuvent donner des modèles sont aussi ceux qui donnent

les meilleures leçons. C'était à Cicéron et à Quintilien à parler de l'éloquence ; ils étaient de grands orateurs : à Horace et à Despréaux de parler de la poésie; ils étaient de grands poëtes. Que ceux qui veulent écrire en vers méditent *l'Art poétique* de l'Horace français, ils y trouveront marqué, d'une main également sûre, le principe de toutes les beautés qu'il faut chercher, celui de tous les défauts dont il faut se garantir. C'est une législation parfaite dont l'application se trouve juste dans tous les cas, un code imprescriptible dont les décisions serviront à jamais à savoir ce qui doit être condamné, ce qui doit être applaudi. Nulle part l'auteur n'a mieux fait voir le jugement exquis dont la nature l'avait doué. Ceux qui ont étudié l'art d'écrire, qui en connaissent, par une expérience journalière, les secrets et les difficultés, peuvent attester combien ils sont frappés du grand sens renfermé dans cette foule de vers aussi bien pensés qu'heureusement exprimés, et devenus depuis long-temps les axiomes du bon goût. Il serait bien injuste qu'ils perdissent de leur mérite parce que le temps nous les a rendus familiers, ou parce que de grands modèles les avaient précédés. L'exemple ne rend pas le précepte inutile : ils se fortifient l'un par l'autre. L'exemple du bon est toujours combattu par celui du mauvais, sur-tout quand le bon ne fait que de naître. Tous les esprits ne sont pas également propres à en faire la distinction : la multitude est

facile à égarer; la perfection est sévère, le faux esprit est séduisant, le mauvais goût est contagieux. Dans cette lutte continuelle de la vérité et de l'erreur, l'homme dont la main est assez sûre pour poser la limite immuable qui les sépare, l'homme qui nous montre le but, nous indique la véritable route, nous détourne des chemins trompeurs, nous marque les écueils, ne rend-il pas un service important? n'est-il pas le bienfaiteur des arts? Accordons que *l'Art poétique* n'ait pu rien apprendre à un Racine, quoique le plus grand talent puisse toujours apprendre quelque chose d'un bon esprit, il aura toujours fait un bien très-essentiel, celui d'enseigner à tout le monde pourquoi Racine est admirable. En disant ce qu'il fallait faire, il apprenait à juger celui qui avait bien fait, à le discerner de celui qui faisait mal. En resserrant dans des résultats lumineux toutes les règles principales de la tragédie, de la comédie, de l'épopée et des autres genres de poésie; en renfermant tous les principes de l'art d'écrire dans des vers parfaits et faciles à retenir, il laissait dans tous les esprits la mesure qui devait servir à régler leurs jugements; il rendait familières au plus grand nombre ces lois avouées par la raison de tous les siècles, et par le suffrage de tous les hommes éclairés; il dirigeait l'estime et le blâme. Et s'il est vrai que l'empire des arts ne peut, comme tous les autres, subsister sans une police à peu près généralement reçue, sans des

lois qui aient une sanction et un effet, quoique souvent violées, comme ailleurs; sans une espèce d'hiérarchie qui établisse des rangs, des honneurs et des distinctions; l'écrivain qui a contribué plus que personne à fonder cet ordre nécessaire, qui fut, il y a cent ans, le premier législateur de la république des lettres, et qu'aujourd'hui elle reconnaît encore sous ce titre, ne mérite-t-il pas une éternelle reconnaissance?

L'Art poétique eut à peine paru, qu'il fit la loi, non-seulement en France, mais chez les étrangers qui le traduisirent. Son *influence* n'y fut pas, à beaucoup près, si sensible que parmi nous; mais dans toute l'Europe lettrée, les esprits les plus judicieux en approuvèrent la doctrine. On peut bien croire qu'il excita la révolte sur le bas Parnasse: par tout pays les mauvais sujets n'aiment pas qu'on fasse la police. Mais ce fut en vain qu'on l'attaqua; la raison en beaux vers a un grand empire. La bonne compagnie sut bientôt par cœur ceux de Boileau, et il fallut s'y soumettre. Les rapsodies qu'on appelait poëmes épiques, et qui avaient encore de nombreux défenseurs, n'en eurent plus dès ce moment, et l'on n'appela point de l'arrêt qui les condamnait au néant. Le règne des pointes, déja fort ébranlé, tomba entièrement au théâtre, au barreau et dans la chaire, et l'on convint, avec Despréaux, de renvoyer à l'Italie

De tous ces faux brillants l'éclatante folie.

Le burlesque, qui avait eu tant de vogue, fut frappé d'un coup dont il ne se releva pas, malgré Desmarets et d'Assouci, qui jetaient les hauts cris, et prétendaient que Boileau n'avait décrié le burlesque que parce qu'il n'était pas en état d'en faire. La province n'admira plus *le Typhon*, ni l'*Ovide en belle humeur;* et le bon d'Assouci, témoin de cette déroute, d'Assouci, qui s'intitulait *empereur du burlesque*, prit le parti d'imprimer naïvement : *Si le burlesque ne divertit plus la cour, c'est que Scarron a cessé de vivre, et que j'ai cessé d'écrire.* Boileau couvrit d'un ridicule ineffaçable ces productions si ennuyeusement emphatiques, ces grands romans si fort à la mode, dont les personnages hors de nature, les sentiments sans vérité, les intrigues sans passion, les aventures sans vraisemblance, les dangers sans intérêt, avaient passé sur la scène, et introduit jusque dans la société le langage guindé et le galimatias sentimental, qui se reproduit aujourd'hui sous une autre forme. La considération personnelle dont jouissait mademoiselle Scudéry, que l'on traitait d'*illustre*, et ses protections puissantes, n'intimidèrent point l'inflexible Aristarque, et ne tinrent pas contre quatre vers de *l'Art poétique* :

Gardez donc de donner, ainsi que dans Clélie,
L'air ni l'esprit français à l'antique Italie,
Et, sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant, et Brutus dameret.

Le *fatras obscur* et ampoulé de Brébeuf, qui avait rendu la Pharsale *aux provinces si chère*, et qui était d'autant plus capable de faire illusion, qu'il était mêlé de quelques *étincelles* brillantes, fut mis à sa place, et distingué de la vraie grandeur. Boileau, en appréciant celle de Corneille, en payant au père du théâtre le tribut d'une admiration éclairée, indiqua ses principales fautes, sans le nommer, en plus d'un endroit de *l'Art poétique;* la froideur de ses dissertations politiques et de son dialogue trop raisonné; le faste déclamatoire trop fréquent, même dans ses meilleures pièces; l'obscurité de l'intrigue d'*Héraclius;* l'embarras de quelques-unes de ses expositions; le défaut de *ressorts qui puissent attacher.* Il accoutuma le public à lui comparer Racine, et les auteurs à se modeler sur ce dernier, qui savait mieux que tout autre *émouvoir le spectateur.* Son autorité était si bien affermie, on le regardait tellement comme l'apôtre du goût et le grand justicier du Parnasse, que, lorsque Charles Perrault leva contre les anciens, au milieu de l'Académie, l'étendard d'une guerre que La Motte renouvela depuis avec aussi peu de succès, Boileau, déja vieux, ayant gardé le silence, le prince de Conti, connu par les agréments de son esprit et son amour pour les lettres, celui dont Rousseau a si dignement célébré la mémoire, dit tout haut qu'il irait à l'Académie, et qu'il écrirait sur le fauteuil de Despréaux : *Tu dors, Brutus.*

Enfin, pour borner cette énumération, et faire voir que l'*influence* du poëte ne s'étendait pas seulement sur les choses de goût et les matières de littérature, et qu'un bon esprit sert à tout, deux vers de ses satires firent abolir l'infamie juridique du congrès qui souillait nos tribunaux; et son arrêt *contre une inconnue nommée la Raison,* badinage qui courut tout Paris, après avoir été présenté au président de Lamoignon, nous sauva la honte d'un arrêt plus sérieux que l'on sollicitait contre la philosophie de Descartes en faveur de celle d'Aristote. C'était bien assez de celui qu'on avait déja rendu sur le même objet en 1624; et si du moins cette sottise ne fut pas réitérée, une plaisanterie de Despréaux en fut la cause.

Heureusement, dans les ouvrages dont il me reste à parler, dans *les Épîtres*, et *le Lutrin,* les éloges unanimes qu'on accorde au poëte ne peuvent plus être mêlés d'aucune plainte, d'aucune chicane contre le critique. S'il est inférieur à Horace dans les Satires (excepté la neuvième), il est pour le moins son égal dans les Épîtres. Je ne crois pas même que les meilleures du favori de Mécène puissent soutenir le parallèle avec l'Épître à M. de Seignelay *sur le Vrai*, et avec celle qui est adressée à M. de Lamoignon *sur les Plaisirs de la campagne*, mis en opposition avec la vie inquiète et agitée qu'on mène à la ville. Auguste, dans les Épîtres d'Horace, n'a jamais été

loué avec autant de finesse, ni chanté avec un ton si noble, si élevé et si poétique, que Louis XIV l'a été dans celles de Despréaux. Enfin celles d'Horace n'ont pas un seul morceau comparable au passage du Rhin : il y a plus de mérite encore dans la louange délicate que dans la satire ingénieuse, et notre poëte possède éminemment l'une et l'autre.

Un bruit court que Louis va tout réduire en poudre,
Et dans Valencienne est entré comme un foudre;
Que Cambrai, des Français l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ses murs et son orgueil;
Que, devant Saint-Omer, Nassau, par sa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complète.
Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et, dans ce temps guerrier et fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.

Ce dernier trait est charmant.

Pour moi, qui, sur ton nom déja brûlant d'écrire,
Sens au bout de ma plume expirer la satire,
Je n'ose de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois si quelqu'un de mes faibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage;
Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,
Seront à peine crus sur la foi des auteurs,
Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables :
Boileau, qui, dans ses vers pleins de sincérité,

Jadis à tout son siècle a dit la vérité,
Qui mit à tout blâmer son étude et sa gloire,
A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire.

C'est là prendre ses avantages avec toute l'adresse possible. Ce morceau, récité devant Louis XIV, fit sur lui une impression sensible, et devait la faire : plus un grand cœur aime la louange, plus il goûte vivement celle qui est apprêtée avec un art qui dispense de la repousser. Au reste, Boileau, en se vantant de parler comme l'histoire, ne disait rien qui ne fût vrai. Ce poëte, qu'on accuse de manquer de philosophie, en eut assez pour louer un roi conquérant, bien moins sur ses victoires que sur les réformes salutaires et les établissements utiles que l'on devait à la sagesse de son gouvernement. Peut-être y avait-il quelque courage à dire au vainqueur de l'Espagne, au conquérant de la Franche-Comté et de la Flandre :

Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérants
L'erreur, parmi les rois, donne les premiers rangs ;
Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.
Chaque siècle est fécond en heureux téméraires ;
Chaque climat produit des favoris de Mars ;
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars :
On a vu mille fois des fanges méotides
Sortir des conquérants, Goths, Vandales, Gépides.
Mais un roi vraiment roi, qui, sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,

Il faut pour le trouver courir toute l'histoire:
La terre compte peu de ces rois bienfaisants;
Le ciel à les former se prépare long-temps.
. . . .
Assez d'autres sans moi, d'un style moins timide,
Suivront aux champs de Mars ton courage rapide,
Iront de ta valeur effrayer l'univers,
Et camper devant Dôle au milieu des hivers.
Pour moi, loin des combats, sur un ton moins terrible,
Je dirai les exploits de ton règne paisible,
Je peindrai les plaisirs en foule renaissants,
Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissants.
On verra par quels soins ta sage prévoyance,
Au fort de la famine, entretint l'abondance.
On verra les abus par ta main réformés;
La licence et l'orgueil en tous lieux réprimés;
Du débris des traitants ton épargne grossie;
Des subsides affreux la rigueur adoucie;
Le soldat dans la paix sage et laborieux;
Nos artisans grossiers rendus industrieux,
Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes.
Tantôt je tracerai tes pompeux bâtiments,
Du loisir d'un héros nobles amusements.
J'entends déja frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées, etc.

Il n'y a pas un de ces vers qui ne rappelle un fait constaté dans l'histoire. Tout ce que la prose éloquente de Voltaire a consacré dans le siècle de Louis XIV, les lois, les manufactures, les canaux, la police, les travaux publics, la diminution

des tailles, les édifices élevés pour les arts; tout est ici exprimé en beaux vers. On voit, dans ces morceaux et dans beaucoup d'autres, non-seulement l'homme d'esprit qui sait plaire, le poëte qui sait écrire, mais l'homme judicieux qui choisit les objets de ses louanges et ne veut pas être démenti par la postérité.

Si la versification de ses épîtres est plus forte que celle de ses satires, elle est aussi plus douce et plus flexible. Le censeur s'y montre moins, et l'homme s'y montre davantage: c'est toujours le même fond de raison; mais elle éclaire souvent sans blesser. Ne reconnaît-on pas l'homme vrai, l'ennemi de toute espèce d'affectation, dans ces vers à M. de Seignelay?

Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par-là le plus sincère assez souvent déplaît.
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite,
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte?
Il n'est pas sans esprit; mais né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant:
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;

Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent:
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même:
Chacun pris dans son air est agréable en soi;
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

On aurait tort de prendre trop à la lettre ces vérités morales, exprimées avec la précision poétique qui les rend plus piquantes. On sait bien qu'il y a des gens qui, pour être désagréables, n'ont besoin que d'être ce qu'ils sont; mais cela n'empêche pas que le principe général ne soit très-juste, et que tout le morceau ne soit plein de ce bon sens que nous aimons dans les vers d'Horace. C'est lui qu'on croit lire aussi dans l'épître sur les douceurs de la campagne.

C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici, dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries;
Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui.
Quelquefois à l'appât d'un hameçon perfide,
J'amorce, en badinant, le poisson trop avide;
Ou, d'un plomb qui suit l'œil et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
Une table au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique.
Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussin,

Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain.
La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.

Quand Boileau introduit dans ses épîtres un interlocuteur, il dialogue bien mieux que dans ses satires. Il supprime toute formule de liaisons, ces *dis-tu*, *poursuis-tu*, *diras-tu*, qui reviennent si fréquemment dans sa satire *contre les Femmes* et ailleurs, et jettent de la langueur dans le style. Voyez la conversation sur les auteurs, dans la satire du *Repas*.

Mais vous, pour en parler, vous y connaissez-vous?
Mieux que vous mille fois, *dit le noble en furie.*
Vous? Mon dieu, mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'auteur sur-le-champ aigrement reparti.

On voyait assez que c'était l'*auteur* qui avait répondu, et un vers entier pour le dire allonge inutilement un morceau qui doit être vif et rapide. Ses épîtres ne tombent point dans ce défaut. Quand le poëte y dialogue, c'est avec la précision d'Horace : témoin l'entretien de Cynéas et de Pyrrhus, qui est un modèle en ce genre ; témoin l'*Épître à M. de Lamoignon* dans plus d'un endroit.

Hier, dit-on, de vous on parla chez le roi,
Et d'attentat horrible on traita la satire.
Et le roi, que dit-il? Le roi se prit à rire.
....
Vient-il de la province une satire fade,

D'un plaisant du pays insipide boutade,
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi,
Et le sot campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à témoin et la cour et la ville :
Non; à d'autres, dit-il; on connaît votre style.
Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coûté?
Ils ne sont point de moi, monsieur, en vérité :
Peut-on m'attribuer ces sottises étranges!
Ah! monsieur! vos mépris vous servent de louanges.

Ce progrès est d'autant plus louable, que, dans les nombreuses critiques où l'on épluchait vers par vers toutes les poésies de l'auteur, on ne lui avait point reproché ce défaut : et cela prouve que les réflexions d'un bon écrivain l'instruisent mieux que toutes les censures.

Lorsqu'on a prétendu que Boileau n'avait ni *fécondité*, ni *feu*, ni *verve*, on avait apparemment oublié *le Lutrin*. Il fallait bien quelque *fécondité* pour faire un poëme de six chants sur un pupitre remis et enlevé; et si nous avons déja vu que ses satires mêmes n'étaient point dépourvues de l'espèce de *verve* qu'elles comportaient, combien il a dû en montrer davantage dans une espèce d'ouvrage qui demandait de l'imagination pour construire une machine poétique, et du *feu* pour l'animer! Qui jamais, parmi ceux que l'on peut citer comme des connaisseurs, a méconnu l'un et l'autre dans *le Lutrin?* Tous les agents employés par le poëte ont leur destination marquée, et la remplissent en concourant à l'effet

général. La fable, pendant cinq chants, est parfaitement conduite. La vérité des caractères et la vivacité des peintures y répandent tout l'intérêt dont un semblable sujet était susceptible, c'est-à-dire l'amusement qu'on peut prendre à voir de grands débats pour la plus petite chose. Mais que de ressources et d'art il fallait pour nous en occuper !

...La Discorde encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,

s'indigne du repos qui règne à la Sainte-Chapelle, et jure d'y détruire la paix, comme elle a su la détruire ailleurs. Elle apparaît en songe, sous les traits d'un vieux chantre, au prélat, qu'elle excite et soulève contre le grand-chantre son rival. Elle lui suggère le projet d'ensevelir ce fier concurrent sous la masse d'un vieux lutrin, relégué depuis long-temps dans une sacristie. Tous les préparatifs pour cette entreprise se font avec la plus grande solennité, et c'est toujours à table que se prennent toutes les résolutions. Au moment où les amis du prélat, choisis par le sort, vont élever dans la nuit ce lutrin qui doit désespérer le chantre, la Discorde pousse un cri de joie :

L'air qui gémit du cri de l'horrible déesse
Va jusque dans Cîteaux réveiller la Mollesse.

La Nuit, sa confidente naturelle, lui raconte les querelles qui vont s'allumer. La Mollesse en prend

occasion de se plaindre de tous les maux qu'on lui a faits; elle regrette les beaux jours de son règne : et là se trouve si heureusement amené celui de Louis XIV, que les détracteurs mêmes de Boileau ont rendu hommage à la beauté de cet épisode, qui laisse les admirateurs sensibles hésiter entre le mérite de l'invention et celui de l'exécution. Mais avec quelle facilité l'auteur rentre dans son sujet, et sait lier cet épisode à l'action !

Cîteaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
Conservait du vieux temps l'oisiveté fidèle;
Et voici qu'un lutrin prêt à tout renverser
D'un séjour si chéri vient encor me chasser.
O toi! de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?
Ah! Nuit! si tant de fois dans les bras de l'Amour
Je t'admis aux plaisirs que je cachais au jour,
Du moins ne permets pas....

Ainsi la Nuit se trouve mise en action. Elle va cacher dans le creux du lutrin le hibou qui fait une si grande peur aux trois champions réunis pour emporter la fatale machine; et il faut que la Discorde, sous les traits de Sidrac, les harangue pour leur rendre le courage, et les faire rougir de leur puérile frayeur. Ils se raniment, mettent la main à l'œuvre,

Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

Voilà de la fiction, du mouvement et de l'action,

c'est-à-dire tout ce qui donne de la vie à un poëme, soit badin, soit héroïque, et ce qui serait encore trop peu de chose sans le style : mais il est au-dessus de tout le reste.

Les critiques du temps se déchaînèrent contre cet incident du hibou; ils le trouvèrent trop petit, et le commentateur Saint-Marc, qui veut toujours donner tort à Boileau, comme Brossette veut toujours lui donner raison, a fait une longue diatribe contre l'intervention de la Nuit et contre le hibou. Mais Saint-Marc, et ceux dont il s'est fait l'apologiste, ont apparemment voulu oublier la nature du sujet; ils n'ont pas voulu voir que le hibou figure très-convenablement avec le perruquier l'Amour et le sacristain Boirude, qui vont, armés d'une bouteille, à la conquête d'un lutrin. Les évènements sont dignes des personnages, comme le combat des chantres et des chanoines, qui se jettent à la tête les livres de Barbin sur l'escalier de la Sainte-Chapelle, est l'espèce de bataille qui convient à cette espèce d'épopée.

Mais comment l'auteur a-t-il pu enrichir une matière si stérile, et se soutenir si long-temps avec si peu de moyens? Comment a-t-il pu faire tant de beaux vers sur une querelle du chapitre? C'est là le miracle de son art. C'est à force de talent poétique; c'est en prodiguant à pleines mains le sel de la bonne plaisanterie, en donnant à tous ses personnages une physionomie vraie et distincte, qu'il est parvenu à transporter

le lecteur au milieu d'eux, et à l'attacher par des ressorts qui, dans une main moins habile, auraient manqué d'effet. Tous ses héros ont une figure dramatique, une tête et une attitude pittoresques, et rien n'est plus riche que le coloris dont il les a revêtus. Veut-il peindre le prélat qui repose :

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage;
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Ici, c'est le vieux Sidrac, conseiller du prélat, qui s'avance dans l'assemblée.

Quand Sidrac, à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre un bâton à la main.
Ce vieillard dans le chœur a déja vu quatre âges;
Il sait de tous les temps les différents usages,
Et son rare savoir, de simple marguillier,
L'éleva par degrés au rang de chefecier.

Là, c'est le docteur Alain.

Alain tousse et se lève, Alain, ce savant homme,
Qui de Bauny vingt fois a lu toute la Somme,
Qui possède Abéli, qui sait tout Raconis,
Et même entend, dit-on, le latin d'Akempis.

Ce latin, qui est celui de l'*Imitation*, est le plus facile de tous à entendre. Le poëte place toujours à propos le trait comique, qui réduit à la

vérité le ton héroïque dont il s'amuse à agrandir les objets.

Au mérite des portraits joignez celui des tableaux :

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyait fleurir son antique Chapelle.
Ses chanoines vermeils et brillants de santé
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéants faisaient chanter matines,
Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu.

Et ailleurs :

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
S'élève un lit de plume à grands frais amassée;
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour :
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.
C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.

Celui qui avait dit dans *l'Art poétique*,

Il est un heureux choix de mots harmonieux,

les a choisis tous ici, de manière qu'il n'y a pas une seule syllabe qui fasse assez de bruit pour réveiller le prélat qui dort. Et quelle verve dans la peinture du vieux Boirude!

Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix!
Boirude, sacristain, cher appui de ton maître,
Lorsqu'aux yeux du prélat tu vis ton nom paraître?
On dit que ton front jaune, et ton teint sans couleur,
Perdit en ce moment son antique pâleur,
Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guerrière,
Pour sauter au plancher, fit deux pas en arrière.

Entrons dans la demeure de la Mollesse.

C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour.
Les plaisirs nonchalants folâtrent à l'entour :
L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines;
L'autre broie en riant le vermillon des moines.
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.

Mais c'est sur-tout dans la description des objets les plus communs qu'il déploie toutes les richesses de l'expression, et qu'il fait servir la langue poétique à des peintures qui semblaient faites pour s'y refuser.

A ces mots il saisit un vieil Infortiat,
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat,
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formaient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendait à trois clous un reste de fermoir.

Qui avait su, avant Boileau, faire descendre si heureusement la poésie à de semblables détails? Est-il bien facile de dire en vers élégants qu'on

allume une bougie avec un briquet et une pierre à fusil? Le talent du poëte saura encore ennoblir cette peinture si familière.

Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant (1),
Et bientôt au brasier d'une mèche enflammée
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.

Rien n'est oublié, et tout est fidèlement rendu, non pas en cherchant des termes nouveaux et inusités, des figures bizarres, des combinaisons forcées: le poëte n'a point recours au néologisme, il se sert des mots les plus ordinaires, la mèche, le soufre, le caillou, la cire, le brasier; mais il les combine sans effort, de manière à leur donner de l'élégance et du nombre. Et des jeunes gens qui n'ont guère fait qu'entasser des lieux communs ampoulés sur le soleil et la lune, prétendent créer la poésie descriptive, créer une langue inconnue à Boileau et à Racine! Au lieu de songer à en faire une, qu'ils étudient encore celle de leurs maîtres; et, sans vouloir la changer, qu'ils apprennent à s'en servir comme eux.

Nous n'avons pas d'ouvrage où l'on trouve plus souvent que dans *le Lutrin* l'exemple de ces dé-

---

(1) Ces deux vers rappellent celui de Virgile:

Ac primùm silici scintillam excudit Achates.

(Æneid. I, 178.)

tails vulgaires relevés par ceux qui les avoisinent. Je n'en citerai plus qu'un seul entre mille autres : c'est l'habillement du chantre.

On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'ouate molle éclate le tabis.
D'une longue soutane il endosse la moire,
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,
Et saisit en pleurant ce rochet qu'autrefois
Le prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.

Quel choix d'expressions et de circonstances ! L'ouate, que nous prononçons communément *ouette*, ne semble pas faite pour figurer dans un vers ; mais le poëte, en faisant tomber doucement le sien sur *l'ouate molle*, et le relevant pour y faire *éclater le tabis*, vient à bout d'en tirer de l'élégance et de l'harmonie. Il emploie le même art pour ennoblir la soutane du chantre par une épithète bien placée, par une figure fort simple, qui consiste à prendre la partie pour le tout, et il en résulte un vers élégant et pittoresque :

D'une longue soutane il endosse la moire.

Prendre ses gants est bien une action triviale : mais

Ses gants violets, les marques de sa gloire,

sont relevés par une heureuse apposition. Enfin, il met de l'intérêt jusque dans ce *rochet*, placé à une césure artificielle, ce *rochet*

Qu'un prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.

Ce style montre la science de tout embellir, et le néologisme ne montre que l'impuissance.

On a pu remarquer, dans tout ce que j'ai rapporté, combien l'auteur possède tous les secrets de l'harmonie imitative. On a cité mille fois le sommeil de la Mollesse, et ces vers sur les rois fainéants :

Aucun soin n'approchait de leur paisible cour;
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

Les vers marchent aussi lentement que les bœufs qui traînent le char. C'est ainsi que le poëme est écrit d'un bout à l'autre : par-tout le même rapport des sons avec les objets.

Ils passent de la nef la vaste solitude,
Et dans la sacristie entrant, non sans terreur,
En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.
C'est là que du lutrin gît la machine énorme.

Cette épithète, si bien placée à la fin du vers, présente le lutrin dans toute sa masse.

Et d'un bras qui peut tout ébranler,
Lui-même se courbant, s'apprête à le rouler.

Vous voyez, vous entendez l'effort des bras qui

le soulèvent : voyons-le dans la place qu'on lui destine.

Aussitôt dans le chœur la machine emportée
Est sur le banc du chantre à grand bruit remontée.
Ses ais, demi-pourris, que l'âge a relâchés,
Sont à coups de maillet unis et rapprochés :
Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent;
Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent,
Et l'orgue même en pousse un long gémissement.

Un poëte moderne (1), qui prétend que notre *poésie se meurt de timidité*, quoique le plus souvent elle ne soit malade que d'extravagance, et qui a cru la faire revivre en lui rendant les vêtements bigarrés dont l'avait affublée Ronsard, a pourtant fait l'honneur à Boileau de s'approprier ce vers imitatif :

Et l'orgue même en pousse un long gémissement.

Seulement il a mis une *forêt* à la place de *l'orgue;* et au lieu de *gémissement*, qui lui a paru trop *usé*, il a jugé à propos de ressusciter le vieux mot *bruissement*, dont il ne reste plus que la racine *bruire*, et qui, lorsqu'on lui donne la valeur de deux pieds, a l'inconvénient de substituer deux syllabes à une diphthongue, ce qui forme un mot sourd et un rhythme indéterminé. Il a mis :

---

(1) L'auteur du poëme des *Mois*, qui d'ailleurs avait du talent : il en sera parlé dans la suite de cet ouvrage.

Et la forêt en pousse un long *bruissement.*

Ainsi, en rendant à Boileau l'expression, l'effet et l'artifice du vers, il ne reste à celui qui l'a pris que le *bruissement,* qui n'est pas une invention merveilleuse. Ne valait-il pas mieux prendre le gémissement avec tout le reste, que de rajeunir de cette manière la langue *usée* de Despréaux?

Je me suis un peu étendu sur *le Lutrin*, parce que cet ouvrage est, avec *l'Art poétique*, ce qui fait le plus d'honneur à Boileau; c'est un de ceux où la perfection de la poésie française a été portée le plus loin, enfin celui où l'auteur a été plus poëte que dans tous les autres. Il n'en existait point de modèle. Qu'est-ce, en comparaison, que le *Combat des Rats et des Grenouilles*, si peu digne d'Homère, et *le Seau enlevé* de Tassoni, production si médiocre et si froidement prolixe? Le seul défaut de ce chef-d'œuvre, c'est que le dernier chant ne répond pas aux autres : il est tout entier sur le ton sérieux, et la fiction y change de nature. Le personnage allégorique de la Piété est trop grave pour figurer agréablement avec la Nuit, la Mollesse et la Chicane. La fin du poëme ne semble faite que pour amener l'éloge du président de Lamoignon. Cette faute a été relevée il y a long-temps; mais un sixième chant défectueux n'ôte rien du grand mérite des cinq autres, ni du plaisir continu qu'on éprouve en les lisant.

Un homme d'esprit (1), qui s'amuse quelquefois à insérer dans le *Journal de Paris* des lettres fort agréables, a proposé sur Boileau des questions assez singulières. Ce ne sont pas celles d'un détracteur de ce grand homme, car, après en avoir parlé comme tous les gens sensés, ce qu'il ajoute semble n'exprimer que la surprise et le regret que Boileau n'ait pas tenté tous les genres de poésie. Voici comme il parle à ce sujet :

« Pourquoi ce génie souple et fécond, qui a « donné de si excellents préceptes, n'a-t-il pas en « même temps fourni des exemples des différents « genres qu'il a traités? Pourquoi n'avez-vous pas « de lui une seule églogue, une élégie, une scène « comique, tragique ou lyrique? Pourquoi pro- « mettre toute sa vie un poëme épique à la « France, et n'en pas essayer un seul chant? »

Tes *pourquoi*, dit le dieu, ne finiraient jamais.

Heureusement toutes ces questions se réduisent à une seule : Pourquoi Boileau n'a-t-il pas tout fait? C'est peut-être la première fois qu'on s'est avisé d'une question semblable. On n'a jamais demandé pourquoi Horace n'avait point fait de poëme épique, ni Virgile des odes, ni Homère des tragédies. Tout le monde répondra : C'est que chacun a son talent. *L'art poétique* commence par établir cette vérité éternelle :

---

(1) M. de Villette.

La nature, fertile en esprits excellents,
Sait entre les auteurs partager les talents.

Et il recommande à chacun de bien connaître le sien :

Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime,
Méconnaît son génie et s'ignore soi-même.

Boileau n'est point tombé dans ce travers ; il n'a fait que ce qu'il savait faire : il faut lui en savoir gré, et lui pardonner de ne s'être compromis qu'une fois en composant une mauvaise ode. S'il n'a essayé ni l'églogue ni l'élégie, c'est qu'il n'avait pas les inclinations pastorales ni l'imagination amoureuse. Si nous n'avons pas de lui une scène comique, tragique ou lyrique, c'est qu'on ne fait point une scène de ce genre : on fait une tragédie, une comédie, un opéra. Il en a laissé le soin à Racine, à Molière et à Quinault, qui s'en sont fort bien tirés. Pour lui, il a fait des *Satires*, des *Épîtres*, un *Art poétique*, et *le Lutrin;* et il ne s'en est pas mal acquitté. *Est locus unicuique suus.*

Je ne sais s'il a toute sa vie *promis un poëme épique ;* je n'en vois aucune trace dans ses œuvres ni dans sa vie. Mais je vois, par le magnifique morceau du passage du Rhin, qu'il était capable de soutenir le ton de l'épopée. La variété de *l'Art poétique* et la richesse du *Lutrin* peuvent justifier l'auteur des *questions*, qui l'appelle un *génie souple* et *fécond;* mais Racine, bien plus *souple*

et plus *fécond* encore, n'a point tenté non plus de poëme épique. Si je lui en demandais la raison, il me dirait qu'il a fait *Phèdre* et *Iphigénie*, et je trouverais la réponse fort bonne. Les *pourquoi* continuent.

« Pourquoi nous parler harmonieusement du « triolet, de la ballade, du rondeau, déja passés « de mode, et nous donner une description tech« nique des *rigoureuses lois* du sonnet, cet *heu*« *reux phénix* dont la perfection même serait si « *fastidieuse?* »

Il n'a fait que nommer le triolet; il a parlé en quatre vers de la ballade et du rondeau. Il le devait dans un *Art poétique*, où il n'était pas permis d'omettre les divers genres qui avaient été les premiers essais de notre poésie naissante; parce que la naïveté qui fait leur mérite se rapprochait du seul caractère qu'ait eu notre langue pendant plusieurs siècles. La vogue en était diminuée depuis que Ronsard eut mis l'héroïque en honneur; mais, loin qu'ils fussent *passés de mode* du temps de Boileau, Sarrazin, Voiture et La Fontaine les avaient fait revivre avec succès. Comment n'aurait-il point parlé du sonnet, quand ceux de Voiture et de Benserade avaient causé un schisme dans la France? Et s'il m'est permis de me servir aussi du *pourquoi*, pourquoi donc la perfection d'un sonnet serait-elle si *fastidieuse?* Il n'y a point de raison pour qu'une pièce de quatorze vers ennuie parce qu'elle est

parfaite : nous en avons quelques-uns de bons qui ne sont point ennuyeux. Enfin, si Boileau en a parlé *harmonieusement*, comme de la ballade et du rondeau, vraiment il n'a fait que son devoir : quand on fait des vers sur quelque sujet que ce soit, il faut toujours les faire *harmonieux*.

Nous ne sommes pas encore à la fin des *pourquoi.* « Pourquoi ne trouve-t-on pas chez lui un « seul vers de dix syllabes?... Pourquoi n'a-t-il pas « employé les rimes redoublées, les vers mêlés, « les vers de huit syllabes? »

C'est que chacun a son goût, et qu'il aimait mieux les grands vers; c'est qu'ils sont sans comparaison les plus difficiles de tous, comme les plus beaux; c'est qu'il les faisait supérieurement.

« Pourquoi est-il éternellement occupé de la « facture du monotone alexandrin? »

C'est que l'alexandrin est le vers de l'épopée, de la tragédie et de la comédie, de la satire et de l'épître, et par conséquent le plus important de tous, celui qui offre le plus de difficultés à vaincre et de mérite à les surmonter. S'il est *monotone* par lui-même, l'art consiste à faire disparaître cette monotonie; et cet art, Boileau l'enseigna pendant toute sa vie.

Autres reproches.

« On regrette que ce grand peintre, au milieu « des chefs-d'œuvre et des merveilles de ce siècle, « ne nous parle jamais des arts... »

C'est qu'il ne se connaissait ni en peinture, ni en sculpture, ni en architecture, et qu'il n'aimait à parler que de ce qu'il savait. Cela est un peu *passé de mode* aujourd'hui, mais ne l'était pas encore de son temps.

« Comment n'a-t-il pas au moins pressenti « quelle force, quelle énergie on pouvait donner « à l'art des vers en les nourrissant des grandes « idées d'une morale universelle et de la saine « philosophie?...... Comment Boileau, disciple « d'Horace et contemporain de Pope, n'est-il ja- « mais occupé du progrès des lumières et de la « marche de l'esprit humain? »

Ce reproche, s'il était fondé, pourrait s'adresser à tous les grands poëtes de son siècle. Voltaire, dans le nôtre, est le premier Français qui ait appliqué l'art des vers à la philosophie, et il a souvent abusé de l'un et de l'autre. Dans *la marche de l'esprit humain*, l'imagination précède la réflexion, et les beaux-arts devancent toujours la philosophie. D'ailleurs, on ne fait pas tout à la fois; et comme il a fallu créer l'algèbre avant de l'appliquer à la géométrie, de même avant de rendre les Muses françaises philosophes, il fallait d'abord leur créer une langue. C'est à quoi Despréaux et Racine se sont exercés; et s'ils avaient tout fait dans leur siècle, que serait-il donc resté au nôtre?

A l'égard de Pope, il n'avait que vingt-un ans quand Boileau est mort, et n'avait pas encore

songé à son *Essai sur l'homme*. De plus, la littérature anglaise était presque inconnue en France, et Pope lui-même et Addisson sont les premiers poëtes anglais qui aient mis la philosophie en vers, lorsque tous les genres de poésie étaient depuis long-temps cultivés chez eux avec succès, tant *la marche de l'esprit humain* est par-tout la même!

« On souffre de voir cet ami de la vérité si « avare d'éloges pour les écrivains du premier « ordre, et si prodigue de louanges pour la cour « et les courtisans. »

A-t-il été si *avare d'éloges* pour Corneille, Racine, Molière, Pascal, Arnauld? Ceux des courtisans qu'il a loués en étaient-ils indignes? C'étaient Montausier, La Rochefoucauld, le grand Condé, Pomponne, Dangeau, Vivonne, Colbert, Seignelay, Lamoignon. Qu'on nous dise quel est celui d'entre eux qu'il fût honteux de louer, et qu'on nous cite un homme de la cour dont l'éloge ait pu compromettre la muse de Boileau.

« Après toutes ces questions, il en resterait « peut-être une plus *importante* encore. Il serait « facile de montrer, le livre à la main, nombre « d'expressions, nombre de façons de parler, qui « sans doute étaient reçues au temps de ce cé- « lèbre satirique, et qui certainement sont aujour- « d'hui des fautes de français; ce qui, dans le fait, « accuse moins le goût très-épuré du poëte que « l'instabilité de nos idiomes modernes. »

Ce n'est plus ici une *question*, c'est une assertion; et, pour y répondre, il faut distinguer. Elle n'est pas sans fondement s'il s'agit de la prose de Boileau; s'il s'agit de ses vers, elle est très-légèrement hasardée. Boileau et Racine sont les deux écrivains qui ont fait en vers pour notre langue ce que Pascal avait fait en prose: ils l'ont fixée. Rien ne serait si difficile et si rare que de trouver chez eux des expressions qui aient vieilli. Il y a pourtant des fautes de langage; mais c'étaient des fautes, de leur temps comme du nôtre. Au contraire, on trouve dans la prose de Boileau beaucoup de locutions, de tournures, qui sont aujourd'hui vicieuses et inusitées, et qui ne l'étaient pas de son temps; et cela prouve seulement que le style soutenu a bien moins d'*instabilité* que le langage usuel, toujours soumis, à un certain point, aux variations de la mode, à l'esprit de société, et à ce qu'on appelle le ton du jour.

L'homme du monde, qui, sous le nom de M. *Nigood,* a imprimé les *questions* précédentes, n'a point, comme on le voit, disputé à Boileau son mérite; seulement il lui en désirerait un autre : et j'ai fait voir qu'on pouvait se contenter de celui qu'il a eu. Les reproches sur ses jugements rentrent dans ceux que j'avais déja discutés. Cependant l'auteur anonyme de *la Lettre sur l'influence de Boileau* a bien envie de compter M. Nigood parmi ses complices, et en même

temps il a grand'peur, je ne sais pourquoi, de passer pour son plagiaire. Dans un *Avertissement des éditeurs* (car on sent bien qu'il faut des éditeurs pour une brochure de cette importance) il apprend à l'univers que sa brochure *a été achevée le* 1er *mai de cette année* 1787. « Il s'est ren-« contré en deux ou trois endroits, disent *les* « *éditeurs*, avec M. Nigood, et *c'est tant mieux* « pour l'un et pour l'autre. Il est bon que de « temps en temps on *secoue les fers des préjugés* « *littéraires*, et *les Brutus* sont rares dans tous les « pays. » On a vu qu'il n'avait point *secoué de fers*, ni combattu aucun *préjugé*, mais on ne voit pas trop ce que font ici *les Brutus*. *Les Brutus*, placés si à propos, me rappellent cet *avis au public*, où, en lui annonçant des *tablettes de bouillon*, on faisait l'éloge du *grand Sully*: et remarquez pourtant qu'on ne disait point que ces tablettes dussent se vendre à l'enseigne du *grand Sully*; ce qui était le seul cas où le *grand Sully* pût se trouver là convenablement.

Les *éditeurs* commencent par donner une leçon à M. Daunou, de l'Oratoire, auteur du discours *sur l'influence de Boileau*, couronné par l'académie de Nîmes.

« On ne doit point appeler *écrivains obscurs* « et *littérateurs subalternes* tous ceux qui ont « *critiqué* Despréaux, ou qui ne l'ont point *ad-* « *miré exclusivement*. »

J'en demande pardon *aux éditeurs*; mais quand

on parle de Boileau, il faut, comme lui, appeler les choses *par leur nom;* et dans cette phrase il y a un mensonge et une absurdité. M. Daunou, dont l'ouvrage est très-judicieux, n'a pu manquer de sens au point de traiter *d'écrivains subalternes* ceux qui ont *critiqué* Boileau : car il n'y a point d'auteur, si grand qu'il puisse être, qu'on ne puisse *critiquer;* et, de plus, il n'a jamais existé personne d'assez inepte pour *admirer exclusivement* Boileau, ce qui veut dire en français n'admirer rien que Boileau. Je soupçonne qu'ils ont voulu dire admirer sans restriction, ce qui est très-différent, et ce qui pourtant n'est ni plus vrai ni plus raisonnable; car il n'y a point non plus d'auteur qu'on ait jamais admiré sans restriction, attendu ce vieil axiome, qu'il n'y a rien de parfait dans l'humanité. Voici les propres termes de M. Daunou : « Des littérateurs subalternes ont dit « de Boileau : Ses plaisanteries sont triviales, ses « critiques injustes, ses vues étroites, son ame « basse et jalouse, son tempérament est de glace. « *L'art poétique* prouve que son auteur n'était « pas poëte, etc. » Il appelle cela des invectives, et il a raison. Les *éditeurs* appellent cela *critiquer* ou *ne pas admirer exclusivement ;* ils ont tort : c'est proprement déraisonner et calomnier; et certes il n'y a que des *littérateurs subalternes* qui aient tenu un pareil langage. En changeant si étrangement le texte de M. Daunou, les *éditeurs* ont donc fait un mensonge. Nous en verrons

bien d'autres dans la *Lettre;* mais il ne faut pas encore quitter l'*Avertissement*, qui est très-digne de la *Lettre.* La dénomination d'*écrivains obscurs,* dans M. Daunou, est aussi employée très-à-propos. « Ce n'est pas que Despréaux n'ait eu, comme « tous les grands hommes, des envieux et des dé- « tracteurs; mais que peuvent contre une estime « générale, appuyée sur les plus solides motifs, « les clameurs de quelques *écrivains obscurs?* « Lit-on aujourd'hui la *Critique désintéressée* de « Cotin, la *Défense des beaux esprits* de Sainte- « Garde? » Cette phrase prouve la mauvaise foi des *éditeurs:* on voit sur qui tombe le titre d'*écrivains obscurs.* Mais que font-ils? Ils associent à Cotin et à Sainte-Garde tous ceux qui, en rendant justice aux grands talents de Boileau, ont *critiqué* quelques-uns de ses ouvrages, et ne l'ont *pas admiré sans restriction;* et ils s'écrient avec emphase: « Voltaire, Helvétius, Fontenelle, d'A- « lembert, Huet, Thomas, MM. Marmontel, Con- « dorcet, Dusaulx, ne sont ni *subalternes* ni *obs-* « *curs.* » Ils appliquent ainsi à ces hommes célèbres ce que l'on a dit de Cotin et de Sainte-Garde, ce que l'on a dit des *envieux* et des *détracteurs* de Boileau; et parmi ces *envieux* et ces *détracteurs* ils comptent les plus grands noms de la littérature. Comme cette même manière de raisonner, cette même énumération revient dans la *Lettre,* j'y reviendrai aussi en finissant, et je promets que la réponse sera péremptoire.

De là, les *éditeurs* prennent occasion de régenter M. Daunou sur ses expressions de *littérateurs subalternes* et d'*écrivains obscurs*, qui semblent leur tenir fort au cœur, et apparemment ce n'est pas sans raison. « Cette manière de s'ex-
« primer peut avoir cours à l'Oratoire, ou dans
« les colléges de l'Oratoire ; mais à Paris on parle
« plus *poliment :* et lorsqu'on se permet de juger
« *avec modération* un écrivain qui a jugé presque
« tous ses contemporains avec assez d'amertume,
« on ne croit pas s'exposer à de pareils repro-
« ches. »

Vous verrez bientôt, Messieurs, avec quelle *modération* s'exprime l'auteur de la *Lettre ;* mais puisque les éditeurs veulent enseigner *la politesse,* comment n'ont-ils pas senti combien il était indécent de traiter avec tant de mépris une communauté aussi recommandable que l'Oratoire dans les annales littéraires, un ordre qui a donné à la France Mallebranche, Massillon et d'autres écrivains illustres, qui connaissaient un peu mieux que les *éditeurs* la politesse et les convenances du style ?

Ils ont cependant raison sur un fait, et c'est la seule vérité qu'il y ait dans cette brochure. Ils relèvent la méprise de M. Daunou, qui a confondu Claude Perrault, l'architecte, avec Charles Perrault, l'auteur du *Parallèle des anciens et des modernes ;* et afin qu'il ne l'oublie pas, ils ajoutent : « Il y a eu quatre Perrault, qui, tous qua-

« tre, étaient frères *comme les quatre fils Aymon.* »
Quelle platitude! elle sera sifflée *à Paris* comme dans *les colléges de l'Oratoire.*

Ils lui pardonnent pourtant cette erreur, mais non pas d'avoir dit que *l'intérêt de la littérature exigeait les railleries du satirique contre les Perrault;* et c'est là-dessus qu'ils prononcent les axiomes suivants : « Jamais il ne faut railler un « homme de génie, et l'architecte Perrault en « avait. Jamais il ne faut railler un philosophe « lorsqu'il cherche la vérité, et Perrault le philo-« sophe l'a cherchée dans son *Parallèle.* »

Malgré le respect que doit inspirer ce ton sentencieux et magistral, j'oserai proposer aux *éditeurs* quelques petites distinctions. *Jamais il ne faut railler un homme de génie :* non, jamais, j'en conviens, s'il ne sort point des objets relatifs à son *génie.* Ainsi Boileau aurait eu grand tort de railler Perrault, s'il eût été question d'architecture; mais si l'architecte veut se rendre juge en poésie, et juge ridiculement, je ne sais s'il ne serait pas permis à toute force de s'en moquer un peu, et je crois même que nombre d'honnêtes gens prendraient cette liberté. Or, Claude Perrault prenait bien celle de dire beaucoup de mal des écrits de Despréaux, et de trouver fort bons les jugements de son frère Charles, qui mettait Homère au-dessous de Scudéry: Pourquoi donc le poëte, se trouvant sur son terrain, n'aurait-il pas eu le droit de prendre sa revanche?

Newton valait bien Claude Perrault : ne s'est-on pas moqué de son *Apocalypse?* Cela n'a pas empêché que sa théorie du monde ne soit admirable, comme la façade du Louvre est un monument superbe.

« Jamais il ne faut railler un philosophe lors-« qu'il cherche la vérité, et le philosophe Per-« rault l'a cherchée dans son *Parallèle.* » Ah! messieurs les *éditeurs!* personne ne vous accordera jamais une proposition si mal sonnante. Vous sentez bien que, depuis le mélange fortuit des atomes d'Épicure jusqu'aux monades de Leibnitz et aux tourbillons de Descartes, tous les philosophes vous diront qu'ils ont *cherché la vérité;* et le monde entier vous dira que l'on a osé mille fois se moquer des rêveries de la philosophie tant ancienne que moderne, sans croire commettre un sacrilége. Le monde entier vous dira qu'en *cherchant la vérité* il est très-possible et très-commun de débiter mille folies, et qu'en conscience il serait trop dur qu'il fût défendu de s'en amuser. Perrault, qu'il vous plaît d'appeler *le philosophe*, a pu chercher la vérité dans son *Parallèle;* mais à coup sûr il ne l'a pas trouvée; et, si jamais ouvrage a pu prêter à rire, c'est celui où il a rassemblé tant de paradoxes insensés. J'avoue qu'on l'a bien surpassé depuis dans ce genre; mais Boileau ne pouvait pas deviner l'avenir, et sur-tout la *Lettre* dont vous êtes les *éditeurs*, et dont il est temps de parler.

Elle est adressée à un homme de qualité, qui a fait des vers élégants, qui aime ceux de Boileau, et qui, dans un discours aussi bien pensé que bien écrit, a détaillé les principales obligations que nous avions à l'auteur de *l'Art poétique*. L'hommage qu'il lui rend a beaucoup scandalisé l'anonyme, qui lui dit d'abord : « Vous me per« mettrez de voir dans l'auteur du *Lutrin* un pa« rodiste adroit des auteurs de *l'Iliade* et de *l'É« néide*; dans celui de *l'Art poétique*, un imita« teur ingénieux d'Horace, de Lafrenaye-Vau« quelin et de Saint-Geniez; dans celui des *Épî« tres*, et sur-tout des *Satires*, un glaneur furtif « d'idées et de mots épars çà et là; et dans tous « ses écrits enfin, des gerbes composées d'épis « étrangers, et ramassés dans des domaines qui « ne lui appartenaient à aucun titre. »

L'anonyme à son tour nous *permettra* (car je ne suis pas seul à lui demander cette permission) de voir dans *le Lutrin* toute autre chose qu'une *parodie*, et dans l'épisode de la *Mollesse* quelque chose de plus que de l'*adresse*; de voir dans *l'Art poétique*, où il n'y a que soixante vers imités d'Horace, autre chose qu'une *imitation ingénieuse*; de compter pour rien *Lafrenaye-Vauquelin*, dont la *Poétique*, souverainement plate, n'est le plus souvent qu'une languissante paraphrase d'Horace, et n'a rien fourni à Boileau qui vaille la peine d'être cité; de mettre à l'écart les satires latines de Saint-Geniez, qui n'ont rien

de commun avec *l'Art poétique*, quoique Boileau en ait à peu près imité une douzaine de vers dans ses *Satires* et ses *Épitres*. Il nous *permettra* de lui rappeler ce que tout le monde sait, qu'il n'y a aucun de nos grands poëtes qui n'ait emprunté plus ou moins, et qu'ils ne sont pas pour cela regardés comme des *glaneurs furtifs*, d'abord parce qu'ils ne s'en sont point cachés, ensuite parce qu'on n'appelle point *glaneurs* ceux qui, possédant un champ fertile et des moissons abondantes, cueillent quelques fleurs dans le champ d'autrui. Enfin nous laisserons à Boileau le *domaine* de son *Art poétique*, de son *Lutrin*, de ses belles *Épitres* et de ses bonnes *Satires*, jusqu'à ce qu'on nous ait appris à qui ce *domaine* appartient plutôt qu'à lui.

Ce ne sont encore que de petites chicanes : voici bien mieux : « Vous croyez que l'influence « de Boileau a été très-heureuse, et je ne vois que « *le mal qu'il a fait.* Vous croyez que les gens de « lettres lui doivent de la reconnaissance, et j'ad- « mire *la modération* de ceux qui, partageant « mon opinion, ne sont qu'*ingrats* envers lui, et « *portent son joug* sans se plaindre. »

Si Boileau *n'a fait que du mal*, sans doute l'anonyme va nous le prouver. Mais en attendant il aurait pu profiter de deux de ses vers, qu'il a trop oubliés :

Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

L'anonyme répondra peut-être qu'il n'aime point du tout la raison ; qu'il s'en pique même, et qu'il va nous le faire voir de manière qu'il ne sera pas possible d'en douter. Mais cet éloignement ne peut pas aller jusqu'à prétendre qu'il faille se contredire en deux lignes. Or, c'est ce qu'il fait ici ; car ceux qui *partagent son opinion* pensent sûrement qu'on ne doit aucune *reconnaissance* à Boileau, qui *n'a fait que du mal.* Comment donc peuvent-ils être *ingrats* envers lui ? On n'est ingrat qu'envers celui à qui l'on croit devoir quelque chose : la phrase renferme donc un contre-sens évident. Je ne fais cette remarque qu'en passant, et c'est une bagatelle pour l'anonyme. Mais ce que j'ai déja observé dans l'*Avertissement*, et ce que je citerai de la *Lettre*, nous prépare une réflexion consolante : on dirait qu'il y a une sorte de providence qui condamne les contempteurs des grands hommes (je ne dis pas les critiques), non-seulement à heurter le bon sens dans leurs opinions, mais à les décréditer eux-mêmes, s'il en était besoin, par une ignorance honteuse des premiers éléments de l'art d'écrire. Poursuivons.

« *L'art poétique*, dites-vous, est le plus beau « monument qui ait été élevé à la gloire des Mu- « ses : je le crois comme vous. »

C'est sans doute une concession oratoire, et l'auteur ne parle pas sérieusement. Comment ce qui n'est qu'une *imitation ingénieuse de Lafre-*

naye-Vauquelin et de Saint-Geniez pourrait-il être un si *beau monument?* Comment ce qui a fait tant *de mal* aux lettres serait-il *à la gloire des Muses?* C'est encore une contradiction; et l'auteur y est sujet. « De quoi servirait un palais « qui offrirait aux artistes les formes d'une archi- « tecture si parfaite, qu'elle inspirerait le déses- « poir au lieu d'exciter l'émulation? »

Voilà certainement le plus grand éloge possible de *l'Art poétique*. Ce n'est pas ma faute si l'on ne peut pas l'accorder avec le peu d'estime que l'auteur a témoigné plus haut pour le même ouvrage, et ce serait une grande tâche de le concilier avec lui-même. Ce n'est pas ma faute s'il fait un motif de réprobation de ce qui a toujours passé pour être le comble de la gloire. On croit avoir énoncé le suffrage le plus flatteur lorsqu'on dit d'un ouvrage: C'est le désespoir des artistes. Point du tout: écoutez l'anonyme: « *L'Art poé-* « *tique* retarda les progrès qu'auraient pu faire les « élèves; il les arrêta à l'entrée de la carrière, et « les empêcha d'atteindre au but que leur *noble* « *orgueil* aurait dû se proposer. Les infortunés « virent la palme de loin, et n'osèrent y prétendre, « de peur de manquer d'haleine au milieu de leur « course, et de trébucher sur une arène que le « doigt du législateur leur montrait par-tout semée « d'écueils et *d'abymes*, et *plus célèbre mille fois* « *par les défaites que par les victoires*. Boileau en « effet explique les règles de l'épopée, de la tra-

« gédie, de la comédie, de l'ode et de quelques « autres genres de poésie, avec tant de précision, « de justesse et d'exactitude, que tout lecteur at- « tentif se croit incapable de les observer, et que « la sévérité des préceptes fait perdre l'envie de « donner jamais des exemples. Il faut de l'audace « pour entreprendre, du courage pour exécuter; « et Boileau enchaîne l'audace, et glace le courage. « Avait-on saisi, avant de le lire, la trompette « héroïque ou la flûte champêtre, les crayons de « Thalie ou les pinceaux de Melpomène; à peine « l'a-t-on lu, que les pinceaux tombent de la « main, chargés encore de la couleur *sanglante*, « que les crayons s'échappent *honteux* d'avoir « ébauché quelques traits, et que la flûte et la « trompette se taisent, ou ne poussent plus dans « les airs que des sons *expirants ou douloureux*. »

Il faut respirer un moment après cette complainte lamentable. Malgré *la couleur sanglante*, et *les crayons honteux*, et *les sons douloureux*, malgré tout ce fatras amphigourique, certainement, Messieurs, vous aurez été frappés de ce que dit l'auteur de la manière dont les préceptes sont tracés dans *l'Art poétique*, et vous vous serez dit à vous-mêmes : Est-ce donc un ennemi, un détracteur de Boileau, qui reconnaît si positivement le mérite qu'il a et qu'il devait avoir? Rien n'est plus vrai : mais suspendez votre jugement, et la suite vous convaincra que c'est bien contre son intention que l'auteur rend cet hom-

mage à Boileau. Vous entendrez ses conclusions. Pour le moment, ce qui est très-clair, c'est qu'il tire de cette perfection même l'influence la plus funeste pour les lettres. Cette manière de raisonner est si insoutenable, qu'il en coûterait trop de la combattre directement : prenons une méthode tout aussi sûre et plus agréable. Quand on veut prouver la fausseté d'un raisonnement sophistique, il suffit d'en déduire les conséquences exactes. Le raisonneur se trouve, comme disent les logiciens, réduit à l'absurde; et l'on finit par rire au lieu d'argumenter. Ainsi donc, suivant la logique de l'anonyme, il faudrait dire à Cicéron et à Quintilien, les plus grands maîtres de l'éloquence, qui en ont enseigné l'art avec tant de soin et d'étendue; à ceux qui ont tracé les règles de la peinture d'après les chefs-d'œuvre de Raphaël, de Michel-Ange et du Titien : A quoi pensez-vous avec vos préceptes si difficiles à suivre, et vos modèles si désespérants? Vous *arrêtez les élèves à l'entrée de la carrière,* vous *enchaînez leur audace,* vous *glacez leur courage.* Si vous voulez qu'on ait *le noble orgueil* d'être orateur, ou peintre, ou sculpteur, sans en avoir le talent, laissez chacun écrire et peindre et sculpter à sa mode. Pourquoi faites-vous de si beaux tableaux, de si beaux discours, de si belles statues, en suivant tous les principes de l'art, de la nature et du bon sens? Vous voyez bien que cela est trop pénible, et que jamais personne n'en

pourra faire autant, à moins qu'il n'ait du génie. Au reste, puisque vous en avez, faites comme vous voudrez; mais du moins n'allez pas nous dire qu'il faut du bon sens dans le discours, du dessin, de l'ordonnance et de l'expression dans les tableaux, des proportions et de la grace dans les statues; car aussitôt vous allez voir tomber la plume, les crayons, les pinceaux, le ciseau; et, pendant toute la durée des siècles, les élèves vous feront entendre leurs *sons expirants et douloureux*.

Tel est la conséquence nécessaire des arguments de l'anonyme : elle est effrayante; mais l'expérience de tous les siècles nous rassure un peu. Nous savons que, depuis Cicéron et Quintilien, il y a eu de grands orateurs que leurs préceptes n'ont pas effrayés, que leurs exemples n'ont pas désespérés; que, depuis Raphaël et Michel-Ange, nous avons eu une foule d'excellents artistes, qui tous avaient appris leur art à la même école, et avaient eu sans cesse les yeux attachés sur ces premiers modèles. Enfin, c'est en voyant un tableau de Raphaël, en le considérant avec réflexion, que le Corrége s'écrie : *Et moi aussi, je suis peintre!* Donc tout ce qu'on peut conclure des raisonnements de l'anonyme, c'est qu'en lisant *l'Art poétique*, il n'a pas pu dire : Et moi aussi, je suis poëte!

Mais ce qui peut être une consolation pour lui-même, c'est un autre fait non moins incontes-

table qui détruit ses inductions; et j'avoue que je ne puis concevoir qu'il n'ait pas vu ce qui saute aux yeux. Quoi! *l'Art poétique* a fermé la carrière! Eh! depuis Boileau, le nombre des poëtes (je veux dire de ceux qui font des vers, et c'est tout ce que demande l'anonyme) s'est accru au centuple. Il y en a une nation tout entière : d'innombrables journaux ne suffisent pas aux titres seuls de leurs ouvrages. Se plaindraît-il par hasard qu'il n'y en eût pas assez? Je le crois : il s'écrie douloureusement : « Que de germes il a « étouffés dans le champ de la poésie! Que d'aigles « jeunes encore il a empêché de grandir et de « s'élever vers les cieux! Que de talents il a tués « au moment peut-être où ils allaient se pro- « duire! » Eh! mon dieu! voilà une fatalité bien étrange. Il est bien malheureux qu'il ait *tué tant de talents*, qu'il ait laissé vivre tant de gens qui n'en ont pas, qu'il ait *empêché tant d'aigles de grandir* sur les sommets du Pinde, et qu'il n'ait pu empêché tant d'oisons de croasser dans les marais.

L'anonyme excepte pourtant de cette foule de meurtres commis par l'homicide Despréaux *quelques hommes hardis, quelques heureux téméraires, qui ne se sont point laissé effrayer par de pareils obstacles, et qui, pliant les règles à leur génie, au lieu d'asservir le génie aux règles, ont vu leur audace justifiée par le succès.* Il aurait bien dû nous faire la grace de les nommer : quant

à moi, je ne les connais pas. Ce que je sais, c'est que les deux hommes qui ont le mieux écrit en vers dans le siècle qui a succédé à celui de Despréaux, sont sans contredit Voltaire et Rousseau. Celui-ci se faisait gloire de reconnaître Despréaux pour son maître; l'autre, pendant soixante ans, n'a cessé de le citer comme l'*oracle du goût;* et aucun des deux n'a songé à *plier les règles à son génie,* parce que ces règles, pour parler enfin sérieusement, et ramener les termes à leur acception véritable, ne sont autre chose que le bon sens, et ce serait une étrange entreprise que de *plier* le bon sens. La marche de nos nouveaux docteurs est toujours la même : ils cherchent à s'envelopper dans des généralités vagues, à égarer le lecteur avec eux dans les détours de leurs longues déclamations; ils accumulent de grands mots vides de sens; ils parlent de *tyrannie,* d'*esclavage.* On dirait qu'il s'agit de conventions arbitraires, de fantaisies bizarres; et l'on est forcé de leur répéter ce qu'eux seuls ignorent ou veulent ignorer, c'est que tous les principes des arts, qui sont les mêmes dans Aristote, dans Horace et dans Boileau, ne sont que des aperçus de la raison confirmés par l'expérience. Qu'ils les attaquent, au lieu de s'en plaindre; qu'ils en fassent voir la fausseté ou l'inutilité; qu'ils nous citent un seul écrivain distingué qui ne les ait pas habituellement suivis; qu'ils osent nier que les ouvrages où ces principes ont été le mieux observés soient géné-

ralement reconnus pour les plus beaux. Voilà ce qui s'appellerait aller au fait. Mais c'est précisément où ils n'en veulent pas venir. Ils en voient trop le danger, et c'est la preuve la plus complète qu'en cherchant à faire illusion aux autres, ils ne peuvent pas se la faire à eux-mêmes. Un seul, il y a quelques années, soit persuasion, soit affectation de singularité, a essayé de combattre la théorie de l'art dramatique ; mais il s'est donné un si grand ridicule, que personne n'a été tenté de le suivre ; et, bien avertis par cet exemple, tous les autres se sont promis de s'en tenir toujours à faire des phrases, sans s'exposer jamais à raisonner.

Il s'ensuit que le vrai moyen d'empêcher qu'ils ne fassent des dupes, c'est de réduire leurs figures et leurs métaphores aux termes propres ; et dans le moment on voit tomber l'échafaudage de leur puérile rhétorique. S'ils prétendent que des hommes de génie ont *plié* les règles, et que le *succès a justifié leur audace*, on leur dira : Cela ne peut être vrai que dans un sens que Boileau lui-même a prévu : c'est qu'ils auront négligé une des règles de l'art pour en observer une autre plus importante. Ils se seront permis une faute pour en tirer une grande beauté qui la couvre et la fait oublier. Ce calcul est celui du talent ; et l'auteur de *l'Art poétique* le connaissait bien, quand il a dit :

Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.

Remarquez cette expression, *de l'art même.* En effet, la raison, qui a dicté tous les préceptes de l'art, sait bien qu'elle ne saurait prévoir tous les cas sans aucune exception; et comme le premier de tous les principes est d'atteindre le but où ils tendent tous, qui est de plaire, c'est la raison, c'est l'*art* qui prescrit au talent de proportionner l'application des règles à ce premier dessein; d'en mesurer l'importance, et de sacrifier ce qui en a le moins à ce qui en a le plus. C'est ainsi que d'*heureux téméraires* savent *plier* quelquefois les règles, non pas parce qu'ils les méprisent, mais parce qu'ils les connaissent.

Aussi ne sont-ce pas ceux-là dont l'anonyme veut parler; car alors il aurait dit ce que nous savons tous, et ce qui d'ailleurs était contraire à sa thèse, bien loin de l'appuyer. Probablement les *téméraires* dont il parle n'ont pas été si *heureux,* puisqu'il n'ose pas les nommer : il les excepte seulement de ceux à qui ce terrible Boileau a arraché la plume des mains. « Combien d'es-« prits timides, *quoique profonds,* n'ont point osé « s'immortaliser en écrivant, parce qu'il leur a « trop fait sentir les difficultés de l'art d'écrire! » Observons que ce n'est point ici une simple possibilité; c'est un fait répété vingt fois, et affirmé

comme la chose la plus positive. En vérité, il aurait bien dû nous faire part des révélations qu'il a eues à ce sujet. Pour s'exprimer ainsi sur ces esprits *timides, quoique profonds*, ou *profonds, quoique timides*, il faut bien qu'il les ait connus. Cependant ils *n'ont pas osé s'immortaliser en écrivant.* Comment donc, s'ils ont été si *timides*, peut-il savoir qu'ils ont été si *profonds?* Cela n'est pas aisé à deviner. Mais ce qui n'est pas plus facile, c'est de s'accoutumer à cette inconcevable manière d'écrire, à ce ton si décidément affirmatif dans les propositions les plus inintelligibles, à ces faits avancés avec tant de confiance, sans la plus légère preuve, sans la moindre apparence de sens. Que l'on essaie, par exemple, d'en trouver un au passage suivant : « Les règles « sont en général détestées de tout le monde, et « presque tout le monde s'y soumet. Pourquoi « cela? Il me sera facile d'en donner la raison. « Le sentiment de la liberté est gravé dans toutes « les ames, et rien n'a jamais pu l'y détruire. « L'homme, guidé en tout par sa volonté, fait « toujours avec grace ce qu'il n'est point forcé à « faire. Lui impose-t-on une tâche, ou lui donne- « t-on des chaînes, le travail qui lui plaisait lui « devient insupportable, et plus le joug est pe- « sant, plus il s'efforce de le secouer. Il s'ensuit « de là, me direz-vous, que les règles de *l'Art* « *poétique* ne doivent point arrêter l'essor du « poëte, quelque onéreuses qu'elles lui parais-

« sent. Non : lorsque les règles sont accréditées à « tel point qu'on ne peut les braver sans être « *ridicule*, que la *philosophie* même craindrait « d'en montrer les divers abus ; lorsque le temps « leur a donné une sanction et des droits *impres-* « *criptibles*, le poëte alors n'ose ni les contredire « ni les éluder. »

Je reprends cette curieuse tirade, et, suivant toujours la même méthode, je réponds : Comme il s'agit des règles de la poésie, et qu'il est démontré qu'elles ne sont autre chose que le bon sens, jusqu'à ce qu'on nous ait prouvé le contraire, dire que *tout le monde déteste les règles et que tout le monde s'y soumet*, c'est dire que tout le monde déteste le bon sens et que tout le monde s'y soumet : l'un et l'autre sont également faux. On ne déteste pas le bon sens, du moins l'anonyme nous permettra de croire que cette aversion n'est pas générale ; mais il n'est pas toujours si aisé de se conformer au bon sens. Tout le monde, ou du moins le plus grand nombre, reconnaît que les règles sont bonnes, mais peu de gens sont capables de les suivre : voilà la vérité.

Le sentiment de la liberté est gravé dans toutes les ames. Où en sommes-nous? *Le sentiment de la liberté*, quand il s'agit d'un poëme ou d'une tragédie! *L'Art poétique*, un attentat contre la liberté de l'homme! Eh bien! Messieurs, l'auriez-vous imaginé qu'on en vînt jusque-là? Allons, puisqu'il est question de *liberté*, rassurons l'au-

teur, et protestons-lui que, malgré les Horace, les Despréaux, et tous les législateurs du monde, il sera toujours permis, très-permis de faire de mauvais vers, des drames extravagants et de la prose insensée, sans qu'il y ait aucun inconvénient à craindre, si ce n'est celui qu'il nous indique lui-même, c'est-à-dire un peu de *ridicule;* et il sait que pour bien des gens ce n'est pas une affaire.

L'homme fait toujours avec grace ce qu'il n'est point forcé de faire. Ce petit axiome est un peu trop général, et souffre exception. Tous ceux qui écrivent ne sont point forcés d'écrire, et pourtant tous ne le font pas *avec grace.*

La philosophie même craint de montrer l'abus des règles. C'est que la philosophie, qui n'est que l'étude de la raison, ne voit point d'abus à être raisonnable.

L'auteur prétend que, si La Fontaine avait lu *l'Art poétique, il n'aurait pas osé nous donner des contes délicieux qui en blessent les lois et les maximes, ni ces apologues dont les négligences adorables forment un contraste si scandaleux* avec des beautés arrangées et des graces *tirées au cordeau.*

Pas un mot qui ne porte à faux. Il n'y a point de *graces tirées au cordeau;* et Boileau, qui nous parle des graces d'Homère, ne nous en donne pas cette idée. Les *beautés arrangées* sont propres aux ouvrages sérieux : il en faut d'une autre

espèce dans les contes, et qui n'étaient pas inconnues à celui qui a si bien développé celles de La Fontaine dans son excellente dissertation sur Joconde. Ces contes ne *blessent* point *les maximes de l'Art poétique*, où l'on ne parle pas du conte. Les *Fables* de La Fontaine ne sont point *adorables* par la *négligence*: elles sont sévèrement travaillées, quoique le travail n'y paraisse pas; les fautes, même légères, y sont très-rares. L'auteur a confondu l'air négligé qui sied au conte avec la facilité qui sied à la fable; et ce ne sont point les négligences qui rendent les *Apologues* de La Fontaine *adorables*: ils ont cent autres mérites qu'apparemment l'anonyme n'a pas sentis.

Il se fait une objection : « Horace a donc eu « tort de composer un *Art poétique?* » Mais l'objection ne l'embarrasse pas. « Horace a eu tort, « sans doute; et la preuve qu'il a eu tort, c'est « que depuis Horace, excepté Juvénal peut-être, « il n'y a eu à Rome que des poëtes extrêmement « médiocres. »

Belle conclusion, et digne de l'exorde!

On avait cru jusqu'ici que la décadence des lettres à Rome avait eu pour causes principales la dégradation des esprits sous les empereurs, l'avilissement qui suit l'esclavage, l'effroi qu'inspirait un gouvernement sous lequel les talents de Lucain lui ont coûté la vie. Point du tout :

c'est *l'Art poétique* d'Horace qui a produit cette fatale révolution. Si cette assertion est un peu extraordinaire, il ne faut pas nous en étonner : on trouve, un moment après, ces paroles remarquables : *Je suis en train de dire des choses extraordinaires.* Quand il a dit celles-là, il était en bon *train.*

Au reste, on peut lui rappeler que *l'Art poétique* d'Horace, tout destructeur qu'il ait pu être, avait paru avant que Virgile composât son *Énéide.* Cela est si vrai, qu'Horace, en parlant de Virgile, ne fait l'éloge que de ses *Églogues* et de ses *Géorgiques,* et le représente comme le favori des Muses champêtres. Pour l'épopée, il ne cite que Varius, dont nous avons perdu les ouvrages. Ainsi *l'Énéide* a du moins échappé à la funeste *influence* de *la Poétique* d'Horace, et c'est bien quelque chose.

« Il a fallu une langue nouvelle, une régénération totale dans les expressions, et même « dans les idées, pour effacer le souvenir de la « désespérante sévérité du législateur ; et lorsque « le Dante a donné ce *beau monstre* où l'enfer et « le paradis doivent être un peu étonnés de se « trouver ensemble, il n'y a pas apparence que « l'*Épître aux Pisons* ait *influé* en rien sur ses « travaux. »

Oh ! non, et l'on s'en aperçoit ; car *la divine comédie* du Dante est précisément le *monstre* dont Horace se moque dans les premiers vers de

son *Épitre aux Pisons ;* et là-dessus tout le monde est d'accord avec lui. Il est fort douteux que ce *monstre* soit *beau* parce qu'on y trouve deux ou trois morceaux qui ont de l'énergie ; mais ce qui n'est pas douteux, c'est l'ennui mortel qui rend impossible la lecture suivie de cette rapsodie informe et absurde. On sait qu'elle n'a de prix, même en Italie, que parce que l'auteur a contribué un des premiers à former la langue et la versification italienne. Cet avantage prouve le talent naturel; mais, s'il y eût joint quelque connaissance de l'art, il eût pu faire un poëme qu'on lirait avec plaisir. Il se serait gardé, non pas de *mettre ensemble le paradis et l'enfer*, comme le dit l'anonyme, qui ne sait pas mieux juger les défauts que les beautés (ce rapprochement n'a rien de répréhensible en lui-même, et se trouve dans *l'Énéide* et dans *la Henriade*), mais de composer un long amas de vers sans dessein, sans action, sans intérêt, sans goût, sans raison. En un mot, il eût pu faire comme le Tasse ; le Tasse, dont l'anonyme se donne bien de garde de parler ; le Tasse, qui avait lu *la Poétique* d'Horace, et qui, dans le beau siècle de la renaissance des lettres, a été un peu plus loin que le Dante, dans la barbarie du treizième ; le Tasse, qui, en imitant Homère et Virgile, en se soumettant à toutes ces règles *détestées de tout le monde*, et qui ont *tué tant de talents*, a fait un poëme de la plus magnifique ordonnance et du plus grand

intérêt, un poëme rempli de charmes, que toute l'Europe lit avec délices, et que les gens de lettres savent par cœur, comme *l'Iliade* et *l'Énéide*. Qu'en dites-vous, monsieur l'anonyme? *La Jérusalem* ne vaut-elle pas bien votre *beau monstre* du Dante? Pourquoi ne nous en pas dire un mot? Il peut bien y avoir une petite adresse dans ce silence, mais il n'y a pas de courage.

Tous nos législateurs du jour ont un malheur: c'est qu'ils sont toujours écrasés par les faits autant que par les raisonnements. Mais ils ont une ressource bien consolante: nous ne disons que des vérités communes, et ils ont la gloire de dire *des choses extraordinaires*. Si l'auteur se tait sur le Tasse, en récompense il fait grand bruit de Milton. Il reproche à Boileau, comme une preuve de *ses idées bornées*, de n'avoir pas soupçonné quel parti l'on pouvait tirer de l'enfer et de Satan. Il loue avec raison, dans le poëte anglais, le caractère du prince des démons et la description de l'Éden: ce sont en effet les beautés qui ont immortalisé Milton. Mais si de beaux morceaux ne font pas un poëme; si celui du *Paradis perdu*, sans tous ses autres défauts, pèche encore par un vice dans le sujet; si, passé les premiers chants, il est si difficile de le lire; enfin, si tous les reproches que lui ont faits de bons critiques peuvent se démontrer, comme je me propose de le faire en son lieu, l'avis de Boileau demeurera justifié, et le poëme anglais prouvera

seulement qu'un homme de génie peut tirer de grandes beautés d'un sujet mal choisi, mais non pas en faire un bon ouvrage.

L'anonyme s'écrie à propos de Milton : « Pour-« quoi vouloir enfermer le génie dans le champ « des fables anciennes, et lui défendre de s'en « écarter? Croit-on que, *la philosophie ayant « fait main basse depuis long-temps sur tout cet « oripeau mythologique*, un poëte *serait* (1) bien « venu à nous mettre en vingt-quatre chants la « métamorphose d'Io en vache, ou des filles de « Minée en chauves-souris? Croit-on que les « chauves-souris et une vache fussent des hé-« roïnes bien intéressantes, et que toutes ces « vieilles et absurdes chimères pussent nous tenir « lieu de merveilles plus récentes et plus vrai-« semblables? »

C'est un petit artifice très-vulgaire, lorsqu'on ne peut avoir raison contre ce qui existe, de se battre à outrance contre ce qui n'existe pas. Mais quand les géants aux cent bras se trouvent transformés en moulins à vent, on rit aux dépens de don Quichotte. Contre qui s'escrime ici l'auteur? Qui jamais a prétendu renfermer l'épopée dans les fables anciennes? Qui jamais a imaginé de faire un poëme de vingt-quatre chants sur Io changée en vache, ou sur les filles de Minée changées en chauves-souris? Quel imbécille a

---

(1) C'est un solécisme : il faut absolument *fût bien venu.*

cru que *la vache et les chauves-souris fussent des héroïnes intéressantes?* Despréaux, il est vrai, trouve que les noms de la Fable sont heureux pour les vers; mais pour ce qui regarde le choix du sujet, voici comme il s'exprime :

Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique;
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque;
Que ses faits surprenants soient dignes d'être ouïs;
Qu'il soit tel que César, Alexandre, ou Louis;
Non tel que Polynice et son perfide frère :
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.

Polynice est pourtant un sujet de la Fable; c'est celui qu'avait choisi Stace : Boileau le proscrit, et n'indique que des héros de l'histoire. Il y a plus : il est si vrai que l'auteur de la *Lettre* s'élève ici contre un travers chimérique, que, parmi les poëmes épiques modernes, étrangers ou nationaux, il n'y en a pas un seul tiré de la Fable; ni le Tasse, ni Camoëns, ni le Trissin, ni d'Hercilla, n'ont travaillé sur la mythologie. Le *Saint-Louis*, *La Pucelle*, le *Clovis*, l'*Alaric*, le *Jonas*, le *Moïse*, le *Charlemagne*, le *Childebrand*, ne sont pas des sujets fabuleux. A qui donc en veut-il? que veut-il dire lorsqu'il nous fait cette demande d'un air triomphant : « Milton « n'a-t-il pas été heureusement inspiré, *lorsqu'il « s'est élancé hors du cercle de puérilités si van- « tées, et que, semblable à La Fontaine, il a « franchi des barrières qu'il ne connaissait pas?* »

Je ne vois pas hors de quelles *puérilités* Milton à pu *s'élancer*, si ce n'est hors de celles de *l'Iliade* et de *l'Énéide*, qui ne laissent pas de nous intéresser encore; mais sur-tout je ne vois pas quel rapport on peut découvrir entre Milton et La Fontaine, ni comment l'un a été *semblable* à l'autre, ni quelles *barrières a franchies* La Fontaine, qui a fait des fables après Ésope et Phèdre, et des contes après Bocace et l'Arioste. Ce sont là des découvertes particulières à l'auteur, et qu'il devrait bien expliquer aux *esprits étroits et timides* qui ne les comprennent pas. Ces *merveilles*, pour me servir de ses termes, sont très-*récentes*; mais elles ne sont pas trop *vraisemblables*.

Je ne sais pas non plus quand *la philosophie a fait main basse sur l'oripeau mythologique*. Je sais que nombre d'écrivailleurs compromettent tous les jours ce mot de *philosophie* qu'ils n'entendent guère, et lui font faire des exécutions qu'elle n'avoue pas; qu'elle n'a pu *faire main basse* sur des poëmes fabuleux, puisque nous n'en avons point; qu'elle n'a point *fait main basse* sur nos tragédies tirées de la Fable, qui sont encore l'ornement et la gloire de notre théâtre; que *les Métamorphoses d'Ovide* sont un ouvrage charmant, lu avec grand plaisir, même par les *philosophes*; que Voltaire, qui ne manquait pas de *philosophie*, regardait ce poëme comme un des plus beaux monuments de l'antiquité, et qu'il

estimait ces *puérilités* au point qu'il en a fait l'éloge dans une très-jolie pièce de vers consacrée particulièrement à ce sujet. Il est vrai que le fréquent usage qu'on a fait des idées et des images de la Fable prescrit au talent de ne plus s'en servir que très-sobrement, et de chercher d'autres ressources, parce qu'il est dangereux de revenir sur ce qui est épuisé. Serait-ce là par hasard ce que l'auteur a voulu dire? Mais cette observation est aussi trop usée, et les philosophes n'y sont pour rien. Elle traîne depuis trente ans dans tous les livres, dans tous les journaux, et il est triste de n'avoir raison qu'en répétant ce qui est si rebattu, et le répétant hors de propos.

Il retombe dans le même défaut, lorsqu'à propos du *Lutrin* il emploie deux pages à nous dire comme une nouveauté ce que tous les critiques ont repris dans le sixième chant, en admirant le reste du poëme. Cependant il semble qu'il ne puisse pas renouveler une observation juste, sans que le plaisir d'avoir une fois raison après tout le monde le porte à passer toute mesure, au point qu'il finit par avoir tort. Il veut qu'on applique au *Lutrin* ce vers fait sur l'*Astrate*,

Et chaque acte en sa pièce est une pièce entière.

Mais comme ce vers serait très-injuste si l'*Astrate* avait quatre actes supérieurement faits, l'auteur sera tout seul à l'appliquer à un poëme

dont cinq chants sont irréprochables, sur un seul défectueux.

Il revient bientôt à son ton naturel, et voici une découverte vraiment rare. « Il existait dans « notre langue, avant le *Lutrin*, un poëme du « même genre, et sans comparaison supérieur. » Vous ne vous en doutiez pas, messieurs; ni moi non plus, et je ne l'aurais sûrement pas deviné. Mais la brochure que j'ai sous les yeux me met à la source des lumières, et il faut vous en faire part, d'autant plus tôt, que votre curiosité doit être proportionnée à l'impatience de connaître ce phénomène. C'est le poëme intitulé *Dulot vaincu*, ou *la défaite des bouts-rimés*. Vous n'êtes guère plus avancés, et vous dites : Qu'est-ce que *Dulot vaincu?* Mais l'auteur vous dira que ce n'est pas sa faute si *Dulot* vous est inconnu : vous verrez que ce sera encore la faute de Boileau. Quoi qu'il en soit, l'anonyme en donne un extrait très-détaillé. Mais, comme je ne suis pas aussi sûr de votre patience qu'il l'est de celle de ses lecteurs, je ne risquerai pas d'aller avec lui à la suite de *Dulot*. Je me contenterai de vous assurer, de sa part, qu'*on ne peut rien comparer à Dulot, dans notre langue, pour le genre héroï-comique, si ce n'est le Vert-Vert peut-être;* qu'*il n'y a rien dans notre langue de plus original et de plus comique que le premier chant;* qu'*il n'y a pas dans le troisième un détail qui ne*

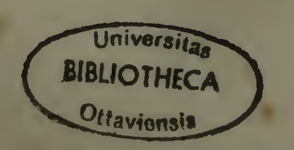
soit charmant; que *c'est le plus poétique et le plus ingénieux de tous*, et qu'il *faudrait le citer en entier pour en faire connaître toutes les graces naïves et pittoresques.* Vous en croirez, messieurs, ce que vous voudrez, et ceux qui ne le croiront pas pourront y aller voir. Tout ce que je puis faire pour en donner une idée, c'est de vous citer une douzaine de vers, parmi ceux que l'anonyme rapporte lui-même comme les meilleurs :

Une fière amazone apparaît la première :
Les cieux la firent naître aussi laide que fière.
On l'appelle *Chicane :* autour d'elle *pressés,*
Sous son commandement marchent mille *procès.*
Pot vient le pot en tête....
Soutane avance après : elle est noire, elle est belle;
C'est du fameux Dulot la compagne fidèle....
Six *corps* restent encor : l'un, le peuple des cruches,
Portant sur leurs cimiers des panaches d'autruches.
Cette gent est fantasque, et leur chef *Coquemart,*
Abandonné des siens, fait souvent bande à part.
Deux barbes vont après, qui, grandes et hideuses,
Mènent deux bataillons de barbes belliqueuses.

C'en est assez, je crois, pour savoir à quoi s'en tenir sur ce poëme qu'on nous dit être dans le genre du *Lutrin.* L'épisode de la *Mollesse* est dans un goût un peu différent; mais cela n'empêche pas que le *plan de Dulot* ne soit *mieux conçu*, et que l'*ordonnance* ne soit *plus sage* que celle du *Lutrin.* On avoue pourtant que Dulot

est *très-inférieur pour le style;* mais c'est, dit-on, que *rien n'égale dans notre langue celui du Lutrin.* On ne s'attendait pas à trouver ici un pareil éloge : mais, encore une fois, il n'est pas plus aisé de se rendre raison des louanges de l'anonyme que de ses critiques. Peut-être pensera-t-on que *la Henriade* a des beautés d'un ordre supérieur à celles du *Lutrin* même; mais quand l'auteur de cette diatribe s'avise de louer Despréaux, il faudrait être de mauvaise humeur pour le chicaner sur le plus ou le moins.

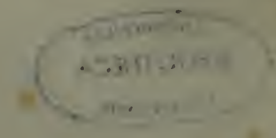
Quant à lui, il chicane sur tout : il fait un crime à l'auteur de *l'Art poétique* de n'avoir pas parlé de l'épître et du poëme didactique; comme s'il pouvait y avoir des préceptes sur l'épître qui ne rentrassent pas dans les leçons générales qu'il donne sur le style, et comme si *l'Art poétique* lui-même n'était pas un modèle suffisant du genre didactique. Il plaisante un peu cruellement sur un accident malheureux, arrivé, dit-on, à Boileau dans son enfance; et il assure que par cet accident Boileau *perdit sa voix et son génie.* « Boileau *mignarde* son distique sur le madrigal, et « *pomponne* la peinture de l'idylle.... Que fallait-« il pour le contenter? D'harmonieuses *billevesées.* « Il ne songe pas qu'il faut que *des vers disent* « *quelque chose.* » Il faut que ce soit sans y *songer* que Boileau ait fait ce vers dont il répète la substance en vingt endroits :



Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Il voudrait qu'au lieu de *l'Art poétique*, Boileau eût composé *l'Art des rois*...; qu'*il eût tant soit peu sevré Racine de l'encens qu'il lui prodigue, pour l'offrir aux Antonins, aux Titus, aux Henri IV.*

On reconnaît bien ici le caractère des esprits faux, qui gâtent tout ce qu'on leur apprend, et abusent de tout ce qu'ils entendent. Depuis que l'art d'écrire est formé, des sages ont exhorté les poëtes à mettre en vers une morale utile aux hommes: on en conclut ici qu'il n'y a jamais eu rien de bon, rien d'estimable, que la morale en vers; tout le reste n'est que *billevesées*. Si l'on eût conseillé à Boileau de faire *l'Art des rois*, sans doute cette entreprise lui aurait paru fort grande; mais peut-être eût-il trouvé ce titre un peu fastueux. Peut-être eût-il observé que *l'Art des rois* se trouve dans l'histoire bien étudiée, plus que dans un poëme didactique, quel qu'il soit; que si les rois peuvent s'instruire dans les bons ouvrages d'économie politique ou dans une tragédie telle que *Britannicus*, ils pourraient bien trouver un peu d'orgueil dans le poëte qui composerait *l'Art des rois*. Enfin Boileau aurait pu dire à l'anonyme : « Je me borne à faire *l'Art des* « *poëtes*, parce que je l'ai étudié toute ma vie. « Vous, monsieur, qui savez sans doute comment « il faut régner, faites *l'Art des rois*. » Et il aurait



pu ajouter : « Il faut que vous ne m'ayez pas bien « lu, puisque vous réclamez mon *encens* en faveur des bons princes. Voici comme je parle de « ce Titus que vous citez, et dans une épître à « Louis XIV :

Tel fut cet empereur, sous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne et de Rhée;
Qui rendit de son joug l'univers amoureux,
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux;
Qui soupirait le soir, si sa main fortunée
N'avait par ses bienfaits signalé la journée.

« Vous voyez, monsieur, que, si je ne me « pique pas de savoir *l'Art des rois*, je sais leur « proposer d'assez bons modèles. »

On a toujours mis au nombre des meilleurs morceaux du *Lutrin* le *combat des chantres et des chanoines* avec les livres de Barbin. On a cru voir beaucoup de gaieté et de finesse dans les allusions satiriques aux différents livres qui servent d'armes aux combattants. Le panégyriste de *Dulot vaincu* n'est pas à beaucoup près aussi content de cette plaisanterie du *Lutrin*. J'avoue que la critique qu'il en fait est peut-être beaucoup plus plaisante, mais c'est d'une autre manière. Il prouve très-sérieusement et en rigueur que le caractère moral des ouvrages ne fait rien à leur volume physique, et que par conséquent la plaisanterie du *Lutrin est forcée et hors de nature*. « Je suppose qu'on reliât pesamment les

« opéra de Quinault, qu'on mît sur la couver-
« ture un large fermoir où de gros clous seraient
« attachés, Boileau *les prendrait-il pour des pom-*
« *mes cuites*, si par hasard on les lui jetait à la
« tête? » Voilà de la fine plaisanterie. Eh bien! si ces *pommes cuites* ne font pas la même fortune que l'*Infortiat* de Boileau, ce sera encore ce malheureux *Art poétique* qui en sera cause.

« Quel rapport peut avoir une chose purement
« spirituelle avec ce qui n'est que matériel? » Il conclut, et veut que l'on *convienne avec tous les bons esprits que ces vers ne sauraient jamais trouver grace aux yeux de la raison.*

Il faut pourtant que *la raison* de l'anonyme souffre que notre *raison fasse grace* à ces vers, et même les trouve très-gais et très-agréables. Il faut qu'il apprenne que ces vers, quoi qu'il en dise, ne sont pas *une pointe*; que le procédé de l'allégorie consiste à passer du physique au moral, et qu'il est reçu chez tous les bons écrivains, quand le sens en est clair et frappant. Veut-il des exemples, qu'il se rappelle l'épigramme de Rousseau contre Bellegarde :

Sous ce tombeau gît un pauvre écuyer,
Qui tout en eau sortant d'un jeu de paume,
En attendant qu'on le vînt essuyer,
De Bellegarde ouvrit un premier tome.
Là dans un rien tout son sang fut glacé.
Dieu fasse paix au pauvre trépassé!

Assurément il n'y a rien de commun entre un

livre ennuyeux et une fluxion de poitrine. Cependant l'épigramme est bonne, parce que tout le monde entend la plaisanterie et s'y prête volontiers. Voltaire s'est servi de la même figure, et s'en est servi dans la prose, qui est moins hardie que la poésie. Je pourrais y joindre vingt autres exemples; mais ceux-là suffisent. C'est cependant de cette prétendue faute que l'auteur prend droit de faire cette exclamation : « Boileau, qui s'est tant moqué de Ronsard, devait-il l'imiter même une seule fois? » Qu'on imagine, si l'on peut, quel rapport il y a entre ce passage, fût-il défectueux, et Ronsard. C'est peut-être la première fois qu'on a mis ces deux noms ensemble. Je crois que l'auteur s'est bien félicité d'avoir amené ce rapprochement étrange : il devrait pourtant savoir que rien n'est si aisé que d'amener des injures par de faux raisonnements.

Le Lutrin essuie un reproche bien plus grave: c'est ce poëme qui est cause que nous n'avons pas de poëmes épiques, et voilà *l'influence des mauvais exemples de Boileau, qui n'a fait que du mal.* Un long paragraphe est employé à nous prouver que l'auteur du *Lutrin* n'a eu d'autre *art* que *de tourner les belles choses en ridicule, de parodier l'Iliade et l'Énéide, et de les présenter sous un jour qui fasse rejaillir sur elles une sorte de mépris;* que *cet art devait plaire sur-tout à Boileau;* que *ce timide et froid écrivain a rabaissé Homère et Virgile jusqu'à lui;*

que son succès l'a justifié; que *ce succès a été si grand, qu'il a fondé une école, etc.* Une école d'où sortiraient des ouvrages dans le goût du *Lutrin* pourrait être assez bonne. Malheureusement je n'en connais pas de cette espèce, et le maître est resté tout seul avec son chef-d'œuvre. Je conçois qu'il sera toujours très-difficile d'imiter cet ouvrage vraiment original, et marqué au coin de ce talent particulier que Boileau possédait éminemment, celui de faire de beaux vers sur de petits objets. Mais qu'il s'y soit attaché pour rabaisser les grandes choses, je le croirai quand l'anonyme m'aura convaincu qu'Homère, qui, dans le *Combat des rats et des grenouilles*, a parodié son *Iliade*, a voulu rabaisser l'épopée. Qu'il en ait *rejailli du mépris* pour l'héroïque, je le croirai quand on m'aura fait voir que cette parodie faite par Homère a empêché Virgile de faire *l'Énéide*, et que *le Lutrin* a empêché Voltaire de faire *la Henriade*.

Si Boileau pouvait lire cette *Lettre*, ce passage n'est pas celui qui l'étonnerait le moins. Cet admirateur passionné d'Homère et de Virgile ne se serait pas attendu qu'on l'accusât d'avoir fait *rejaillir le mépris sur l'Iliade et l'Énéide;* et qu'on parlât de cet *art de rabaisser les grandes choses* comme d'un art qui *devait sur-tout lui plaire*. Mais combien sa surprise serait plus grande encore quand il verrait que l'auteur de cette terrible *Lettre* a dévoilé enfin un secret dont qui

que ce soit ne s'était douté, ni du vivant de Boileau, ni depuis plus de quatre-vingts ans qu'il est mort! Oui, messieurs, il est temps de vous communiquer enfin cette grande et mémorable découverte qui couronne toutes les merveilles dont nous sommes stupéfaits. Nous croyons bonnement que Boileau a fait ses ouvrages. Pauvres gens que nous sommes! « Racine *a fait en se* « *jouant, ou du moins a extrêmement perfectionné* « les écrits de Boileau. L'épisode de la Mollesse « et l'Épître sur le passage du Rhin *sont absolu-* « *ment dans la manière racinienne*.... Racine, Mo- « lière, La Fontaine, Chapelle, Furetière, *ont* « *mis les ouvrages de Boileau, sans qu'il s'en* « *aperçût lui-même, dans l'état où on les a tant* « *admirés*. »

Ceci n'est point simplement une conjecture; c'est une conviction: et l'anonyme, pour nous *convaincre que Boileau faisait ses vers en compagnie*, et qu'il ne peut avoir à lui en propre que *la moitié de ses beautés*, nous assure qu'il n'y a qu'à lire sa prose, *qui est plus que médiocre*. Il avoue pourtant que cette idée peut paraître *bizarre*. C'est à vous, messieurs, de juger quelle qualification elle peut mériter.

Je pense qu'à présent vous ne pouvez plus être étonnés de rien, et vous trouverez tout simple que l'auteur, après ce qu'il vient de nous *découvrir*, ait *tenté de prouver que Boileau était moins poëte que Chapelain*. Pour cette fois ce-

pendant, il ne veut pas prendre absolument cette tâche sur lui; il met en scène un raisonneur de même force, qui argumente ainsi :

« L'ode est, de tous les genres de poésie, celui « qui demande le plus de talent dans un poëte, « celui qui suppose le plus d'inspiration, et par « conséquent de génie. Boileau n'a jamais fait « que de mauvaises odes; et celle que Chapelain « a adressée au cardinal de Richelieu *est très-« belle*. Donc Chapelain était plus poëte que « Boileau. »

On dira que cet argument est si ridicule, qu'il ne mérite pas de réponse. J'en conviens : mais il est appuyé sur une proposition qui a été fort souvent répétée pendant un certain temps, et que la littérature subalterne fait encore sonner assez haut pour en imposer aux esprits vulgaires. Je m'y arrête pour faire voir que, même en réfutant ce qui paraît n'en pas valoir la peine, on peut détruire des préjugés qui ne laissent pas d'avoir quelque crédit, et fournissent quelquefois des armes à l'envie. C'est elle, messieurs, qui, dans le temps des démêlés de Rousseau le lyrique avec Voltaire, dicta dans vingt brochures, dans des feuilles aujourd'hui oubliées, ce principe si faux, que l'ode est le genre de poésie qui demande le plus de talent; et depuis on a répété cette sottise dans des dictionnaires et des poétiques. Il fallait qu'on fût bien pressé de mettre les *Psaumes* et l'*Ode à la Fortune* au-des-

sus de *Zaïre* et de *la Henriade*, pour oublier qu'un bon poëme épique, une belle tragédie, exigent un talent infiniment plus varié, plus étendu, plus fécond, une verve bien plus soutenue, une imagination bien plus inventive, une ame bien plus sensible, une tête bien plus forte que toutes les odes anciennes et modernes. Aussi jamais les Grecs ni les Romains n'ont-ils balancé sur la préférence; et Horace lui-même, l'imitateur de Pindare, reconnaît si bien la supériorité d'Homère, qu'il recommande seulement de ne pas compter pour rien les autres poëtes. « Si « Homère a le premier rang, dit-il, la muse de « Pindare et d'Alcée n'est pas dans l'oubli. » S'il veut parler des beaux jours de la Grèce, il les appelle *le siècle du grand Sophocle* (1). Il élève Pindare au-dessus de tous les poëtes lyriques, mais il ne le compare jamais au père de l'épopée, ni aux fameux tragiques grecs. Parmi nous, personne, dans le dernier siècle, ne s'était avisé de placer Malherbe au-dessus du grand Corneille. C'est de nos jours que la malignité plus raffinée a créé de nouvelles doctrines pour confondre tous les rangs.

Mais que dites-vous, messieurs, de cette phrase? *Boileau n'a fait que de mauvaises odes.* Ne dirait-on pas qu'il en a fait un bien grand nombre le langage de la haine a toujours quelque chose

(1) *Quales temporibus magni viguêre Sophoclis.*

qui ressemble au mensonge. Boileau n'a jamais fait qu'une ode, à moins qu'on ne donne le nom d'ode à trois *stances* contre les Anglais, qu'il fit en sortant du collége. Mais personne n'ignore que des stances ne sont pas une ode, et ces vers contre les Anglais sont intitulés *Stances*. Enfin, cette ode de Chapelain est-elle en effet *très-belle*, comme on nous le dit? Boileau, plus réservé, dit seulement qu'elle est *assez belle;* et bien loin qu'on puisse lui imputer de n'en pas dire assez, il suffit de la lire pour se convaincre que la disproportion entre le style de cette ode, qui, en général, est assez pur et assez nombreux, et l'horrible barbarie des vers de *la Pucelle*, a rendu Boileau beaucoup trop indulgent. Cette ode a quelques belles strophes; mais le plus grand nombre pèche encore par le prosaïsme, par les chevilles, par une langueur monotone. La marche en est exacte, mais froide; les idées se suivent, mais ne procèdent point par des mouvements lyriques. En un mot, c'est, à peu de chose près, une pièce fort médiocre, que cette ode dont on veut se faire un titre pour guinder Chapelain au-dessus de Despréaux.

Au reste, l'anonyme, qui nous avait annoncé une démonstration, n'ajoute rien à ce bel argument, qu'il abandonne tout de suite en avouant que c'est *un sophisme*. Comme il nous a accoutumés à ses contradictions, il n'y a rien à dire. Nous sommes encore trop heureux qu'il veuille

bien ne pas nous *prouver que Chapelain est plus poëte que Boileau.*

En revanche, il nous démontre, et toujours par l'organe du même interlocuteur, que *c'est à Chapelain que nous devons Racine*, parce que Chapelain, qui disposait des graces, lui procura une pension de six cents livres pour son *Ode sur le mariage du roi*, et engagea le jeune poëte à corriger une strophe où il avait mis des Tritons dans la Seine. Il faut louer Chapelain d'avoir fait une très-bonne action, d'avoir encouragé un talent naissant, et d'avoir ôté de la Seine les Tritons qui s'y trouvaient par une inadvertance que l'anonyme appelle une *incroyable bévue.* Mais Molière encouragea aussi la jeunesse de Racine, lui donna cent louis de sa première tragédie, et lui fournit même le plan d'une autre; et personne n'a jamais prétendu que l'on *dût* Racine à Molière. On ne doit un homme tel que Racine qu'à la nature, à qui l'on n'a pas souvent de pareilles obligations; et si l'auteur de la *Lettre* perd beaucoup de paroles et de papier à nous convaincre que Boileau n'a point appris à Racine à faire *Iphigénie* et *Phèdre*, c'est qu'apparemment il aime à prendre une peine inutile et à répondre à ce qu'on n'a pas dit. On a dit, et avec raison, qu'un critique et un ami tel que Boileau avait contribué à former le goût et le style de Racine, et il serait également superflu de le prouver ou de le nier.

Notre anonyme, toujours prodigue d'exclamations, et toujours à propos, s'écrie sur ce procédé de Chapelain : *Quelle grandeur d'ame! quelle noblesse!* Peut-être cet enthousiasme paraîtra-t-il un peu exagéré quand il s'agit d'une pension de six cents livres, procurée par un homme alors le doyen et l'arbitre de la littérature à un jeune débutant qui avait célébré son roi avec succès; mais l'exagération est excusable quand on loue les bonnes actions. Ce qui ne l'est pas, c'est de les tourner en reproches injustes contre un autre, c'est d'en conclure que *l'on doit à Chapelain mille fois plus de respect qu'à Despréaux*. Ce n'est pas tout : il compare à cette conduite de Chapelain avec Racine celle de Boileau avec Chapelain; il voudrait que Boileau eût appris aussi à l'auteur de *la Pucelle* à faire mieux des vers, au lieu d'aller par-tout décrier cet ouvrage dès que les onze premiers chants eurent paru. *Et peut-être*, dit-il, *Chapelain serait devenu aussi grand que Racine et Boileau*. C'est dommage que cette belle spéculation ne puisse guère s'accorder avec les faits et les dates. J'ai déja remarqué, messieurs, que l'auteur ne s'en tire pas mieux que des raisonnements. Quand *la Pucelle* parut (en 1656), Chapelain avait soixante-cinq ans, et Boileau en avait vingt. Il était alors dans l'étude d'un procureur. Et voyez, je vous prie, jusqu'où peut nous égarer l'envie de montrer *de la grandeur d'ame*. On voudrait qu'un clerc de procureur se fût fait à

vingt ans le guide et l'aristarque d'un poëte plus que sexagénaire; qu'un jeune inconnu eût été offrir ses leçons à l'auteur le plus célèbre de son temps. Je ne parle pas de l'impossibilité de donner du goût, de l'oreille, du talent enfin, à un homme de cet âge : le dieu des vers lui-même eût échoué près de Chapelain. Mais quelle opinion, messieurs, peut-on prendre de ceux qui débitent de semblables rêveries avec tant de sérieux et de pathétique; qui dénaturent ainsi tous les faits et toutes les idées, pour injurier à plaisir; qui veulent que Boileau, dont les Satires ne parurent que dix ans après *la Pucelle*, ait couru *par-tout* pour la *décrier*, lorsqu'il était, comme il le dit lui-même, *dans la poudre du greffe?* Est-ce ignorance de ce qu'il y a de plus aisé à savoir? est-ce un dessein formé d'écrire contre la vérité? est-ce défaut absolu de sens, impossibilité de lier ensemble deux idées? est-ce tout cela réuni? Que l'on choisisse : les faits parlent. Ils sont sans réplique.

Enfin, comment concevoir cette aveugle animosité qui poursuit un homme tel que Despréaux près d'un siècle après sa mort, et l'attaque à la fois dans ses écrits, dans son caractère, dans sa personne; qui fait d'une dissertation littéraire un factum diffamatoire, un libelle furieux, contre un écrivain respecté qui ne peut plus se défendre? Oui, messieurs, les sarcasmes et les outrages ne tombent pas ici seulement sur l'écri-

vain, mais sur l'homme. Que l'auteur en effet appelle les *saphirs* du Tasse ce qui paraît à Boileau du *clinquant;* qu'à propos d'une satire où le poëte n'a voulu parler que de la rime, il lui reproche de n'avoir pas connu le talent de Molière, et qu'il oublie le touchant hommage que Boileau a rendu à sa mémoire dans l'*Épître à Racine*, et les jolies stances qu'il lui adressa contre les critiques de *l'École des Femmes;* que, troublé par une espèce de délire qui le met sans cesse en opposition avec lui-même, il l'appelle tantôt un *esprit timide*, *étroit*, *borné*, tantôt un *grand* poëte : qu'il nous dise ici que sa tête ne renfermait que des hémistiches; là, qu'il avait un *jugement et un sens exquis;* qu'il prenne tout le monde à témoin de la *froide monotonie* de l'écrivain qui dans *l'Art poétique* a su si bien se ployer à tous les tons; que, selon lui, Chapelle qui de sa vie ne fit un vers hexamètre, Furetière qui n'en a pas fait un bon, aient fait pour Boileau une foule des plus beaux vers, lorsqu'ils n'en faisaient pas pour eux; que *Dulot vaincu* lui paraisse au-dessus du *Lutrin;* qu'il pousse même l'indécence jusqu'à dire que la plaisanterie connue de Despréaux sur l'*Agésilas* était *le coup de pied de l'âne :* on répond suffisamment à toutes ces folies par le rire de la pitié et du mépris. Mais a-t-on le droit d'imprimer d'un écrivain qui fut toujours si jaloux de la réputation d'honnête homme, et à qui jamais on ne l'a con-

testée, qu'il *flatta les grands et les heureux du siècle, et se moqua de la vertu dans l'indigence et du talent sans appui?* Boileau secourut *la vertu et le talent dans l'indigence :* il fut le bienfaiteur de Patru. On sait qu'il prêtait de l'argent même à Linière, qui s'en servait pour aller au cabaret faire un couplet contre lui : on sait qu'il déclara qu'il renoncerait à sa pension, si l'on retranchait celle de Corneille, et qu'il réussit à la lui faire conserver. On ose l'accuser d'avoir *bafoué* Corneille! Il dit dans son *Discours au roi :*

Oui, je sais qu'entre ceux qui t'adressent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers on compte des Corneilles.

Il dit dans ses Épîtres :

En vain contre *le Cid* un ministre se ligue;
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer;
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Il dit dans *l'Art poétique,*

Que Corneille, pour lui ranimant son audace,
Soit encor le Corneille et du *Cid* et d'*Horace.*

Il dit à Racine :

De Corneille vieilli tu consoles Paris.

Il dit à ses vers :

Déja comme les vers de *Cinna*, d'*Andromaque*,
Vous croyez à grands pas, chez la postérité,
Courir, marqués au coin de l'immortalité.

Ces hommages si éclatants et si multipliés ne sont-ils pas l'expression d'un sentiment vrai, et peuvent-ils être balancés par un *hélas!* sur l'*Agésilas?*

Non, non : les grands hommes du siècle de Louis XIV se respectaient mutuellement, malgré la concurrence, et même malgré l'inimitié. Ils étaient justes les uns envers les autres ; et ceux du nôtre, quoi qu'en veuille dire l'anonyme, l'ont été envers Despréaux. Ce n'est pas aux gens instruits que l'anonyme s'adressait lorsqu'il a dit en finissant : « Comment se fait-il que la plupart « de nos écrivains philosophes se soient *déclarés* « *contre lui?* » Et il nomme Voltaire, Vauvenargues, Helvétius et Fontenelle. Il est contre toute raison de compter ce dernier, ennemi déclaré de Boileau, et de regarder ses épigrammes comme un jugement. C'est comme si l'on donnait pour une autorité sa mauvaise épigramme contre l'*Athalie* de Racine. Il les haïssait tous les deux ; c'est tout ce qu'on en peut conclure : ce n'est pas ici le lieu d'examiner à quel point cette haine pouvait être fondée. L'auteur de la *Lettre* ajoute : « Pourquoi Boileau n'a-t-il jamais pu *captiver* « *l'admiration* de MM. Marmontel, de Condorcet, « Dusaulx, l'abbé Delille, *Mercier?* » Je ne m'arrête pas à cette association de noms peu faits pour aller les uns avec les autres : c'est un petit charlatanisme aujourd'hui fort usité par les faiseurs de feuilles et de pamphlets, qui, affectant

de mêler les noms les moins faits pour se trouver ensemble, s'efforcent en vain de confondre les rangs sur la liste de la renommée, à qui l'on n'en impose pas. Mais ce que je ne dois pas omettre, c'est que ce passage, messieurs, est ce qui m'a déterminé à entreprendre la réfutation dont je vous ai faits les juges. Dans ce grand nombre d'auteurs nommés, bien des gens ne se rappellent pas, ou n'iront pas chercher exprès les endroits relatifs à la question, et sur-tout n'imagineront pas aisément qu'on se hasarde ainsi à citer des autorités qui, du moment où elles seront vérifiées, accableront celui qui a voulu s'en appuyer. Cette énumération insidieuse et mensongère est donc très-propre à faire illusion. L'auteur y a bien compté, puisqu'il a conservé ce trait pour le dernier, comme celui qui pouvait produire le plus d'impression. Et où en serions-nous, si l'on pouvait se persuader que tant d'esprits éminents aient pu faire cause commune avec l'inconnu qui vient d'outrager si indignement un des plus vénérables fondateurs de notre littérature! Il importe de mettre la vérité en évidence : les témoignages qu'on invoque ici contre Despréaux vont achever son éloge et constater l'opinion. Il est de fait que le peu de reproches que lui font ceux qui lui rendent d'ailleurs la plus éclatante justice porte entièrement sur quelques points avoués par tous les gens sensés, sur deux ou trois jugements trop peu mesurés, sur l'infériorité de

ses satires par rapport à ses autres ouvrages, et n'a rien de commun avec cet amas de folles invectives dont je ne vous ai même rapporté qu'une partie.

Commençons par celui qu'il faut toujours placer avant tous, par Voltaire. Ouvrons le *Temple du Goût.*

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire :
Lui qu'arma la raison des traits de la satire,
Qui, donnant le précepte et l'exemple à la fois,
Établit d'Apollon les rigoureuses lois.

Lisons le *Discours sur l'Envie.*

On peut à Despréaux pardonner la satire;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire :
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs
Pouvait de sa piqûre adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd frelon, méchamment imbécille,
Qui vit du mal qu'il fait, et nuit sans être utile,
On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille et qui choque les yeux.

Ce contraste entre le bon poëte qui écrit des satires en vers élégants, et les mauvais satiriques en mauvaise prose, se présente si naturellement à l'esprit, et l'application en est si fréquente, que nous la retrouverons dans plusieurs des écrivains que je citerai.

Dans le poëme de *la Guerre de Genève,* l'auteur s'adresse à Boileau :

Grand Nicolas, de Juvénal émule,
Peintre des mœurs, sur-tout du ridicule,
Ton style pur a de quoi me tenter :
Il est trop beau ; je ne puis l'imiter.

Passons des vers à la prose : on y exprime son avis avec plus de développement; on y considère les objets sous toutes les faces. Écoutons l'article *Art poétique* dans les *Questions sur l'Encyclopédie.* L'auteur commence par y réfuter un philosophe de ses amis (1), qui avait appelé Boileau un *versificateur.* « Il faut rendre justice « à Boileau. S'il n'avait été qu'un versificateur, il « serait à peine connu. Il ne serait pas de ce petit « nombre de grands hommes qui feront passer le « siècle de Louis XIV à la dernière postérité. Ses « dernières Satires (2), ses belles Épîtres, et sur-« tout son *Art poétique,* sont des chefs-d'œuvre « de raison autant que de poésie. *Sapere est et « principium et fons.* L'art du versificateur est à « la vérité d'une difficulté prodigieuse, sur-tout « en notre langue, où les vers alexandrins mar-« chent deux à deux, où il est rare d'éviter la « monotonie, où il faut absolument rimer, où « les rimes agréables et nobles sont en trop petit « nombre, où un mot hors de sa place, une syl-« labe dure gâte une pensée heureuse; c'est dan-

(1) Diderot.

(2) Il veut parler de la neuvième et de la huitième.

« ser sur la corde avec des entraves : mais le plus « grand succès dans cette partie de l'art n'est « rien, s'il est seul. *L'Art poétique* de Boileau est « admirable, parce qu'il dit toujours agréable- « ment des choses vraies et utiles, parce qu'il « donne toujours le précepte et l'exemple, parce « qu'il est varié, parce que l'auteur, en ne man- « quant jamais à la pureté de la langue,

« Sait, d'une voix légère,
« Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

« Ce qui prouve son mérite chez tous les gens « de goût, c'est qu'on sait ses vers par cœur ; et « ce qui doit plaire aux philosophes, c'est qu'il « a presque toujours raison.... On oserait présu- « mer ici que *l'Art poétique* de Boileau est supé- « rieur à celui d'Horace. La méthode est certai- « nement une beauté dans un poëme didactique : « Horace n'en a point. Nous ne lui en ferons pas « un reproche, puisque son poëme est une épître « familière aux Pisons, et non pas un ouvrage « régulier comme les *Géorgiques*. Mais c'est un « mérite de plus dans Boileau, mérite dont les « philosophes doivent lui tenir compte. *L'Art* « *poétique* latin ne paraît pas, à beaucoup près, « si travaillé que le français. Horace y parle pres- « que toujours sur le ton libre et familier de ses « autres épîtres : c'est une extrême justesse d'es- « prit, c'est un goût fin ; ce sont des vers heureux « et pleins de sel, mais souvent sans liaison, quel-

« quefois destitués d'harmonie ; ce n'est pas l'élé-
« gance et la correction de Virgile. L'ouvrage est
« très-bon ; celui de Boileau paraît encore meil-
« leur ; et si vous en exceptez les tragédies de
« Racine, qui ont le mérite supérieur de traiter
« toutes les passions et de surmonter toutes les
« difficultés du théâtre, *l'Art poétique* de Boileau
« est sans contredit le poëme qui fait le plus
« d'honneur à la langue française. »

Je ne joindrai pas à un morceau si décisif et si frappant une foule de passages où Voltaire énonce le même avis en d'autres termes ; je n'insisterai pas sur le *Commentaire de Corneille*, où non-seulement les préceptes de Boileau, mais es jugements, qui nous ont été transmis par tradition, sont cités sans cesse comme on cite les lois dans les tribunaux. Mais je crois devoir remarquer, dans l'article qu'on vient d'entendre, la différence du ton de Voltaire et de celui de l'anonyme : elle est en raison inverse de celle des lumières. Voltaire veut-il donner la préférence à *l'Art poétique* de Boileau, comment s'exprime-t-il ? *On oserait présumer....* Comparez cette réserve avec la confiance insultante, la morgue magistrale, la hauteur dédaigneuse d'un inconnu qui juge Boileau. Observez que dans cette longue diatribe, où l'on contredit le jugement de deux siècles, on ne trouve pas une fois la formule du doute ; qu'en renversant tous les principes reçus, toutes les notions du bon sens, on osc attester

tous les bons esprits. Ce seul trait, entre mille autres, suffirait pour prouver que l'auteur ne doute de rien.

Sur quoi donc peut-il s'appuyer quand il dit que Voltaire *s'est déclaré contre Boileau?* Sans doute sur deux vers échappés à sa vieillesse, deux vers qui ne sont qu'une saillie d'humeur, et qui ne peuvent jamais, aux yeux de la raison et de la bonne foi, démentir tant d'hommages réitérés et soixante ans d'admiration. On les lui a reprochés justement ces vers : ils commencent l'*Epître à Boileau.*

Boileau, *correct auteur de quelques bons écrits,*
Zoïle de Quinault et *flatteur* de Louis;
Mais oracle du goût dans cet art difficile
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile, etc.

Le premier est un éloge mince; le second est injurieux. Mais, je vous le demande, messieurs, est-ce dans ces deux vers qu'il faut chercher la véritable opinion de Voltaire, ou dans les morceaux si détaillés que vous avez entendus, et dans tout le reste de ses ouvrages? Celui qui vient de parler avec tant d'*admiration* de *l'Art poétique,* croyait-il en effet que son auteur ne fût que *correct,* et que son mérite se bornât à *quelques bons écrits?* Du moins ces deux vers, qui ne sont que le caprice poétique d'une imagination mobile, ont-ils pu laisser à l'anonyme une sorte de prétexte; mais je cherche en vain celui que

peuvent lui fournir Vauvenargues et Helvétius, qu'il range parmi les détracteurs de Boileau. Voici tout ce qu'on trouve dans l'excellent livre du penseur Vauvenargues, l'un des esprits les plus judicieux de ce siècle.

« Boileau prouve, autant par son ouvrage que « par ses préceptes, que toutes les beautés des « bons ouvrages naissent de la vive expression « et de la peinture du vrai. Mais cette expression « si touchante appartient moins à la réflexion, « sujette à l'erreur, qu'à un sentiment très-in- « time et très-fidèle de la nature. La raison n'était « pas distincte, dans Boileau, du sentiment : « c'était son instinct. Aussi a-t-elle animé ses « écrits de cet intérêt qu'il est si rare de rencon- « trer dans les ouvrages didactiques.... Boileau ne « s'est pas contenté de mettre de la vérité et de la « poésie dans ses ouvrages; il a enseigné son art « aux autres; il a éclairé tout son siècle; il en a « banni le faux goût autant qu'il est permis de le « bannir de chez tous les hommes. Il fallait qu'il « fût né avec un génie bien singulier pour échap- « per, comme il a fait, aux mauvais exemples de « ses contemporains, et pour leur imposer ses « propres lois. Ceux qui bornent le mérite de sa « poésie à l'art et à l'exactitude de la versification « ne font pas peut-être attention que ses vers « sont pleins de pensées, de vivacité, de saillies, « et même d'invention de style. Admirable dans « la justesse, dans la solidité et la netteté de ses

« idées, il a su conserver ces caractères dans ses « expressions, sans perdre de son feu et de sa « force; ce qui prouve incontestablement un grand « talent... Si l'on est donc fondé à reprocher quel- « que défaut à Boileau, ce n'est pas, à ce qu'il me « semble, le défaut de génie; c'est au contraire « d'avoir eu plus de génie que d'étendue ou de « profondeur d'esprit, plus de feu et de vérité « que d'élévation et de délicatesse, plus de soli- « dité et de sel dans la critique que de finesse ou « de gaieté, et plus d'agrément que de grace. On « l'attaque encore sur quelques-uns de ses juge- « ments qui semblent injustes; et je ne prétends « pas qu'il fût infaillible. »

Voilà l'article entier qui regarde Boileau, messieurs : vous semble-t-il d'un homme qui *se déclare contre lui?* Pensez-vous que Boileau en eût été mécontent? Cette distinction si délicate et si juste des différentes qualités qui dominent plus ou moins dans ses ouvrages est en effet d'un philosophe et d'un homme de goût. Y a-t-il un seul mot qui soit d'un détracteur? J'ai quelque obligation à l'anonyme, je l'avoue, de m'avoir fourni l'occasion de mettre sous vos yeux cet intéressant morceau, où j'ai eu le plaisir de retrouver en substance tout ce que j'ai tâché de développer dans l'analyse des écrits de Despréaux. Si je ne me suis pas exprimé aussi bien que Vauvenargues, je suis du moins plus assuré de mon opinion, quand elle est si conforme à la sienne.

Voyons Helvétius. Il parle, dans une note, de ce même accident qui est le sujet des railleries agréables de l'anonyme. Il en parle en physicien observateur, et croit y voir la cause du défaut de sensibilité du poëte, et de son peu d'amour pour les femmes. Mais ce qui prouve qu'il n'en tire pas d'autres conséquences contre son talent, c'est ce qu'il en dit dans son chapitre *sur le Génie*. « La Fontaine et Boileau ont porté peu d'invention « dans le fond des sujets qu'ils ont traités; ce-« pendant l'un et l'autre sont, avec raison, mis « au rang des *génies* : le premier, par la naï-« veté, le sentiment et l'agrément qu'il a jetés « dans sa narration; le second, par la correction, « la force et la poésie de style qu'il a mise dans « ses ouvrages. Quelques reproches qu'on fasse à « Boileau, on est forcé de convenir qu'en perfec-« tionnant infiniment l'art de la versification, il a « réellement mérité le titre d'inventeur. »

Vous attendez peut-être quelque restriction qui puisse servir d'excuse à l'anonyme. Non, messieurs. J'ai cité tout : il n'y a pas un mot de plus. Je laisse à vos réflexions le soin d'apprécier les moyens honnêtes et nobles qui sont d'usage aujourd'hui pour tromper le public et décrier ce qu'on admire. Pour moi, je ne m'y arrêterai pas: je me réserve dans la suite de traiter particulièrement des abus honteux qui déshonorent les lettres dans ce siècle, et que le siècle précédent n'a point connus; et dans ce nombre je serai

obligé de compter l'habitude de se permettre le mensonge sans scrupule et sans pudeur.

On a (dans l'*Avertissement*) nommé d'Alembert parmi les détracteurs de Boileau. Écoutons d'Alembert. Je vous préviens, messieurs, que vous allez retrouver à peu près les mêmes idées que dans Voltaire, Vauvenargues, Helvétius, c'est-à-dire, celles qui sont diamétralement opposées à tout ce que l'anonyme a voulu établir; mais cette uniformité d'avis est précisément ce qu'il importe de constater. Après avoir dit, comme nous le disons tous, que les satires de Boileau sont la moindre partie de sa gloire, il continue ainsi : « Il sentit « qu'il faut être, en vers comme en prose, l'écri- « vain de tous les temps et de tous les lieux..... « Il produisit ces ouvrages qui assurent à jamais « sa renommée. Il fit ses belles Épîtres, où il a su « entremêler à des louanges finement exprimées « des préceptes de littérature et de morale rendus « avec la vérité la plus frappante et la précision « la plus heureuse; son *Lutrin*, où avec si peu de « matière il a répandu tant de variété, de mou- « vement et de grace; enfin, son *Art poétique*, qui « est dans notre langue le code du bon goût, « comme celui d'Horace l'est en latin; supérieur « même à celui d'Horace, non-seulement par « l'ordre si nécessaire et si parfait que le poëte « français a mis dans son ouvrage, et que le poëte « latin semble avoir trop négligé dans le sien, mais « sur-tout parce que Despréaux a su faire passer

« dans ses vers les beautés propres à chaque « genre dont il donne les règles.... Nous n'exa- « minerons point si l'auteur de ces chefs-d'œuvre « mérite le titre d'homme de génie qu'il se donnait « sans façon à lui-même, que dans ces derniers « temps quelques écrivains lui ont peut-être in- « justement refusé; car n'est-ce pas avoir droit à « ce titre que d'avoir su exprimer en vers har- « monieux, pleins de force et d'élégance, les « arrêts de la raison et du bon goût, et sur-tout « d'avoir connu et développé le premier, en joi- « gnant l'exemple au précepte, l'art si difficile et « jusqu'alors si peu connu de la versification fran- « çaise?.... Despréaux a eu le mérite rare, et qui « ne pouvait appartenir qu'à un homme supé- « rieur, de former le premier en France, par ses « leçons et par ses vers, une école de poésie. « Ajoutons que, de tous les poëtes qui l'ont pré- « cédé ou suivi, aucun n'était plus fait que lui « pour être le chef d'une pareille école. En effet, « la correction sévère et prononcée qui caracté- « rise ses ouvrages, les rend singulièrement pro- « pres à servir d'étude aux jeunes élèves en poésie. « C'est sur les vers de Despréaux qu'ils doivent « modeler leurs premiers essais... Despréaux, fon- « dateur et chef de l'école poétique française, eut « dans Racine un disciple qui lui aurait suffi pour « lui assurer l'immortalité, quand il ne l'aurait pas « d'ailleurs si bien méritée par ses propres écrits. »

C'est à l'anonyme maintenant à concilier,

comme il le pourra, cette doctrine avec la sienne. Le philosophe, à propos des mauvais satiriques, en vers ou en prose, qui se sont faits si maladroitement les singes de Boileau, fait une réflexion qui sûrement ne paraîtra pas ici hors de propos. « Il y a (dit-il) entre eux et lui cette dif-« férence très-fâcheuse pour eux, qu'il a com-« mencé par des satires, et fini par des ouvrages « immortels, et qu'au contraire ils ont commencé « par de mauvais ouvrages, et fini par des satires « plus déplorables encore. Conduits à la méchan-« ceté par l'impuissance, c'est le désespoir de n'a-« voir pu se donner d'existence par eux-mêmes « qui les a ulcérés et déchaînés contre l'existence « des autres. »

L'auteur de la *Lettre* a pris pour épigraphe un passage tiré d'un fort beau discours de M. Dusaulx sur les poëtes satiriques. Il ne manque pas de le ranger aussi parmi ceux dont Boileau, dit-il, *n'a jamais pu captiver l'admiration*. Cependant les réflexions du traducteur de Juvénal ne portent que sur les satires de Boileau, dans lesquelles il désirerait, avec raison, un fond plus moral. D'ailleurs, il reconnaît en lui l'homme fait pour *apprécier les ouvrages, et guider les auteurs;* ce qui est directement le contraire des opinions de l'auteur de la *Lettre :* et bien loin de refuser à Boileau *son admiration*, voici comme il finit : « Res-« pectons la mémoire de ce fameux critique : s'il « est contraint de céder à ses devanciers la palme

« de la satire, ils ne sauraient lui rien opposer de « plus parfait que *l'Art poétique* et *le Lutrin.* »

L'anonyme appelle aussi M. de Condorcet à son secours, et cite son éloge de Claude Perrault. Ouvrez cet éloge, et vous y verrez qu'en blâmant la satire, en blâmant le poëte de n'avoir pas rendu justice à l'architecte, il n'attaque en rien le mérite littéraire de Despréaux, ni les services qu'il a rendus aux lettres, et qu'il explique comment Claude Perrault n'était pas plus juste envers Boileau que Boileau envers lui, par la différence des objets qui les occupaient. Son résultat est dans cette phrase : « Boileau, qui est un grand « poëte pour les gens de goût et les amateurs de « la poésie, n'est presque qu'un versificateur pour « ceux *qui ne sont que philosophes.* » N'est-ce pas dire clairement que *ceux qui ne sont que philosophes* ne sont pas juges compétents du mérite d'un poëte?

J'ai exposé, en commençant cette analyse, l'avis de M. Marmontel : quant à M. l'abbé Delille, pour nous prouver que Boileau *n'a jamais pu captiver son admiration*, l'on nous renvoie à une satire sur le luxe, où il dit que Cotin a été quelquefois *immolé à la rime.* On sent combien cette preuve est concluante. Mais l'auteur de la *Lettre*, fidèle à ses petites ruses de guerre, se garde bien de citer les deux vers tels qu'ils sont :

Mais laisse là Cotin, misérable victime,
Immolée au bon goût, quelquefois à la rime.

On a conservé l'hémistiche *quelquefois à la rime*, mais on a soigneusement supprimé *immolée au bon goût;* et il devient évident, du moins pour l'auteur de la *Lettre*, que celui qui s'est permis cette légère plaisanterie ne peut pas *admirer* Boileau. Nous savons que l'anonyme ne raisonne jamais autrement; mais ceux qui connaissent le traducteur des *Géorgiques* savent qu'il n'y a point d'auteur dans notre langue qu'il ait plus étudié que Boileau, ni dont il estime davantage la versification.

Il ne reste donc plus que M. Mercier : pour ce coup l'anonyme a raison. Il est avéré que M. Mercier *n'admire* point du tout Boileau; et si l'on nous demande pourquoi, nous dirons de notre côté : Pourquoi ce même M. Mercier méprise-t-il souverainement Racine, qu'il appelle un *froid petit bel-esprit?* Pourquoi a-t-il si peu d'estime pour Molière, qui *n'a déchiffré que quelques pages du grand livre de l'homme*, et qui *ne s'est jamais élevé jusqu'au drame?* Pourquoi nous invite-t-il *à brûler notre théâtre?* etc., etc. Nos *pourquoi ne finiraient jamais*. Ainsi nous répondrons à l'anonyme que, si Boileau, Racine et Molière *n'ont jamais pu captiver l'admiration de M. Mercier*, c'est un malheur dont on peut croire qu'ils auraient la force de se consoler.

J'ai fini la tâche que j'avais entreprise, et j'ose croire qu'elle n'a pu paraître inutile ni déplacée. S'il n'entre pas dans le plan que je me suis pro-

posé, de parler des productions du talent des auteurs vivants, c'en est une partie nécessaire de discuter leurs opinions. Je l'ai déja fait plus d'une fois, et je compte le faire encore; car on n'établit les vérités qu'en détruisant les erreurs, et ces vérités sortent plus claires et plus brillantes du choc de la discussion. Il est à propos d'ailleurs de réprimer de temps en temps les scandales littéraires. Un homme qui juge Despréaux avec le ton d'un maître, et le déchire avec la fureur d'un ennemi; qui traite comme de petits esprits, comme des gens à préjugés imbécilles, ceux qui honorent l'auteur de *l'Art poétique;* un tel homme insulte toute une nation éclairée : et j'ai vengé la cause de tous les Français raisonnables, en vengeant celle de Despréaux. J'ai confondu la mauvaise foi, en faisant voir que celui qui osait attribuer ses propres opinions à nos plus illustres littérateurs, avait calomnié leur justice, en même temps qu'il calomniait le talent de Boileau. Cette brochure forcenée n'est que l'explosion de la haine secrète d'une troupe de révoltés, qui ne détestent dans Boileau que l'autorité de la raison. Jamais il n'eut plus d'ennemis qu'aujourd'hui, parce qu'il n'en peut avoir d'autres que ceux du bon goût, et que leur audace s'est accrue avec leur nombre : l'expérience atteste le mal qu'ils peuvent faire. Les Romains autrefois, dans les temps de calamités publiques, faisaient descendre du Capitole, et tiraient du fond de leurs

temples les statues des dieux tutélaires, que l'on portait en pompe par la ville, à la vue des citoyens qu'elles rassuraient. S'il est permis, suivant l'expression d'un ancien, de comparer de moindres choses à de plus grandes, les lettres ont aussi leurs jours de calamité; et quand l'image révérée de Despréaux vient de paraître dans ce Lycée, où nous appelons avec lui tous les dieux des arts pour les opposer à la barbarie, n'est-ce pas le moment de repousser les outrages et les blasphèmes que des barbares osent opposer au culte que nous lui rendons?

CHAPITRE XI.

De la Fable et du Conte.

SECTION PREMIÈRE.

De La Fontaine.

Dans tous les genres de poésie et d'éloquence, la supériorité, plus ou moins disputée, a partagé l'admiration. S'agit-il de l'épopée, Homère, Virgile, le Tasse, se présentent à la pensée, et nul n'ayant réuni au même degré toutes les parties de l'art, chacun d'eux balance le mérite des autres, au moins sous plusieurs rapports. Il en est de même de la tragédie, de l'ode, de la satire. Athènes, Rome, Paris, nous offrent des talents rivaux. Les anciens et les modernes se disputent la palme de l'éloquence, et nous opposons aux Cicéron et aux Démosthènes nos Bossuet et nos Massillon. La comédie même, où Molière a une prééminence qui n'est pas contestée, permet encore que le nom de Regnard soit attendu après le sien. Il n'existe qu'un genre de poésie, dans lequel un seul homme a si particulièrement excellé, que ce genre lui est resté en propre, et ne rappelle plus d'autre nom que le sien, tant il a éclipsé tous les autres. « Nommer la Fable, c'est

nommer La Fontaine. Le genre et l'auteur ne font plus qu'un. Ésope, Phèdre, Pilpay, Aviénus, avaient fait des fables. Il vient et les prend toutes, et ces fables ne sont plus celles d'Ésope, de Phèdre, de Pilpay, d'Aviénus : ce sont les fables de La Fontaine.

« Cet avantage est unique : il en a un autre presque aussi rare. Il a tellement imprimé son caractère à ses écrits, et ce caractère est si aimable, qu'il s'est fait des amis de tous ses lecteurs. On adore en lui cette *bonhomie*, devenue dans la postérité un de ses attributs distinctifs, mot vulgaire, mais ennobli en faveur de deux hommes rares, Henri IV et La Fontaine. Le *bonhomme*, voilà le nom qui lui est resté, comme on dit en parlant de Henri, *le bon roi*. Ces sortes de dénominations, consacrées par le temps, sont les titres les plus sûrs et les plus authentiques. Ils expriment l'opinion générale, comme les proverbes attestent l'expérience des siècles.

« On a dit que La Fontaine n'avait rien inventé. Il a inventé sa manière d'écrire, et cette invention n'est pas devenue commune; elle lui est demeurée tout entière : il en a trouvé le secret, et l'a gardé. Il n'a été, dans son style, ni imitateur, ni imité : c'est là son mérite. Comment s'en rendre compte? Il échappe à l'analyse, qui peut faire valoir tant d'autres talents, et qui ne peut pas approcher du sien. Définit-on bien ce qui nous plaît? Peut-on discuter ce qui nous charme?

Quand nous croirons avoir tout dit, le lecteur ouvrira La Fontaine, et se dira qu'il en a senti cent fois davantage; et peut-être, si ce génie heureux et facile pouvait lire tout ce que nous écrivons à sa louange, peut-être nous dirait-il avec son ingénuité accoutumée : Vous vous donnez bien de la peine pour expliquer comment j'ai su plaire : il m'en coûtait bien peu pour y parvenir.

« Son épitaphe, faite par lui-même, suffirait pour nous en convaincre. C'est à coup sûr celle d'un homme heureux. Mais qui croirait que ce fût celle d'un poëte? Ce pourrait être celle de Desyvetaux. Il partage sa vie en deux *parts*, *dormir* et *ne rien faire*. Ainsi ses ouvrages n'avaient été pour lui que des rêves agréables. O l'homme heureux que celui qui, en faisant de si belles choses, croyait passer sa vie *à ne rien faire!*

« Ce serait donc une entreprise mal entendue que celle d'analyser ses écrits; mais heureusement c'est toujours un plaisir de s'entretenir de lui. Ne cherchons point autre chose, en nous occupant de cet écrivain enchanteur, plus fait pour être goûté avec délices que pour être admiré avec transport; à qui nul n'a ressemblé dans sa manière de raconter, de donner de l'attrait à la morale, et de faire aimer le bon sens; sublime dans sa naïveté, et charmant dans sa négligence; homme modeste, qui a vécu sans éclat en produisant des chefs-d'œuvre, comme il vivait avec retenue en se livrant, dans ses contes, à toute la

liberté de l'enjouement : homme d'une simplicité extraordinaire, qui sans doute ne pouvait pas ignorer son talent, mais ne l'appréciait pas; qui n'a jamais rien prétendu, rien envié, rien affecté; qui devait être plus relu que célébré, et obtint plus de renommée que de récompenses; et qui peut-être, s'il était aujourd'hui témoin des honneurs qu'on lui rend tous les jours, serait étonné de sa gloire, et aurait besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite.

« Sa naissance fut placée près de celle de Molière, comme si la nature avait pris plaisir à produire en même temps les deux esprits les plus originaux du siècle le plus fécond en grands hommes. Il avait atteint l'âge de vingt-deux ans, et son talent pour la poésie, celui de tous qui est le plus prompt à se manifester, parce qu'il appartient plus à la nature, et dépend moins de la réflexion, n'était pas encore soupçonné. C'est une tradition reçue, qu'une ode de Malherbe, qu'on lut devant lui, fit jaillir les premières étincelles de ce feu qui dormait. Le jeune homme parut frappé d'un sentiment nouveau : il semblait qu'il eût attendu ce moment pour dire : Je suis poëte. Il le fut dès-lors en effet. C'était le temps où tout naissait en France. Nourri de la lecture des auteurs anciens, il trouvait peu de modèles dans ceux de son pays. Mais en avait-il besoin ? Doué de facultés si heureuses, mais peu porté à les interroger par une suite de cette indolence qu'il

portait dans tout, il fallait seulement une occasion qui l'instruisît de ce qu'il pouvait. Quelques stances de Malherbe, en flattant son oreille, lui apprirent combien il était sensible au plaisir de l'harmonie. L'harmonie est la langue du poëte : il sentit que c'était la sienne. La gaieté qu'il goûta dans Rabelais éveilla dans lui cet enjouement si vrai qui règne dans tout ce qu'il a écrit. Il aimait à trouver dans Marot et dans Saint-Gelais des traces de cette naïveté dont lui-même devait bientôt devenir le modèle. Les images pastorales et champêtres, prodiguées dans d'Urfé, devaient plaire à cette ame douce, dont tous les goûts étaient si près de la nature. L'imagination de l'Arioste et du conteur Bocace avait des rapports avec celle d'un homme singulièrement né pour raconter. Telles étaient alors les richesses de la littérature moderne, et tels étaient aussi les auteurs les plus familiers à La Fontaine. Ils furent ses favoris, mais non pas ses maîtres; et quelle différence d'eux tous à lui! Je dirais aussi quelle distance, si je n'avais nommé l'Arioste, qu'une autre sorte de gloire, la richesse de l'invention, et le sublime de la poésie, place dans son genre au premier rang. Mais pour ce qui concerne l'art de narrer, le seul rapport sous lequel on puisse les rapprocher, leur manière est très-différente, sur-tout dans un point capital : l'Arioste a toujours l'air de se moquer le premier de ce qu'il dit; La Fontaine semble tou-

jours être dans la bonne foi. Aussi, dans tout ce qu'il emprunte, rien ne paraît être d'emprunt; et la première qualité qui nous frappe dans un homme qui n'inventa rien, c'est l'originalité.

« Tous les esprits agissent nécessairement les uns sur les autres, se prennent et se rendent plus ou moins, se fortifient ou s'altèrent par le choc mutuel, s'éclairent ou s'obscurcissent par la communication des vérités ou des erreurs, se perfectionnent ou se corrompent par l'attrait du bon goût ou par la contagion du mauvais; et de là ces rapports inévitables entre les productions du talent, quand le temps les a multipliées. Il serait même possible qu'il se formât un esprit qui serait tour à tour la perfection ou l'abus des autres esprits, qui, empruntant quelque chose de chacun, en total pourrait les balancer tous; et cette espèce de génie, aussi brillante que dangereuse, ne pourrait être réservée qu'au siècle qui suivrait celui de la renaissance des arts, et dans lequel la dernière ambition et le dernier écueil du talent seraient de tenter tous les genres, parce que tous seraient connus et avancés. Il est une autre espèce de gloire, rare dans tous les temps, même dans celui où, les arts commençant à refleurir, chaque homme se fait son partage et se saisit de sa place; un attribut inestimable, fait pour plaire à tous les hommes, par l'impression qu'ils désirent le plus, celle de la nouveauté: c'est ce tour d'esprit particulier qui exclut toute

ressemblance avec les autres, qui imprime sa marque à tout ce qu'il produit, qui semble tirer tout de lui-même en donnant une forme nouvelle à tout ce qu'il prend à autrui; toujours piquant, même dans ses irrégularités, parce que rien ne serait irrégulier comme lui; qui peut tout hasarder, parce que tout lui sied; qu'on ne peut imiter, parce qu'on n'imite point la grace; qu'on ne peut traduire en aucune langue, parce qu'il s'en est fait une qui lui est propre. Cette qualité, quand elle se rencontre dans les ouvrages, tient nécessairement au caractère de l'auteur. Un homme très-recueilli en lui-même, se répandant peu au dehors, rempli et préoccupé de ses idées, presque toujours étranger à celles qui circulent autour de lui, doit demeurer tel que la nature l'a fait. S'il en a reçu un goût dominant, ce goût ne sera jamais ni affaibli ni partagé; tout ce qui sortira de ses mains aura un trait distinct et ineffaçable: mais ceux qui le chercheront hors de son talent ne le retrouveront plus. Molière, si gai, si plaisant dans ses écrits, était triste dans la société. La Fontaine, ce conteur si aimable la plume à la main, n'était plus rien dans la conversation. De là ce mot plein de sens de madame de La Sablière : *En vérité, mon cher La Fontaine, vous seriez bien bête, si vous n'aviez pas tant d'esprit.* Mot qui serait tout aussi vrai en le retournant d'un manière plus sérieuse : « Vous n'auriez « pas tant d'esprit, si vous n'étiez pas si bête. »

Ainsi tout est compensé, et toute perfection tient à des sacrifices. Pour être un peintre si vrai et si moral, il fallait que Molière fût porté à observer, et l'observation rend sérieux et triste. Pour s'intéresser si bonnement à Jeannot Lapin et à Robin Mouton, il fallait avoir ce caractère d'un enfant qui, préoccupé de ses jeux, ne regarde pas autour de lui; et La Fontaine était distrait. C'était en s'amusant de son talent, en conversant avec ses bons amis, les animaux, qu'il parvenait à charmer ses lecteurs, auxquels peut-être il ne songeait guère. C'est par cette disposition qu'il devint un conteur si parfait. Il prétend quelque part que *Dieu mit au monde Adam le nomenclateur, lui disant: Te voilà, nomme.* On pourrait dire que *Dieu mit au monde La Fontaine le conteur, lui disant: Te voilà, conte.* Cet art de narrer, il l'appliqua tour à tour à deux genres différents, à l'apologue moral, qui a l'instruction pour but, et au conte plaisant, qui n'a pour objet que d'amuser. Il réussit au plus haut degré dans tous les deux. C'est sur le premier qu'il convient de s'étendre davantage : c'est le plus important, le plus parfait, et la principale gloire de La Fontaine.

« A la moralité simple et nue des récits d'Ésope Phèdre joignit l'agrément de la poésie. On connaît sa pureté, sa précision, son élégance. Le livre de l'Indien Pilpay n'est qu'un tissu assez embrouillé de paraboles mêlées les unes dans les

autres, et surchargées d'une morale prolixe, qui manque souvent de justesse et de clarté. Les peuples qui ont une littérature perfectionnée sont les seuls chez qui l'on sache faire un livre. Si jamais on est obligé d'avoir rigoureusement raison, c'est sur-tout lorsqu'on se propose d'instruire. Vous voulez que je cherche une leçon sous l'enveloppe allégorique dont vous la couvrez : j'y consens. Mais si l'application n'est pas très-juste, si vous n'allez pas directement à votre but, je me ris de la peine gratuite que vous avez prise, et je laisse là votre énigme qui n'a point de mot. Quand La Fontaine puise dans Pilpay, dans Aviénus et dans d'autres fabulistes moins connus, les récits qu'il emprunte, rectifiés pour le fond et la morale, et embellis de son style, forment souvent des résultats nouveaux, qui suppléent chez lui le mérite de l'invention. On y remarque presque par-tout une raison supérieure. Cet esprit si simple et si naïf dans la narration est très-juste et souvent même très-fin dans la pensée, car la simplicité du ton n'exclut point la finesse du sens; elle n'exclut que l'affectation de la finesse. Veut-on un exemple d'un éloge singulièrement délicat, et de l'allégorie la plus ingénieuse, lisez cette fable adressée à l'auteur du livre des *Maximes*, au célèbre La Rochefoucauld. Je la cite de préférence, comme étant la seule qui appartienne notoirement à La Fontaine. Quoi de plus spirituellement imaginé pour louer un livre d'une

philosophie piquante, qui plaît même à ceux qu'il a censurés, que de le comparer au cristal d'une eau transparente, où l'homme vain, qui craint tous les miroirs, qu'il n'a jamais trouvés assez flatteurs, aperçoit malgré lui ses traits tels qu'ils sont; dont il veut en vain s'éloigner, et vers laquelle il revient toujours? Peut-on louer avec plus d'esprit? Mais à quoi pensé-je? Me pardonnera-t-on de louer l'esprit dans La Fontaine? Quel homme fut jamais plus au-dessus de ce que l'on appelle esprit? Oh! qu'il possédait un don plus éminent et plus précieux! cet art d'intéresser pour tout ce qu'il raconte en paraissant s'y intéresser si véritablement, ce charme singulier qui naît de l'illusion complète où il paraît être, et que vous partagez. Il a fondé parmi les animaux des monarchies et des républiques. Il en a composé un monde nouveau, beaucoup plus moral que celui de Platon. Il y habite sans cesse; et qui n'aimerait à y habiter avec lui? Il en a réglé les rangs, pour lesquels il a un respect profond dont il ne s'écarte jamais. Il a transporté chez eux tous les titres et tout l'appareil de nos dignités. Il donne au roi lion un Louvre, une cour des pairs, un sceau royal, des officiers, des courtisans, des médecins; et quand il nous représente le loup qui *daube au coucher du roi* son camarade absent, le renard, il est clair qu'il a assisté *au coucher*, et qu'il en revient pour nous conter ce qui s'est passé: c'est un art inconnu à tous les fabu-

listes. Ce sérieux si plaisant ne l'abandonne jamais : jamais il ne manque à ce qu'il doit aux puissances qu'il a établies; c'est toujours *nosseigneurs les ours*, *nosseigneurs les chevaux*, *sultan léopard*, *dom coursier*, et *les parents du loup*, *gros messieurs qui l'ont fait apprendre à lire*. Ne voit-on pas qu'il vit avec eux, qu'il se fait leur concitoyen, leur ami, leur confident? Oui, sans doute, leur ami : il les aime, il entre dans tous leurs intérêts, il met la plus grande importance à leurs débats. Écoutez la belette et le lapin plaidant pour un terrier : est-il possible de mieux discuter une cause ? Tout y est mis en usage, coutume, autorité, droit naturel, généalogie; on y invoque les dieux hospitaliers. C'est ainsi qu'il excite en nous ce rire de l'ame que ferait naître la vue d'un enfant heureux de peu de chose, ou gravement occupé de bagatelles. Ce sentiment doux, l'un de ceux qui nous font le plus chérir l'enfance, nous fait aussi aimer La Fontaine. Écoutez cette bonne vache se plaignant de l'ingratitude du maître qu'elle a nourri de son lait :

Enfin me voilà seule : il me laisse en un coin,
Sans herbe. S'il voulait encor me laisser paître!
Mais je suis attachée; et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il pu jamais pousser plus loin
L'ingratitude?

Est-ce qu'on ne plaint pas cette pauvre bête?

N'est-ce pas là ce qu'elle dirait, si elle pouvait dire quelque chose?

« La plupart de ses fables sont des scènes parfaites pour les caractères et le dialogue. Tartufe parlerait-il mieux que le chat pris dans les filets, qui conjure le rat de le délivrer, l'assurant qu'il *l'aime comme ses yeux*, et qu'il était sorti pour *aller faire sa prière aux dieux, comme tout dévot chat en use les matins?* Dans cette fable admirable des *Animaux malades de la peste*, quoi de plus parfait que la confession de l'âne? Comme toutes les circonstances sont faites pour atténuer sa faute, qu'il semble vouloir aggraver si bonnement?

En un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Et ce cri qui s'élève :

Manger l'herbe d'autrui!

L'herbe d'autrui! comment tenir à ces traits-là? On en citerait mille de cette force. Mais il faut s'en rapporter au goût et à la mémoire de ceux qui aiment La Fontaine : et qui ne l'aime pas! » *Éloge de La Fontaine.*

Je ne puis cependant résister au plaisir de revoir en détail quelques-unes de ses fables, et sans doute on me le pardonnera. J'ai remarqué sou-

vent que, dès qu'on parle de lui, chacun est tenté d'en réciter quelque chose, quoique bien sûr que tout le monde le sait par cœur. Et après tout, le plaisir vaut mieux que la nouveauté, ou plutôt c'en est toujours une; au lieu que la nouveauté n'est pas toujours un plaisir. Je ne puis être embarrassé que du choix : sur près de trois cents fables qu'il a faites, il n'y en a pas dix de médiocres, et plus de deux cents cinquante sont des chefs-d'œuvre. Voyons *le Rat retiré du monde.*

Les Levantins, en leur légende,
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira, loin du tracas.
La solitude était profonde :
S'étendant par-tout à la ronde,
Notre ermite nouveau subsistait là-dedans.
Il fit tant des pieds et des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage
Les députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère.
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat.
Ratopolis était bloquée :
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.

Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus.
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? Que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? non, mais un dervis:
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

Je ne connais point l'original de cette fable. Si La Fontaine l'a imaginée, comme on peut le croire, elle fait voir que ses idées s'étendaient sur des objets qui ont beaucoup occupé les philosophes et les politiques de ce siècle, et que le bon sens du fabuliste indiquait des vérités utiles, qui de nos jours ont été plus hardiment exposées. Mais cette hardiesse avait-elle le mérite de sa discrétion? Nous en apprenait-il moins en ne voulant pas tout dire? La fin de cet apologue n'est-elle pas d'une tournure fine et délicate, qui prouve ce que j'ai avancé tout-à-l'heure, qu'il avait dans l'esprit une finesse d'autant plus réelle, qu'il la cache sous cette *bonhomie* qui était en lui habituelle? Et dans les ouvrages, comme dans la société, ceux-là ne sont pas les moins fins qui ne

veulent pas le paraître. Observons encore que, pour substituer avec plus de vraisemblance un *dervis* à un *moine*, il feint d'avoir pris la fable dans la *Légende* des *Levantins*, quoique assurément il n'en soit rien. Le *bonhomme*, comme on voit, ne laissait pas d'avoir quelquefois un peu d'astuce; mais elle était bien innocente. Et quelle perfection dans ce court récit! Il y prend tour à tour le ton d'un historien et celui d'un poëte comique. Molière aurait-il mieux fait parler un *dervis* dans sa cellule (puisque *dervis* y a) que ne parle notre ermite dans son fromage? Et ce sérieux dont j'ai fait mention, cette importance qu'il donne à ses acteurs! Le *blocus de Ratopolis*, la *république attaquée*, son *état indigent*, le *secours qui sera prêt dans quatre ou cinq jours*, n'est-ce pas là le style de l'histoire? Aussi ne s'agit-il de rien moins que du *peuple rat*, du *peuple chat*. Ces dénominations, auxquelles il nous a accoutumés, nous semblent peu de chose: il n'y en a pourtant aucun exemple dans les fabulistes qui l'ont précédé. De plus, elles sont nécessaires pour amener les détails qui suivent, et cette unité fonde l'illusion. Mais aussi cette illusion ne se trouve que chez lui; c'est ce qui fait que sa manière de narrer ne ressemble à aucune autre. Comme il parle gravement de ce rat, *las des soins d'ici-bas!* Ne dirait-on pas d'un solitaire philosophe? Cette réflexion, qui semble venir là d'elle-même et sans la moindre malice,

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens,

avait été si confirmée par l'expérience, que nous la répétions tous les jours. Voilà bien des remarques, on en ferait de pareilles presque à chaque vers.

Nous avons un peu trop la prétention, dans ce siècle, d'avoir fait, en économie politique, des découvertes qui ne sont pas toujours aussi modernes que nous l'imaginons. On a crié beaucoup, par exemple, contre l'inconvénient de la trop grande multiplicité de fêtes, et si fort, qu'à la fin nous en avons vu supprimer un certain nombre. On pouvait là-dessus citer La Fontaine, qui était bien aussi philosophe qu'un autre, quoiqu'il ne s'en piquât pas, car il ne se piquait de rien. Écoutons son savetier.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir.
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr : il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor :
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.

En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? Par an ! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte, et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre ; il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amène son pain.
Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer : on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône :
Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui ; dans sa cave il enserre
L'argent et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis :
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,

Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

On voit que le savetier de notre fabuliste pensait comme les réformateurs de notre siècle. Il fit plus : il se conduisit en sage, puisqu'il rapporta les cent écus. Mais La Fontaine le fait toujours parler en savetier, et lui laisse, avec le bon sens qu'il lui donne, le langage de son état et la grosse gaieté de son caractère : c'est en quoi consiste dans la fable le grand mérite de la partie dramatique. Il ne possède pas moins éminemment celui de la partie descriptive : avec quel art il suspend au cinquième pied, par une césure imitative, ce vers qui peint les alarmes du pauvre homme, que l'idée de son trésor tient toujours en l'air !

Tout le jour il avait l'œil au guet....

Quelle précision dans cet autre vers !

L'argent et sa joie à la fois.

S'il étend cette idée, quel intérêt dans les détails !

Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis :
Il eut pour hôtes les soucis, etc.

Tout à l'heure on riait du savetier : on le plaint

maintenant. Cette réflexion si rapide, *ce qui cause nos peines*, nous fait revenir sur nous-mêmes. Et ce trait si heureux, *celui qu'il ne réveillait plus!* C'est dans un seul hémistiche toute la substance de l'apologue. Cette facilité étonnante à nous faire passer d'un sentiment à un autre sans disparate et sans secousse est une espèce de magie qui est sur-tout nécessaire en racontant. L'idée de *vendre* le dormir, qu'on pourrait prendre pour une saillie, n'en est peut-être pas une. Il est assez naturel à quiconque a beaucoup d'argent d'y voir l'équivalent de tout ce qu'on peut désirer; et l'on sait qu'un riche gourmand, mécontent de son estomac, se plaignait qu'on ne pût pas payer un *digéreur*, attendu qu'il trouvait que la gourmandise, fort bonne en elle-même, n'avait d'inconvénient que l'indigestion.

Patru voulait détourner La Fontaine de faire des fables : il ne croyait pas qu'on pût égaler en français la brièveté de Phèdre. Je conviendrai que notre langue est plus lente dans sa marche que celle des Latins : aussi La Fontaine ne s'est-il pas proposé d'être aussi court dans ses récits que le fabuliste de Rome; il eût couru le risque de tomber dans la sécheresse. Mais, avec bien plus de grace que lui, il n'a pas moins de précision, si l'on entend par un style précis celui dont on ne peut rien retrancher d'inutile, celui dont on ne peut rien ôter sans que l'ouvrage perde une beauté et que le lecteur regrette un plaisir. Tel

est le style de La Fontaine dans l'apologue : on n'y sent jamais de langueur; on n'y trouve jamais rien de vide. Ce qu'il dit ne peut pas être dit en moins de mots, ou vous ne le diriez pas si bien. Qu'on relise, par exemple, la fable *du Vieillard et des trois Jeunes Hommes*, ce modèle de la plus aimable morale, et du talent de narrer avec un intérêt qui parle au cœur : qu'on examine s'il y a un seul mot de trop.

Un octogénaire plantait.
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage;
Assurément il radotait.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir et les vastes pensées:
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il un seul moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:
Eh bien! défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant en Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter:
Et pleurés du vieillard, il grava sur leur tombe
Ce que je viens de raconter.

On peut bien appliquer au poëte ce qu'il dit quelque part de l'apologue:

C'est proprement un charme.

Oui: mais ce n'en est un que chez lui; chez les autres, ce n'est qu'une leçon agréable. A quel autre a-t-il été donné de faire des vers tels que ceux-ci?

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:
Eh bien! etc.

Cet inexprimable enchantement ne permet pas même à l'imagination de voir rien au-delà: c'est encore autre chose que la perfection, car Phèdre y parvint dans plusieurs de ses fables; il est fini, il est irréprochable: on n'eût pas soupçonné le

mieux, si La Fontaine n'eût pas écrit. Mais La Fontaine!... oh! que la nature l'avait bien traité! aussi n'en a-t-elle pas fait un second.

Comment se fait-il que cet homme, qui paraissait si indifférent dans la société, fût si sensible dans ses écrits? A quel point il la possède, cette sensibilité, l'ame de tous les talents; non celle qui est vive, impétueuse, énergique, passionnée, et qui est faite pour la tragédie, pour l'épopée, pour tous les grands ouvrages de l'imagination; mais cette sensibilité douce, naïve, attirante, qui convenait si bien au genre d'écrire qu'il avait choisi, qui se fait apercevoir à tout moment dans sa composition, toujours sans dessein, jamais sans effet, et qui donne à tout ce qu'il a écrit un attrait irrésistible. Quelle foule de sentiments aimables répandus par-tout! Par-tout l'épanchement d'une ame pure, et l'effusion d'un bon cœur. Avec quelle vérité pénétrante il parle des douceurs de la solitude et de celles de l'amitié! Qui ne voudrait être l'ami d'un homme qui a fait la fable des *Deux Amis!* Se lassera-t-on jamais de relire celle des *Deux Pigeons,* ce morceau dont l'impression est si délicieuse, à qui peut-être on donnerait la palme sur tous les autres, si parmi tant de chefs-d'œuvre on avait la confiance de juger, ou la force de choisir? Qu'elle est belle, cette fable! qu'elle est touchante! que ces deux pigeons sont un couple charmant! quelle tendresse éloquente dans leurs adieux! comme on

s'intéresse aux aventures du pigeon voyageur! quel plaisir dans leur réunion! que de poésie dans leur histoire! Et lorsque ensuite le fabuliste finit par un retour sur lui-même, qu'il regrette et redemande les plaisirs qu'il a goûtés dans l'amour, quelle tendre mélancolie! quel besoin d'aimer! on croit entendre les soupirs de Tibulle.... Relisons-la, cette fable divine : il ne faut pas louer La Fontaine; il faut le lire, le relire et le relire encore. Il en est de lui comme de la personne que l'on aime : en son absence, il semble qu'on aura mille choses à lui dire, et quand on la voit, tout est absorbé dans un seul sentiment, dans le plaisir de la voir. On se répand en louanges sur La Fontaine, et dès qu'on le lit, tout ce qu'on voudrait dire est oublié : on le lit, et on jouit.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel! Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avançait davantage!
Attendez les zéphyrs : qui vous presse? Un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,

Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut;
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur:
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit: Ne pleurez point;
Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite:
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère.
Je le désennuirai: quiconque ne voit guère,
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai: J'étais là, telle chose m'advint.
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se disent adieu.
Le voyageur s'éloigne: et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès. Cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris: ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs était usé, si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle,
Et les morceaux du lacs qui l'avaient attrapé,

Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure.
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à-moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal elle arriva,
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.

Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète!
Ah! si mon cœur osait encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

La Fontaine avait appris des anciens, et sur-tout de Virgile, cet art de se mettre quelquefois en scène dans son propre ouvrage, art très-heureux lorsqu'on sait également et le placer à propos et l'employer avec sobriété. Mais l'exemple en est dangereux pour ceux à qui il ne saurait être utile : c'est celui dont les maladroits imitateurs ont de nos jours le plus abusé. De quoi qu'ils parlent au public, c'est toujours d'eux qu'ils parlent le plus; et souvent rien n'est plus étrange et plus insipide que les confidences qu'ils nous font. Au contraire, jamais on n'aime plus La Fontaine que quand il nous entretient de lui-même. Pourquoi? C'est que toujours on voit son ame se répandre, ou son caractère se montrer. Voyez ce morceau sur les charmes de la retraite, que depuis on a si souvent imité, et que La Fontaine lui-même a imité en partie de Virgile.

Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais?
Oh! qui m'arrêtera dans vos sombres asyles!
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux

Les mouvements divers inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes ?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets ;
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie.
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie ;
Je ne dormirai point sous de riches lambris ;
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond et moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

C'est là le ton d'un homme qui révèle ses goûts, et qui épanche son cœur. Dans d'autres occasions ce n'est qu'un mot en passant, qui trahit son caractère :

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille,
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur.)

Quand nous ne saurions pas que La Fontaine ne pouvait pas souffrir les embarras du ménage, et qu'il avait une femme qui ne les lui faisait pas aimer, ce vers nous l'apprendrait.

Ailleurs, c'est un trait de gaieté, une saillie :

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'aurais pas ramassée ;
Mais un Bramin le fit : chacun a sa pensée.

S'il eût dit simplement qu'un Bramin la ramassa, il n'y avait rien de piquant. Tout le sel de cet

endroit consiste dans l'adresse de l'auteur à se mettre en opposition avec le Bramin, et cela lorsqu'on y pense le moins, par une réflexion si simple, qu'elle fait ressortir davantage la singularité de l'Indien. C'est ainsi qu'il égaie et embellit tout par des moyens que lui seul connaît: personne n'a su entremêler avec plus de rapidité, de justesse et de bonheur, le récit et la réflexion.

Un lièvre en son gîte songeait,
Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait:
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

Les exemples de cette espèce sont sans nombre. Il reste à parler de la poésie de ses fables; mais elle est si riche, qu'elle demande un détail fort étendu, et La Fontaine mérite bien de nous occuper deux séances.

Toujours guidé par un discernement sûr, La Fontaine a réglé sa manière d'écrire la fable et le conte sur le plus ou moins de sévérité de chaque genre. Tout est bon dans un conte, pourvu qu'on amuse: il y hasarde toutes sortes d'écarts. Il se détourne vingt fois de sa route, et l'on ne s'en plaint pas; on fait volontiers le chemin avec lui. Dans la fable, qui tend à un but que l'esprit cherche toujours, il faut aller plus vite, et ne s'arrêter sur les détails qu'autant qu'ils concourent à l'unité de dessein. Dans cette partie, comme dans tout le reste, les fables de La Fontaine, à un

très-petit nombre près, sont des modèles de perfection.

Le conte, familier et badin, fait pardonner les fautes de langage, d'autant plus facilement qu'il ressemble à une conversation libre et gaie; la fable, plus sérieuse, ne les souffre pas. Aussi La Fontaine, négligé dans ses *Contes*, est en général beaucoup plus correct dans ses *Fables*; il y respecte la langue bien plus que Molière dans ses comédies : non content d'y prodiguer les beautés, il s'y défend les fautes. Et qui croira pouvoir s'en permettre aucune, quand La Fontaine s'en permet si peu?

Cette correction, qui suppose une composition soignée, est d'autant plus admirable, qu'elle est accompagnée de ce naturel qui semble exclure toute idée de travail. Je ne crois pas qu'on trouve dans La Fontaine, du moins dans les écrits qui ont consacré son nom, une ligne qui sente la recherche ou l'affectation. Il ne compose point; il converse : s'il raconte, il est persuadé; s'il peint, il a vu : c'est toujours son ame qui s'épanche, qui nous parle, qui se trahit. Il a toujours l'air de nous dire son secret, et d'avoir besoin de le dire. Ses idées, ses réflexions, ses sentiments, tout lui échappe, tout naît du moment. Rien n'est appelé, rien n'est préparé. Tout, jusqu'au sublime, paraît lui être facile et familier : il charme toujours et n'étonne jamais.

Ce naturel domine tellement chez lui, qu'il

dérobe au commun des lecteurs les autres beautés de son style. Il n'y a que les connaisseurs qui sachent à quel point La Fontaine est poëte par l'expression, ce qu'il a vu de ressources dans notre langue, ce qu'il en a tiré de richesses. On ne fait pas assez d'attention à cette foule de locutions aussi nouvelles qu'elles sont heureusement figurées. Combien n'y en a-t-il pas dans la seule fable *du Chêne et du Roseau?* Veut-il peindre l'espèce de frémissement qu'un vent léger fait courir sur la superficie des eaux :

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau....

Ce mot de *rider* offre la plus parfaite ressemblance. Veut-il exprimer les endroits bas et marécageux où croissent ordinairement les roseaux :

Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.

S'agit-il de peindre la différence de l'arbuste fragile au chêne robuste, peut-elle être mieux représentée que dans ce vers d'une précision si expressive?

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.

Un vent d'orage, un vent impétueux et destructeur peut-il être plus poétiquement désigné que dans cet endroit de la même fable?

Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.

Quelle tournure élégamment métaphorique dans ces deux vers sur les illusions de l'astrologie! Celui qui a tout fait, dit le poëte,

Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?

Aucun de nos poëtes n'a manié plus impérieusement la langue; aucun sur-tout n'a plié avec tant de facilité le vers français à toutes les formes imaginables. Cette monotonie qu'on reproche à notre versification, chez lui, disparaît absolument: ce n'est qu'au plaisir de l'oreille, au charme d'une harmonie toujours d'accord avec le sentiment et la pensée, qu'on s'aperçoit qu'il écrit en vers. Il dispose et entremêle si habilement ses rimes, que le retour des sons paraît une grace, et non pas une nécessité. Nul n'a mis dans le rhythme une variété si pittoresque; nul n'a tiré autant d'effets de la césure et du mouvement des vers: il les coupe, les suspend, les retourne comme il lui plaît. L'enjambement, qui semble réservé aux vers grecs et latins, est fort commun dans les siens, et ne serait pas un mérite, s'il ne produisait des beautés; car s'il est vicieux dans le style soutenu, à moins qu'il n'ait un dessein bien marqué et bien rempli, il est permis dans le style familier, et tout dépend de la manière

de s'en servir. J'avouerai aussi que les avantages que je viens de détailler dans la versification de La Fontaine tiennent originairement à la liberté d'écrire en vers de toute mesure, et aux priviléges d'un genre qui admet tous les tons : il ne serait pas juste d'exiger ce même usage de la langue et du rhythme dans la poésie héroïque et dans les sujets nobles. Mais aussi tant d'autres ont écrit dans le même genre que La Fontaine! pourquoi ont-ils si rarement approché de cette espèce de poésie? C'est lui qui possède éminemment cette harmonie imitative des anciens qu'il nous est si difficile d'atteindre : et l'on ne peut s'empêcher de croire, en le lisant, que toute sa science en cette partie est plus d'instinct que de réflexion. Chez cet homme, si ami du vrai et si ennemi du faux, tous les sentiments, toutes les idées, tous les personnages, ont l'accent qui leur convient, et l'on sent qu'il n'était pas en lui de pouvoir s'y tromper. De lourds calculateurs aimeront mieux peut-être y voir des sons combinés avec un prodigieux travail; mais le grand poëte, l'enfant de la nature, La Fontaine, aura plus tôt fait cent vers harmonieux que des critiques pédants n'auront calculé l'harmonie d'un vers.

Faut-il s'étonner qu'un écrivain pour qui la poésie est si docile et si flexible soit un si grand peintre? C'est de lui sur-tout que l'on peut dire proprement qu'il peint avec la parole. Dans quel

de nos auteurs trouvera-t-on un si grand nombre de tableaux dont l'agrément est égal à la perfection? Lorsqu'il nous rend les spectateurs du combat *du Moucheron et du Lion*, que manque-t-il à cette peinture?

Le quadrupède écume, et son œil étincelle;
Il rugit : on se cache, on tremble à l'environ,
        Et cette alarme universelle
        Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
        Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.

De cette peinture énergique passons à une peinture riante :

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
        Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
        Cotillon simple et souliers plats.

Ici toutes les syllabes sont coulantes et rapides;

tout à l'heure elles étaient fermes et résonnantes : elles seront, quand il le faudra, lourdes et pénibles. Nous avons vu la facilité ; voyons l'effort :

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.

La phrase est disposée de manière que l'œil se porte d'abord sur la montagne et sur tous les accessoires qui la rendent si rude à monter, la roideur, le sable, le soleil à plomb : on voit ensuite arriver avec peine les *six forts chevaux*, et au bout le *coche* qu'ils *tirent*, mais de manière que le coche paraît se traîner avec le vers. Ce n'est pas tout ; le poëte achève le tableau en peignant les gens de la voiture :

Femmes, moines, vieillards, tout était descendu ;
L'équipage suait, soufflait, était rendu.

On ne peut prononcer ces mots *suait, soufflait*, sans être presque essoufflé : on n'imite pas mieux avec des sons. Cet art n'est pas moins sensible dans la fable de *Phébus et Borée*. Celui-ci

Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête....

Siffle, souffle : on entend le vent. Ne voit-on pas aussi le lapin quand il va prendre le frais à la pointe du jour?

Il était allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours, etc.

Cette peinture est fraîche et riante comme l'*aurore*. *Brouté*, *trotté*, cette répétition de sons qui se confondent peint merveilleusement la multiplicité des mouvements du lapin.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme, qui, confus, des yeux en vain la suit.

Je demande si le plus habile peintre pourrait me montrer sur la toile tout ce que me fait voir le poëte dans ce petit nombre de vers. Tel est l'avantage de la poésie sur la peinture, qui ne peut jamais représenter qu'un moment. Comme le chasseur et le chien suivent pas à pas la perdrix qui se traîne dans ces vers traînants! Comme un hémistiche rapide et prompt nous montre le chien qui *pille!* Ce dernier mot est un élan, un éclair. L'autre vers est suspendu quand la perdrix *prend sa volée :* elle est en l'air avec la césure, et vous voyez long-temps l'homme immobile,

qui, confus, des yeux en vain la suit; et le vers se prolonge avec l'étonnement.

La fable dont j'ai tiré ce dernier morceau me rappelle avec quelle surprenante facilité cet écrivain si simple et si familier s'élève quelquefois au ton de la plus haute philosophie et de la morale la plus noble. Quelle distance du corbeau qui laisse tomber son fromage, à l'éloquence du *Paysan du Danube,* et à cette fable que je viens de citer, si pourtant on ne doit pas donner un autre titre à un ouvrage beaucoup plus étendu que ne l'est un apologue ordinaire, à un véritable poëme sur la doctrine de Descartes, relativement à l'ame des bêtes; poëme plein d'idées et de raison, mais dans lequel la raison parle toujours le langage de l'imagination et du sentiment; car c'est par-tout celui de La Fontaine : il a beau devenir philosophe, vous retrouverez toujours le grand poëte et le *bonhomme.*

Ce petit poëme, adressé à madame de La Sablière, où il discute très-ingénieusement la question long-temps fameuse du mécanisme et de l'organisation des animaux, prouve que, malgré sa paresse, il n'avait pas négligé les connaissances éloignées de ses talents. Il avait étudié, avec son ami Bernier, les principes de Descartes et de Gassendi. Ainsi, La Fontaine avait fait tout ce qu'on peut demander à un homme occupé d'ouvrages d'imagination : il n'était pas resté au-dessous des lumières de son siècle.

Ses contes sont, dans un genre inférieur, aussi parfaits que ses fables, excepté que la diction en est moins pure, et la rime plus négligée. D'ailleurs, c'est toujours ce talent de la narration dans un degré unique. Quelle gaieté! quelle aisance! quelle variété de tournures dans des sujets dont le fond est quelquefois à peu près le même! quelle abondance gracieuse! que tous les auteurs et tous les fabulistes sont loin de lui! Il est au-dessus de Bocace et de la reine de Navarre, autant que la poésie est au-dessus de la prose. L'Arioste seul, quand La Fontaine conte d'après lui, peut soutenir la concurrence. Voltaire prétend qu'il y a plus de poésie dans l'aventure de *Joconde*, telle qu'elle est dans le *Roland*, qu'il n'y en a dans l'imitation de La Fontaine. Boileau, dont nous avons une dissertation sur *Joconde*, donne par-tout l'avantage au poëte français. On voit, par les citations qu'il fait, que l'original italien ne lui est pas étranger. Voltaire, plus versé dans la langue de l'Arioste, reproche à Boileau de ne pas la connaître assez pour rendre une exacte justice à l'auteur de *l'Orlando*, et sentir tout le mérite de ses vers. Je ne prononcerai point entre ces deux grands juges; mais il me semble que, dans tous les endroits où Despréaux rapproche et compare les deux poëtes, il est difficile de n'être pas de son avis, et de ne pas convenir que La Fontaine l'emporte par ces traits de naturel et de naïveté, par ces graces

propres au conte, qui étaient en lui un présent particulier de la nature.

Du côté des mœurs, la plupart de ses contes sont plutôt libres que licencieux; ce qui n'empêche pas qu'on ait eu raison d'y voir un mal et un danger qu'il n'y voyait pas lui-même, et qu'il aperçut dans la suite. On a trouvé moyen d'en accommoder plusieurs au théâtre, en les épurant, au lieu que Vergier, Grécourt et d'autres conteurs, n'ont rien fourni à la scène, parce qu'ils sont infiniment moins réservés que lui. Ceux de ses contes où il a blessé la décence, et par le fond, et par les détails, sont en assez petit nombre; et plusieurs sont entièrement irréprochables, par exemple, celui du *Faucon*, qui est d'un intérêt si touchant. Il n'y a personne qui ne soit attendri lorsque le malheureux Frédéric, auquel il ne reste plus rien que son *Faucon*, le tue sans balancer pour le dîner de sa maîtresse, de cette même femme jusque-là toujours insensible, et à qui son amour a tout sacrifié.

Hélas! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus, vous en avez dîné.
L'oiseau n'est plus! dit la veuve confuse.
Non, reprit-il, plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
De ce faucon! Mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grace.
Dans mon pailler rien ne m'était resté :

Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau, je l'ai tué sans peine.
Rien coûte-t-il quand on reçoit sa reine?

Le conte de *la Courtisane amoureuse* a aussi de l'intérêt. En total, cet ouvrage ne me paraît pas du nombre de ceux qui sont les plus dangereux pour les mœurs. Les livres où la passion est traitée de manière à exalter l'imagination de la jeunesse, ceux où la volupté est représentée sans voile, enfin ce qui peut nourrir dans les jeunes personnes les erreurs de la sensibilité, ou exciter l'ivresse du libertinage, voilà les lectures vraiment pernicieuses ; et l'expérience apprend tous les jours le mal qu'elles ont fait.

Il n'y a point d'écrivain qui ait réuni plus de titres pour plaire et pour intéresser. Quel autre est plus souvent relu, plus souvent cité? Quel autre est mieux gravé dans le souvenir de tous les hommes instruits, et même de ceux qui ne le sont pas? Le poëte des enfants et du peuple est en même temps le poëte des philosophes. Cet avantage, qui n'appartient qu'à lui, peut être dû en partie au genre de ses ouvrages; mais il l'est sur-tout à son génie. Nul auteur n'a dans ses écrits plus de bon sens joint à plus de bonté ; nul n'a fait un plus grand nombre de vers devenus proverbes. Dans ces moments, qui ne reviennent que trop, où l'on cherche à se distraire soi-même et à se défaire du temps, quelle lecture choisit-on plus volontiers ? sur quel livre la main se reporte-t-elle

plus souvent? Sur La Fontaine. Vous vous sentez attiré vers lui par le besoin de sentiments doux : il vous calme et vous réconcilie avec vous-même. On a beau le savoir par cœur depuis l'enfance, on le relit toujours ; comme on est porté à revoir les gens qu'on aime, sans avoir rien à leur dire.

Madame de Sévigné lui reprochait de passer trop légèrement d'un genre à un autre, et lui-même s'en accuse avec cette grace infinie qu'il a toujours quand il parle de lui.

Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légère, et vole à tout sujet (1).
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet;
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours;
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours.

Aller plus haut ne lui était guère possible, après ses fables et ses contes. Mais les différents genres qu'il a essayés sont-ils en effet un sujet de reproche? N'y en a-t-il pas qui, sans ajouter rien à sa renommée, n'étaient pourtant pas étrangers au caractère de son génie, et nous ont

---

(1) Le texte de Platon porte : κοῦφον γὰρ χρῆμα ποιητής ἐστι, καὶ πτηνὸν, καὶ ἱερόν ; le poëte est chose légère, volage, sacrée. *Ion*, ou *de l'Iliade*.

valu des ouvrages assez agréables pour qu'on lui sache gré de s'en être occupé? Il a fait une comédie. Dans cette espèce de drame, l'enjouement n'est sûrement pas un titre d'exclusion ; et *le Florentin* est un des plus jolis actes qui égaient encore le théâtre de Thalie. On ne peut pas donner le nom de comédie à un petit drame mythologique, intitulé *Clymène*, dont les neuf Muses sont les principaux personnages, mais l'idée en est ingénieuse, et la pièce est pleine de délicatesse. Son poëme de *la mort d'Adonis*, imité en partie d'Ovide, ainsi que *Philémon et Baucis* et *les filles de Minée*, a, comme ces deux morceaux, des endroits faibles et peu soignés; mais, comme eux, il en a de charmants, sur-tout celui des amours de Vénus et d'Adonis. Le poëte habite avec eux des lieux enchantés, et y transporte le lecteur. C'est là qu'on reconnaît l'auteur de la fable de *Tyrcis et Amaranthe*. Jamais les jardins d'Armide, ce brillant édifice de l'imagination qu'elle a construit pour l'amour, n'ont rien offert de plus séduisant et de plus doux. Vous croyez entendre autour de vous les chants du bonheur et les accents de la tendresse. Vous êtes environné des images de la volupté. Tout ce que les cœurs passionnés ont de jouissances intimes, tout ce que les jours qui s'écoulent entre deux amants ont de délices toujours variées et toujours les mêmes, tout ce que deux ames confondues l'une dans l'autre se communiquent de

ravissements et de transports; enfin, ce qu'on voudrait toujours sentir, et qu'on croit ne pouvoir jamais peindre : voilà ce que La Fontaine nous représente sous les pinceaux que l'Amour a mis dans ses mains. Les vers que je vais citer justifieront cet éloge :

Tout ce qui naît de doux en l'amoureux empire,
Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soupire,
Et que, de la contrainte ayant banni les lois,
On se peut assurer au silence des bois,
Jours devenus moments, moments filés de soie,
Agréables soupirs, pleurs enfants de la joie,
Vœux, serments et regards, transports, ravissements,
Mélange dont se fait le bonheur des amants;
Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.
Tantôt ils choisissaient l'épaisseur d'un ombrage :
Là, sous des chênes vieux, où leurs chiffres gravés
Se sont avec les troncs accrus et conservés,
Mollement étendus, ils consumaient les heures,
Sans avoir pour témoins, en ces sombres demeures,
Que les chantres des bois, pour confident qu'Amour,
Qui seul guidait leurs pas en cet heureux séjour.
Tantôt, sur des tapis d'herbe tendre et sacrée,
Adonis s'endormait auprès de Cythérée,
Dont les yeux, enivrés par des charmes puissants,
Attachaient au héros des regards languissants.
Bien souvent ils chantaient les douceurs de leurs chaînes;
Et quelquefois assis sur les bords des fontaines,
Tandis que cent cailloux luttant à chaque bond
Suivaient les longs replis du cristal vagabond,
Voyez, disait Vénus, ces ruisseaux et leur course;

Ainsi le temps jamais ne remonte à sa source.
Vainement pour les dieux il fuit d'un pas léger:
Mais vous autres mortels le devez ménager,
Consacrant à l'amour la saison la plus belle.
Souvent, pour divertir leur ardeur mutuelle,
Ils dansaient aux chansons, de nymphes entourés.
Combien de fois la lune a leurs pas éclairés,
Et, couvrant de ses rais l'émail d'une prairie,
Les a vus à l'envi fouler l'herbe fleurie!
Combien de fois le jour a vu les antres creux
Complices des larcins de ce couple amoureux!
Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile sombre
De ces plaisirs, amis du silence et de l'ombre.

Il y a d'autant plus de mérite dans cette description que rien n'est si difficile en poésie que de rendre le bonheur intéressant. C'est dans ce même poëme que se trouve ce vers si connu, et qui devait être fait pour Vénus, et fait par La Fontaine :

Et la grace, plus belle encor que la beauté.

C'est la même plume qui a écrit le roman de *Psyché*, un peu trop long à la vérité, et trop mêlé d'épisodes, mais qui abonde en détails gracieux, qui avertissent qu'on lit La Fontaine, et font mieux sentir, par la comparaison, ce qui manque au récit d'Apulée. Il faut sans doute rendre justice à l'inventeur de la fable de *Psyché* : c'est la plus ingénieuse et la plus intéressante de toutes celles de l'antiquité. Mais elle est racontée dans l'ori-

ginal avec un sérieux trop monotone, et n'est pas exempte de mauvais goût : il y a des pensées ridiculement recherchées. La Fontaine l'a rendue beaucoup plus agréable en y mêlant ce badinage qui naissait si facilement sous sa plume. Ce n'est pas non plus Apulée qui aurait fait cette chanson que Psyché entend dans le palais de l'Amour, et qui semble composée par le dieu lui-même :

Tout l'univers obéit à l'Amour :
Belle Psyché, soumettez-lui votre ame.
Les autres dieux à ce dieu font la cour,
Et leur pouvoir est moins doux que sa flamme.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
Aimez, aimez ; tout le reste n'est rien.

Sans cet amour, tant d'objets ravissants,
Lambris dorés, bois, jardins et fontaines,
N'ont point d'attraits qui ne soient languissants,
Et leurs plaisirs sont moins doux que ses peines.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
Aimez, aimez ; tout le reste n'est rien.

Cet ouvrage est mêlé de vers et de prose : il est à remarquer qu'en général la prose est supérieure aux vers, si l'on excepte le tableau délicieux de Vénus portée sur les eaux dans une conque marine, et l'*Hymne à la Volupté*. La Fontaine, qui s'est représenté dans son roman de *Psyché* sous le nom de *Polyphile*, nom qui signifie *aimant beaucoup de choses*, a justifié le

nom qu'il s'est donné par ces vers qui terminent cet hymne dont je viens de parler :

Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas; viens-t'en loger chez moi:
Tu n'y seras pas sans emploi.
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout : il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique.
Viens donc; et de ce bien, ô douce Volupté!
Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine?
Il m'en faut tout au moins un siècle bien compté;
Car trente ans, ce n'est pas la peine.

On voit que ceux qui ont dit de La Fontaine que c'était un véritable enfant le connaissaient bien, puisque enfin c'est le propre des enfants d'être heureux à peu de frais, et de s'amuser de tout.

Il fit aussi quelques élégies amoureuses : c'était alors la mode. Elles sont médiocres; mais il en fit une pour l'Amitié, et c'est la meilleure élégie de notre langue : c'est celle où il déplore l'infortune de Fouquet, son bienfaiteur, et ose implorer pour lui la clémence d'un maître irrité. C'était un courage aussi louable que rare, et la muse du poëte servit bien son cœur. Si cette pièce fut inutile à Fouquet, elle ne l'est pas à la gloire de La Fontaine. Il n'entreprend pas de

justifier le surintendant, qui n'était pas irréprochable : il l'excuse, autant qu'il le peut, sur ce qu'il s'est laissé aveugler par un long bonheur ; il fait valoir en sa faveur l'intéressant contraste de sa fortune passée et de son malheur présent ; il y mêle, en poëte philosophe, des leçons de morale qui naissent du sujet.

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune :
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs :
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous (1) ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour

(1) C'est aux *Nymphes de Vaux* que la pièce est adressée.

Saluer à longs flots (1) le soleil de la cour.
Mais la faveur du ciel vous donne, en récompense,
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers; Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage :
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage.
Du titre de clément rendez-le ambitieux :
C'est par-là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie :
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

La Fontaine ne s'en tint pas là : il fit de nouveaux efforts dans une ode qu'il adressa au roi pour émouvoir sa pitié en faveur du ministre disgracié. L'ode ne vaut pas l'élégie; mais peut-on être fâché que la compassion et la reconnais-

---

(1) Imitation de Virgile :

Manè salutantûm totis vomit ædibus undam.
(Georg. II, 462.)

sance aient ramené deux fois sa muse sur le même sujet?

Je ne parlerai pas d'un poëme sur le *quinquina*, qu'il fit dans les intervalles de sa dernière maladie, ni de celui de *Saint-Malc*, qu'il composa dans le même temps par pénitence, et pour acquitter le vœu qu'il avait fait de ne plus travailler que sur des sujets de piété. On ne connaît ces productions de sa vieillesse que par le recueil posthume de ses *Œuvres mêlées*, dont ses éditeurs sont seuls responsables. Ce n'est pas sa faute non plus si l'on y trouve deux mauvais opéra. Il suffit de savoir comment il s'avisa d'en faire. Lui-même nous l'apprend dans une satire contre Lully, intitulée *le Florentin*. C'est la seule qu'il se soit permise, et ce fut la suite de l'humeur qu'il eut de ce qu'on lui avait fait perdre son temps à faire des paroles d'opéra. Il en est d'autant plus fâché, qu'il avait fait ses opéra pour Saint-Germain, et que Lully ne les fit pas représenter. Il nous conte comment le musicien s'y prit pour l'engager à ce travail, et finit par se moquer de lui.

Je me sens né pour être en butte aux méchants tours.
Vienne encore un trompeur, je ne tarderai guère.
.... Il me persuada :
A tort, à droit, me demanda
Du doux, du tendre, et semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes,
Confits au miel : bref il m'enquinauda.

Mais ce qui est curieux, c'est ce qui arriva à La Fontaine au sujet de ce même opéra. On le joua sur le théâtre de Paris. L'auteur était dans une loge : on n'avait pas encore exécuté la première scène, que le voilà pris d'un long bâillement qui ne finit plus. Bientôt il n'y peut plus tenir, et sort à la fin du premier acte. Il va dans un café qu'il avait coutume de fréquenter, se met dans un coin : apparemment l'influence de l'opéra le poursuivait encore; car la première chose qu'il fait, c'est de s'endormir. Arrive un homme de sa connaissance, qui, fort surpris de le voir là, le réveille : *Eh! M. de La Fontaine, que faites-vous donc ici? et par quel hasard n'êtes-vous pas à votre opéra? — Oh! j'y ai été. J'ai vu le premier acte; mais il m'a si fort ennuyé, qu'il ne m'a pas été possible d'en voir davantage. En vérité, j'admire la patience des Parisiens.*

La Fontaine n'est peut-être pas le seul auteur qui ait eu la bonne foi de s'ennuyer à son propre ouvrage. Mais, après avoir bâillé à sa pièce, s'en aller dormir là-dessus, est d'une insouciance qui peint bien le *bonhomme*. Il est d'ailleurs si indifférent pour notre *fablier* qu'il ait fait un mauvais acte d'opéra, et ce trait est si plaisant, que ce serait dommage que La Fontaine n'eût pas été *enquinaudé* par Lully, quand ce ne serait que pour avoir eu l'occasion de faire un si bon somme, chose dont on sait qu'il faisait le plus grand cas.

Ce n'est donc pas à lui qu'il faut s'en prendre si l'on rencontre ces pièces lyriques ou non lyriques dans le recueil de ses *OEuvres mêlées*. On se passerait bien aussi d'y voir des *fragments du Songe de Vaux*, une traduction de *l'Eunuque* de Térence, une comédie qui a pour titre *Je vous prends sans vert*, et quelques autres poésies fort médiocres. Mais on y lit avec plaisir ses lettres à mesdames de Bouillon, de Mazarin et de La Sablière. Comment n'aimerait-on pas à entendre causer La Fontaine dans toute la liberté du commerce épistolaire? Il n'y a aucune de ces lettres où il n'ait inséré quelques vers : il les aimait tant et les faisait si aisément, qu'il n'a jamais rien écrit en prose sans y mêler de la poésie. Elle est là plus négligée que par-tout ailleurs, mais on le reconnaît toujours au ton qui lui appartient, et à quelques vers heureux. En voici de très-jolis, qui sont à la fin d'une lettre à madame de Bouillon, sœur de la duchesse de Mazarin :

Vous vous aimez en sœurs : cependant j'ai raison
D'éviter la comparaison.
L'or se peut partager, mais non pas la louange.
Le plus grand orateur, quand ce serait un ange,
Ne contenterait pas, en semblables desseins,
Deux belles, deux héros, deux auteurs, ni deux saints.

Le plus aimable des écrivains fut encore le meilleur des hommes. Je ne prétends pas dire qu'il n'eut point les imperfections qui sont le partage

de l'humanité; mais il n'eut aucun des vices qui en sont la honte, et il eut plusieurs des vertus qui en sont l'ornement. Ses contemporains nous ont transmis l'idée généralement reçue de la bonté de son caractère : non qu'ils nous en rapportent aucun trait frappant; il paraît que c'était en lui une qualité habituelle et reconnue, qui se manifestait en tout sans se faire remarquer en rien. Qu'il devait être bon, celui qui a fait de si beaux ouvrages, et de qui la servante disait qu'il était plus *bête que méchant*, et que *Dieu n'aurait jamais le courage de le damner!*

Sa candeur était égale à sa bonté. Il fut toujours, dans sa conduite et dans ses discours, aussi vrai, aussi naïf que dans ses écrits. Il paraît que la réflexion et la réserve, si nécessaires à la plupart des hommes qui ont quelque chose à cacher, n'étaient guère faites pour cette ame toujours ouverte, dont les mouvements étaient prompts, libres et honnêtes; pour cet homme qui seul pouvait tout dire, parce qu'il n'avait jamais l'intention d'offenser. Ce mot si connu, *Je prendrai le plus long*, aurait été dans la bouche de tout autre une impolitesse choquante : il fait rire dans La Fontaine, qui ne songeait qu'à dire bonnement combien il avait envie de s'en aller.

Il réclame quelque part contre l'axiome reçu, que tout homme est menteur. S'il en est un qui n'ait jamais menti, on croira volontiers que c'est La Fontaine. Cette ingénuité de mœurs et de

paroles allait si loin, que ceux qui vivaient avec lui l'appelaient quelquefois *bêtise*, mot qu'on ne pouvait se permettre sans conséquence qu'avec un homme de génie, mais qui prouve en même temps que les hommes en général ne jugent guère de l'esprit que sur les rapports qu'il peut avoir avec eux. L'esprit, sur chaque objet, dépend toujours du degré d'attention qu'on y apporte. Il n'en fallait pas beaucoup pour observer toutes les petites convenances de la société; mais La Fontaine, accoutumé à la jouissance de ses idées, ou bien au plaisir de ne songer à rien, oubliait le plus souvent ces convenances, et cet oubli on l'appelait *bêtise* : s'il eût paru tenir le moins du monde à un sentiment de supériorité ou de mépris, il eût été sans excuse. Mais chez lui, c'était ou la préoccupation de son talent, ou une insouciance invincible; et, graces à la douceur de son caractère, elle pouvait amuser quelquefois, et ne pouvait jamais blesser.

Il était naturellement distrait : il n'est pas sans exemple qu'on ait cherché à le paraître. Il faut que certains hommes fassent grand cas de la singularité, puisqu'ils affectent même celle qui est un défaut.

S'il était si souvent seul au milieu de la société, il dut avoir fort peu de cet esprit de conversation, l'un des grands moyens de plaire, qui, s'il ne conduit pas à la renommée, a souvent mené à la fortune. Cet esprit n'est pas nécessaire

à la gloire du talent, et même n'est pas toujours compatible avec le genre de ses travaux; mais il ne faut pas non plus en prendre occasion de déprécier ceux qui l'ont possédé : c'est à coup sûr un avantage de plus. De grands écrivains ont mis dans leur conversation les agréments que l'on trouvait dans leurs écrits; de grands écrivains ont manqué de cette heureuse faculté. Boileau, dans la société, était austère et brusque; Corneille, embarrassé et silencieux; Racine et Fénélon, pleins d'urbanité, de graces et d'éloquence. Deux qualités sont essentielles pour briller dans un entretien : la disposition à s'intéresser à tout, et ce désir de plaire à tout le monde, où il entre nécessairement beaucoup de goût pour les jouissances de l'amour-propre. La Fontaine n'avait rien de tout cela, le fond de son caractère étant au contraire une profonde indifférence pour la plupart des objets qui occupent les hommes quand ils sont les uns avec les autres, et une grande prédilection pour les choses dont on peut jouir tout seul, comme la lecture, la campagne, la rêverie, ou ces jeux qui délassent un esprit souvent occupé en ne lui demandant aucune action, ou le plaisir d'entendre de la musique. Tels étaient ses goûts, à ce qu'il nous apprend lui-même; et cette manière d'être, qui nous rend moins dépendants des autres, a peut-être plus d'avantages que d'inconvénients, et semble être fort près du bonheur.

Il fallait bien qu'on lui pardonnât la distraction qu'il portait dans le monde, puisqu'elle s'étendait jusque sur ses affaires domestiques : jamais homme n'en fut moins occupé. Cette négligence, qui détruisit par degrés sa médiocre fortune, tenait à un grand désintéressement, qualité qui marque toujours une ame noble; mais elle était aussi la suite nécessaire d'une indolence qui lui était trop chère pour qu'il essayât de la surmonter. Une fois tous les ans il quittait la capitale pour aller voir sa femme retirée à Château-Thierry, et là il vendait une petite partie de son patrimoine, qu'il partageait avec elle. C'est ainsi qu'il s'en allait, comme il nous l'a dit, *mangeant le fonds avec le revenu.*

Il eut des amis parmi les gens de lettres, et ce furent tous ceux qui étaient comme lui les premiers écrivains de la nation. Jamais il ne se brouilla avec aucun d'eux; car comment se brouiller avec La Fontaine? Les libéralités de Louis XIV, prodiguées même aux étrangers, n'allèrent pas jusqu'à lui. Il fut oublié, ainsi que Corneille : ni l'un ni l'autre n'était courtisan. Mais il eut des protecteurs à la cour, et même des bienfaiteurs, ce qui n'est pas toujours la même chose, et c'était ce qu'elle avait de plus brillant, les Conti, les Vendôme, le duc de Bourgogne, ce digne élève de Fénélon. Mais avouons-le, à l'honneur d'un sexe qui peut-être doit avoir plus de bienfaisance que le nôtre, puisqu'il est plus

porté à la pitié, ou qui du moins doit faire aimer davantage ses bienfaits, puisqu'il a plus de délicatesse : ce furent deux femmes à qui La Fontaine fut le plus redevable, madame de La Sablière et madame d'Hervart. Elles furent ses véritables bienfaitrices, ou plutôt, s'il est permis de se servir d'un terme que la bonté peut ennoblir, parce qu'elle ennoblit tout, elles se firent ses gouvernantes; et c'est ce qu'il lui fallait. La Fontaine n'avait pas besoin d'argent : il fallait seulement qu'on le dispensât de songer à rien, si ce n'est à faire des fables et à s'amuser. C'était là le plus grand bien qu'on pût lui faire, et c'est celui qu'il trouva chez elles. Peut-être n'y a-t-il que les femmes capables de cette manière d'obliger; elles savent aussi bien que nous, et quelquefois mieux, l'espèce de bonheur qui nous convient. Ainsi donc, graces à deux femmes, La Fontaine fut aussi heureux qu'il pouvait l'être. Cela fait plaisir à penser. Il fut heureux! tant de grands hommes ne l'ont pas été! Il le fut par l'amitié.

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur, etc.

Je me plais à croire qu'il songeait à madame de La Sablière et à madame d'Hervart quand il fit ces vers, qui suffiraient seuls pour nous prouver que cet homme, si indifférent et si apathique sur la plupart des choses qui tourmentent les hommes, était bien loin de l'être pour l'amitié.

Je sais qu'on a prétendu que les vers ne prouvent jamais rien que de l'imagination; mais je persiste à croire qu'il y en a que le cœur seul a pu dicter; et je le crois sur-tout quand je lis La Fontaine. Il fut du très-petit nombre des écrivains plus véritablement heureux par leurs ouvrages que par leurs succès. Sans être insensible à la gloire, il ne paraît pas l'avoir trop recherchée; et d'ailleurs il n'était pas en lui d'avoir aucun désir assez vif pour que la privation pût devenir une peine. Plein d'une modestie vraie, de celle qui n'est pas et ne peut pas être l'ignorance de nos avantages, mais la disposition à n'en affecter aucun sur autrui, on ne voit pas qu'il ait jamais eu d'ennemis. Et comment en aurait-il eu? Sa simplicité extrême devait calmer jusqu'à l'envie. Comme il semblait ne prétendre à rien, on lui pardonnait de mériter beaucoup. On sait que, dans un moment d'effusion, Molière disait: *Nos beaux-esprits n'effaceront pas le bonhomme.* Il obtint les suffrages de l'Académie avant Despréaux, qui obtint avant lui l'aveu de Louis XIV. La postérité, dans la distribution des rangs, a paru suivre l'avis de l'Académie plutôt que celui du monarque, et regarder La Fontaine comme un homme d'une espèce plus rare que Boileau. Vivant dans le sein de l'amitié, assez bien né pour ne sentir que la douceur des bienfaits sans en porter jamais le poids, libre de toute inquiétude, ne connaissant ni l'ambition ni l'ennui, in-

capable d'éprouver le tourment de l'envie, et trop modéré, trop simple pour être en butte à ses attaques, il jouissait de la nature et du plaisir de la peindre, du travail et du loisir; il jouissait de ses sentiments, de ses idées, et du plaisir de les répandre; enfin il était bien avec lui-même, et avait peu besoin des autres. Tandis que ses années s'écoulaient sans qu'il les comptât, il voyait arriver la vieillesse et la mort sans les craindre, comme on voit *le soir d'un beau jour*. Il fut porté dans le même sépulcre qui avait reçu Molière, comme si la destinée qui avait rapproché leur naissance eût voulu réunir leur tombeau.

SECTION II.

Vergier et Senecé.

Parmi la foule des écrivains qui, nés dans le même siècle que La Fontaine, se sont exercés après lui dans le genre du conte (car les autres fabulistes sont de ce siècle), on n'en peut distinguer que deux, *Vergier* et *Senecé*. La Monnoye, Ducerceau, Saint-Gilles, Perrault, Desmarets, etc., sont trop médiocres pour avoir un rang. A peine dans les recueils que cherche à grossir l'indulgence ou l'intérêt des éditeurs, a-t-on pu rassembler un petit nombre de pièces plus ou moins passables, et toutes sont fort peu de chose pour le fond comme pour le style. Vergier mérite une

mention. Plusieurs de ses contes sont plaisamment imaginés, et narrés avec agrément et facilité. *Le Rossignol*, *le Tonnerre*, et trois ou quatre autres, ont mérité d'avoir une place dans la mémoire des amateurs; et quoique bien loin de La Fontaine, c'est beaucoup d'en avoir une après lui. Au reste, il rend hommage à sa supériorité, ainsi que Senecé: mais je ne sais pourquoi il se pique de n'être pas son imitateur; car on aperçoit assez fréquemment chez lui l'envie de prendre le même ton et des traces de réminiscence; et c'est alors en effet qu'il a le plus de gaieté. Mais il s'en faut bien qu'il ait cet enjouement soutenu, ces tournures à la fois piquantes et naïves qui dans La Fontaine réveillent sans cesse le goût du lecteur. La longueur, la monotonie, le prosaïsme, se font sentir même dans ses meilleurs contes. Il se tire assez bien de quelques détails, et en néglige une foule d'autres. En un mot, il n'est pas assez poëte, quoique souvent versificateur aisé et agréable. Le conte admet un air de négligence; mais un trop grand nombre de vers inutiles ou communs montrent la faiblesse. Donnons pour exemple un de ses prologues, l'une des parties où La Fontaine a excellé:

Il est assez d'amants contents;
Il n'en est guère de fidèles.
Cela s'est vu dans tous les temps,
Fort fréquemment chez nous, encor plus chez les belles.

Cela va bien jusqu'ici : il n'y a rien de trop, et c'est le ton du genre. La suite se soutient-elle?

On ne résiste guère à la tentation
D'une agréable occasion.

L'auteur tombe déja : voilà de la prose et de la prose languissante.

Tromper est en amour chose délicieuse;
C'est un charmant ragoût que la variété:
Mais je crois voir de l'infidélité
Une source plus vicieuse.

Les deux premiers vers sont bien : les deux derniers sont mauvais; le sérieux de cette expression, *une source plus vicieuse*, sort du genre et gâte tout.

C'est la mauvaise opinion,
C'est cette défiance extrême
Que l'on a de ce que l'on aime.

Encore une phrase traînante et prosaïque.

Pourquoi, dit un amant, par quelle illusion
Refuser les faveurs que m'offre la Fortune?
Pour faire mon devoir? Mais qui m'assurera
Qu'en pareil cas ma belle aura
Ma délicatesse importune?

Cela n'est pas mal : les deux vers suivants retombent encore dans un sérieux qui détonne :

Qui sait même, qui sait si, dans ce même instant,
Elle ne trahit pas un amour si constant?

Ces deux vers pourraient entrer dans une tragédie. Ce n'est pas là le style du conte.

Ainsi, souvent, plus qu'autre chose,
Des infidélités la défiance est cause.
On doit peu s'assurer sur la foi des serments:
Ce ne sont en amour que vains amusements,
Ceux du sexe sur-tout: j'en parle avec science;
Et dussé-je en être haï,
Deux fois mon tendre amour en fit l'expérience;
Malgré mille serments mon amour fut trahi.
Enfin, si vous voulez être toujours fidèles,
Amants, ne quittez point vos belles;
Belles, soyez toujours auprès de vos amants.

Ces trois derniers vers marchent bien, mais l'auteur ne va pas loin sans broncher.

Mais une suite dangereuse
Est attachée à cette extrémité.

Une suite attachée à une extrémité! Platitude et impropriété.

Un peu d'absence anime une flamme amoureuse:
Le dégoût suit de près trop d'assiduité;
Et je crains qu'en voulant fuir l'infidélité,
On ne rencontre l'inconstance.
Que faire donc? Plus on y pense,
Plus on se sent embarrassé.

Le défaut principal de tout ce morceau, indépendamment des autres, c'est l'uniformité de tournures. Voyons des idées à peu près sembla-

bles dans La Fontaine : nous allons trouver là tout ce qui manquait ici.

Le changement de mets réjouit l'homme;
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi.
Et ne sais pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen;
Non si souvent qu'on en aurait envie,
Mais tout au moins une fois en sa vie.
Peut-être un jour nous l'obtiendrons! Amen.
Ainsi soit-il. Semblable indult en France
Viendrait fort bien, j'en réponds; car nos gens
Sont grands troqueurs. Dieu nous créa changeants.

Avec quelle légèreté ces vers courent en tout sens, et vous mènent d'une idée à une autre! Comme tout est assaisonné d'un sel qui pourtant est répandu avec sobriété! Comme il fait tout ressortir sans épuiser rien! Voilà comme on conte. Au reste, Vergier vaut un peu mieux dans le récit que dans les prologues; mais il est si libre, qu'on ne peut pas le citer. J'ai dit qu'il prétendait n'être point imitateur de La Fontaine; voici comme il en parle :

Sur les traces de La Fontaine,
Je n'ai point prétendu marcher.
Si par hasard je puis en approcher,
J'obtiendrai cet honneur sans dessein ni sans peine.
Je ne sais si c'est vanité;
Mais je ne veux point de modèle,
Et mon génie, enfant gâté,

Ne saurait souffrir de tutelle.
La Fontaine a fort bien conté;
Il s'est acquis une gloire immortelle.
Qu'on me mette au-dessous, qu'on me mette à côté,
Je ne veux point de parallèle.

Aussi n'en fera-t-on point. *Ne vouloir point de modèle* est un peu fier. Des hommes qui valaient un peu mieux que Vergier ont bien voulu en reconnaître; et quand on n'en veut point, il faut en être un soi-même.

J'aime beaucoup mieux ces vers adressés à La Fontaine lui-même, en réponse à une lettre où le *bonhomme*, alors âgé de soixante et dix ans, écrivait à Vergier comment il s'était égaré de trois lieues en songeant à une jeune et jolie personne qu'il avait vue à la campagne.

Que vous vous trouviez enchanté
D'une beauté jeune et charmante,
L'aventure est peu surprenante :
Quel âge est à couvert des traits de la beauté?
Ulysse au beau parler, non moins vieux, non moins sage
Que vous pouvez l'être aujourd'hui,
Ne se vit-il pas, malgré lui,
Arrêté par l'amour sur maint et maint rivage?
Qu'en suivant cet objet dont vous êtes épris,
Sur le choix des chemins vous vous soyez mépris,
L'accident est encor moins rare.
Et qui pourrait être surpris
Lorsque La Fontaine s'égare?
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,

Mais d'erreurs pleines de sagesse:
Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semés de fleurs.
Les soins de sa famille ou ceux de sa fortune
Ne causent jamais son réveil;
Il laisse à son gré le soleil
Quitter l'empire de Neptune,
Il dort tant qu'il plaît au Sommeil.
Il se lève au matin sans savoir pour quoi faire.
Il se promène, il va sans dessein, sans objet,
Et se couche le soir sans savoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

Il semble que d'écrire à La Fontaine ait porté bonheur à Vergier; car ces vers sont certainement au nombre des plus jolis qu'il ait faits. Les quatre derniers peignent notre fabuliste au naturel, et celui-ci sur-tout,

Il dort tant qu'il plaît au Sommeil,

paraît lui avoir été emprunté.

Les deux contes qui nous restent de Senecé, et qui ont suffi pour lui faire un nom parmi les poëtes, sont dans un genre tout différent de celui de La Fontaine. Le premier, qui a pour titre *la Confiance perdue*, ou *le Serpent mangeur de kaymak*, est un apologue oriental, assez étendu pour former une espèce de petit poëme moral. Le sujet du second, qui s'appelle *Camille*, ou *la Manière de filer le parfait amour*, est tout opposé à ceux que traite ordinairement La Fontaine.

Chez celui-ci, ce sont des femmes qui trompent leurs maris : ici c'est une épouse qui est le modèle de la fidélité. Senecé a donc le double mérite d'avoir choisi un genre nouveau, et d'avoir su plaire dans le conte sans blesser en rien les mœurs. Lui-même expose ainsi son dessein dans l'exorde de Camille :

Essayer veux, si mes forces suffisent,
A revêtir la sainte honnêteté
De quelque grace. Auteurs qui ne médisent
N'ont les rieurs souvent de leur côté :
Voilà le siècle et le train qu'il veut suivre.
Dit-on du mal, c'est jubilation ;
Dit-on du bien, des mains tombent le livre,
Qui vous endort comme bel opium.

Ce n'est pourtant pas l'effet que produit ici Senecé. Son conte de *Camille* est très-joli. Il écrit avec beaucoup d'esprit et d'élégance, malgré quelques inégalités. Il connaît les convenances du style, et sait adapter son ton au sujet. Mais c'est sur-tout dans le conte du *kaymak* qu'il s'est montré supérieur. L'ouvrage est semé de traits fort heureux, de vers pleins de sens, de détails poétiquement embellis. Il joint la raison à la gaieté, et sa versification ferme ne se traîne point sur les traces d'autrui. Je me bornerai à citer cette description d'une fontaine que rencontre Mahmoud excédé de fatigue :

Des gazons émaillés l'ornaient tout alentour ;
Un plane l'ombrageait par son vaste contour,

Et les zéphyrs au frais, sans agiter l'arène,
Luttaient si joliment contre le chaud du jour,
Qu'au murmure de l'onde et de leur douce haleine,
Tout semblait dire en ce séjour:
Ou dormez, ou faites l'amour.
Faire l'amour! Mahmoud n'en avait nulle envie,
Quand même il aurait eu de quoi,
Mais oui bien de dormir, et plus que de sa vie:
Aussi tout étendu dormit-il comme un roi,
Posé le cas qu'un roi dorme mieux qu'un autre homme;
J'en pense au rebours, quant à moi.

De pareils traits, et cette manière de conter, rappellent notre La Fontaine un peu plus que ne fait Vergier. Aussi celui-ci a fait trop de contes, et Senecé en a fait trop peu. On ne peut pas donner ce nom aux *Travaux d'Apollon*, le morceau le plus considérable qu'il nous ait laissé. C'est un poëme dont le sujet est un récit un peu long de tous les maux que le dieu des vers a soufferts, si l'on en croit la Fable. L'intention de l'auteur est de faire voir que les poëtes ne doivent pas s'attendre à être heureux, puisque le dieu qui est leur patron ne l'a jamais été. Rousseau le lyrique faisait cas de cet ouvrage, parce qu'il s'attachait sur-tout au mérite de la versification. Celle des *Travaux d'Apollon* offre des morceaux bien travaillés, et qui prouvent que Senecé avait étudié dans Boileau le mécanisme du vers. Mais il est pourtant susceptible de beaucoup de reproches, même dans cette partie. Sa diction est

quelquefois pénible et contrainte, et assez souvent un peu sèche. Il s'en faut bien qu'elle soit d'un goût égal et sûr, ni qu'il soutienne le ton noble comme celui du conte. D'ailleurs le plan est mal conçu, et tout l'ouvrage est assis sur un fondement vicieux. Senecé suppose que, dégoûté de la poésie par le peu d'encouragements qu'il reçoit, il est prêt à y renoncer, lorsque l'ombre de Maynard lui apparaît, et, pour le disposer à la résignation et à la patience, s'offre de lui faire voir que toute l'histoire d'Apollon n'a été qu'un enchaînement de malheurs de toute espèce. Mais en accordant que ce soit là un motif de consolation, Maynard pouvait-il croire que Senecé n'eût pas lu, comme lui, les *Métamorphoses d'Ovide*, et ne sût pas les aventures d'Apollon? Il parle donc pour parler, il raconte pour raconter, il décrit pour décrire : c'est un défaut mortel. Si vous voulez mener le lecteur, il faut lui proposer un but : et qui se soucie d'entendre ce que tout le monde sait? Toute machine poétique, toute fiction, dans le plus petit ouvrage comme dans le plus grand, doit, pour nous attacher, être conforme au bon sens et à la vraisemblance. Enfin ce narré, aussi prolixe qu'inutile, des fabuleuses disgraces d'Apollon, est d'une ennuyeuse uniformité. Rien ne fait mieux voir combien le talent a besoin de se trouver en proportion avec les sujets qu'il choisit.

CHAPITRE XII.

De la Poésie pastorale, et des différents genres de Poésie légère.

Après avoir traité en détail des objets les plus importants, de l'Épopée, de tous les genres de poésie dramatique, de la Fable, de la Satire, de l'Epître morale, et de l'Ode, il nous reste à parcourir rapidement les poésies d'un ordre inférieur, depuis la Pastorale jusqu'à la Chanson.

Il ne s'agit point ici de la Pastorale dramatique qui nous vint d'Italie en France au commencement du siècle dernier. Elle appartient à l'histoire de la naissance du théâtre français ; et comme il n'en a rien conservé, je n'aurai rien à ajouter à ce que j'en ai dit en son lieu, si ce n'est lorsque j'aurai à parler de quelques pièces de ce genre qu'on a faites de nos jours. Le roman pastoral, soit en prose, soit mêlé de prose et de vers, rentre dans l'article des romans. Il n'est donc question que de l'*Églogue* et de l'*Idylle* dans le siècle où nous nous arrêtons.

Ces noms, génériques dans l'origine, ont été particulièrement appliqués à la poésie bucolique ou champêtre depuis que les pièces pastorales de Théocrite et de Virgile ont été publiées sous les titres d'*Idylles* et d'*Églogues*. J'ai traité de la

nature de ces petits poëmes, quand ils sont venus à leur rang dans la littérature des anciens. Les modernes y ont eu moins de succès, soit parce que la nature n'en avait pas mis le modèle si près d'eux, soit parce que les écrivains qui s'y sont exercés avaient moins de talent poétique. Cependant trois de nos poëtes s'y sont distingués : Ségrais, Deshoulières et Fontenelle.

Le principal mérite de Ségrais est d'avoir bien saisi le caractère et le ton de l'églogue. Il a du naturel, de la douceur et du sentiment. Imitateur fidèle, mais faible, de Virgile, il fait, comme lui, rentrer dans ses sujets les images champêtres qui leur donnent un air de vérité; mais il ne sait pas à beaucoup près les colorier comme lui. Il donne à ses bergers le langage qui leur convient; mais ce langage manque souvent de cette élégance et de cette harmonie qu'il faut allier à la simplicité. Boileau citait le commencement de sa première églogue, comme ayant bien la tournure propre au genre.

Tyrcis mourait d'amour pour la belle Climène,
Sans que d'aucun espoir il pût flatter sa peine.
Ce berger, accablé de son mortel ennui,
Ne se plaisait qu'aux lieux aussi tristes que lui.
Errant à la merci de ses inquiétudes,
Sa douleur l'entraînait aux noires solitudes;
Et des tendres accents de sa mourante voix
Il faisait retentir les rochers et les bois.

Cette églogue a d'autres morceaux qui ne sont

pas indignes de ce commencement, et qui sont en général imités des anciens, de manière à ce que tout homme qui a lu puisse reconnaître les originaux.

En mille et mille lieux de ces rives champêtres,
J'ai gravé son beau nom sur l'écorce des hêtres;
Sans qu'on s'en aperçoive, il croîtra chaque jour :
Hélas! sans qu'elle y songe, ainsi croît mon amour....
. . . .
Sous ces feuillages verts, venez, venez m'entendre :
Si ma chanson vous plaît, je vous la veux apprendre.
Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant,
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimait tant!
Si vous vouliez venir, *ô miracle des belles!*
Je vous enseignerais un nid de tourterelles :
Je vous les veux donner pour gage de ma foi;
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.
Climène, il ne faut pas mépriser nos bocages,
Les dieux ont autrefois aimé nos pâturages;
Et leurs divines mains, au rivage des eaux,
Ont porté la houlette et conduit les troupeaux.
L'aimable déité qu'on adore à Cythère,
Du berger Adonis se faisait la bergère.
Hélène aima Pâris, et Pâris fut berger;
Et berger on le vit *les déesses juger.*
Quiconque sait aimer peut devenir aimable.
Tel fut *toujours d'Amour* l'arrêt irrévocable.
Hélas! et pour moi seul change-t-il cette loi?
Rien n'aime moins que vous, rien n'aime autant que moi.

Si l'on en excepte quelques vers négligés, et sur-tout cette inversion vicieuse et contraire au

génie de la langue, *les déesses juger*, le reste, traduit en partie de Virgile, respire cette sensibilité douce et naïve qui convient aux amours des bergers. La seconde églogue, dont le sujet est une querelle de jalousie suivie d'un raccommodement, s'annonce par un récit qui est bien du ton des Muses champêtres.

Timarette aux rochers racontait ses douleurs,
Et le triste Eurylas soupirait ses malheurs;
Tous deux (dieux! que ne peut l'aveugle jalousie!)
L'un pour l'autre troublés de cette frénésie
Abandonnaient leur ame à d'injustes soupçons,
Qu'ils faisaient même entendre en leurs douces chansons.
Écho les redisait aux nymphes du bocage;
Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage.
Tels sont les jeux d'amour, disait-il, et jamais
Ces guerres ne se font qu'on n'en vienne à la paix.
Eurylas commença sur sa douce musette :
A son chant répondait la belle Timarette.
Tour à tour ils plaignaient leur amoureux souci;
La muse pastorale aime qu'on chante ainsi.

Ce dernier vers est heureusement traduit de Virgile.

Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage,

est de Ségrais. C'est un trait excellent, un accessoire très-bien placé dans un tableau pastoral. Ségrais a même quelques peintures vraiment poétiques, mais en trop petit nombre. Telle est cette comparaison :

Comme on voit quelquefois par la Loire en fureur
Périr le doux espoir du triste laboureur,
Lorsqu'elle rompt sa digue, et roule avec son onde
Son stérile gravier sur la plaine féconde;
Ainsi coulent mes jours depuis ton changement;
Ainsi périt l'espoir qui flattait mon tourment.

La comparaison n'est pas très-juste dans toutes ses parties, mais les vers sont bien tournés. La description de l'Aurore a le même mérite.

Qu'en ses plus beaux habits l'Aurore au teint vermeil
Annonce à l'univers le retour du soleil,
Et que devant son char ses légères suivantes
Ouvrent de l'Orient les portes éclatantes;
Depuis que ma bergère a quitté ces beaux lieux,
Le ciel n'a plus ni jour ni clarté pour mes yeux.

Ce style descriptif est élégant. Ailleurs on trouve des morceaux de sentiment.

Enfant, maître des dieux, qui d'une aile légère
Tant de fois en un jour voles vers ma bergère,
Dis-lui combien loin d'elle on souffre de tourment;
Va, dis-lui mon retour; puis reviens promptement
(Si pourtant on le peut quand on s'éloigne d'elle,)
M'apprendre comme elle a reçu cette nouvelle.
O dieux! que de plaisir, si, quand j'arriverai,
Elle me voit plus tôt que je ne la verrai,
Et du haut du coteau qui découvre ma route,
En s'écriant, C'est lui, c'est lui-même sans doute!
Pour descendre à la rive elle ne fait qu'un pas,
Vient jusqu'à moi peut-être, et, me tendant les bras,
M'accorde un doux baiser de sa bouche adorable, etc.

. . . .
Inutiles pensers, ou peut-être mensonges!
Qu'un amant, sans dormir, se forme bien des songes!
Qui ne sait que tout change en l'empire amoureux?
Et qui peut être absent et s'estimer heureux?
. . . .
O les discours charmants! ô les divines choses
Qu'un jour disait Amire en la saison des roses!
Doux zéphyrs qui régniez alors dans ces beaux lieux,
N'en portâtes-vous rien à l'oreille des dieux?

En la saison des roses est un rapprochement très-agréable. C'est un mélange bien doux que le souvenir des roses et celui d'une conversation amoureuse.

Puis reviens promptement
(Si pourtant on le peut quand on s'éloigne d'elle,)

est une idée assez fine, mais où il n'y a pas plus d'esprit que l'amour n'en peut donner.

Rien n'est plus connu que les vers charmants de Virgile sur Galatée : Ségrais les a rendus assez naturellement, quoique avec moins de précision.

Amynte d'un regard m'attaque quelquefois,
Et la folâtre après se sauve dans les bois.
Elle passe et s'enfuit, et cependant la belle
Veut toujours être vue, et qu'on coure après elle.

La folâtre rend très-bien le mot latin *lasciva*. Ségrais a mis un regard au lieu d'une pomme; c'est une autre espèce d'agacerie : il n'a pas osé

exprimer en vers une bergère qui jette une pomme à son amant, ce qui en effet n'était pas aisé. Il a développé aussi l'idée de Virgile, qui dit seulement : *Elle s'enfuit, et veut qu'on la voie.* Ségrais ajoute : *Et qu'on coure après elle.* Cet hémistiche n'est pas très-harmonieux ; et quoiqu'il ait de la vérité, il me semble que la réticence de Virgile n'en a pas moins, et a plus de finesse. *Elle veut qu'on la voie* en dit assez pour l'amour.

Amynte, tu me fuis, et tu me fuis, volage,
Comme le faon peureux de la biche sauvage,
Qui va cherchant sa mère aux rochers écartés,
Y craint du doux zéphyr les trembles agités :
Le moindre oiseau l'étonne : il a peur de son ombre ;
Il a peur de lui-même et de la forêt sombre.

Ces vers sont parfaits, et sur-tout le dernier, dont l'expression simple et vraie tient sur-tout à l'épithète de *sombre,* placée à la fin du vers.

Ces endroits et plusieurs autres prouvent que Ségrais n'était pas un poëte bucolique à mépriser. Il faut songer qu'il écrivait avant les maîtres de la poésie française, et n'ayant encore d'autres modèles que Malherbe et Racan. C'est ce qui rend excusables les fautes de sa versification, souvent lâche et traînante, et qui n'est pas même exempte de ces constructions forcées, de ces latinismes, enfin de ces restes de la rouille gothique, qui ne disparut entièrement que dans les vers de Despréaux. On lui a reproché tout ré-

cemment d'avoir loué Ségrais dans *l'Art poétique*, au préjudice de madame Deshoulières, dont il ne parle pas. Ce reproche est mal fondé de toute manière. D'abord, Boileau n'a point nommé Ségrais comme un modèle, comme un classique, puisqu'à l'article de l'Églogue et de l'Idylle, il n'en fait aucune mention et ne propose à imiter que Théocrite et Virgile. C'est à la fin de son poëme, lorsqu'il exhorte les poëtes de différents genres à célébrer le nom de Louis XIV, c'est alors qu'il dit seulement :

Que Ségrais dans l'églogue en charme les forêts.

Et que pouvait-il citer de mieux dans ce genre? Ce ne pouvait être madame Deshoulières, dont les *Idylles* ne parurent que long-temps après; et d'ailleurs Ségrais a plus de talent poétique que madame Deshoulières, quoique celle-ci, qui écrivait trente ans plus tard, ait une diction plus pure. Ses vers sont aisés, mais extrêmement prosaïques. Ce qui prouve un peu ce défaut dans ses *Idylles*, c'est qu'elles sont en vers mêlés; et si l'on a retenu quelques endroits de ses pièces, quand il n'y a plus guère que les gens de lettres qui connaissent Ségrais, c'est que la poésie purement bucolique est passée de mode, et que les *Idylles* de Deshoulières ne sont que des moralités adressées aux fleurs, aux ruisseaux, aux moutons, dans lesquelles il y en a quelques-unes exprimées d'une manière à la fois ingénieuse et

naturelle. Elle avait plus d'esprit que de talent, et plus d'agrément que de naïveté, quoique Gresset l'ait appelée assez improprement la *naïve* Deshoulières. C'est l'esprit qui domine dans ses productions, qui sont en général faibles et monotones : et je ne parle que des meilleures, de ses *Idylles* et de ses *Stances morales;* car il y a long-temps qu'on ne lit plus la longue correspondance de ses chats et de ses chiens, qui remplit un tiers de ses œuvres; ni ses *Ballades,* ni ses *Epîtres*, ni ses *Chansons,* ni ses *Odes.* Ses *Idylles* même ont un plan trop uniforme. S'adresse-t-elle aux moutons, aux oiseaux, aux fleurs, aux ruisseaux, c'est toujours pour envier leur bonheur, et comparer leur sort au nôtre. Non-seulement cette espèce de rapprochement trop répété devient un lieu commun, mais même il manque quelquefois de vérité. Est-ce la peine de dire aux fleurs :

Jonquilles, tubéreuses,
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses:
Les médisants ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le printemps fait naître entre Zéphire et vous.

On ne sait pas trop comment *les fleurs vivent heureuses,* mais on sait trop que *la médisance* et *la jalousie* ne les *gênent* point. La poésie, qui anime tout, peut parler métaphoriquement des amours de Zéphire et des Fleurs; la Fable, qui

donne un langage à tous les êtres, peut faire parler une rose. Mais je doute qu'une idylle morale, la plus modeste de toutes les poésies, puisse être entièrement fondée sur le parallèle abusif du sort des fleurs et du nôtre ; je doute qu'on puisse leur dire :

Jamais trop de délicatesse
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs,
Que loin de vous il folâtre sans cesse,
Vous ne ressentez pas la mortelle tristesse
Qui dévore les tendres cœurs,
Lorsque, plein d'une ardeur extrême,
On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empressement, ou s'engager ailleurs.

Indépendamment de la faiblesse de ce style, il y a même ici une sorte d'inconséquence. Si l'on suppose que les fleurs puissent être amoureuses, pourquoi, dans cette fiction donnée, ne seraient-elles pas jalouses ? Une fable allégorique où l'on représenterait la Rose se plaignant de l'inconstance de Zéphire, manquerait-elle de vraisemblance ? Enfin, pourquoi employer une trentaine de vers à entretenir les fleurs de la nécessité de mourir, attachée à la condition humaine ?

Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
Tristes réflexions ! inutiles souhaits !
Quand une fois nous cessons d'être,
Aimables fleurs, c'est pour jamais.

Ces quatre vers suffisaient de reste. Pourquoi ajouter :

Un redoutable instant nous détruit sans *réserve;*
On ne voit au-delà qu'un obscur avenir :
A peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.
Nous entrons pour toujours dans un profond repos,
D'où nous a tirés la nature ;
Dans cette affreuse nuit *qui confond les héros*
Avec le lâche et le parjure,
Et dont les fiers Destins, par de cruelles lois,
Ne laissent sortir qu'une fois.

Qu'importe aux fleurs que le *lâche* soit confondu avec le *héros?* On ne voit pas même l'à-propos de ces lieux communs si usés, et qu'on peut adresser à tout autre objet qu'aux jonquilles.

Mais hélas! pour vouloir revivre,
La vie est-elle un bien si doux?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre?
Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soins et de peines.
Pour qui connaît les misères humaines,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs.
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins,
Et nous ne vous portons envie
Que par où nous devons vous envier le moins.

On n'aperçoit ni le but ni le mérite de ces réflexions si communes, en vers si flasques et si rampants. Il n'y a de bon dans cette idylle que le commencement :

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins !
Souvent un jour commence et finit vos destins,
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.

L'idylle *du ruisseau*, quoiqu'un peu plus soutenue par la diction, n'est pas moins défectueuse dans le choix et le rapport des idées.

Vous vous abandonnez *sans remords*, *sans terreur*,
A votre pente naturelle.
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.

Point de loi ne la rend n'est nullement français. Mais d'ailleurs je ne comprends pas qu'on dise à un ruisseau qu'il n'a *ni remords ni terreur.*

La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur.

Qu'est-ce que *la vieillesse* d'un ruisseau?

Mille et mille poissons dans votre sein nourris
Ne vous attirent point *de chagrins, de mépris.*

Vraiment, je le crois bien. Ces vers, dont il est assez difficile de deviner l'application, portent-ils sur le contraste implicite de la maternité, qui, avec le temps, détruit dans les femmes la beauté qu'elle a d'abord rendue plus intéressante?

Mais ce contraste n'est-il pas excessivement forcé?

Avec tant de bonheur, d'où vient votre *murmure*?

Passons *le bonheur* des ruisseaux, que je n'entends pas plus que celui des fleurs : n'est-ce pas trop jouer sur le mot de *murmure?* Ce mot, pris dans le sens moral, peut-il s'appliquer à un ruisseau? Toutes les idées de la poésie pastorale doivent être simples et naturelles, et l'on ne trouvera dans les anciens qui s'y sont exercés aucun exemple de cette recherche.

De tant de passions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble et la douleur.

Pourquoi faut-il qu'un ruisseau *apprenne cela?* Sont-ce *les passions que nourrit notre cœur* que l'auteur oppose aux *poissons nourris* dans les eaux? En ce cas, l'opposition des poissons aux passions ne vaut pas mieux que celle des poissons aux enfants. L'imagination se prête davantage à la comparaison qui suit :

Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles.
Lorsque les ordres absolus
De l'Être indépendant qui gouverne le monde
Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde,
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose;
Dans votre sein il cherche à s'abymer :
Vous et lui, jusques à la mer,
Vous n'êtes qu'une même chose.

Ces vers sont trop peu différents de la prose, mais il y a de l'intérêt dans la pensée. En voici une autre qui est ingénieuse et agréable.

Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchise.
On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
La bizarre nature a mise.
Aucun défaut ne s'y déguise:
Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous.

Ce dernier vers est très-joli, et la fin de la pièce se rapporte très-bien au commencement. L'auteur a dit :

Ruisseau, nous paraissons avoir un même sort:
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort.

Elle dit en finissant :

Courez, ruisseaux, courez, fuyez-nous, reportez
Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez,
Tandis que, pour remplir la dure destinée
Où nous sommes assujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée,
Que le hasard nous a donnée,
Dans le sein du néant dont nous sommes sortis.

Cette connexion d'idées relatives devrait se faire sentir dans toute la pièce, puisqu'elle en est le fondement. C'est un des avantages de l'idylle des *Oiseaux* et de celle des *Moutons*, les deux meilleures de l'auteur. Celle-ci a plus de douceur

et de grace; l'autre a peut-être un peu plus de poésie.

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais;
Les prés font éclater les couleurs les plus vives,
Et dans leurs humides palais
L'hiver ne retient plus les Naïades captives;
Les bergers, accordant leur musette à leur voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante;
Mille et mille oiseaux à la fois,
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois;
Où brillaient les glaçons, on voit naître des roses.
Quel dieu chasse l'horreur qui régnait dans ces lieux?
Quel dieu les embellit? Le plus petit des dieux
Fait seul tant de métamorphoses!
Il fournit au printemps tout ce qu'il a d'appas.
Si l'Amour ne s'en mêlait pas,
On verrait périr toutes choses.
Il est l'ame de l'univers:
Comme il triomphe des hivers
Qui désolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs.
L'indifférence est pour les cœurs
Ce que l'hiver est pour la terre.

Cette description du printemps est ce que madame Deshoulières a écrit de plus poétique, et la poésie n'a que le degré de force qui convient à l'idylle. Les réflexions sont analogues au genre, et le reste de la pièce est du même ton. Celle des *Moutons* est encore supérieure, puisqu'elle a un

14.

charme qui l'a gravée dans la mémoire des amateurs. C'est là son plus grand éloge, et il me dispense d'en dire davantage. Il faut joindre à ces deux jolies idylles celle de *l'Hiver*, qui, sans les valoir, est pourtant au nombre des bonnes pièces de l'auteur. Mais celles du *Tombeau* et de la *Solitude*, qui ne sont que des moralités vagues, ne peuvent leur être comparées ni pour les pensées ni pour le style. On peut les joindre aux *Fleurs* et au *Ruisseau*. Ainsi de sept idylles qui nous restent de madame Deshoulières, il y en a trois qui sont des titres pour sa mémoire. Il me semble qu'on peut y ajouter une églogue qu'on est surpris de ne pas trouver dans le choix qu'ont fait des poésies de Deshoulières les éditeurs des *Annales poétiques*.

La terre fatiguée, impuissante, *inutile*,
Préparait à l'hiver un triomphe facile.
Le soleil sans éclat, précipitant son cours,
Rendait déja les nuits plus longues que les jours;
Quand la bergère Iris, de mille appas ornée,
Et, malgré tant d'appas, amante infortunée,
Regardant les buissons à demi dépouillés :
Vous que mes pleurs, dit-elle, ont tant de fois mouillés,
De l'automne en courroux ressentez les outrages.
Tombez, feuilles, tombez, vous dont les noirs ombrages
Des plaisirs de Tyrcis faisaient la sûreté,
Et payez le chagrin que vous m'avez coûté.
Lieux toujours opposés au bonheur de ma vie,
C'est ici qu'à l'amour je me suis asservie.

Ici j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses lois :
Ici j'ai soupiré pour la première fois.
Mais, tandis que pour lui je craignais mes faiblesses,
Il appelait son chien, l'accablait de caresses.
Du désordre où j'étais, loin de se prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir.
Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette;
Il m'offrit de chanter un air sur sa musette.
Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant,
Pour reprendre sa force, un troupeau languissant;
Ce que fait le soleil des brouillards qu'il attire.
N'avait-il rien, hélas! de plus doux à me dire?

Ces vers ont, si je ne me trompe, tous les caractères du style bucolique, la naïveté des sentiments, la douceur de la diction, et le choix des détails analogues. La suite y répond, malgré quelques fautes; et de cette églogue, des trois idylles que j'ai préférées aux autres, et des vers adressés à ses enfants, *Dans ces prés fleuris*, je composerais la couronne poétique et pastorale de madame Deshoulières.

Dans ses autres poésies, on peut distinguer les vers à M. Caze pour sa fête, *On dit que je ne suis pas bête ;* le rondeau qui commence par ces mots, *Entre deux draps ;* et quelques-unes de ses stances morales, celles-ci, par exemple :

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse.
Il est bon de jouer un peu;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,

N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges!
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours!
Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours
En des égarements étranges.
L'amour-propre est, hélas! le plus sot des amours:
Cependant des erreurs elle est la plus commune.
Quelque puissant qu'on soit, en richesse, en crédit,
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

Les deux derniers vers de chacune de ces stances ont ce mérite d'une vérité frappante, exprimée avec une précision ingénieuse, qui fait les proverbes des hommes instruits.

On a reproché avec raison à Fontenelle d'avoir dans ses églogues trop peu de cette simplicité qui sied aux amours champêtres, et de cette élégance que le talent poétique sait unir à la simplicité. On voudrait qu'il mît à mieux faire ses vers tout le soin qu'il emploie à donner de l'esprit à ses bergers; qu'il songeât plus à flatter l'oreille par des sons gracieux, et moins à nous éblouir de la finesse de

ses pensées. Ses bergers en savent trop en amour, et il en sait trop peu en poésie. On est également blessé, et du prosaïsme de ses vers, et du raffinement de ses idées.

Moi qui fus toujours rigoureuse,
Je ne l'étais presque plus que *par art*,
Qu'afin de redoubler son ardeur amoureuse.
Puisqu'il m'a dû quitter, ciel! que je suis heureuse
Qu'il ne m'ait pas *quittée un peu plus tard!*
Encore quelques soins, il n'était plus possible
Que mon cœur ne se rendît pas.
J'en eusse été touchée, et maintenant, hélas!
Ce cœur regretterait d'avoir été sensible.
J'éprouverais mille chagrins jaloux.
Quel péril j'ai couru! cependant, abusée
Par des *commencements* trop doux,
Je ne soupçonnais pas que *j'y fusse exposée.*
Je tremble encore en songeant aujourd'hui
Que j'ai pensé dire à Mirtile
La chanson que je fis pour lui,
Quoiqu'à faire des vers je ne sois pas habile.
La crainte que j'avais qu'elle ne fût pas bien, etc.

Sont-ce là des vers ou de la prose rimée? C'est le cas de se rappeler la plaisanterie de Voltaire, à qui Fontenelle reprochait d'avoir mis trop de poésie dans son *OEdipe*: *Cela se peut bien, et pour m'en corriger, je vais relire vos pastorales.*

De la voix de Daphné que *le doux son me touche!*
Je ne peux plus souffrir *les hôtes de ces bois.*

On sent aller au cœur *ce qui sort de sa bouche.*
O dieux! et j'entendrais, J'aime, de cette voix!

On ne peut guère parler de tendresse en plus mauvais vers. Un hémistiche aussi dur que le *doux son me touche*, pour exprimer la douceur de la voix! cette étrange expression, *ce qui sort de sa bouche*, pour dire ses paroles! cette chute si plate à la fin d'un vers passionné, *de cette voix! les hôtes de ces bois*, quand il faut spécifier le chant des oiseaux! Que de fautes en quatre vers!

J'aimais, et j'ai parlé. Mes hommages, mes soins
Paraissent plaire assez: moi-même, je plais moins.
Elle n'aime de moi que cette ardeur parfaite
Qu'à quelque autre en secret peut-être elle souhaite.
Qu'ai-je dit? quel soupçon! puisse-t-il l'offenser!
Mais de mon ame au moins tâchons à le chasser.
Enfin dè ses mépris je ne viens point me plaindre;
Mais, hélas! pour son cœur elle n'a rien à craindre.
Sa tranquille bonté regarde sans danger
Un trouble qu'elle cause et ne peut partager.
On fléchit les rigueurs, on désarme la haine;
Mais comment surmonter la douceur inhumaine?

Tout cela n'est-il pas beaucoup trop subtil pour des amants de village? Adraste veut convaincre Hylas que Climène aime Ligdamis.

Nous étions l'autre jour, sous l'orme de Silène,
Une assez *grosse troupe* où se trouva Climène.
On loua Ligdamis, chacun en dit du bien:
Prends bien garde, berger, seule elle n'en dit rien.

Dès que d'un tel discours *on eut fait l'ouverture*,
Elle se détourna, *rajustant sa coiffure*,
Où je ne voyais rien *qui fût à rajuster*,
Et feignit cependant de ne pas écouter.

Une soubrette de comédie ne penserait pas plus finement, et s'exprimerait en vers plus soignés. Hylas répond, *Je me rends;* et Adraste reprend avec ironie :

Je remporte une grande victoire!
Une belle est sensible, et tu veux bien le croire.

Ce langage est plutôt d'un petit-maître que d'un berger : les vrais bergers ne parlent pas si légèrement des belles. Il est vrai que les bergères de Fontenelle sont quelquefois un peu coquettes, et il faut bien qu'elles le soient, puisque leurs amants sont si habiles. Florise donne à Silvie des leçons de la coquetterie la plus savante :

J'évite de n'avoir qu'une même conduite :
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal;
Je le prends à danser deux ou trois fois de suite,
Mais après je prends son rival.

De ces défauts, qui dominent trop dans les églogues de Fontenelle, il ne s'ensuit pas qu'elles ne méritent aucune estime. Plusieurs se lisent avec plaisir, particulièrement la première, la neuvième et la dixième. Dans les autres, il a une délicatesse spirituelle qui peut plaire, pourvu qu'on oublie que la scène est au village, et qu'on fasse souvent grace à la versification. Mais dans

les trois que je cite, il nous ramène de temps en temps à un ton plus vrai, et saisit dans l'amour des nuances qui ne s'éloignent point des couleurs locales. Alcandre, dont la maîtresse est absente pendant qu'on célèbre une fête au hameau, s'exprime ainsi, seul et à l'écart.

Quels jours! quelle tristesse! et l'on pense à des fêtes!
On danse en ce hameau! Que je me tiens heureux
D'être ici solitaire, éloigné de ces jeux!
Et qu'y ferais-je? Quoi! je pourrais voir Doride,
De louanges toujours et de douceurs avide,
Et Madonte, qui croit qu'Iris ne la vaut pas,
Et Stelle, qui jamais n'a loué ses appas,
Y briller en sa place, y triompher de joie!
Goûtez bien le bonheur que le sort vous envoie,
Bergères, jouissez de mille vœux offerts:
Dans l'absence d'Iris les moments vous sont chers.
Qu'elle eût orné ces jeux! *que d'yeux* tournés sur elle!
Et qu'on m'eût rendu fier en la trouvant si belle!
Elle eût mis cet habit qu'elle-même a filé,
Chef-d'œuvre de ses doigts qu'on n'a point égalé.
Souvent, à cet ouvrage un peu trop attachée,
Il semblait de mon chant qu'elle fût moins touchée.
Il est vrai cependant que, pour mieux m'écouter,
La belle quelquefois voulait bien le quitter.
Elle aurait mis en nœuds sa longue chevelure;
La jonquille à ces nœuds eût servi de parure.
Elle est jaune, Iris brune: et sans doute l'emploi
De cueillir cette fleur ne regardait que moi.
Peut-être dans ces jeux elle eût bien voulu prendre
Le moment d'un regard mystérieux et tendre

Qu'avec un air timide elle m'eût adressé;
Et de tous mes tourments j'étais récompensé.
Peut-être qu'à l'écart, si je l'eusse trouvée,
D'une troupe jalouse un peu moins observée,
Elle m'eût en fuyant dit quelques mots tout bas
Avec sa douce voix et son doux embarras, etc.

Ces deux derniers vers sont d'une ingénuité amoureuse, et tout ce morceau respire la tendresse pastorale. Mais cette églogue, qui ne contient que les plaintes d'Alcandre sur une absence, finit un peu froidement; et peut-être eût-il fallu quelque incident qui la terminât, car il faut toujours une espèce d'action dans toute poésie qui se rapproche de la forme dramatique.

Lisidas, dans la seconde églogue, parle de l'indifférente Silvanire :

Souvent contre l'Amour, même contre sa mère,
Contre *l'aimable troupe* adorée *en* Cythère,
Elle tient des discours offensants et hardis:
Je serais bien fâché de les avoir redits.

Ce dernier vers est un de ces traits propres à l'églogue : on les compte chez Fontenelle. Dans la dernière, qui est la plus jolie après celle d'Ismène, Iris dit à son amant, en lui parlant de deux bergères qu'elle soupçonne d'infidélité :

Croyez-vous que, pour être et fidèle et sincère,
On en trouve toujours *autant* dans sa bergère?
Damon y gagnerait : nous sommes tous témoins
Combien à Timarette il a rendu de soins.

L'autre jour cependant elle vint *par derrière*
Au fier et beau Thamire ôter sa panetière.
Damon était présent ; elle ne lui dit rien.
Pour moi, de leurs amours je n'augurai pas bien.
Ces tours-là ne se font qu'au berger que l'on aime ;
Vous vous plaindriez bien, si j'en usais de même.
On croit que Lisidor a lieu d'être content :
J'ai vu pourtant Alphise, elle qui l'aime tant,
A qui Daphnis mettait ses longs cheveux en tresse.
La belle avait un air de langueur, *de paresse.*
Au contraire, Daphnis, d'un air vif, animé
S'acquittait d'un emploi dont il était charmé.
Alphise en ce moment rougit d'être surprise,
Et je rougis aussi d'avoir surpris Alphise.

Il y a bien ici quelque finesse, mais pas trop, même pour une bergère ; il n'y en a que ce que l'amour apprend à tout le monde. Si Fontenelle n'allait jamais au-delà, il n'y aurait rien à lui dire, si ce n'est que, dans ce cas même, il ne faut pas que des églogues roulent toutes sur des sujets de galanterie : il en résulte une couleur trop uniforme, et c'est encore un défaut.

Celle qui passe pour la meilleure de toutes a pour titre *Ismène.* On a retenu le refrain des couplets qui la partagent :

Mais n'ayons point d'amour : il est trop dangereux ;

et ce refrain est toujours bien amené. Elle ne manque pas d'élégance, et l'idée en est ingénieuse. Il est vrai qu'elle forme une espèce de

scène adroitement conduite, et qui pourrait se passer à la ville peut-être mieux qu'au village; mais les détails se rapprochent assez du ton pastoral. Elle n'est pas longue, et aujourd'hui les églogues sont si peu lues, qu'on me pardonnera, je crois, de la rapporter.

Sur la fin d'un beau jour, au bord d'une fontaine,
Corilas, sans témoins, entretenait Ismène.
Elle aimait en secret, et souvent Corilas
Se plaignait de rigueurs qu'on ne lui marquait pas.
Soyez content de moi, lui disait la bergère :
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire.
J'aime avec passion les airs que vous chantez;
J'aime à garder les fleurs que vous me présentez.
Si vous avez écrit mon nom sur quelque hêtre,
Aux traits de votre main j'aime à vous reconnaître.
Pourriez-vous bien encor ne pas vous croire heureux?
Mais n'ayons point d'amour : il est trop dangereux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre
Que ne serait l'amour que vous pourriez prétendre.
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens;
Vos troupeaux me seront aussi chers que les miens.
Si de vos fruits pour moi vous cueillez les prémices,
Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices.
Notre amitié peut-être aura l'air amoureux;
Mais n'ayons point d'amour : il est trop dangereux.

Dieux! disait le berger, quelle est ma récompense?
Vous ne me marquerez aucune préférence.
Avec cette amitié dont vous flattez mes maux,

Vous vous plairez encore au chant de mes rivaux.
Je ne connais que trop votre humeur complaisante:
Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchante,
Et ces vifs agréments, et ces souris flatteurs
Que devraient ignorer tous les autres pasteurs.
Ah! plutôt mille fois.... Non, non, répondait-elle,
Ismène à vos yeux seuls voudra paraître belle.
Ces légers agréments que vous m'avez trouvés,
Ces obligeants souris vous seront réservés.
Je n'écouterai point sans contrainte et sans peine
Les chants de vos rivaux, fussent-ils pleins d'Ismène.
Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux.
Mais n'ayons point d'amour : il est trop dangereux.

Eh bien! reprenait-il, ce sera mon partage
D'avoir sur mes rivaux quelque faible avantage.
Vous savez que leurs cœurs vous sont moins assurés
Moins acquis que le mien, et vous me préférez;
Toute autre l'aurait fait: mais enfin, dans l'absence,
Vous n'aurez de me voir aucune impatience.
Tout vous pourra fournir un assez doux emploi,
Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi.
Vous me connaissez mal, ou vous feignez peut-être,
Dit-elle tendrement, de ne me pas connaître.
Croyez-moi, Corilas, je n'ai pas le bonheur
De regretter si peu ce qui flatte mon cœur.
Vous partîtes d'ici quand la moisson fut faite;
Et qui ne s'aperçut que j'étais inquiète?
La jalouse Doris, pour me le reprocher,
Parmi trente pasteurs vint exprès me chercher.
Que j'en sentis contre elle une vive colère!
On vous l'a raconté : n'en faites point mystère.

Je sais combien l'absence est un temps rigoureux.
Mais n'ayons point d'amour : il est trop dangereux.

Qu'aurait dit davantage une bergère amante?
Le mot d'amour manquait : Ismène était contente.
A peine le berger en espérait-il tant;
Mais, sans le mot d'amour, il n'était pas content.
Enfin, pour obtenir ce mot qu'on lui refuse,
Il songe à se servir d'une innocente ruse.
Il faut vous obéir, Ismène, et, dès ce jour,
Dit-il en soupirant, ne parler plus d'amour.
Puisqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,
A la simple amitié mon cœur va se réduire.
Mais la jeune Doris, vous n'en sauriez douter,
Si j'étais son amant, voudrait bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois : Corilas, quitte Ismène;
Viens ici, Corilas, qu'un doux espoir t'amène.
Mais les yeux les plus beaux m'appelaient vainement,
J'aimais Ismène alors comme un fidèle amant.
Maintenant cet amour que votre cœur rejette,
Ces soins trop empressés, cette ardeur inquiète,
Je les porte à Doris, et je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien? Ismène, à ce langage,
Demeurait interdite, et changeait de visage.
Pour cacher sa rougeur, elle voulut en vain
Se servir avec art d'un voile ou de sa main;
Elle n'empêcha point son trouble de paraître.
Eh! quels charmes alors le berger vit-il naître?
Corilas, lui dit-elle en détournant les yeux,
Nous devions fuir l'amour, et c'eût été le mieux.
Mais, puisque l'amitié vous paraît trop paisible,

Qu'à moins que d'être amant, vous êtes insensible,
Que la fidélité n'est chez vous qu'à ce prix,
Je m'expose à l'amour, et n'aimez point Doris.

Parmi les poésies mêlées de Fontenelle, qui sont presque toutes mauvaises, on trouve trois pièces qui méritent d'être conservées, *le Portrait de Clarice, le sonnet de Daphné*, et cet *apologue de l'Amour et de l'Honneur*, qui est peut-être la plus ingénieuse de ses pièces détachées.

Dans l'âge d'or, que l'on nous vante tant.
Où l'on aimait sans lois et sans contrainte,
On croit qu'Amour eut un règne éclatant.
C'est une erreur : il fut si peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte :
J'ai des sujets, mais ils sont trop soumis,
Dit-il; je règne, et je n'ai point de gloire.
J'aimerais mieux dompter des ennemis.
Je ne veux plus d'empire sans victoire.
A ce discours, Jupin rêve et produit
L'austère Honneur, épouvantail des belles,
Rival d'Amour, et chef de ses rebelles,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.
L'enfant mutin le considère en face,
De près, de loin; et puis, faisant un saut,
Père des dieux, dit-il, je te rends grace;
Tu m'as fait là le monstre qu'il me faut.

J'ai rapporté ailleurs *le sonnet de Daphné;* voici *le Portrait de Clarice :*

J'espère que Vénus ne s'en fâchera pas;
Assez peu de beautés m'ont paru redoutables.

Je ne suis pas des plus aimables,
Mais je suis des plus délicats.
J'étais dans l'âge où règne la tendresse,
Et mon cœur n'était point touché.
Quelle honte! il fallait justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'était reproché.
Je disais quelquefois : Qu'on me trouve un visage
Par la simple nature uniquement paré,
Dont la douceur soit vive, et dont l'air vif soit sage,
Qui ne promette rien, et qui pourtant engage :
Qu'on me le trouve, et j'aimerai.
Ce qui serait encor bien nécessaire,
Ce serait un esprit qui pensât finement
Et qui crût être un esprit ordinaire,
Timide sans sujet, et par-là plus charmant;
Qui ne pût se montrer ni se cacher sans plaire :
Qu'on me le trouve, et je deviens amant.
On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former :
Comme en aimant je prétends estimer,
Je voudrais bien encore un cœur plein de droiture;
Vertueux sans rien réprimer,
Qui n'eût pas besoin de s'armer
D'une sagesse austère et dure,
Et qui de l'ardeur la plus pure
Se pût une fois enflammer :
Qu'on me le trouve, et je promets d'aimer.
Par ces conditions j'effrayais tout le monde :
Chacun me promettait une paix si profonde,
Que j'en serais moi-même embarrassé.
Je ne voyais point de bergère
Qui, d'un air un peu courroucé,

Ne m'envoyât à ma chimère.
Je ne sais cependant comment l'Amour a fait:
Il faut qu'il ait long-temps médité son projet;
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits:
Je crois pour moi qu'il me l'a faite exprès.
Oh! que l'Amour a de malice!

Ces trois pièces valent mieux que la plupart de celles de plusieurs poëtes qui ont conservé jusqu'à nos jours la réputation d'écrivains agréables, tels que La Fare, Charleval, Lainez, Ferrand, Pavillon, Regnier-Desmarets, et quelques autres, distingués comme eux en différents genres de poésie légère, et dont pourtant il ne reste dans la mémoire des connaisseurs qu'un très-petit nombre de morceaux choisis. Les madrigaux de La Sablière sont d'une galanterie aimable, et ont même quelquefois l'expression de la sensibilité. Mais Chaulieu a passé de bien loin tous ces écrivains: il est le seul qui ait conservé un rang dans un genre où tous ceux qui s'y étaient exercés comme lui sont depuis long-temps confondus pêle-mêle, et comme entièrement éclipsés par la prodigieuse supériorité de Voltaire, qui, de l'aveu même de l'envie, ne permet aucune comparaison. Chaulieu du moins, malgré la distance où il est resté, est encore et sera toujours lu. Ce n'est pas un écrivain du premier ordre, et ce même Voltaire l'a très-bien apprécié dans le *Temple du Goût*, en l'appelant le premier des poëtes né-

gligés. Mais c'est un génie original, un de ces hommes favorisés de la nature, et qu'elle avait réunis en foule pour la gloire du siècle de Louis XIV. Il était né poëte, et sa poésie a un caractère marqué : c'était un mélange heureux d'une philosophie douce et paisible, et d'une imagination riante. Il écrit de verve, et tous ses écrits sont des épanchements de son ame. On y voit les négligences d'un esprit paresseux, mais en même temps le bon goût d'un esprit délicat, qui ne tombe jamais dans cette affectation, premier attribut des siècles de décadence. Il a de l'harmonie, et ses vers entrent doucement dans l'oreille et dans le cœur. Quel charme dans les stances sur *la Solitude de Fontenay*, sur *la Retraite*, sur sa *Goutte!* Son ode sur *l'Inconstance* est la chanson du plaisir et de la gaieté. Il a même des morceaux d'une poésie riche et brillante. Mais ce qui domine sur-tout dans ses écrits, c'est la morale épicurienne et le goût de la volupté. Les plaisirs dont il jouit ou qu'il regrette sont presque toujours le sujet de ses vers. Il a très-bonne grace à nous en parler, parce qu'il les sent; mais malheur à qui n'en parle que pour paraître en avoir! Ses madrigaux sont pleins de grace. Il tourne fort bien l'épigramme. Et, si l'on peut retrancher sans regret quelques-unes de ses poésies, qui n'aimerait mieux avoir fait une douzaine de ces pièces pleines de sentiment et de philosophie que des volumes entiers de ces

poésies, aujourd'hui si communes, dont les auteurs semblent trop persuadés que quelques jolis vers peuvent dédommager d'un long verbiage ou d'un jargon précieux et maniéré?

Voltaire a dit avec raison qu'il n'y avait point de peuple qui eût un aussi grand nombre de jolies chansons que le peuple français; et cela doit être, s'il est vrai qu'il n'y en a pas de plus gai. Cette gaieté a été sur-tout satirique ou galante. Quant à la satire, les couplets qu'elle a dictés sont par-tout : on les trouvera particulièrement dans un recueil en quatre volumes, publié de nos jours, où l'on a imaginé de rappeler et de caractériser les évènements et les personnages du dernier siècle par les chansons dont ils ont été le sujet. Cette idée est prise dans le caractère français : on n'aurait pas imaginé chez les Romains, ni même chez les Athéniens, aussi légers que les Romains étaient sérieux, de trouver leur histoire dans leurs chansons. Celles d'Horace et d'Anacréon n'ont pour objet que leurs plaisirs et leurs amours; et les guerres civiles et les proscriptions n'ont point été chez les anciens des sujets de vaudeville. Salvien, il est vrai, a dit des Germains, qu'ils consolaient leurs infortunes par des chansons (1); mais il ne fait entendre en aucune manière que ces chansons fussent des épigrammes; et la gravité, de tout temps naturelle aux

---

(1) *Cantilenis infortunia sua solantur.*

Germains, ne permet pas de le supposer. Chez nous, la Ligue et la Fronde firent éclore des milliers de satires en chansons, et la plupart de celles qui nous restent de cette folle guerre de la Fronde sont pleines d'un sel qu'on appellerait le sel français, si nous étions des anciens; car notre vaudeville est vraiment national, et d'une tournure qu'on ne retrouverait pas ailleurs. Le refrain le plus commun, le dicton le plus trivial a souvent fourni les traits les plus heureux. Ceux des chansons du temps de Louis XIV ont plus de finesse et de grace que ceux de la Fronde, et le sel en est moins âcre. Mais quoi de plus gai, par exemple, que ce couplet contre Villeroi, sur le refrain si connu, *Vendôme*, *Vendôme?*

Villeroi,
Villeroi,
A fort bien servi le roi....
Guillaume, Guillaume.

Y a-t-il une rencontre plus heureuse, et une chute plus inattendue et plus plaisante! Et cet autre sur le même général, fait prisonnier dans Crémone :

Palsambleu, la nouvelle est bonne,
Et notre bonheur sans égal :
Nous avons recouvré Crémone,
Et perdu notre général.

Ce tour d'esprit est toujours le même en France, et n'a rien perdu de nos jours : témoin ce cou-

plet sur la déroute de Rosbach, si prompte et si imprévue; et c'est encore ici la parodie d'un refrain populaire très-bien appliqué; c'est le général qui parle :

Mardi, mercredi, jeudi,
Sont trois jours de la semaine :
Je m'assemblai le mardi;
Mercredi, je fus en plaine;
Je fus battu le jeudi.
Mardi, mercredi, etc.

En un mot, on peut assurer qu'il n'y a pas eu en France un seul évènement public, de quelque nature qu'il fût, qui n'ait été la matière d'un couplet; et le Français est le peuple chansonnier par excellence. Il n'y a dans toute son histoire qu'une seule époque où il n'ait pas chansonné; c'est celle de *la terreur;* mais aussi ce n'est pas une époque humaine, puisque ni les bourreaux ni les victimes n'ont été des hommes; et dès qu'on a cessé d'égorger, le Français a recommencé à chanter.

Il est à remarquer que cette facilité à faire des chansons est une sorte d'esprit tellement générale, et pour ainsi dire endémique, que, dans cette multitude de jolis couplets de tout genre qui ont été retenus, le nom des auteurs a le plus souvent échappé à la mémoire. Tant de personnes en ont fait et peuvent en faire! Boileau accordait ce talent même à Linière. D'ailleurs les chansonniers de profession n'ont pas été renommés. Les

Haguenier, les Testu, les Vergier, et autres du même métier, ne sont pas ceux qui brillent dans nos recueils; et nos chansons les mieux faites sont de ces bonnes fortunes de société que tout homme d'esprit peut avoir; et beaucoup en ont eu de cette sorte.

La chanson galante et amoureuse avait, dans le dernièr siècle, plus de simplicité, de sentiment et de grace; elle a eu dans le nôtre plus d'esprit et de tournure. Je ne sais si l'on pourrait citer une chanson de ce siècle aussi tendre et aussi naïve que celle-ci :

De mon berger volage
J'entends le flageolet;
De ce nouvel hommage
Je ne suis plus l'objet.
Je l'entends qui fredonne
Pour une autre que moi.
Hélas! que j'étais bonne
De lui donner ma foi!

Autrefois l'infidèle
Faisait dire à l'écho
Que j'étais la plus belle
Des filles du hameau;
Que j'étais sa bergère;
Qu'il était mon berger;
Que je serais légère
Sans qu'il devînt léger.

Un jour (c'était ma fête)
Il vint de grand matin.
De fleurs ornant ma tête,
Il plaignait son destin.
Il dit : Veux-tu cruelle,
Jouir de mes tourments?
Je dis : Sois-moi fidèle,
Et laisse faire au temps.

Le printemps qui vit naître
Ses volages ardeurs,
Les a vu disparaître
Aussitôt que les fleurs.
Mais, s'il ramène à Flore
Les inconstants Zéphyrs,
Ne pourrait-il encore
Ramener ses désirs?

Il y a dans cette chanson une scène, une conversation et un tableau; et comme tout est précis, quoique tout soit si loin de la sécheresse! Le troisième couplet sur-tout est charmant, et la chanson entière est un modèle en ce genre.

Je citerai encore un couplet très-bien fait et beaucoup moins connu. L'idée en est très-ingénieuse, et la tournure intéressante. Il est de madame de Murat.

Faut-il être tant volage?
Ai-je dit au doux plaisir.
Tu nous fuis, las! quel dommage!
Dès qu'on a cru te saisir.

Ce plaisir tant regrettable
Me répond : Rends grace aux dieux :
S'ils m'avaient fait plus durable,
Ils m'auraient gardé pour eux.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

ÉLOQUENCE, HISTOIRE, PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE, ETC.

CHAPITRE PREMIER.

Éloquence.

SECTION PREMIÈRE.

De l'Éloquence du barreau.

L'ÉLOQUENCE, sous Louis XIV, prit un essor aussi haut que la poésie, mais non pas, comme la poésie, dans tous les genres : elle ne triompha que dans la chaire : ceux qui s'y distinguèrent ont conservé une réputation immortelle : celle des orateurs du barreau a passé avec eux. Ce n'est pas que les deux plus célèbres, Lemaître et Patru, ne méritassent, par rapport à leurs contemporains, le rang qu'ils occupaient. Tous deux eurent assez de talent pour l'emporter de beaucoup sur les autres ; mais tous deux étaient encore loin de ce bon goût qui est de tous les temps, et qui fait vivre les productions de l'esprit. Ils connaissaient la théorie du combat judiciaire ; ils savaient appliquer les lois et établir des moyens ; ils ne manquent point de force dans les raisonnements, ni

même quelquefois de véhémence et de pathétique : mais ces bonnes qualités sont habituellement corrompues par le mélange des vices essentiels dont le barreau était depuis long-temps infecté, et dont ils ne le corrigèrent pas. Ils ne surent point se mettre au-dessus de cette mode ridiculement impérieuse, qui obligeait tout avocat, sous peine de paraître dénué d'esprit et de science, à faire d'un plaidoyer un recueil indigeste d'érudition sacrée et profane, toujours d'autant plus applaudie, qu'elle était plus étrangère au sujet. On a peine à concevoir comment un Lemaître, de l'école de Port-Royal, un Patru, ami de Boileau, ne sentaient pas que rien n'était plus déplacé, plus contraire à la nature des objets qu'ils traitaient, au sérieux des discussions juridiques, à la gravité des tribunaux, que ce débordement de citations gratuites, tirées des poëtes et des philosophes de l'antiquité, des prophètes, de l'Ancien et du Nouveau Testament, des Pères de l'Église; que ces comparaisons de rhéteur tirées du soleil, de la lune et des montagnes, et cette foule de subtilités inutilement ingénieuses, toutes choses qui ne tiennent qu'à la prétention de montrer de l'esprit et de la science, prétention futile par elle-même, et qui l'est encore bien plus dans des matières aussi graves que le jugement d'un procès et le sort d'un accusé. Ce n'est pas dans Cicéron et dans Désmosthènes qu'ils avaient appris à écrire et à plaider de cette manière; ces

maîtres de l'art se faisaient une loi de ne sortir jamais, ni de leur sujet, ni du ton qu'il comportait. Mais il faut reconnaître ici l'ascendant de l'exemple et le préjugé dominant. La manie de l'esprit et le faste de l'érudition, se confondant ensemble, formaient encore le fond de presque tous les ouvrages. Il importait peu sans doute, aux juges comme aux plaideurs, que Platon et Sénèque, saint Basile et saint Chrysostôme, eussent dit *élégamment* telle chose, eussent écrit telles ou telles pensées; mais il fallait faire voir qu'on les avait lus, et qu'on était capable de les faire intervenir à tout propos. Il fallait citer aussi l'histoire, et parler des Carthaginois et des Romains à propos des sœurs d'un hôpital ou des marguilliers d'une paroisse. En vain Racine, dont le goût excellent s'étendait sur tout, leur disait dans les *Plaideurs* :

Avocat, je prétends
Qu'Aristote n'a point d'autorité céans.

Avocat, il s'agit d'un chapon,
Et non point d'Aristote et de sa politique.

En vain, quand l'Intimé remontait au chaos des Grecs et à la naissance du monde, Racine lui disait par la bouche de Dandin,

Au fait, au fait, au fait,

la foule des harangeurs du Palais répondait, comme l'Intimé : Ce qui vous paraît inutile, *c'est le beau.*

C'est le laid, disait Racine avec Dandin; mais la coutume l'emportait, et les plaidoyers de Lemaître et de Patru, les deux coryphées du barreau, sont imprégnés de cette rouille de pédantisme et de faux esprit, au point qu'avec un mérite réel en quelques parties, ils ne peuvent plus être que consultés par ceux qui étudient la jurisprudence, et que d'ailleurs ils ne sont lus de personne.

Il y a pourtant quelque différence entre eux. Patru donne avec moins d'excès dans les abus dont je viens de parler : sa diction est en général plus pure et plus saine; il s'occupait beaucoup de la correction du langage, et il est un des premiers grammairiens qui ont contribué à l'épurer. C'est sous ce point de vue, plus important alors qu'il ne peut l'être aujourd'hui, que Despréaux l'a loué de bien *écrire;* mais nulle part il n'a loué son éloquence.

Je crois qu'au fond Lemaître en avait plus que lui, qu'il était plus orateur. Du moins, dans le petit nombre de causes intéressantes qui se trouvent parmi la multitude de leurs plaidoyers, il y en a deux où Lemaître me paraît avoir eu de beaux développements, de beaux mouvements d'éloquence judiciaire : d'abord une cause de séparation entre mari et femme; et sur-tout une cause très-singulière, où il défendait une fille que sa mère refusait de reconnaître.

D'un autre côté, Patru est un peu moins déclamateur; il a même quelquefois, dans de petites

affaires, la sagesse de ne vouloir pas être plus éloquent qu'il ne faut, sagesse infiniment rare alors, qui depuis le devint moins, et qui l'est redevenue aujourd'hui, en tout genre, autant que jamais. Mais aussi Patru tombe, plus que Lemaître, dans le style bas et dans les détails ignobles, que réprouvent également la délicatesse de notre langue et la dignité des tribunaux.

Les deux premiers plaidoyers de Lemaître offrent une particularité assez extraordinaire : il y soutient le pour et le contre dans la même cause. Il est vrai que le second plaidoyer, qui ne parut qu'après sa mort dans le Recueil de ses œuvres, ne fut qu'un jeu d'esprit et une sorte d'étude faite pour s'exercer. On peut le pardonner en faveur de l'intention et de la jeunesse de l'auteur; mais d'ailleurs, on voit avec peine qu'il se soit permis dans une cause réelle ce que les anciens ne se permettaient que dans des sujets fictifs. Dans ceux-ci, les faits étant donnés et convenus, l'élève ne s'exerçait qu'à balancer les moyens. Ici l'on souffre de voir l'orateur établir d'un côté des faits tout contraires à ceux qu'il affirmait de l'autre. Il s'agit en partie de savoir si un père a forcé sa fille de se faire religieuse : Lemaître le soutient dans le premier plaidoyer, et le nie formellement dans le second. Je n'aime point ce jeu d'esprit, d'où il résulte de part ou d'autre un mensonge. Dans un avocat, que les anciens définissaient *un homme de bien qui a le talent de la*

parole, c'est une mauvaise étude que celle qui contredit la première et la plus essentielle de toutes pour celui qui a bien connu tous les devoirs et toute la noblesse de sa profession; et cette première étude consiste à s'attacher inviolablement à la vérité, et à ne s'attacher à aucune cause qu'en raison de cette vérité. Je regarde comme une obligation indispensable dans un avocat, de ne se rendre le défenseur d'aucune cause dans les tribunaux qu'il ne s'en soit auparavant rendu le juge, autant qu'il est possible, au tribunal de sa conscience. Tout autre usage de l'éloquence judiciaire n'est qu'un jeu frivole, un trafic coupable, qui dégrade et souille un des plus beaux dons que l'homme ait reçus, puisqu'il ne lui a été départi que pour la défense de la justice, l'appui de l'innocence et le triomphe de la vérité. On dira que, s'il en était toujours ainsi, les mauvaises causes resteraient sans défenseur, et que les bonnes n'en auraient pas besoin. Ce ne serait pas, je crois, un grand mal; mais malheureusement cette conséquence est impossible. Qui ne voit que mon principe ne peut concerner que le très-petit nombre qui joint à la probité les talents et les lumières? Il y aura toujours des causes de reste pour ceux qui sont bornés ou peu délicats. L'homme supérieur ne peut craindre qu'une tentation, il est vrai, assez dangereuse, celle de briller d'autant plus dans une cause, qu'elle est plus difficile à sauver. Mais il y a une gloire bien plus relevée,

celle du talent qui ne veut briller qu'avec le grand jour de la vérité. Et quelle autorité n'acquerrait pas celui qui serait bien connu pour suivre toujours ce grand principe, qui se défendrait tout déguisement infidèle, qui puiserait sa force dans sa conviction, et dont la voix, au moment où elle s'élèverait dans le temple de la justice, serait comme un premier jugement !

Patru, dans une de ses lettres, s'efforce de prouver que le champ de l'éloquence, au temps où il vivait, était aussi étendu, aussi riche, aussi favorable pour les modernes, qu'il avait pu l'être pour les anciens. Il exagère, ce me semble : s'il eût dit seulement qu'il y avait, dans un siècle déja aussi avancé que le sien dans les arts de l'esprit, plus d'une route ouverte pour le vrai talent, et que, si plusieurs de ces routes n'avaient conduit à rien, c'était la faute des hommes, et non pas des choses, je serais entièrement de son avis. Dans le barreau, par exemple, il n'eût fallu qu'un meilleur goût pour produire des ouvrages qui eussent pu servir de modèle en ce genre, comme il y en eut vers le même temps dans celui de l'oraison funèbre. Mais ce goût même, qui, pour vaincre la corruption générale, ne pouvait appartenir qu'au talent le plus éminent, n'aurait pas encore fait disparaître la distance que devait mettre, entre le barreau de Rome et d'Athènes, et celui de Paris, la différence des gouvernements. Patru ne faisait donc aucune attention au degré

d'importance et d'intérêt que par-tout la chose publique peut donner à l'éloquence. Il ne songeait donc pas que la plupart des grandes causes plaidées par Cicéron étaient de grandes scènes représentées sur le premier théâtre du monde. A quoi pense-t-il quand il nous dit que, dans les plaidoyers de Gauthier et de Lemaître, *on trouvera de plus belles espèces de causes que dans Cicéron et Démosthènes ;* que le procès de ce dernier contre Eschine *était purement du genre didactique, si Eschine n'y eût pas joint l'accusation contre Démosthènes ?* Mais cette accusation était le fond du procès, l'objet principal d'Eschine ; et si Patru s'était souvenu de l'appareil et de la solennité de cette cause, plaidée devant l'élite de toute la Grèce, et où il s'agissait de l'intérêt de ses peuples, au lieu de nous dire, en nous citant une cause de son temps, aujourd'hui absolument oubliée, qu'*il n'y avait rien de pareil chez les anciens*, il serait convenu sans doute que cette lutte mémorable d'Eschine contre Démosthènes était, non-seulement par la célébrité des deux athlètes, mais par la nature même et les circonstances et dépendances de la cause, un des plus grands spectacles que, dans aucun siècle et chez aucun peuple, l'éloquence judiciaire eût pu donner au monde et à la postérité.

Ce qu'elle a produit de plus beau dans le dernier siècle n'appartient pas proprement au barreau, ne fut pas l'ouvrage d'un légiste, ni la

plaidoirie d'un avocat, ni même un mémoire juridique; ce fut le travail de l'amitié courageuse défendant un infortuné qui avait été puissant; ce fut le fruit d'un vrai talent oratoire animé par le zèle et le danger, et signalé dans une occasion éclatante. On voit bien que je veux parler du procès de Fouquet, et des défenses publiées en sa faveur par Pélisson, et adressées au roi. Voltaire les compare aux plaidoyers de Cicéron; et, au moment où Voltaire écrivait ce jugement, ces apologies de Fouquet étaient, sans contredit, tout ce que les modernes pouvaient en ce genre opposer aux anciens, et ce qui se rapprochait le plus de leur mérite. Ce n'est pas qu'elles soient encore tout-à-fait exemptes de cet abus des figures qui sent le déclamateur; qu'il n'y ait aussi quelques incorrections dans le langage, quelques défauts dans la diction, comme la longueur des phrases, l'embarras de quelques constructions, et la multiplicité des parenthèses: mais les beautés prédominent, et il n'y a plus ici de vices essentiels. Tout va au but, et rien ne sort du sujet. On y admire la noblesse du style, des sentiments et des idées, l'enchaînement des preuves, leur exposition lumineuse, la force des raisonnements, et l'art d'y mêler sans disparate une sorte d'ironie aussi convaincante que les raisons; l'adresse d'intéresser sans cesse la gloire du roi à l'absolution de l'accusé, de réclamer la justice de manière à ne renoncer jamais à la clémence, et de rejeter sur les

malheurs des temps et la nécessité des conjonctures ce qu'il n'est pas possible de justifier; une égale habileté à faire valoir tout ce qui peut servir l'accusé, tout ce qui peut rendre ses adversaires odieux, tout ce qui peut émouvoir ses juges; des détails de finance très-curieux par eux-mêmes, par les rapports qu'ils offrent avec l'étude de cette science, telle qu'elle est en nos jours, et par la nature des principes qui établissent un certain désordre comme inévitable, nécessaire, et même salutaire, dans les finances d'un grand empire. On y admire enfin des pensées sublimes, et des mouvements pathétiques, et principalement une péroraison adressée à Louis XIV, que je vais citer, quoiqu'un peu étendue, parce que ce seul morceau suffit pour confirmer tout ce que j'ai dit à la louange de Pélisson, et les reproches qu'on peut lui faire:

« Et vous, grand prince (car je ne puis m'empêcher de finir, ainsi que j'ai commencé, par votre Majesté même), c'est un dessein digne, sans doute, de sa grandeur, ce n'est pas un petit dessein que de réformer la France : il a été moins long et moins difficile à votre Majesté de vaincre l'Espagne. Qu'elle regarde de tous côtés : tout a besoin de sa main, mais d'une main douce, tendre, salutaire, qui ne tue point pour guérir, qui secoure, qui corrige et répare la nature sans la détruire. Nous sommes tous hommes, Sire, nous avons tous failli : nous avons tous désiré d'être

considérés dans le monde; nous avons vu que sans bien on ne l'était pas; il nous a semblé que sans *lui* toutes les portes nous étaient fermées, que sans *lui* nous ne pouvions pas même montrer notre talent et notre mérite, si Dieu nous en avait donné, non pas même servir votre Majesté, quelque zèle que nous eussions pour son service. Que n'aurions-nous pas fait pour ce bien, sans qui il nous était impossible de rien faire! Votre Majesté, Sire, vient de donner au monde un siècle nouveau, où ses exemples, plus que ses lois mêmes ni que ses châtiments, commencent à nous changer. Nous serons tous gens d'honneur pour être heureux, et nous courrons après la gloire comme nous courions après l'argent, mourant de honte si nous n'étions pas dignes sujets d'un si grand roi, par là véritablement, et après cette seconde formation de nos esprits et de nos mœurs, le père de tous ses peuples. Mais quant à notre conduite passée, Sire, que votre Majesté s'accommode, s'il lui plaît, à la faiblesse, à l'infirmité de ses enfants. Nous n'étions pas nés dans la république de Platon, ni même sous les premières lois d'Athènes écrites de sang, ni sous celles de Lacédémone, où l'argent et la politesse étaient un crime, mais dans la corruption des temps, dans le luxe inséparable de la prospérité des états, dans l'indulgence française, dans la plus douce des monarchies, non-seulement pleine de liberté, mais de licence. Il ne nous était pas

aisé de vaincre notre naissance et notre mauvaise éducation. Nous aimons tous votre Majesté : que rien ne nous rende auprès d'elle si odieux et si détestables, et que, s'empêchant de faillir comme si elle ne pardonnait jamais, elle pardonne néanmoins comme si elle faisait tous les jours des fautes. Et quant au particulier de qui j'ai entrepris la défense, particulier maintenant et des moindres et des plus faibles, *la colère de votre Majesté, Sire, s'emporterait-elle contre une feuille sèche que le vent emporte* (1)? car à qui appliquerait-on plus à propos ces paroles que disait autrefois à Dieu même *l'exemple* de la patience et de la misère, qu'à celui qui, par le courroux du ciel et de votre Majesté, s'est vu enlever en un seul jour, et comme d'un coup de foudre, biens, honneurs, réputation, serviteurs, famille, amis et santé, sans consolation et sans commerce qu'avec ceux qui viennent pour l'interroger et pour l'accuser? Encore que ces accusations soient incessamment aux oreilles de votre Majesté, et que ses défenses n'y soient qu'un moment; encore qu'on n'ose presque espérer qu'elle voie dans un si long discours ce qu'on peut dire pour lui sur ces abus des finances, sur ces millions, sur ces avances, sur ce droit de donner des commissaires, dont on entretient à toute heure votre Majesté contre lui; je ne me rebuterai

(1) Job.

point; car je ne veux point douter auprès d'elle s'il est coupable, mais je ne saurais douter s'il est malheureux. Je ne veux point savoir ce qu'on dira, s'il est puni; mais j'entends déja avec espérance, avec joie, ce que tout le monde doit dire de votre Majesté, si elle fait grace. J'ignore ce que veulent et que demandent, trop ouvertement néanmoins pour le laisser ignorer à personne, ceux qui ne sont pas satisfaits encore d'un si déplorable malheur; mais je ne puis ignorer, Sire, ce que souhaitent ceux qui ne regardent que votre Majesté, et qui n'ont pour intérêt et pour passion que sa seule gloire. Il n'est pas jusqu'aux lois, Sire (c'est un grand Saint qui l'a dit), il n'est pas jusqu'aux lois qui, *toutes* (1) insensibles, *toutes* inexorables qu'elles sont de leur nature, ne se réjouissent, lorsque, ne pouvant se fléchir d'elles-mêmes, elles se sentent fléchir d'une main toute-puissante, telle que celle de votre Majesté, en faveur des hommes dont elles cherchent toujours le salut, lors même qu'elles semblent demander leur ruine. Le plus sage, le plus juste même des rois crie encore à votre Majesté, comme à tous les rois de la terre : *Ne soyez point si juste*. C'est un beau nom que *la chambre de justice*; mais le temple de la Clémence, que les Romains élevèrent à cette vertu triomphante en

(1) Faute de français : il faut *tout*, qui, dans ce sens, est indéclinable.

la personne de Jules-César, est un plus grand et un plus beau nom encore. Si cette vertu n'offre pas un temple à votre Majesté, elle lui promet du moins l'empire des cœurs, où Dieu même désire de régner, et en fait toute sa gloire. Elle se vante d'être la seule, entre ses compagnes, qui ne vit et ne respire que sur le trône. Courez hardiment, Sire, dans une si belle carrière : votre Majesté n'y trouvera que des rois, comme Alexandre le souhaitait, quand on lui parla de courir aux jeux olympiques. Que votre Majesté nous permette un peu d'orgueil et d'audace : comme elle, Sire, quoique non autant qu'elle, nous serons justes, vaillants, prudents, tempérants, libéraux même; mais comme elle, nous ne saurions être cléments. Cette vertu, toute douce, *toute* humaine qu'elle est, plus fière (qui le croirait?) que toutes les autres, dédaigne nos fortunes privées; d'autant plus chère aux grands et aux magnanimes princes, tels que votre Majesté, qu'elle ne se donne qu'à eux; qu'en toutes les autres, quoique au-dessus des lois, ils suivent les lois; et qu'en celle-ci ils n'ont point d'autre loi qu'eux-mêmes. Je me trompe, Sire, je me trompe : s'il y a tant de lois de justice, il y a du moins, pour votre Majesté, une générale, une auguste, une sainte loi de clémence, qu'elle ne peut violer, parce qu'elle l'a faite elle-même, pour elle-même, comme le Jupiter des fables faisait la destinée, comme le vrai Jupiter fit les lois invariables du monde, je veux

dire en la prononçant. Votre Majesté s'en étonne sans doute, et n'entend point encore ce que je lui dis. Qu'elle rappelle, s'il lui plaît, pour un moment en sa mémoire ce grand et beau jour que la France vit avec tant de joie, que ses ennemis, quoique enflés de mille vaines prétentions, quoique armés et sur nos frontières, virent avec tant de douleur et d'étonnement, cet heureux jour, dis-je, qui acheva de nous donner un grand roi, en répandant sur la tête de votre Majesté, si chère et si précieuse à ses peuples, l'huile sainte et descendue du ciel. En ce jour, Sire, avant que votre Majesté reçût cette onction divine, avant qu'elle eût revêtu ce manteau royal qui ornait bien moins votre Majesté qu'il n'était orné de votre Majesté même, avant qu'elle eût pris de l'autel, c'est-à-dire, de la propre main de Dieu, cette couronne, ce sceptre, cette main de justice, cet anneau qui faisait l'indissoluble mariage de votre Majesté et de son royaume, cette épée nue et flamboyante, toute victorieuse sur les ennemis, toute puissante sur ses sujets, nous vîmes, nous entendîmes votre Majesté, environnée des pairs et des premières dignités de l'état, au milieu des prières, entre les bénédictions et les cantiques, à la face des autels, devant le ciel et la terre, les hommes et les anges, proférer de sa bouche sacrée ces belles et magnifiques paroles, dignes d'être gravées sur le bronze, mais plus encore dans le cœur d'un si grand roi : *Je jure et*

promets de garder et faire garder l'équité et miséricorde en tous jugements, afin que Dieu, clément et miséricordieux, répande sur moi et sur vous sa miséricorde.

« Si quelqu'un, Sire (nous le pouvons penser), s'opposait à cette miséricorde, à cette équité royale, nous ne souhaitons pas même qu'il soit traité sans miséricorde et sans équité. Mais pour nous, qui l'implorons pour M. Fouquet, qui ne l'implore pas seulement, mais qui y espère, mais qui s'y fonde, quel malheur en détournerait les effets? Quelle autre puissance si grande et si redoutable dans les états de votre Majesté l'empêcherait de suivre et ce serment solennel, et sa gloire, et ses inclinations toutes grandes, toutes royales, puisque, sans leur faire violence et sans faire tort à ses sujets, elle peut exercer toutes les vertus ensemble? L'avenir, Sire, peut être prévu, réglé par de bonnes lois. Qui oserait encore manquer à son devoir quand le prince fait si dignement le sien? Que personne ne soit plus excusé : personne n'ignore maintenant qu'il est éclairé des propres yeux de son maître. C'est là que votre Majesté fera voir avec raison jusqu'à sa sévérité même, si ce n'est pas assez de sa justice. Mais pour le passé, Sire, il est passé, il ne revient plus, il ne se corrige plus. Votre Majesté nous avait confiés à d'autres mains que les siennes : persuadés qu'elle pensait moins à nous, nous pensions bien moins à elle; nous ignorions pres-

que nos propres offenses, dont elle ne semblait pas s'offenser. C'est là, Sire, le digne sujet, la propre et véritable matière, le beau champ de sa clémence et de sa bonté. »

Que l'on songe à ce qu'étaient Louis XIV, Fouquet et Pélisson; et si l'on veut se faire une idée de la différence des temps, et de ce que peut devenir une nation d'un siècle à l'autre, que l'on considère que, s'il s'était agi, de nos jours, de défendre, non pas un Fouquet, réellement coupable de malversation, et même de crime d'état, puisqu'il avait projeté de se fortifier contre son roi dans Belle-Isle, mais quelqu'un de ces innocents proscrits, sans aucune espèce de jugement quelconque, par des décrets *conventionnels*, il ne se serait trouvé personne qui eût osé adresser à la tyrannie, qu'on appelait gouvernement, une apologie publique en faveur de celui-là même dont la cause eût été la plus favorable, et que, s'il se fût élevé un défenseur de ces infortunés, la seule réponse à ses écrits eût été le même arrêt de proscription. Aussi, dans ces malheureux jours, l'infamie du silence a été égale à celle des paroles; et cette nation, si fière auparavant et si généreuse, semble avoir mérité ses maux inouïs par un avilissement sans exemple (1).

(1) Prononcé en 1794.

SECTION II.

Du genre démonstratif, ou des panégyriques, discours d'apparat, etc. — Du genre délibératif et des assemblées nationales.

Quant au genre démonstratif, qui comprend les panégyriques de toute espèce, les harangues de félicitation, de remercîment, d'inauguration, Patru cite sa harangue à la reine Christine, prononcée à la tête de l'Académie, et qui est, dit-il, *un panégyrique mêlé d'actions de graces, comme le discours de Cicéron pour Marcellus*. Ce n'est pourtant, comme toutes les pièces semblables du même temps, qu'une amplification de rhétorique. On n'y aperçoit autre chose que le soin laborieux de construire et de cadencer des périodes et d'entasser des hyperboles. On s'extasiait alors sur la noblesse des expressions et le nombre de la phrase, sans s'occuper assez du fond des idées, parce que la formation du langage était encore une affaire capitale. Les compliments de réception à l'Académie, contenant l'éloge de ses membres, n'étaient pas non plus examinés sous un autre point de vue, et la plupart de ceux du dernier siècle sont dans le même goût. Les meilleurs, ceux qui sont au moins purgés de toute déclamation, n'offrent rien de plus que de l'esprit et de l'élégance, si l'on excepte celui de Racine à la réception de Thomas Corneille. Les

discours sur des points de morale, d'après un texte choisi dans l'Écriture, proposés pour sujet de prix, étaient de froids traités ou de mauvais sermons; et ce qu'il y avait de plus passable, comme par exemple un discours de Fontenelle *sur la Patience*, qui fut couronné, n'était pas au-dessus du médiocre pour le style, et ne ressemblait en rien à l'éloquence. Les panégyriques des Saints, ceux même dont les auteurs ont mérité d'ailleurs le plus de réputation; ceux qui nous restent de Bourdaloue, de Bossuet, de Fléchier, sont au nombre de leurs plus faibles compositions. Les mieux faits sont encore ceux de Fléchier, le premier des rhéteurs de son siècle. Mais quand même ils seraient aussi bons qu'ils peuvent l'être, Patru aurait encore de la peine à nous persuader que ces sortes de sujets pussent avoir autant d'effet sur l'imagination que Pline parlant à la tête du sénat de Rome, et remerciant le maître du monde d'en être le bienfaiteur, ou Cicéron félicitant César d'avoir rendu Marcellus au sénat, ou faisant devant le peuple romain l'éloge de Pompée, vainqueur des nations.

Patru n'a pas assez senti que la différence des lieux, des choses et des hommes, est de quelque poids dans l'éloquence. Comme il avait été chargé plus d'une fois de faire la harangue de présentation, lorsqu'un avocat-général était reçu au parlement, il compte aussi ces sortes de discours parmi les sujets d'éloquence moderne. Mais dans

le fait, comme ces discours ne sont et ne peuvent guère être autre chose que des politesses et des exagérations convenues, et que le récipiendaire doit toujours être, en vertu de son office et de la cérémonie, le modèle de tous ceux de sa profession, ces compliments ne sont jamais sortis de l'enceinte où ils ont été débités.

Il convient du moins que le troisième genre, le délibératif, est plus en usage dans les républiques que dans les monarchies. Cependant il revendique, pour les modernes, les discours que l'on peut faire dans les délibérations des corps de magistrature. *Ce genre*, dit-il, *pouvait être de saison dans le temps de la Fronde ;* ce qui veut dire qu'il ne pouvait plus avoir lieu sous Louis XIV, qui ne permettait pas que les parlements délibérassent sur les matières de gouvernement. Mais ce qui nous reste de ces discussions parlementaires dans les Mémoires du temps, et particulièrement dans ceux du cardinal de Retz, qui en rapporte de longs morceaux, est lourd, diffus, de mauvais gout et ennuyeux. Patru ne parle pas des assemblées nationales : c'est pourtant là qu'il aurait trouvé plus aisément quelque chose de ce qu'il cherchait; et un discours du chancelier de l'Hôpital, à l'ouverture des états-généraux, est sans comparaison ce qui nous reste de plus solide, de plus sain, de plus noble, de mieux pensé et de mieux senti dans tous nos monuments du seizième siècle.

Et en effet, quel champ pour l'éloquence que ces assemblées, sans contredit les plus augustes de toutes! Quelle carrière pour un vrai citoyen, soit qu'il ait déja cultivé le talent de la parole, soit que le patriotisme, capable, comme toute grande passion, de transformer les hommes, ait fait de lui tout à coup un orateur! Placé, dans le sein même de la patrie, au-dessus de toutes les craintes, ou parce qu'elle peut alors le garantir de tous les dangers, ou parce qu'elle offre des motifs suffisants pour les braver tous; au-dessus de tous les intérêts particuliers, parce que, aux yeux de la raison, ils se réunissent tous alors dans l'intérêt général; rien ne lui manque de ce qui peut échauffer le cœur, élever et fortifier l'ame, et donner à l'esprit des lumières nouvelles : ni la grandeur des sujets, puisqu'ils embrassent les destinées publiques et les générations futures; ni ce double aiguillon des difficultés et des encouragements, selon les anciens maîtres, si nécessaires à l'orateur, car il est ici en présence de toutes les passions ou connues ou cachées, généreuses ou abjectes. Il est de toutes parts assiégé, pressé, heurté par la contradiction, ou poussé, entraîné, enlevé par l'assentiment général. Il faut qu'il repousse des attaques furieuses, ou qu'il démasque un silence perfide. Il est au milieu de tous les préjugés, qui sont en même temps un épais et lourd bouclier fait pour mettre les esprits bornés et timides à couvert de la rai-

son, et une arme acérée et dangereuse dont les esprits artificieux se servent pour intimider la raison même. Il est au milieu des accès de l'esprit d'innovation, espèce de fièvre la plus terrible, qui offusque le cerveau des vapeurs de l'orgueil et de l'ignorance, et, allant bientôt jusqu'à la frénésie, se saisit du glaive pour tout abattre, faute de savoir s'en servir pour élaguer. Que d'ennemis à combattre! mais aussi que de forces et de moyens pour le patriote, le vrai philosophe, l'homme éloquent! car tous ces caractères qui faisaient l'ancien orateur doivent alors être ceux du nôtre. Il jouit de toute la liberté, de toute la dignité d'une nation entière, en parlant devant elle et pour elle : les principes éternels de justice sont là dans toute leur puissance naturelle, invoqués devant la puissance qui a le droit de les appliquer. Ils sont là pour servir l'homme de bien qui saura en faire un digne usage, pour faire rougir le méchant qui oserait les démentir ou les repousser. Enfin, ce n'est point ici l'effet toujours incertain et variable d'une lecture particulière, où chacun a tout le loisir de lutter contre sa conscience et de se préparer des défenses et des refuges. J'ose dire à l'orateur de la patrie : Si tous ses représentants sont réunis pour t'entendre, s'ils délibérent après t'avoir entendu, c'est pour assurer ton triomphe et le sien. J'en atteste un des plus nobles attributs de la nature humaine, l'empire de la vérité éloquente sur les hommes ras-

semblés. Les plus justes et les plus sensibles reçoivent la première impression; ils la communiquent aux plus faibles, et l'étendent en la redoublant de proche en proche : la conscience agit dans tous; dans les uns, le courage dit tout haut, oui; dans les autres, la honte craint de dire, non; et s'il reste un petit nombre de rebelles opiniâtres, ils sont renversés, atterrés, étouffés par cette irrésistible impulsion, par ce rapide contre-coup qui ébranle toute la masse d'une assemblée; et comme la première lame des mers du nouveau monde pousse le dernier flot qui vient frapper les plages du nôtre, de même la vérité, partant de l'extrémité d'un vaste espace, accrue et fortifiée dans sa route, vient frapper à l'extrémité opposée son plus violent adversaire, qui, lorsqu'elle arrive à lui avec toute cette force, n'en a plus assez pour lui résister.

O Utinam!.... Mais pour que l'éloquence politique acquière généralement ce caractère et cet empire, il faut supposer d'abord que l'esprit national est généralement bon et sain, comme il l'était dans les beaux siècles de la Grèce et de Rome; et il faudrait s'attendre à un effet tout contraire, si une nation nombreuse se trouvait tout à coup composée de parleurs et d'auditeurs, précisément à l'époque où, ayant perdu le frein de la religion et de la morale, elle aurait aussi rompu le joug de toute autorité. Alors le talent même, dans ceux qui parleraient, serait le plus souvent

asservi et dépravé par ceux qui écouteraient, ou ne serait pas écouté; alors les caractères dominants des orateurs de cette multitude insensée seraient, ou la complaisance servile qui flatte les passions et les vices, ou la grossière effronterie de l'ignorance, ivre du plaisir d'avoir tant d'auditeurs dignes d'elle, ou l'horrible impudence du crime déchaîné, parlant en maître devant des complices et des esclaves.

SECTION III.

Éloquence de la chaire.

L'ORAISON FUNÈBRE.

Les sujets d'éloquence que le siècle de Louis XIV a vù porter au plus haut degré de perfection sont sans contredit le sermon et l'oraison funèbre.

A l'égard des sermons, l'on sait assez ce qu'ils étaient dans les deux âges qui ont précédé le sien, et ce qu'étaient les Menot, les Maillard, et ce Barlet, dont les savants disaient en latin : « *Nescit prædicare qui nescit barletisare* : Ne sait prêcher qui ne sait barletiser. » On s'est égayé par-tout sur leurs farces grotesques et indécentes. Nous avons des sermons de la Ligue : ils joignent l'atrocité à cette grossièreté dégoûtante qui dut nécessairement diminuer à mesure que la politesse s'introduisait dans tous les états, à la suite de l'ordre qui renaissait avec l'autorité. Mais le premier, dit

Voltaire, *qui fit entendre dans la chaire une raison toujours éloquente*, ce fut Bourdaloue. Peut-être faut-il un peu restreindre cet éloge en l'expliquant. Bourdaloue fut le premier qui eut toujours dans la chaire l'éloquence de la raison : il sut la substituer à tous les défauts de ses contemporains. Il leur apprit le ton convenable à la gravité d'un saint ministère, et le soutint constamment dans ses nombreuses prédications. Il mit de côté l'étalage des citations profanes, et les petites recherches du bel-esprit. Uniquement pénétré de l'esprit de l'Évangile et de la substance des livres saints, il traite solidement un sujet, le dispose avec méthode, l'approfondit avec vigueur. Il est concluant dans ses raisonnements, sûr dans sa marche, clair et instructif dans ses résultats. Mais il a peu de ce qu'on peut appeler les grandes parties de l'orateur, qui sont les mouvements, l'élocution, le sentiment. C'est un excellent théologien, un savant catéchiste plutôt qu'un puissant prédicateur. En portant toujours avec lui la conviction, il laisse trop désirer cette onction précieuse qui rend la conviction efficace.

Tel est en général le caractère de ses sermons. Ceux de Cheminais, autre jésuite, ne sont pas sans quelque douceur; et celle qu'il mettait dans son débit lui procura une vogue passagère, dont l'impression fut le terme, comme elle l'a été de la réputation de Bretonneau et de quelques autres sermonnaires leurs contemporains, qui depuis

long-temps ne sont plus guère lus. Les sermons même de Bossuet et de Fléchier ne répondent pas à la célébrité qu'ils ont acquise dans l'oraison funèbre; et sans parler de la foule des prédicateurs médiocres, il suffit de dire que, lorsqu'on eut entendu, et plus encore, lorsqu'on eut lu Massillon, il éclipsa tout.

Bossuet et Massillon sont donc les modèles par excellence que nous avons à considérer principalement dans l'éloquence chrétienne, l'un dans l'oraison funèbre, et l'autre dans le sermon. Je commencerai par le premier, en me conformant à l'ordre des temps, et même à celui des choses, puisque l'oraison funèbre réunit plus de parties oratoires, exige plus d'art et d'élévation que le sermon.

Mais je me crois obligé de jeter en avant quelques réflexions que l'esprit du moment a rendues nécessaires, par rapport aux différentes dispositions que chacun peut apporter à ces objets, suivant les diverses manières de penser. Quoique le mérite d'orateur et d'écrivain soit ici particulièrement ce qui doit nous occuper, cependant on ne peut se dissimuler que le degré d'attention et d'intérêt pour le talent dépend un peu, en ces matières, et sur-tout aujourd'hui, du degré de respect pour les choses, et pour tout dire en un mot, de la croyance ou de l'incrédulité. Celle-ci, devenue plus intolérante à mesure qu'elle est plus répandue, en vient enfin depuis quelques années

jusqu'à vouloir détourner nos yeux des plus beaux monuments de notre langue, dès qu'elle y voit empreint le sceau de la religion. Je laisse de côté les opinions que personne n'a le droit de forcer, mais je réclame contre cette espèce de proscription que personne n'a le droit de prononcer. Il faut se rappeler que c'est le siècle de Louis XIV qui passe actuellement sous vos yeux, et que, ainsi que moi, vous devez considérer à la fois, dans ce qui nous en reste, et l'esprit des écrivains, et celui de leur siècle. Il était tout religieux; le nôtre ne l'est pas: mais, de quelque manière qu'on juge l'un et l'autre, on ne peut nier du moins que les écrivains et les orateurs ont dû écrire et parler pour ceux qui les lisaient et les écoutaient. C'est un principe de raison et d'équité que j'oppose d'abord à l'impérieux dédain de ceux qui voudraient qu'on n'eût jamais écrit et parlé que dans leur sens. Je n'examine point encore si ce sens est le bon sens: dans l'étendue de ce *Cours*, chaque chose doit venir en son temps et à sa place. Mais je puis avancer, dès cet instant, que, dans ce siècle des grandeurs de la France, la religion, à ne la considérer même que sous les rapports humains, fut grande comme tout le reste, et que la France, son monarque et sa cour furent pour l'Europe entière, dans la religion comme dans tout le reste, un spectacle et un modèle. Il n'est permis ni de l'ignorer ni de l'oublier. Ayez donc devant les yeux, pendant les séances actuelles, un Bossuet

convertissant un Turenne; un Fénélon montant dans la chaire pour donner l'exemple de la soumission à l'Église; un Luxembourg, au lit de la mort, préférant à toutes ses victoires le souvenir *d'un verre d'eau donné au nom* du Dieu des pauvres; un Condé, un cardinal de Retz, une princesse palatine, donnant, après avoir joué de si grands rôles dans le monde, à la guerre, à la cour, l'exemple de la piété et du repentir, au pied des autels; une La Vallière allant pleurer aux Carmelites, jusqu'à son dernier jour, le malheur d'avoir aimé le plus aimable des rois; enfin, ce roi lui-même, regardé comme le premier des hommes, humiliant tous les jours dans les temples un diadème de lauriers, et se reprochant ses faiblesses au milieu de ses triomphes. Revoyez, dans les *Lettres* de Sévigné, ces fidèles images des mœurs de son temps: par-tout la religion en honneur; par-tout le devoir de se retirer du monde à temps, de se préparer à la mort, mis au nombre des devoirs, non pas seulement de conscience, mais encore de bienséance; ce qu'étaient la solennité des fêtes et l'observance du jeûne prescrit; enfin, un duc de Bourgogne, un prince de vingt ans, refusant au respect qu'il avait pour le roi son aïeul d'assister à un bal qu'il regardait comme une assemblée trop mondaine. Tel était l'empire de la religion: ceux qui n'en avaient pas (et ils étaient rares) gardaient au moins beaucoup de réserve; et ceux qui avaient de la religion en avaient avec dignité. Voilà

les auditeurs qu'ont eus les Bossuet, les Fléchier, les Massillon : serait-il juste de les juger sur ceux qu'ils auraient aujourd'hui ?

L'oraison funèbre, telle qu'elle est parmi nous, appartient, ainsi que le sermon, au seul christianisme. C'est une espèce de panégyrique religieux, dont l'origine est très-ancienne, et qui a un double objet chez les peuples chrétiens, celui de proposer à l'admiration, à la reconnaissance, à l'émulation, les vertus et les talents qui ont brillé dans les premiers rangs de la société, et en même temps de faire sentir à toutes les conditions le néant de toutes les grandeurs de ce monde, au moment où il faut passer dans l'autre. La philosophie de nos jours, qui blâme souvent et sans peine, parce qu'elle s'attache de préférence au côté défectueux de toutes les choses humaines, a réprouvé ce genre d'éloquence, parce qu'il n'est pas toujours conforme à la vérité, comme si elle était plus rigoureusement observée dans les autres genres qu'elle-même autorise ou fait valoir. Les éloges académiques sont-ils d'une véracité plus sévère que les oraisons funèbres? A Dieu ne plaise que je veuille en aucun cas justifier le mensonge! mais d'abord, il y a dans toute espèce de discours oratoire des convenances et des conventions qui sont du genre. On n'attend pas, on n'exige pas de l'orateur qui loue, la même fidélité, la même rigueur que de l'historien qui raconte. L'éloquence de l'un a pour objet de donner plus de force à

l'exemple du bien : le but principal de l'autre est de se servir également de l'exemple du bien et de celui du mal, et de faire voir que tous les deux, en quelque rang que l'on soit, n'échappent point aux regards de la postérité. D'après ces données reconnues, tout ce qu'on demande au panégyriste, c'est qu'il ne loue que ce qui est louable, et que son art, qui est celui de faire aimer la vertu, ne soit jamais celui d'excuser le vice. Ce n'est point à lui de montrer l'homme tout entier; il n'a pas devant lui l'espace de l'histoire, il n'a qu'une heure à parler; et ce doit être pour saisir dans son sujet tout ce qui peut agrandir en nous l'amour du devoir et l'idée du beau. S'il obtient cet effet, il a rempli sa mission et l'objet du panégyrique.

Je ne prétends pas qu'en atteignant à ce but d'utilité, les Bossuet, les Fléchier, les Mascaron, et leurs successeurs, n'aient jamais présenté les choses et les hommes que dans leur vrai point de vue; mais quand ils y ont manqué (ce qui est rare), leurs erreurs, comme nous le verrons dans l'analyse qui va suivre, étaient celles du siècle. Et quel siècle n'a pas les siennes? et quel écrivain ne s'y laisse pas aller plus ou moins? C'est là le cas où la vraie philosophie sait reconnaître et excuser l'influence de l'opinion.

On a fait à l'oraison funèbre un autre reproche, celui de n'être réservée que pour les rois et les grands; et l'on a demandé pourquoi la religion

même accordait au rang ce qui ne devrait appartenir qu'à la vertu. Cette question spécieuse, et qui peut prêter beaucoup au facile étalage des phrases, rentre, comme beaucoup de questions semblables, dans ce systême d'*égalité* mal entendue, qui est l'opposé de tout systême politique et social. On ne fait pas attention que la religion, qui est temporellement dans l'état, doit se conformer au gouvernement dans tout ce qui n'est pas contraire aux dogmes et à la discipline. Or, l'oraison funèbre, avec les caractères que je viens de marquer, et qui sont les siens, est un honneur public, qui non-seulement ne répugne en rien au christianisme, mais qui même est conforme à son esprit. L'Évangile ordonne d'honorer les puissances, et nous enseigne qu'elles sont instituées de Dieu. Ce dernier hommage que l'Église leur rend, ne tend, comme tous les autres, qu'à l'édification, et sur-tout à entretenir et fortifier le respect qu'elle nous prescrit pour ceux que la Providence a placés au-dessus de nous; respect que Montesquieu regarde comme un des grands bienfaits de notre religion. Si elle ne décerne point ces honneurs solennels à des particuliers, c'est que l'état n'en décerne aucun aux conditions privées, et qu'elle doit, dans les choses extérieures et temporelles, suivre la marche du gouvernement. Ne pourrais-je pas demander aussi pourquoi les Académies ne décernent d'Éloges

qu'à leurs membres, quoiqu'il y ait hors de leur sein des talents et du mérite? Mais c'est que les choses d'ordre public ne sont pas et ne peuvent pas être réglées et mesurées sur une sorte d'autorité qui n'a elle-même ni règle ni mesure certaine, c'est-à-dire, sur l'opinion. Un ordre quelconque est de tous les moments, et doit être fixe : l'opinion est incertaine et variable, et ne se fixe tout au plus qu'avec le temps. Aussi tous ces honneurs convenus n'en sont ni le témoignage assuré, ni l'expression infaillible : ils ont, comme je l'ai fait voir, un autre dessein et un dessein utile; et s'ils sont susceptibles d'abus, c'est cette même opinion qui en est le remède; car on sait que tous ces honneurs ne lui commandent point, qu'elle sait bien se faire entendre, et parle plus haut que tous les panégyriques de cérémonie. La vertu n'en a pas besoin : si elle est obscure, elle se suffit à elle-même, et Dieu la voit : si elle est connue, elle occupe les cent voix de la renommée, plus fidèle encore et plus prompte à célébrer les talents. Ainsi tout est à sa place, et les choses restent ce qu'elles sont.

Au reste, on a vu des exceptions à cette attribution exclusive de l'oraison funèbre aux princes du monde et de l'Église, et une entre autres, dans nos jours, qui a également honoré le panégyriste et le héros, car c'en était un, et de la religion et de l'humanité. Je veux parler du curé de Saint-

André (1), le vénérable Léger, cet homme de Dieu, qui passa quarante ans à faire du bien dans une paroisse pauvre, qui n'en perdra jamais la mémoire. Il a été célébré dignement par un éloquent évêque (2) qui avait été son élève, et qui prononça son éloge funèbre dans la chaire évangélique, devant le plus nombreux auditoire et devant une foule de prélats, la plupart élèves aussi de ce même pasteur, et formés sous sa direction à toutes les vertus du sacerdoce, dans la communauté de Saint-André, l'un des plus illustres séminaires de l'épiscopat. C'est une preuve qu'il y a des hommes privilégiés pour qui le monde même déroge à ses usages, et il est beau que ce soit en faveur de la vertu modeste et presque ignorée; car cet homme respectable n'était guère connu que des pauvres, et de cette classe de pauvres dont la reconnaissance n'a rien à donner à la vanité.

Faite pour la chaire, l'oraison funèbre tient beaucoup du sermon, et doit être fondée, comme lui, sur une doctrine céleste, qui ne connaît de vraiment bon, de vraiment grand, que ce qui est sanctifié par la grace, et qui foudroie toutes les grandeurs du temps avec le seul mot d'éternité. Il en résulte pour l'orateur un double devoir : il

(1) C'est lui qui a fourni l'idée et le caractère du curé de *Mélanie*.

(2) M. de Sénez.

faut que, pour remplir son sujet, il exalte magnifiquement tout ce que fut son héros selon le monde; et que, pour remplir son ministère, il termine tout cet héroisme au néant, selon la religion, si la piété ou la pénitence ne l'ont pas consacré devant Dieu. Ce plan n'est contradictoire que pour l'irréflexion, et difficile que pour la médiocrité : c'est, au contraire, une grande vue en morale, et un puissant véhicule pour le talent oratoire. En abattant d'une main ce qu'il a élevé de l'autre, l'orateur chrétien ne se combat point lui-même; il ne combat que des illusions, et avec d'autant plus de supériorité, qu'après avoir, comme par complaisance, accordé ce qu'il devait au siècle et à ses coutumes, il semble se jouer de toute la pompe qu'il a étalée un moment, et fait voir à ses auditeurs détrompés combien ce qu'ils admirent est peu de chose, puisqu'il ne faut qu'un mot pour en montrer le vide, et qu'un instant pour en marquer le terme.

Ce genre d'écrire a donc de merveilleuses ressources pour l'imagination et pour l'instruction : il est plus étendu, plus élevé, plus varié que le sermon. Dans la peinture des talents, des vertus, des travaux qui ont illustré les empires, et servi ou embelli la société, il devance l'histoire et peut prendre un ton plus haut qu'elle : heureux quand elle n'a pas ensuite à le démentir! Mais combien imposante et majestueuse doit être la voix qui se fait entendre aux hommes entre la tombe des rois

et l'autel du Dieu qui les juge! Ailleurs le panégyriste des héros est d'autant plus intimidé, qu'il a plus à faire; il borne son ambition et ses efforts à n'être pas au-dessous de son sujet, à égaler les paroles aux choses. Ici l'orateur sacré, planant au-dessus de toutes les grandeurs, les voit d'en haut, tient d'une main la couronne qu'il pose sur leur tête, et de l'autre l'Évangile, qui renverse toutes les couronnes devant celle de l'éternité. Mais combien aussi ces mains doivent être fermes et sûres! Si elles sont incertaines et vacillantes, si tous les mouvements n'en sont pas justes et décidés, tout l'effet est perdu. La tribune sainte est pour l'éloquence un théâtre auguste, d'où elle peut de toute manière dominer sur les hommes; mais il faut que l'orateur sache y tenir sa place. S'il vous laisse trop vous souvenir que ce n'est qu'un homme qui parle; si Dieu n'est pas toujours à côté de lui, on ne verra plus qu'un rhéteur mondain, qui adresse à des cendres les derniers mensonges de la flatterie. Au contraire, s'il est capable d'avoir toujours l'œil vers les cieux, même en louant les héros de la terre; si, en célébrant ce qui passe, il porte toujours sa pensée et la nôtre vers ce qui ne passe point; s'il ne perd jamais de vue ce mélange heureux, qui est à la fois le comble de l'art et de la force, alors ce sera en effet l'orateur de l'Évangile, le juge des puissances, l'interprète des révélations divines; en un mot, ce sera Bossuet.

Ce nom vous rappelle un de ces hommes rares que le siècle de Louis XIV a réunis dans le vaste domaine de sa gloire; et je ne parle pas ici du théologien profond, de l'infatigable controversiste, dont la plume féconde et victorieuse était tour à tour l'épée et le bouclier de la religion : ces travaux apostoliques n'entrent point dans la classe des objets qui nous occupent.

Quatre discours, qui sont quatre chefs-d'œuvre d'une éloquence qui ne pouvait pas avoir de modèles dans l'antiquité, et que personne n'a depuis égalée, les oraisons funèbres *de la reine d'Angleterre*, *de Madame*, *du grand Condé* et *de la Princesse palatine*, sur-tout les trois premières, ont placé Bossuet à la tête de tous les orateurs français, non pas, comme on voit, par le nombre, mais par la supériorité des compositions. On les met sous les yeux de tous les jeunes rhétoriciens, et c'est peut-être ce qui fait qu'on les lit moins dans la suite. On croit connaître assez ce qu'on a eu long-temps entre les mains : on ne songe pas que ce n'est pas trop de toutes les connaissances que donne la maturité de l'esprit pour bien goûter et bien apprécier ces inimitables morceaux. Qu'un homme de goût les relise, qu'il les médite, il sera terrassé d'admiration : je ne saurais autrement exprimer la mienne pour Bossuet. Si quelque chose, indépendamment de leur mérite propre, pouvait d'ailleurs les faire valoir encore plus, ce serait le contraste qui se présente de soi-même

entre cette éloquence si simple et si forte, toujours naturelle et toujours originale, et la malheureuse rhétorique qui de nos jours en prend si souvent la place. Dans Bossuet, pas la moindre apparence d'efforts ni d'apprêts, rien qui vous fasse songer à l'auteur; il vous échappe entièrement et ne vous attache qu'à ce qu'il dit. C'est là sur-tout, on ne saurait trop le répéter, la différence essentielle du grand talent et de la médiocrité, du bon goût et du mauvais; c'est que tout effet est manqué, si je vous vois trop vous arranger pour en produire; c'est que vous n'êtes plus rien si vous ne vous faites pas oublier; c'est que vos efforts, trop visibles, ne montrent que votre faiblesse; c'est qu'on ne se guinde que parce qu'on est petit. Au contraire, si vous êtes emporté par un élan naturel et comme involontaire, vous m'entraînez à votre suite; si votre imagination vous domine, vous dominez la mienne; si votre imagination vous commande, vous me commandez; et dans ce cas je ne verrai rien dans vous qui démente cette impression, je ne vous verrai rien chercher, rien affecter, rien contourner. Suivez de l'œil l'aigle au plus haut des airs, traversant toute l'étendue de l'horizon; il vole, et ses ailes semblent immobiles : on croirait que les airs le portent. C'est l'emblème de l'orateur et du poëte dans le genre sublime : c'est celui de Bossuet.

Que cet homme est un puissant orateur! En vérité, il ne se sert point de la langue des au-

tres hommes ; il fait la sienne, il la fait telle qu'il la lui faut pour la manière de penser et de sentir qui est à lui : expressions, tournures, mouvements, constructions, harmonie, tout lui appartient. D'autres écrivains, et même d'un grand mérite, font sans cesse du langage l'ornement de leur pensée, la relèvent par l'expression : la pensée de Bossuet, au contraire, est d'un ordre si élevé, qu'il est obligé de modifier la langue d'une manière nouvelle, et de la rehausser jusqu'à lui. Mais comme elle semble être à sa disposition ! comme il en fait ce qu'il veut ! quel caractère il lui donne ! Nulle part, sans exception, elle n'est ni plus vigoureuse, ni plus hardie, ni plus fière que dans les beaux vers de Corneille et dans la prose de Bossuet. C'est ce qui distinguera toujours ces deux écrivains, à qui notre langue a tant d'obligations ; c'est ce qui soutiendra toujours Corneille en présence de ceux de nos poëtes qui ont eu sur lui d'autres avantages, et Bossuet contre ceux qui se rendent détracteurs de son talent, parce qu'ils le sont de sa croyance. J'ai vu de durs mécréants, et sur-tout des athées, dégoûtés de ses écrits et de ceux de Massillon, et tout près d'effacer leurs titres, qui sont les nôtres : incrédules, laissez-nous nos grands hommes, car vous ne les remplacerez pas.

De quel ton il débute dans l'oraison funèbre *de la reine d'Angleterre*, femme de l'infortuné

Charles Ier! A la vérité, quel sujet! Mais comme il est exposé dans cet exorde, qui le contient tout entier! Bossuet parlait dans l'église de Sainte-Marie de Chaillot, où reposait le cœur de cette reine. Il prend pour son texte : *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

« Celui qui règne dans les cieux, et de qui re-« lèvent tous les empires, à qui seul appartient « la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi « le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et « de leur donner, quand il lui plaît, de grandes « et terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, « soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa « puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-« même, et ne leur laisse que leur propre fai-« blesse, il leur apprend leurs devoirs d'une ma-« nière souveraine et digne de lui; car, en leur « donnant sa puissance, il leur commande d'en « user, comme il le fait lui-même, pour le bien « du monde, et il leur fait voir, en la retirant, « que toute leur majesté est empruntée, et que, « pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas « moins sous sa main et sous son autorité su-« prême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-« seulement par des discours et par des paroles, « mais encore par des effets et par des exemples: « *et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui ju-« dicatis terram.* Chrétiens, que la mémoire d'une « grande reine, fille, femme, mère de rois si puis-« sants et souverains de trois royaumes, appelle

« de tous côtés à cette triste cérémonie, ce dis-
« cours vous fera paraître un de ces exemples re-
« doutables qui étalent aux yeux du monde sa
« vanité tout entière. Vous verrez dans une seule
« vie toutes les extrémités des choses humaines,
« la félicité sans bornes, aussi-bien que les mi-
« sères; une longue et paisible jouissance d'une
« des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce
« que peuvent donner de plus glorieux la nais-
« sance et la grandeur, accumulé sur une tête qui
« ensuite est exposée à tous les outrages de la
« fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons
« succès, et depuis, des retours soudains, des
« changements inouïs; la rebellion long-temps re-
« tenue et à la fin tout-à-fait maîtresse; nul frein
« à la licence; les lois abolies; la majesté violée
« par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usur-
« pation et la tyrannie sous le nom de liberté;
« une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite
« dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie
« n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages
« sur mer, entrepris par une princesse malgré les
« tempêtes; l'Océan étonné de se voir traverser
« tant de fois en des appareils si divers et pour
« des causes si différentes; un trône indignement
« renversé et miraculeusement rétabli : voilà les
« enseignements que Dieu donne aux rois; ainsi
« fait-il voir au monde le néant de ses pompes et
« de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent,
« si les expressions ne répondent pas à un sujet

« si vaste et si relevé, les choses parleront assez « d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, au- « trefois élevé par une si longue suite de pro- « spérités, et puis plongé tout à coup dans un « abyme d'amertumes, parlera assez haut; et, s'il « n'est pas permis aux particuliers de faire des « leçons aux princes sur des évènements si étran- « ges, un roi me prête ses paroles pour leur « dire : *Et nunc, reges, etc.* Entendez, ô grands « de la terre! instruisez-vous, arbitres du monde! »

Est-ce là entrer, dès les premières paroles, au milieu de son sujet, et y transporter tout de suite l'auditeur? Que cet exorde est majestueux, sombre et religieux! Notre ame n'est-elle pas déja troublée de ce fracas d'évènements sinistres, de révolutions désastreuses, remplie d'une grande scène d'infortunes? Pourquoi? C'est qu'en effet il a fait parler les choses mêmes. Pas un mot qui ne porte, pas un qui ne soit une image ou une idée, unt ableau ou une leçon; et, au milieu de cet assemblage si imposant, la grande idée de Dieu qui domine tout! Qu'on se représente, après un semblable exorde, des auditeurs dans un temple qui ajoute encore à son effet, et qu'on se demande si quelqu'un d'eux pouvait songer à Bossuet! Non : l'imagination, assaillie par tant d'objets de douleur et de réflexion, n'a vu, n'a pu voir que le renversement des trônes, les coups de la fortune, les tempêtes, l'Océan. Le lecteur même est entraîné, quoique avec bien moins de

moyens pour l'être ; et ce n'est qu'après avoir été tout d'une haleine jusqu'au bout de ce discours, qui est à peu près par-tout de la même force, qu'il peut revenir à lui-même, et s'interroger sur tant de beaux détails et sur toutes les ressources de l'orateur. Observons encore que la plupart, empruntées depuis par de nombreux imitateurs, ont dû perdre, avec le temps, quelque chose de leur effet ; mais qu'alors elles avaient toutes un caractère de nouveauté, et que personne, avant Bossuet, n'avait parlé de ce ton, ni écrit de ce style. Avec quelle noblesse il exprime tout ce qui est relatif à la religion, même ce qu'un usage journalier a rendu vulgaire ! Veut-il dire que les catholiques ne pouvaient, en Angleterre, ni se confesser, ni entendre la messe avec sûreté ; rien ne paraît plus simple. Vous allez voir comment Bossuet qui connaît le ton de l'oraison funèbre, sait agrandir tout ce qu'il traite. « Les enfants de « Dieu étaient étonnés de ne voir plus ni l'autel, « ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de miséri- « corde qui justifient ceux qui s'accusent. O dou- « leur ! il fallait cacher la pénitence avec le même « soin qu'on eût fait les crimes ; et Jésus-Christ « même se voyait contraint, au grand malheur « des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles « et d'autres ténèbres que ces voiles et ces ténè- « bres mystiques dont il se couvre volontaire- « ment dans l'Eucharistie. » Voilà sans doute du sublime d'expression ; mais il tient à celui des

idées. Ailleurs vous trouverez cette précision énergique de Tacite et de Salluste : « Dans la plus « grande fureur des guerres civiles, jamais on « n'a douté de sa parole, ni désespéré de sa clé- « mence. » En parlant de la mort si subite et si horrible de madame Henriette, il dit : « Que « d'années la mort va ravir à cette jeunesse ! Que « de joie elle enlève à cette fortune ! Que de gloire « elle ôte à ce mérite ! » Veut-il tirer de l'instabilité des choses humaines un motif de conversion : « Quoi ! le charme de sentir est-il si fort « que nous ne puissions rien prévoir ? Les ado- « rateurs du monde seront-ils satisfaits de leur « fortune, quand ils verront que, dans un mo- « ment, leur gloire passera à leur nom, leurs « titres à leurs tombeaux, leurs biens à des in- « grats, et leurs dignités peut-être à leurs en- « vieux ? »

On ne peut dire plus de choses en moins de mots, ni donner à sa phrase une plus grande force de sens. La même observation se présente sur ce morceau concernant Charles Ier, terminé par le mouvement le plus pathétique, que l'orateur sait tirer de la circonstance de ce cœur, dont il a déja fait un des plus beaux endroits de son exorde. « Poursuivi à toute outrance par l'im- « placable malignité de la fortune, trahi de tous « les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. « Malgré les mauvais succès de ses armes infor- « tunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu

« le forcer; et comme il n'a jamais refusé ce qui « était raisonnable étant vainqueur, il a toujours « rejeté ce qui était faible et injuste étant captif. « J'ai peine à contempler son grand cœur dans « ces dernières épreuves; mais certes, il a mon- « tré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire « perdre la majesté à un roi qui sait se connaître; « et ceux qui ont vu de quel front il a paru dans « la salle de Westminster, et dans la place de « Whitehall, peuvent juger aisément combien il « était intrépide à la tête de ses armées, combien « il était auguste et majestueux au milieu de son « palais et de sa cour. Grande reine, je satisfais « à vos plus tendres désirs quand je célèbre ce « monarque; et ce cœur qui n'a jamais vécu que « pour lui se réveille, tout poudre qu'il est, et « devient sensible, même sous ce drap mortuaire, « au nom d'un époux si cher. »

Sont-ce là des figures pleines de chaleur et de vie? Et quel nerf de diction! à quelle sagacité de vues, à quelle étendue de pensées il se joint dans la peinture des caractères! Voyez ceux de Turenne et de Condé en parallèle, celui du cardinal de Retz, celui de Cromwel. On les a cités trop souvent, et ils sont trop connus pour les rapporter ici. Je ne remarquerai que la première expression du dernier, parce qu'elle contient un des secrets particuliers du style de Bossuet. *Un homme s'est rencontré.* Un autre écrivain aurait pu dire : Cromwel était un de ces prodiges

de scélératesse qui apparaissent de temps en temps dans l'univers comme d'effrayants phénomènes, etc. Il aurait bien dit, mais comme tout le monde peut bien dire. Bossuet dit tout cela d'un seul mot: *Un homme s'est rencontré.* Et de plus il dit mieux, parce qu'il fait entendre avec ce seul mot ce qu'il y a de plus extraordinaire, et qu'il y monte l'imagination. Voilà ce que j'appelle la langue de Bossuet. On en trouverait des traits à toutes les pages, et souvent en foule et pressés les uns sur les autres; témoin ce morceau sur la mort de Madame: « Rien n'a jamais égalé « la fermeté de son ame, ni ce courage paisible « qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé « par sa naturelle situation au-dessus des acci- « dents les plus redoutables. Oui, Madame fut « douce envers la mort, comme elle l'était en- « vers tout le monde. Son grand cœur ni ne « s'aigrit ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la « brave pas non plus avec fierté, contente de « l'envisager sans émotion, et de la recevoir sans « trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce « grand courage, nous l'avons perdue! C'est la « grande vanité des choses humaines: après que, « par le dernier effet de notre courage, nous « avons pour ainsi dire surmonté la mort, elle « éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel « nous semblions la défier. La voilà, malgré ce « grand cœur, cette princesse si admirée et si « chérie; la voilà telle que la mort nous l'a faite!

« Encore ce reste, tel quel, va-t-il disparaître :
« cette ombre de gloire va s'évanouir ; et nous
« l'allons voir dépouillée même de cette triste
« décoration. Elle va descendre à ces sombres
« lieux, à ces demeures souterraines, pour y
« dormir dans la poussière avec les grands de
« la terre, comme parle Job, avec ces rois et
« ces princes anéantis, parmi lesquels à peine
« peut-on la placer, tant les rangs y sont pres-
« sés, tant la mort est prompte à remplir ces
« places ! Mais ici notre imagination nous abuse
« encore : la mort ne nous laisse pas assez de
« corps pour occuper quelque place, et on ne
« voit là que des tombeaux qui fassent quelque
« figure. Notre chair change bientôt de nature ;
« notre corps prend un autre nom ; même celui
« de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous
« montre encore quelque forme humaine, ne lui
« demeure pas long-temps ; il devient un je ne
« sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune
« langue, tant il est vrai que tout meurt en lui,
« jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on ex-
« primait ses malheureux restes.

« C'est ainsi que la puissance divine, juste-
« ment irritée contre notre orgueil, le pousse
« jusqu'au néant, et que, pour égaler à jamais
« les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une
« même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines ?
« peut-on appuyer quelque grand dessein sur ces
« débris inévitables des choses humaines ? »

Nul écrivain n'a tiré un plus grand parti que Bossuet de ces idées de mort, de destruction, d'anéantissement, fréquentes chez les anciens, qui connaissaient le pouvoir qu'elles ont sur notre imagination, sur cette étrange faculté qui règne dans nous si impérieusement, qu'elle nous rend avides des impressions mêmes qui effraient notre raison et qui humilient notre orgueil. Mais ces idées lugubres ont ici un autre résultat que chez les anciens. Ils appelaient la pensée de la mort, comme un avertissement de jouir du moment qui passe et qui peut être le dernier. On conçoit au contraire qu'une religion qui ne considère le temps que comme un passage à l'éternité peut fournir à l'éloquence des instructions d'un ordre bien plus relevé ; et nulle part elles ne sont plus frappantes que dans Bossuet. On pourrait dire de lui, si l'on osait hasarder des expressions qui se présentent quand on le lit, et qui semblent dans son goût, que nul homme ne s'est avancé plus loin dans l'éternité, et ne s'est enfoncé plus avant dans les profondeurs de notre néant. Écoutez-le dans l'oraison funèbre de la princesse palatine, qui, avant sa conversion, avait joué un si grand rôle dans les intrigues de la Fronde : « Que lui servirent ses rares talents ? « Que lui servit d'avoir mérité la confiance in« time de la cour, d'en soutenir le ministre deux « fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, con« tre ses propres frayeurs, contre la malignité

« de ses ennemis, et enfin contre ses amis, ou « partagés, ou irrésolus, ou infidèles? Que ne lui « promit-on pas dans ses besoins! Mais quel fruit « lui en revint-il, sinon de connaître par expé- « rience le faible des grands politiques, leurs vo- « lontés changeantes ou leurs paroles trompeu- « ses, la diverse face des temps, les amusements « des promesses, l'illusion des amitiés de la terre, « qui s'en vont avec les années et les intérêts, et « la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui « ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne « sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins « caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux « autres? O éternel roi des siècles, qui possédez « seul l'immortalité! voilà ce qu'on vous pré- « fère! voilà ce qui éblouit les ames qu'on appelle « grandes! »

Toutes ces idées, je le sais, ont été depuis répétées mille fois; mais que cette façon de les concevoir et de les rendre est hors de toute comparaison! Ce sont des lieux communs dans les imitateurs, je le veux; mais aussi ont-ils, comme Bossuet, ce sentiment intime, cette pitié si sincèrement dédaigneuse, ce mépris atterrant qui semble flétrir à chaque mot toutes les jouissances temporelles? Et quelle plénitude de sens! Je m'en rapporte à vous, Messieurs; vous venez de l'entendre, et sûrement ce que vous avez éprouvé est au-dessus de tout ce que j'en pourrais dire.

Que de mouvements heureux et oratoires lui a

fournis ce sentiment qui a chez lui une force toute particulière? Il vient de relever les grandes qualités de la reine d'Angleterre : il s'écrie : « O « mère! ô femme! ô reine admirable et digne « d'une meilleure fortune! » Jusqu'ici ce n'est qu'une apostrophe, une figure ordinaire; mais il ajoute : « si les fortunes de la terre étaient quel- « que chose! » Et ce trait jeté en passant porte dans l'ame une réflexion triste et religieuse.

Bossuet, comme tous les grands orateurs, abonde en mouvements de toute espèce : il n'a presque point d'autres transitions. « Les malheurs « de sa maison (dit-il en parlant de Madame) « n'ont pu l'accabler dans sa première jeunesse; « et dès lors on voyait en elle une grandeur qui « ne devait rien à la fortune. Nous disions avec « joie que le ciel l'avait arrachée, comme par « miracle, des mains des ennemis du roi son père, « pour la donner à la France, don précieux, ines- « timable présent, si seulement la possession en « avait été plus durable! Mais pourquoi ce sou- « venir vient-il m'interrompre? Hélas! nous ne pou- « vons un moment arrêter les yeux sur la gloire « de la princesse, sans que la mort s'y mêle aus- « sitôt pour tout offusquer de son ombre. O mort! « éloigne-toi de notre pensée et laisse-nous « tromper pour un peu de temps la violence de « notre douleur par le souvenir de notre joie. « Souvenez-vous donc, Messieurs, de l'admiration « que la princesse d'Angleterre donnait à toute la

« cour. Votre mémoire vous la peindra mieux « avec tous ses traits et son incomparable dou« ceur que ne pourront jamais faire toutes mes « paroles. Elle croissait au milieu des bénédictions « de tous les peuples, et les années ne cessaient « de lui apporter de nouvelles graces. »

Après avoir représenté Madame, l'idole de la cour, enlevée aux adorations publiques à la fleur de son âge, et au retour d'un voyage d'Angleterre, où elle avait entre ses mains le secret de l'état, confidence honorable pour une si jeune princesse : « La confiance de deux rois (dit-il) « l'élevait au comble de la grandeur et de la « gloire. » Il s'arrête à ces mots : « La grandeur « et la gloire! Pouvons-nous encore entendre ces « noms dans ce triomphe de la mort? Non, Mes« sieurs, je ne puis plus soutenir ces grandes « paroles par lesquelles l'arrogance humaine tâche « de s'étourdir elle-même pour ne pas apercevoir « son néant. » Quel caractère de style ! Il est vrai que jamais sujet ne s'y prêta davantage. Dix mois auparavant, il avait prononcé devant cette même princesse l'oraison funèbre de sa mère, la reine d'Angleterre. On sait quel exorde il tira de cette circonstance, et quel fut l'effet de ses premières paroles sur une assemblée encore étourdie de ce coup affreux, de cette perte imprévue et effrayante d'une princesse qui ne mit entre la santé la plus florissante et la mort que l'intervalle de quelques heures. « J'étais donc encore des-

« tiné à rendre ce devoir à très-haute et très-puis-
« sante princesse Henriette-Anne d'Angleterre, du-
« chesse d'Orléans! Elle que j'avais vue si atten-
« tive pendant que je rendais le même devoir à la
« reine sa mère, devait être sitôt après le sujet
« d'un discours semblable! et ma triste voix était
« réservée à ce déplorable ministère! O vanité! ô
« néant! ô mortels ignorants de leurs destinées!
« l'eût-elle cru, il y a dix mois? et vous, Mes-
« sieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle
« versait tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût
« sitôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même?
« Princesse, le digne objet de l'admiration de
« deux grands royaumes, n'était-ce pas assez que
« l'Angleterre pleurât votre absence, sans être en-
« core réduite à pleurer votre mort? Et la France,
« qui vous revit avec tant de joie, environnée
« d'un nouvel éclat, n'avait-elle plus d'autres
« pompes et d'autres triomphes pour vous, au
« retour de ce voyage fameux d'où vous aviez
« remporté tant de gloire et de si belles espé-
« rances? *Vanité des vanités, et tout est vanité.*
« C'est la seule parole qui me reste; c'est la seule
« réflexion que me permet, dans un accident si
« étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi
« n'ai-je point parcouru les livres sacrés pour y
« trouver quelque texte que je pusse appliquer à
« cette princesse. J'ai pris, sans étude et sans choix,
« les premières paroles que me présente *l'Ecclé-*
« *siaste*, où, quoique la vanité ait été si souvent

« nommée, elle ne l'est pas encore assez, à mon « gré, pour le dessein que je me propose. Je veux « dans un seul malheur déplorer toutes les ca- « lamités du genre humain, et dans une seule « mort faire voir la mort et le néant de toutes les « grandeurs humaines. Ce texte, qui convient à « tous les états et à tous les évènements de notre « vie, par une raison particulière, devient propre « à mon lamentable sujet, puisque jamais les va- « nités de la terre n'ont été si clairement décou- « vertes ni si hautement confondues. Non, après « ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un « nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est « qu'une apparence, les graces et les plaisirs ne sont « qu'un dangereux amusement; tout est vain en « nous, excepté le sincère aveu que nous faisons de- « vant Dieu de nos vanités, et le jugement ar- « rêté qui nous fait mépriser tout ce que nous « sommes. »

Mais de la même main dont il abat l'orgueil des hommes dans les choses du monde, voyez comme il les relève aussitôt dans les choses du ciel. « Mais dis-je la vérité? L'homme que Dieu a « fait à son image n'est-il qu'une ombre?... Il ne « faut pas permettre à l'homme de se mépriser « tout entier, de peur que, croyant, avec les im- « pies, que notre vie n'est qu'un jeu où règne le « hasard, il ne marche sans règle et sans mesure « au gré de ses aveugles désirs. »

Tout son discours est fondé sur cette distinc-

tion philosophique autant que chrétienne, et qu'ailleurs il développe ainsi :

« Il faut donc penser, Chrétiens, qu'outre le « rapport que nous avons, du côté du corps, avec « la nature changeante et mortelle, nous avons, « d'un autre côté, un rapport intime avec Dieu, « parce que Dieu même a mis quelque chose en « nous qui peut confesser la vérité de son être, « en adorer la perfection, en admirer la pléni- « tude ; quelque chose qui peut se soumettre à sa « souveraine puissance, s'abandonner à sa haute et « incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, « craindre sa justice, espérer son éternité. De ce « côté, Messieurs, si l'homme croit avoir en lui « de l'élévation, il ne se trompera pas ; car, comme « il est nécessaire que chaque chose soit réunie à « son principe, et que c'est pour cette raison, dit « l'Ecclésiaste, *que le corps retourne à la terre « dont il a été tiré,* il faut, par la suite du même « raisonnement, que ce qui porte en nous la mar- « que divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, « y soit aussi rappelé. Or, ce qui doit retourner « à Dieu, qui est la grandeur primitive et essen- « tielle, n'est-il pas grand et élevé? C'est pour- « quoi, quand je vous ai dit que la grandeur et « la gloire n'étaient parmi nous que des noms « pompeux, vides de sens et de choses, je regar- « dais le mauvais usage que nous faisons de ces « termes. Mais, pour dire la vérité dans toute son « étendue, ce n'est ni l'erreur ni la vanité qui ont

« inventé ces noms magnifiques; au contraire,
« nous ne les aurions jamais trouvés, si nous
« n'en avions porté le fonds en nous-mêmes. Car
« où prendre ces nobles idées dans le néant ? La
« faute que nous faisons n'est donc pas de nous
« être servis de ces noms; c'est de les avoir appli-
« qués à des objets indignes. »

Qu'on me permette encore ici une remarque, et toujours pour faire connaître de plus en plus le caractère du style de Bossuet. Avez-vous pris garde, Messieurs, à cette expression dont il se sert pour établir la seule élevation de l'homme dans son rapport intime avec Dieu? *Il y a*, dit-il, *quelque chose en nous qui peut se soumettre à sa souveraine puissance.* Ne paraît-il pas singulier d'énoncer comme un titre de grandeur une faculté de soumission? Non-seulement ce contraste d'idées et d'expressions est vraiment sublime, mais il y a ici un mérite propre à Bossuet; c'est de jeter rapidement des idées étendues sans s'arrêter à les développer. Il y a ici un grand fonds de vérités philosophiques, indiqué en peu de mots. En effet, quoiqu'il y ait infiniment moins de distance de la bête à l'homme que de l'homme à Dieu, cependant l'instinct de la bête ne va pas jusqu'à connaître la prodigieuse supériorité de la raison humaine; et la raison humaine, tout imparfaite qu'elle est, s'est élevée jusqu'à l'idée de l'intelligence divine, c'est-à-dire, jusqu'à l'idée de l'infini; et comme la conséquence nécessaire de

cette idée est un sentiment de soumission, il est rigoureusement vrai que ce sentiment tient à ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, à sa raison, qui a conçu l'infini.

Rousseau a exprimé précisément la même idée que Bossuet, mais d'une manière toute différente: « Être des êtres, le plus digne usage de ma rai-« son, c'est de s'anéantir devant toi: c'est mon « ravissement d'esprit, c'est le charme de ma fai-« blesse, de me sentir accablé de ta grandeur. » L'un aperçoit une idée grande et vaste, l'indique et passe; l'autre s'en saisit avec vivacité et en fait un sentiment.

On a souvent admiré dans Bossuet cette hauteur des pensées; mais ce que peut-être on n'a pas assez remarqué, c'est son expression, qui souvent dans les plus petites choses anime et colorie tout. Veut-il parler de la discrétion de Madame Henriette : « Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la va-« nité, ni l'appât d'une flatterie délicate ou d'une « douce conversation, qui souvent, épanchant le « cœur, en fait échapper le secret, n'était capable « de lui faire découvrir le sien. » A quoi tient le mérite de cette phrase? A cette image si naturelle et si juste qui semble placée là d'elle-même, et qui représente le cœur humain, qui s'ouvre quand on le séduit, sous la figure d'un vase qui se répand quand on l'a penché! Voilà des images douces. Il est encore bien plus abondant en images fortes, et c'est une des propriétés de son style. « Charles-

« Gustave parut à la Pologne surprise et trahie « comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, « tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue « cette redoutable cavalerie qu'on voyait fondre « sur l'ennemi avec la vitesse d'une aigle? Où « sont ces ames guerrières, ces marteaux d'armes « tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus « en vain? Ni les chevaux ne sont vites, ni les « hommes ne sont adroits, que pour fuir devant « le vainqueur. »

Dans l'oraison funèbre du grand Condé, de quels traits il peint son activité, sa vigilance, sa célérité! « A quelque heure et de quelque côté « que viennent les ennemis, ils le trouvent tou- « jours sur ses gardes, toujours prêt à fondre sur « eux et à prendre ses avantages. Comme une « aigle qu'on voit toujours, soit qu'elle vole au « milieu des airs, soit qu'elle se pose sur le haut « de quelque rocher, porter de tous côtés des « regards perçants, et tomber si sûrement sur sa « proie, qu'on ne peut éviter ses ongles non plus « que ses yeux : aussi vifs étaient les regards, « aussi vite et impétueuse était l'attaque, aussi « fortes et inévitables étaient les mains du prince « de Condé. »

Aucun des genres du style oratoire ne lui était étranger, pas même ceux qui sont d'un ordre secondaire et communément au-dessous de la trempe de son génie. Dans celui que les rhéteurs appellent *tempéré*, qui consiste principalement

dans les ornements de la diction et dans les figures brillantes de l'amplification, dans ce genre qui est celui de Fléchier, il ne lui est pas moins supérieur que dans tout le reste. Je n'en veux pour exemple que l'apostrophe à l'île de la Conférence, où s'était conclu le mariage de l'infante Marie-Thérèse d'Autriche avec Louis XIV. L'oraison funèbre de cette reine et celle du chancelier Le Tellier ne sont pas en général de la même force que les quatre autres. Le sujet n'en était ni aussi riche ni aussi intéressant; il convenait de le relever autant qu'il était possible par les ornements de l'art : c'est là qu'ils étaient bien placés. L'île de la Conférence et l'époque du mariage de Louis XIV, l'entrevue de Mazarin et de Louis de Haro, étaient des accessoires importants pour l'orateur : ils donnent lieu à un morceau où les figures ont autant d'éclat qu'il soit possible. « Ile pacifique où se doivent terminer « les différends de deux grands empires à qui tu « sers de limite; île éternellement mémorable par « les conférences de deux grands ministres, où « l'on vit développer toutes les adresses et tous « les secrets d'une politique si différente ; où l'un « se donnait du poids par sa lenteur, et l'autre « prenait l'ascendant par sa pénétration : auguste « journée où deux fières nations long-temps en- « nemies, et alors réconciliées par Marie-Thérèse, « s'avancent sur leurs confins, leurs rois à leur « tête, non plus pour se combattre, mais pour

« s'embrasser; où ces deux rois avec leur cour, « d'une grandeur, d'une politesse et d'une magni-« ficence, aussi-bien que d'une conduite si dif-« férente, furent l'un à l'autre et à tout l'univers « un si grand spectacle : fêtes sacrées, mariage « fortuné, voile nuptial, bénédiction, sacrifice, « puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies et « vos pompes avec ces pompes funèbres, et le « comble des grandeurs avec leurs ruines ? »

Quant à ce pathétique noble qui vient de l'ame, et qu'il faut distinguer de ce pathétique doux qui vient du cœur, vous en avez vu des traits dans presque tout ce que j'ai cité : il est essentiel à l'oraison funèbre, et Bossuet en est rempli. Mais c'est sur-tout dans celle du grand Condé, et dans la péroraison qui la termine, qu'il s'est surpassé en cette partie. C'était aussi celle où triomphait Cicéron; mais il n'a aucune péroraison supérieure à celle-ci, qui réunit, ce me semble, toutes les sortes de beautés. « Venez, peuples, venez main-« tenant : mais venez plutôt, princes et seigneurs, « et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez « aux hommes les portes du ciel; et vous, plus « que tous les autres, princes et princesses, « nobles rejetons de tant de rois, lumières de la « France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes « de votre douleur comme d'un nuage; venez « voir le peu qui nous reste d'une si auguste « naissance, de tant de grandeur, de tant de « gloire. Jetez les yeux de toutes parts : voilà

« tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété
« pour honorer un héros : des titres, des in-
« scriptions, vaines marques de ce qui n'est plus;
« des figures qui semblent pleurer autour d'un
« tombeau, et de fragiles images d'une douleur
« que le temps emporte avec tout le reste; des
« colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au
« ciel le magnifique témoignage de notre néant;
« et rien enfin ne manque dans tous ces hon-
« neurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc
« sur ces faibles restes de la vie humaine; pleurez
« sur cette triste immortalité que nous donnons
« aux héros. Mais approchez en particulier, ô
« vous qui courez avec tant d'ardeur dans la car-
« rière de la gloire, ames guerrières et intrépides!
« Quel autre fut plus digne de vous commander?
« Mais dans quel autre avez-vous trouvé le com-
« mandement plus honnête? Pleurez donc ce
« grand capitaine, et dites tous en gémissant :
« Voilà celui qui nous menait dans les hasards;
« sous lui se sont formés tant de renommés capi-
« taines, que ses exemples ont élevés aux pre-
« miers honneurs de la guerre; son ombre eût
« pu encore gagner des batailles, et voilà que
« dans son silence son nom même nous anime, et
« ensemble il nous avertit que, pour trouver à la
« mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver
« pas sans ressources à notre éternelle demeure,
« avec les rois de la terre il faut encore servir le
« Roi du ciel. Servez donc ce Roi immortel et si

« plein de miséricorde, qui vous comptera un
« soupir et un verre d'eau donné en son nom,
« plus que tous les autres ne feront jamais pour
« tout votre sang répandu; et commencez à
« compter le temps de vos utiles services, du jour
« que vous vous serez donnés à un maître si
« bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce
« triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu
« mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, à
« quelque degré de sa confiance qu'il vous ait
« reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes
« avec des prières, et, admirant dans un si grand
« prince une amitié si *commode* et un commerce
« si doux, conservez le souvenir d'un héros dont
« la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-
« t-il toujours vous être un cher entretien! ainsi
« puissiez-vous profiter de ses vertus! et que sa
« mort, que vous déplorez, vous serve à la fois
« de consolation et d'exemple! Pour moi, s'il m'est
« permis, après tous les autres, de venir rendre
« les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince! le
« digne sujet de nos louanges et de nos regrets,
« vous vivrez éternellement dans ma mémoire;
« votre image y sera tracée, non point avec cette
« audace qui promettait la victoire; non, je ne
« veux rien voir en vous de ce que la mort y
« efface : vous aurez dans cette image des traits
« immortels; je vous y verrai tel que vous y
« étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu,
« lorsque sa gloire commença à vous apparaître.

« C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à « Fribourg et à Rocroy; et, ravi d'un si beau « triomphe, je dirai en actions de graces ces belles « paroles du bien-aimé disciple : *Et hæc est vic-« toria quæ vincit mundum, fides nostra : La vé-« ritable victoire, celle qui met sous nos pieds le « monde entier, c'est notre foi.* Jouissez, prince, « de cette gloire; jouissez-en éternellement par « l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces « derniers efforts d'une voix qui vous fut con-« nue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au « lieu de déplorer la mort des autres, grand « prince, dorénavant je veux apprendre de vous « à rendre la mienne sainte : heureux si, averti « par ces cheveux blancs du compte que je dois « rendre de mon administration, je réserve au « troupeau que je dois nourrir de la parole de « vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ar-« deur qui s'éteint! »

Quel mélange de douleur et d'onction, de noblesse et de simplicité! Avouons que l'éloquence ne peut pas aller plus loin; avouons que la renommée, qui a consacré depuis un siècle le nom de Bossuet, n'a pas été une infidèle dispensatrice de la gloire. Figurons-nous ce grand homme, aussi vénérable par son âge et sa belle figure que par ses talents et ses dignités, prononçant ces dernières paroles devant une cour accoutumée à recueillir avec respect toutes celles qui sortaient de sa bouche, et mêlant l'idée de sa mort pro-

chaine à celle du héros qu'il venait de célébrer : combien ce retour sur lui-même dut paraître touchant! Sans m'arrêter à toutes les beautés de cette sublime péroraison, je ne puis m'empêcher du moins d'en observer une, qui, peut-être, n'est pas très-frappante par elle-même, mais qui pourtant me paraît digne de remarque par la place où elle est : c'est, je l'avouerai, ce *verre d'eau donné* au pauvre, mis en opposition avec toute la gloire du grand Condé. Jamais, ce me semble, un homme ordinaire n'eût osé risquer, même en chaire, ce contraste hasardeux; mais Bossuet a senti que cette citation, toute vulgaire qu'elle pouvait être, était non-seulement autorisée par l'Évangile, mais encore ennoblie par l'humanité, à qui l'on ne pouvait rendre un plus bel hommage que de la mettre au-dessus de toute la grandeur de Condé : et j'avoue que je ne saurais me défendre d'en savoir gré à l'auteur.

On a beaucoup parlé de ces prétendues inégalités, et sur-tout ceux qui ont affecté de poser en principe que le génie était *essentiellement inégal*, parce qu'au fond ils auraient bien voulu que leurs fautes de toute espèce fussent regardées comme des *inégalités de génie*, ont été jusqu'à rapprocher sous ce point de vue Corneille et Bossuet, qui ont entre eux d'autres rapports que j'ai indiqués, mais qui n'ont pas celui-là : il s'en faut de tout que Bossuet tombe jamais aussi bas que Corneille; et même il tombe très-rarement. On

ne peut pas donner le nom de chutes à quelques morceaux moins élevés que les autres, mais dont la simplicité n'a rien de répréhensible. En général son éloquence est aussi saine qu'elle est forte; et que peut-on y reprendre, qu'un petit nombre d'expressions un peu familières, ou qui même ne le sont devenues qu'avec le temps? Par exemple, vous trouverez chez lui que la France commençait à donner *le branle* aux affaires de l'Europe. Ce mot, qui est bas aujourd'hui, ne l'était nullement alors. Il était employé en prose et en vers par les écrivains les plus élégants. Boileau disait, en parlant de la fortune :

On me verra dormir au branle de sa roue.

Ce mot est fréquent dans Massillon même, qui écrivit long-temps après cette époque, et dans les vingt premières années de notre siècle. Ce n'est que de nos jours que, dans le style noble, ce terme a été remplacé par celui de *mouvement*, qui en lui-même ne vaut pas mieux pour la prose, et beaucoup moins pour la poésie : c'est un caprice de l'usage. « Le juste ne peut pas « même obtenir que le monde le laisse en repos « dans ce sentier solitaire et rude, où il *grimpe* « plutôt qu'il ne marche. » Le mot propre était *gravit*, qui est même plus expressif, puisque *gravir* c'est *grimper* avec effort. Au sujet des troubles d'Angleterre, il s'exprime ainsi avec son énergie ordinaire : « Ces disputes n'étaient encore que de

« faibles commencements, par où des esprits tur-
« bulents faisaient comme un essai de leur liberté.
« Mais quelque chose de plus violent se remuait
« au fond des cœurs : c'était un dégoût secret de
« tout ce qui a de l'autorité, et une *démangeai-
« son* d'innover sans fin. » *Démangeaison* est du style familier : on pouvait mettre *et un besoin d'innover*.

Il y a une autre sorte d'expressions familières qui choqueraient dans un écrivain médiocre, parce qu'elles tiendraient de la faiblesse, et qui plaisent chez lui; d'abord, parce qu'elles ne peuvent paraître une impuissance de dire mieux dans un homme dont l'élocution est ordinairement si élevée; ensuite, parce qu'elles sont de nature à faire sentir que leur extrême simplicité est ce qu'il y a de mieux pour la force du sens et le dessein de l'auteur. Un exemple me fera comprendre : *La voilà telle que la mort nous l'a faite*. Cette phrase en elle-même est du style familier : placez-la dans un discours faiblement écrit, elle fera rire. Dans Bossuet, elle est frappante de vérité et d'énergie. Pourquoi? C'est qu'après avoir dit sur le même sujet ce qu'il y a de plus relevé, il finit par ne trouver rien de plus expressif que cette locution, vulgaire, il est vrai, mais qui rend si bien en un seul mot tout ce que la mort a fait de Madame, que les termes les plus choisis n'en diraient pas autant. C'est ainsi que la valeur des termes dépend souvent de celle de l'auteur qui les emploie; et l'on

pourrait dire, comme un proverbe de goût : Tant vaut l'homme, tant vaut la parole.

L'on a vu combien les taches sont légères et faciles à effacer : elles sont, je le répète, très-clair-semées, même dans les deux oraisons funèbres qui, par la nature du sujet, devaient être inférieures aux autres, celles de Marie-Thérèse et de Le Tellier. Quant à la première, Louis XIV, au moment où elle mourut, en avait fait en une seule phrase le plus grand éloge possible : *Voilà*, dit-il, *le premier chagrin qu'elle m'ait donné.* Le discours de Bossuet ne pouvait être que le développement de ce beau mot, qui renferme le panégyrique le plus complet qu'un époux, et sur-tout un époux roi, puisse jamais faire de sa femme. Mais on sait que les vertus domestiques et modestes ne sont pas celles qui prêtent le plus à la grande éloquence, à celle qui s'adresse aux hommes rassemblés. Dans tout ce qui prétend aux grands effets, il faut quelque chose qui se rapproche du dramatique. Des désastres, des révolutions, des scènes, des contrastes, voilà ce qui sert le mieux le poëte, l'orateur, l'historien : il semble que l'homme aime mieux être ému que d'être instruit. L'éloge de la simple vertu ressemble à un beau portrait : quelque parfaite qu'en soit l'exécution, il frappera beaucoup moins qu'une physionomie passionnée dans un tableau d'histoire; et c'est encore là un de ces principes géné-

raux par lesquels tous les arts se rapprochent les uns des autres.

A l'égard du chancelier Le Tellier, l'ouvrage de Bossuet offre ici un de ces exemples de l'exagération du panégyrique, contredite par la sévérité de l'histoire. Ce magistrat eut certainement des qualités estimables, et rendit des services au gouvernement dans le temps de la Fronde; mais il ne sera jamais regardé comme un modèle de justice et de vertu. La part qu'il eut à la révocation de l'édit de Nantes pouvait, je l'avoue, n'être chez lui qu'une erreur, puisque ce fut celle de presque toute la France, et même de Bossuet, qui n'y voyait que le triomphe de la religion dominante: la postérité a pensé autrement, et l'on convient aujourd'hui que cette grande faute contre la politique en était aussi une contre le véritable esprit du christianisme, qui n'en reste pas moins ce qu'il est, même quand des Chrétiens s'y trompent.

La France peut se vanter d'avoir en Bossuet son Démosthènes, comme dans Massillon elle a son Cicéron. Ainsi c'est à la religion que nous devons ce que la langue française a de plus parfait dans l'éloquence; c'est à elle que nous devons *Athalie*, ce qu'il y a de plus parfait dans notre poésie; c'est à elle que nous devons le discours sur l'*Histoire universelle*, le plus beau monument historique dans toutes les langues; c'est à elle que nous devons *les Provinciales*, le chef-d'œuvre de la critique; c'est à elle enfin que nous devons les

Œuvres philosophiques de Fénélon, ce que nous avons de plus éloquent en philosophie. Voilà ce qu'a produit le siècle de la religion, qui a été celui du génie : que le nôtre avoue qu'il lui a été plus facile d'en être le détracteur que le rival, ou qu'il ose nous produire en concurrence les chefs-d'œuvre de l'impiété.

On a dit que Bossuet avait moins d'harmonie que Fléchier ; je n'en crois rien : il fallait dire seulement qu'en cette partie, comme dans toutes les autres, ils diffèrent entièrement. Bossuet n'a pas fait, comme Fléchier, une étude particulière de la construction des phrases, de l'arrangement des mots et de la symétrie des rapports. Notre langue a dans cette partie des obligations à Fléchier, que l'on peut appeler l'*Isocrate français* : il s'est appliqué à donner aux formes du langage de la netteté, de la régularité, de la douceur, du nombre ; c'est en quoi il excelle, et l'on peut dire qu'il est plus nombreux que Bossuet. Mais le nombre n'est pour ainsi dire que la partie élémentaire de l'harmonie du style, comme les accords sont les éléments de l'harmonie musicale. Il y a une autre harmonie, d'un ordre bien supérieur, et qui, pour le poëte, l'orateur, le musicien, est celle du génie ; parce que la première peut s'apprendre, et que celle-ci il faut la créer. Elle consiste dans le rapport des effets que l'on produit dans l'oreille avec ceux que l'on produit dans l'ame et dans l'imagination. Ce rapport,

toujours saisi par quiconque est heureusement organisé, est un des moyens de l'art, si essentiel, que sans lui il n'y a point de grand écrivain ni en prose ni en vers; car sans lui tout effet serait manqué. Or, cette espèce d'harmonie, personne ne l'a possédée plus éminemment que Bossuet. Il n'évitera pas toute consonnance vicieuse, tout défaut de nombre; cette sorte de négligence peut se rencontrer chez lui, comme quelques autres négligences de diction : mais il n'a guère de grandes images, de grandes idées, de grands mouvements, où l'arrangement, le son, le retentissement de ses phrases ne frappe l'oreille dans un rapport exact avec l'imagination et la pensée. Et sans cela serait-il orateur ? C'est le propre du grand talent, en éloquence comme en poésie, de disposer ce qu'il conçoit de manière à ce que tout concoure à l'effet. L'organe si important de l'oreille doit être chez lui un des plus heureux ; et sans cela serait-il fait pour s'adresser à la nôtre ?

Fléchier s'occupa sur-tout à la flatter, mais, comme il arrive toujours, d'une manière conforme à la nature de son talent, et proportionnée à ses conceptions. L'esprit, l'élégance, la pureté, la justesse et la délicatesse des idées ; une diction ornée, fleurie, cadencée : telles sont ses qualités distinctives. C'est un écrivain disert, un habile rhéteur qui connaît son art, mais qui n'est pas assez riche de son fonds pour éviter l'abus de cet art. Il emploie trop souvent les mêmes moyens ;

il répète trop souvent les mêmes figures, et spécialement l'antithèse, dont il use jusqu'à la profusion, jusqu'à l'excès, jusqu'au dégoût. Il s'est trouvé deux fois en concurrence avec Bossuet dans les mêmes sujets; dans l'oraison funèbre de Marie-Thérèse, et dans celle du chancelier Le Tellier; et, quoiqu'elles soient les moindres de Bossuet, il s'offre encore dans celui-ci assez de traits de sa force pour que Fléchier ne l'atteigne pas. Il n'en approche pas davantage dans celles de madame de Montausier, de madame d'Aiguillon, de la dauphine de Bavière, et du président de Lamoignon. Deux seuls discours où il a été au-dessus de lui-même, ceux où il a célébré Turenne et Montausier, ont assez de beautés pour lui assurer le premier rang dans son siècle parmi les orateurs du second ordre, mais toujours à une grande distance des chefs-d'œuvre de Bossuet. L'exorde de l'oraison funèbre de Turenne, imité de celle d'Emmanuel de Savoie, composée par le jésuite Lingendes (1), mais fort embelli par Fléchier, est un des morceaux les plus finis qui soient sortis de sa plume : il a sur-tout l'avantage de convenir parfaitement au sujet, et d'y entrer d'une manière très-heureuse. L'orateur prend pour texte ces mots du livre des Machabées : *Fleverunt*

(1) Le cardinal Maury, dans son *Essai sur l'Éloquence de la chaire*, tome I, page 227, réfute cette opinion, qui était aussi celle de Voltaire.

illum omnis populus Israël planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt: Quomodò cecidit potens qui salvum faciebat Israël! « Les « peuples désolés le pleurèrent ; ils le pleurèrent « long-temps, et ils dirent : Comment est tombé « l'homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël!»

«Je ne puis, Messieurs, vous donner d'abord « une plus haute idée du triste sujet dont je viens « vous entretenir qu'en recueillant ces termes no- « bles et expressifs *dont l'Écriture sainte* se sert « pour louer la vie et pour déplorer la mort du « sage et vaillant Machabée. Cet homme, qui « portait la gloire de sa nation jusqu'aux extré- « mités de la terre; qui couvrait son camp d'un « bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'é- « pée; qui donnait à des rois ligués contre lui des « déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses « vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit « être éternelle; cet homme, qui défendait les « villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants « d'Ammon et d'Ésaü, qui revenait chargé des dé- « pouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs « propres autels les dieux des nations étrangères; « cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël « comme un mur d'airain où se brisèrent tant de « fois les forces de l'Asie, et qui, après avoir dé- « fait de nombreuses armées, déconcerté les plus « fiers et les plus habiles généraux des rois de « Syrie, venait tous les ans, comme le moindre « des Israélites, réparer avec ces mains triom-

« phantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait « d'autres récompenses des services qu'il rendait « à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie; ce « vaillant homme, poussant enfin avec un courage « invincible les ennemis qu'il avait réduits à une « fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura « comme enseveli dans son triomphe. Au premier « bruit de ce funeste accident, toutes les villes de « Judée furent émues; des ruisseaux de larmes « coulèrent des yeux de tous leurs habitants; ils « furent quelque temps saisis, muets, immobiles: « un effort de douleur rompant enfin ce long et « morne silence, d'une voix entrecoupée de san- « glots que formaient dans leurs cœurs la tristesse, « la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : Comment est « mort cet homme puissant qui sauvait le peuple « d'Israël! A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs, « les voûtes du temple s'ébranlèrent, le Jourdain « se troubla, et tous ses rivages retentirent du « son de ces lugubres paroles : Comment est mort « cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Is- « raël! »

L'adresse et l'intérêt de ce magnifique exorde consistent à présenter d'abord, sous le nom d'un héros de l'*Écriture sainte*, le tableau allégorique et fidèle du héros de ce discours; à le faire reconnaître, avant de l'avoir nommé, dans chacun des traits de cette peinture; à faire entendre, dans la répétition d'un texte bien choisi, le cri qu'avait jeté toute la France à la mort de Turenne. Vous

avez pu remarquer d'ailleurs, Messieurs, le choix des termes et la structure nombreuse des phrases: rien n'y manque. Mais, pour mieux concevoir ce qu'était cet exorde pour ceux qui l'entendirent, il faut se rappeler les souvenirs et les allusions qui frappaient à tout moment les auditeurs. Cet homme, qui *donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels*, faisait souvenir de ce mot du roi d'Espagne : *M. de Turenne m'a fait passer de bien mauvaises nuits.* « Cet homme, que Dieu avait mis « autour d'Israël comme un mur d'airain », n'était-ce pas celui qui, tout récemment[1], dans une campagne à jamais mémorable, avait dissipé les alarmes de toute la France, en dissipant, avec vingt mille hommes, soixante mille Impériaux qui inondaient les frontières d'Alsace, et menaçaient d'envahir nos provinces? « Cet homme, qui de ses « mains triomphantes venait réparer les ruines du « sanctuaire », caractérisait dans M. de Turenne l'union de la piété avec les talents militaires, et le zèle qu'il avait montré pour la conversion des hérétiques. Tous les autres traits de conformité ne sont pas moins justes; et il ne faut pas s'étonner de l'impression vive que fit ce discours, où l'orateur s'était tout d'un coup saisi si habilement de l'imagination de ses auditeurs avant d'avoir prononcé le nom de Turenne: c'était vraiment un des grands coups de l'art, et cet exorde en est un modèle. D'autres morceaux n'en sont pas indignes : je citerai entre autres celui où Flé-

chier parle de la modestie de Turenne; il respire le bon goût des anciens, et même en est imité en quelques endroits. « Cet honneur, Messieurs, « ne diminue point sa modestie. A ce mot, je ne « sais quel remords m'arrête; je crains de publier « ici des louanges qu'il a si souvent rejetées, et « d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant « aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la « justice, et louons-le sans crainte en un temps « où nous ne pouvons être suspects de flatterie, « ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si « grandes choses? qui les dit avec plus de rete- « nue? Remportait-il quelque avantage; à l'en- « tendre, ce n'était pas qu'il fût habile, c'est que « l'ennemi s'était trompé. Rendait-il compte d'une « bataille, il n'oubliait rien, sinon que c'était lui « qui l'avait gagnée. Racontait-il quelques-unes « de ces actions qui l'avaient rendu si célèbre, on « eût dit qu'il n'en avait été que le simple specta- « teur, et l'on doutait si c'était lui qui se trompait « ou la Renommée. Revenait-il de ces glorieuses « campagnes qui ont rendu son nom immortel, il « fuyait les acclamations populaires, il rougissait de « ses victoires; il venait recevoir des éloges, comme « on vient faire des apologies; il n'osait presque « aborder le roi, parce qu'il était obligé par res- « pect de souffrir patiemment les louanges dont « S. M. ne manquait jamais de l'honorer. C'est « alors que, dans le doux repos d'une condition « privée, ce prince, se dépouillant de toute la

« gloire qu'il avait acquise pendant la guerre, et « se renfermant dans une société peu nombreuse « de quelques amis choisis, s'exerçait sans bruit « aux vertus civiles. Sincère dans ses discours, « simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, « exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, « grand même dans les moindres choses, il se « cache, mais sa réputation le découvre; il marche « sans suite et sans équipage, mais chacun dans « son esprit le met sur un char de triomphe : on « compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vain- « cus, non pas les serviteurs qui le suivent; tout « seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus « et ses victoires qui l'accompagnent. Il y a je ne sais « quoi de noble dans cette honnête simplicité, et « moins il est superbe, plus il devient vénérable. »

Voilà du sens, des choses, de la vérité et de l'expression vraiment oratoire. Si Fléchier écrivait ordinairement de ce style, ce ne serait pas encore Bossuet, mais il aurait une bien belle place tout près de lui. Ce qu'il dit ici de Turenne, on peut le dire de ce morceau : « Il y a je ne sais « quoi de noble dans cette honnête simplicité. » Ailleurs Fléchier en est souvent fort loin; mais dans ce discours et dans l'éloge de Montausier, il se soutient assez sur le ton du genre : par exemple, dans cet autre endroit, qui est un de ces lieux communs de morale que développe et relève la figure de l'amplification : « Qu'il est difficile, Mes- « sieurs, d'être victorieux et d'être humble tout

« ensemble ! Les prospérités militaires laissent « dans l'ame je ne sais quel plaisir touchant (1) « qui l'occupe et la remplit tout entière. On s'at- « tribue une supériorité de puissance et de force ; « on se couronne de ses propres mains ; on se « dresse un triomphe secret à soi-même ; on re- « garde comme son propre bien ces lauriers qu'on « cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de « son sang ; et lors même que l'on rend à Dieu « de solennelles actions de graces, et qu'on pend « aux voûtes sacrées de ses temples des drapeaux « déchirés et sanglants qu'on a pris sur les enne- « mis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe « une partie de la reconnaissance, qu'on ne mêle, « *aux vœux* (2) qu'on rend au Seigneur, des ap- « plaudissements qu'on croit devoir à soi-même, « et qu'on ne retienne au moins quelques grains « de cet encens qu'on va brûler sur ses autels ! »

Si Fléchier eût vécu de nos jours, il aurait pu remarquer ce même accord si rare des talents militaires les plus éminents et de la modestie la plus vraie dans un prince (3) au-dessus de Turenne par la naissance, puisque la sienne est royale, égal à Turenne dans ce grand art de la guerre,

---

(1) Cette épithète ne me paraît pas juste ; j'aimerais mieux *je ne sais quel plaisir enivrant.*

(2) Le mot propre était *hommages : on rend des hommages*, et non pas des *vœux.*

(3) Le prince Henri de Prusse, présent à cette séance.

puisqu'il n'eut que Frédéric pour rival, et que tous deux en ont fait un art nouveau, où ils ont eu l'Europe pour disciple, et qui, après tant de triomphes, sait cultiver dans la retraite les vertus privées et les connaissances philosophiques, et porter dans la société cette aimable simplicité qui cache le héros et qui montre le grand homme.

Il y a du pathétique dans l'exposé de la mort de Turenne, comme dans celle de Montausier; mais ce sont à peu près les seuls endroits où en ait Fléchier, qui est d'ailleurs très-faible dans cette partie, et qui manque en général de force dans les idées et dans l'expression. Je ne rapporterai point le morceau cité dans toutes les rhétoriques, qui commence par ces mots : « N'attendez pas, « Messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, « etc. » Quoiqu'il ne soit pas sans effet, il ne m'a jamais paru tout-à-fait aussi beau que l'ont dit quelques rhéteurs; je ne crois pas que la figure si commune que l'on nomme *prétérition*, fût là ce qu'il y avait de mieux; je crois que le détail des circonstances, toutes si intéressantes, et l'épanchement d'une douleur qui eût répondu à la douleur publique, eût pu produire plus d'émotion. Mais j'observerai, à propos de ce morceau, combien Fléchier est sujet au retour des mêmes figures. Il dit ailleurs dans cette même oraison funèbre : « N'attendez pas, Messieurs, que je suive « la coutume des orateurs, et que je loue M. de « Turenne comme on loue les hommes ordi-

« naires. » Et dans celle du président de Lamoignon : « N'attendez pas, Messieurs, que je fasse « ici un dernier effort, etc. » Et dans celle de Montausier : « N'attendez pas que je vous repré« sente, etc. » Il répète aussi beaucoup trop fréquemment ces formules qu'il faut d'autant plus ménager, qu'elles sont plus usées : *je ne vous dirai pas*, etc. ; *je ne m'arrêterai pas à vous peindre*, etc. ; *que ne puis-je vous dire*, etc. ; *que ne m'est-il permis*, etc. ; *que ne m'est-il possible?* Cette monotonie accuse la faiblesse, surtout dans un petit nombre d'ouvrages du même genre.

L'oraison funèbre de Montausier mérite d'être distinguée, comme le portrait fidèle et bien tracé d'un homme qui fut à la cour, droit, intègre et véridique. Elle a cela de remarquable, qu'elle paraît exempte de toute exagération, et que tout ce que dit le panégyriste est confirmé par les traditions qui nous restent, et conforme à l'opinion générale. Le style a plus de sévérité et de gravité que dans les autres ouvrages du même auteur : il était ami de Montausier, et il semble qu'il ait emprunté cette fois quelque chose de son caractère. Il n'est pas non plus dépourvu de force et de précision ; en voici quelques traits : « Il allait porter son encens avec peine sur les « autels de la Fortune, et revenait chargé du « poids des pensées qu'un silence contraint avait « retenues. » Après avoir parlé des services qu'il

avait rendus dans les temps de la Fronde, Fléchier continue ainsi : « Quelle justice lui rendit-« on ? On approuva ses services, et bientôt on « les oublia. Dans ces jours de confusion et de « trouble, où les graces tombaient sur ceux qui « savaient à propos se faire soupçonner ou se « faire craindre, on le négligea comme un ser-« viteur qu'on ne pouvait pas perdre, et l'on « ne songea pas à sa fortune, parce qu'on n'avait « rien à craindre de sa vertu. » C'est peindre en traits concis et énergiques l'esprit de la cour et celui du temps; Tacite n'aurait pas mieux dit.

A l'occasion du respect qu'inspirait l'austère piété de Montausier, il en donne une preuve digne de remarque : « L'insensé ferma devant lui « ses lèvres impies, et, retenant sous un silence « forcé ses vaines et sacriléges pensées, se con-« tenta de dire en son cœur : Il n'y a point de « Dieu. » Si Montausier revenait aujourd'hui, je ne sais si son pouvoir irait jusque-là. Fléchier, huit ans auparavant, avait aussi rendu le même devoir funèbre à la digne épouse de cet homme vertueux, madame de Montausier, la célèbre Julie d'Angennes, l'un des principaux ornements de ce fameux hôtel de Rambouillet, qui, bien que frappé d'un juste ridicule dans ses abus, ne fut pourtant pas, dans son origine, inutile aux lettres, dont il contribuait à répandre le goût dans la société des grands. Mademoiselle de Rambouillet fut l'objet des hommages de tout ce

qu'il y avait alors de plus renommé pour l'esprit et la politesse. Elle fut peinte, dans les romans de mademoiselle Scudéry, sous le nom d'*Arténice ;* et ce portrait eut tant de vogue, que Fléchier ne crut pas trop rabaisser son ministère en lui donnant ce nom dans l'éloge qu'il lui a consacré. Ce fut aussi pour elle que fut composée *la Guirlande de Julie*, bouquet poétique, où tous les beaux-esprits du temps apportèrent leurs fleurs, aujourd'hui, il est vrai, presque toutes fanées, mais qui partagèrent alors la France entière sur le choix et la préférence. Quand on se défierait de tous ces hommages, il faudrait pourtant croire qu'une femme qui captiva le sévère Montausier ne devait pas être d'un mérite médiocre. Elle fut gouvernante du dauphin, Monseigneur, fils aîné de Louis XIV ; et cette première éducation mérita de précéder celle qui fit ensuite tant d'honneur à son mari. C'est dans ce sujet que Fléchier fit avec succès le premier essai de ses talents pour l'oraison funèbre. Mais on pourrait penser qu'il y avait encore en lui quelque reste du goût singulier et de la politessse affectée de l'hôtel de Rambouillet, du moins, si l'on en juge par les passages suivants : « Ce nom de Rambouillet, qui renferme « *je ne sais quel mélange de la grandeur ro-* « *maine et de la civilité française.* » *On ne sait* en effet ce que peut signifier ce *mélange*, ni ce que *la grandeur romaine* a de commun avec le

nom de Rambouillet. « Un ancien disait *autre-«fois* que les hommes étaient nés pour l'action « et pour la conduite du monde.... que *les da-« mes* n'étaient nées que pour le repos et pour « la retraite. » Ce mot de *dames* est ici bien étrangement placé, sur-tout dans la bouche d'un ancien; mais ce qui étonne davantage, c'est de retrouver ce mot quelques pages après, et toujours en faisant parler un ancien. « Son carac-« tère était d'être bienfaisante, et, pour me servir « des termes d'un célèbre Romain, elle ne parais-« sait pas tant *une dame mortelle* qu'une divinité « favorable aux malheureux. » Ceci est encore bien plus extraordinaire : il semblerait que Fléchier ait craint de se servir du mot de *femme*, quelque nécessaire qu'il fût, comme trop au-dessous de la dignité oratoire ou de madame de Montausier. C'est là certainement de la politesse bien mal entendue. *Une dame mortelle* est aussi ridicule qu'un *monsieur mortel;* et pourquoi d'ailleurs faire cette injure aux femmes, de croire le nom de leur sexe trop peu noble ou trop peu respectueux? A n'en juger que par ce qu'il doit naturellement exprimer, ce nom est leur plus beau titre : il signifie la bonté, la douceur, la modestie et les graces.

Vous trouverez dans Fléchier d'autres endroits qui prouvent que, dans sa diction scrupuleusement soignée, il ne laisse pas de pécher quelquefois par l'affectation, le défaut de propriété

dans les termes, ou de justesse dans les idées, comme Bossuet, dans son élocution ardente et inspirée, laisse passer de temps en temps quelques inexactitudes.

La pieuse duchesse d'Aiguillon avait équipé à ses frais un vaisseau pour la Chine, chargé de missionnaires : le vaisseau fit naufrage. Fléchier dit à ce sujet : *Les eaux de la mer n'éteignirent pas l'ardeur de sa charité :* c'est une antithèse puérile, fondée sur un abus de mots.

« Telle est l'heureuse condition des justes : ils « sentent, aux approches de la mort un redou- « blement d'ardeur et de force. Leur ame *se res-* « *serre en elle-même*, et croit voir à chaque mo- « ment les portes de l'éternité s'entr'ouvrir pour « elle. »

Si Fléchier avait dit, Leur ame se recueille en elle - même pour contempler l'éternité, etc., il y aurait un juste rapport entre l'idée et l'expression, parce que la contemplation est la suite du recueillement; mais que *l'ame du juste se resserre*, quand *elle croit voir les portes de l'éternité*, l'idée est absolument fausse. L'ame du juste au contraire doit s'ouvrir, se dilater, s'élancer au-devant de l'éternité.

« La moindre *louange* qu'on puisse donner à « Turenne, c'est d'être sorti de l'ancienne et il- « lustre maison de la Tour-d'Auvergne. » Ce mot de *louange* est très-déplacé. Fléchier voulait dire *le moindre lustre*, *le moindre titre*. Ce ne peut

jamais être une *louange*, ni grande ni petite, d'être sorti d'une maison plutôt que d'une autre. Le hasard peut-il être un sujet de *louange?* Cette inadvertance est choquante ; elle paraît tenir à l'habitude de flatter, d'autant plus que j'en aperçois ailleurs un exemple du même genre. Il dit, en parlant des soins particuliers que Dieu prend des rois : *Ce sont ses créatures les plus nobles.* Ministre de l'Évangile, où avez-vous pris cette erreur? Les rois sont les *créatures les plus nobles* dans l'ordre social et politique; mais, dans l'ordre moral et religieux, *la créature la plus noble* devant Dieu, c'est celle qui s'en rapproche le plus par sa vertu bienfaisante. Vous ajoutez qu'*elles sont faites proprement à sa ressemblance et à son image.* C'est ce que l'Écriture dit en propres termes de tous les hommes : pourquoi les appliquer *proprement* aux rois ? Vous dites : « Il « les conduit par son esprit, il les fortifie par « sa vertu, il les couronne dans ses miséricordes. » C'est encore ce que l'Écriture dit des justes seuls, et ce qui ne peut convenir aux rois que quand ils sont justes. Voudriez-vous rendre l'*esprit de Dieu* comptable de tout ce qu'ont fait les princes injustes? Il est inconséquent et dangereux d'énoncer ainsi d'une manière générale et affirmative ce qui n'est vrai que dans les applications restreintes, et même rares.

On s'attend bien que Fléchier n'est pas plus exempt que Bossuet de ces traits d'adulation qui

étaient alors si fort à la mode. Il eut le bonheur d'avoir à louer dans Turenne un véritablement grand homme. Il était dispensé de parler de ses faiblesses, si ce n'est pour dire, ce que personne ne lui aurait contesté, qu'elles avaient été suffisamment rachetées par ses services et ses vertus. Mais pourquoi parler de lui comme s'il ne les eût jamais eues, ces faiblesses? Pourquoi dire que *son cœur s'était sauvé des dérèglements que causent d'ordinaire les passions?* Quel *dérèglement* plus grand que de faire la guerre au roi pour plaire à madame de Longueville, que de révéler le secret de l'état à une autre femme, et à une femme qui le trompait? Voilà les souvenirs que retrace maladroitement l'indiscrète *louange* de l'orateur. Il en rappelle d'autres qui ne sont pas moins fâcheux, par cette phrase qui n'est d'ailleurs en elle-même qu'une exagération vide de sens : « Il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, « se défendre sans offenser. » C'est vouloir relever la modération de son héros aux dépens de toute raison. Turenne en avait trop pour former un vœu aussi absurde que celui *d'attaquer sans nuire;* ce qui se contredit dans les termes : c'est comme si Turenne eût désiré de faire la guerre aux ennemis sans leur faire aucun mal. Et que font ces hyperboles, si ce n'est de réveiller plus vivement la mémoire de l'embrasement du Palatinat, exécuté à regret sans doute, mais enfin exécuté, et sur les ordres de Louvois, qui en

donna de semblables à Catinat, mais qui n'en fut pas obéi!

Un orateur peut saisir avec empressement l'occasion de caractériser la politique et les talents d'un ministre aussi fameux que le cardinal Mazarin, et ce devrait être un des embellissements de l'oraison funèbre du chancelier Le Tellier, élève et créature de ce ministre. Mais il n'y avait pas plus d'art que de vérité à nous dire que Mazarin *avait appris à Louis XIV l'art de régner et les secrets de la royauté.* Il était trop public qu'il ne lui avait rien appris du tout, ni souffert qu'on lui apprît rien. Fléchier dit de Le Tellier, dans ce même discours : « Au milieu des grandeurs humaines, il en connut le néant, *il se vit mortel.* » N'y a-t-il pas là un peu d'emphase? Qu'un monarque tel que Louis XIV dise à sa cour qui pleure autour de son lit de mort : *Pourquoi pleurez-vous? M'avez-vous cru immortel?* Cette parole est belle : elle est d'une ame tranquille, qui se prononce à elle-même son arrêt sans le craindre. Mais quoique la place de chancelier soit une grande dignité, il n'est pourtant pas très-extraordinaire qu'un chancelier *se voie mortel.*

Quant aux éloges de Louis XIV, comme ennemi et destructeur de l'hérésie, ils sont les mêmes dans Fléchier que dans Bossuet, quoique moins fréquents; mais Fléchier pousse les choses plus loin. Comme les Hollandais étaient hérétiques, il appelle la guerre de Hollande *une guerre*

sainte, où Dieu *triomphait avec le prince*. L'invasion de la Hollande *une guerre sainte!* Voilà de ces traits qui justifieraient la mauvaise humeur de quelques philosophes qui ont totalement réprouvé l'éloquence du panégyrique, si jamais un excès pouvait en justifier un autre.

Le père de La Rue a dit de Fléchier : « L'amour « de la politesse et de la justesse du style l'avait « saisi dès ses premières études. Il ne sortait rien « de sa plume, de sa bouche, même en conver- « sation, qui ne fût travaillé ; ses lettres et ses « moindres billets avaient du nombre et de l'art. « Il s'était fait une habitude et presque une né- « cessité de composer toutes ses paroles, et de « les lier en cadence. » Les ouvrages de Fléchier prouvent la fidélité du témoignage que lui rend le père de La Rue. Il faut de ces hommes-là pour achever de limer et d'épurer une langue récemment perfectionnée; mais ce ne sont pas ceux qui en portent le plus haut la gloire et la puissance. Celui qui donne tant de soin et de temps à ses paroles, n'est pas pressé par ses idées ; et mettre *du nombre et de l'art* dans ses moindres billets, c'est être né plutôt pour la perfection des petites choses que pour la création des grandes.

Avec les ouvrages oratoires de Bossuet et de Fléchier, on met ordinairement entre les mains des jeunes étudiants ceux de Mascaron, et l'on a grand tort, à moins que le maître ne soit assez éclairé pour les avertir que si Bossuet et Fléchier

sont généralement, chacun dans leur genre, de bons modèles à suivre, Mascaron, malgré la grande réputation qu'il eut de son vivant, n'est le plus souvent qu'un très-mauvais modèle, et d'autant plus dangereux pour les jeunes gens, qu'il a tous les défauts les plus propres à les séduire, aujourd'hui sur-tout où il est de mode de faire revivre, en tout genre de composition, tout ce que l'exemple et l'autorité de nos classiques avait condamné à une réprobation générale et durable. Ce n'est pas que l'esprit de Mascaron ne paraisse tendre naturellement à s'élever, mais non pas comme la lumière qui domine tout pour tout éclairer et tout embellir; c'est, au contraire, comme une fumée ténébreuse qui ne monte dans les airs que pour les obscurcir et se dissiper. Cette comparaison est l'emblême de la véritable et de la fausse élévation; et celle de Mascaron est presque toujours la dernière. Il précéda de quelques années Bossuet et Fléchier, avant de se trouver en concurrence avec eux dans les mêmes sujets; et l'on voit qu'il était encore plein de tout le mauvais goût qui avait infecté si long-temps l'éloquence de la chaire et du barreau. Au lieu de ces moyens naturels qui proportionnent les paroles aux choses; de ces détails vrais et intéressants qui peignent l'homme qu'on célèbre, et le font aimer et admirer; de ces mouvements qui entraînent l'auditeur dans le sujet, de ces réflexions qui le ramènent à lui-même; de ces ta-

bleaux des grands évènements qui les montrent à l'imagination; c'est une décomposition laborieuse d'idées follement alambiquées, un amas d'hyperboles gigantesques qui semblent monter les unes sur les autres, une recherche bizarre de rapprochements forcés, de spéculations fantastiques, de comparaisons fausses, de phrases boursouflées, enfin un fatigant mélange de métaphysique, de mysticité et d'enflure. Tel est Mascaron dans quatre de ses oraisons funèbres, et il n'en a fait que cinq. Pour le prouver, il n'y aurait qu'à les citer de page en page; mais un petit nombre d'exemples, pris les uns fort près des autres, suffiront pour démontrer que sa manière d'écrire est précisément telle que je viens de l'exposer.

Son premier discours est consacré à la mémoire d'Anne d'Autriche : la première partie roule tout entière sur la longue *stérilité* de cette reine et sur la *fécondité* qui la suivit. Voici un fragment de son exorde : « S'il n'y a qu'un temple où il soit « permis de lui élever un tombeau dont le marbre « et les pierres précieuses désignent la dignité des « cendres qu'il renferme, ne serait-il pas permis « à la douleur de lui élever un autre tombeau et « un mausolée plus riche que le premier, où « toutes les vertus chrétiennes et morales, natu- « relles et surnaturelles, infuses et acquises, tien- « dront lieu de marbre et de pierres précieuses? « Mais s'il est difficile de faire un chef-d'œuvre « quand on travaille sur ces matériaux pesants et

« grossiers que le soleil cuit dans le centre de la « terre, ou que la rosée forme dans le sein de la « mer, à quelle difficulté ne dois-je pas m'attendre, à quel travail sur ces matériaux invisibles « et spirituels que le soleil de la grace a formés « dans le cœur de notre auguste princesse? Encore, pour réussir dans ce premier ouvrage, « souvent il ne faut que retrancher quelque partie « superflue avec le ciseau; mais dans celui-ci, je « suis obligé de me comporter d'une manière bien « différente; et s'il ne me faut rien ajouter par la « flatterie, aussi faut-il que je tâche de ne rien « diminuer par la bassesse de mes pensées, etc. »

Après une longue distinction entre les créatures spirituelles qui sont stériles, et les créatures corporelles qui sont fécondes, il s'écrie : « Si j'en « demeurais là, Messieurs, quel partage donneriez-« vous à Anne d'Autriche? la mettriez-vous parmi « *le rang des anges* et des substances spirituelles, « dans le temps de sa stérilité; ou bien, dans sa « fécondité, lui donneriez-vous la première place « parmi ces *dames* (1) illustres, et ces héroïnes « qui se sont signalées par la production de leurs « enfants?... Le ciel n'a pas voulu que cette question fût indécise : sa stérilité a fait voir que nous « devions la regarder comme un ange dont nous « admirons la beauté et aimons la protection, « quelque stérile qu'elle puisse être. »

(1) Encore les dames!

Il continue : « Il n'y eut pas de bouche qu'elle « n'ouvrît pour rendre le ciel exorable à ses vœux : « les pélerinages, les aumônes, les pénitences, les « libéralités frappaient incessamment les oreilles « de Dieu. Mais je puis dire qu'il en était de toutes « ces voix différentes, comme de la voix du ciel, « qui est le tonnerre : il n'y a qu'un coup, mais « ce coup est redoublé par quantité d'échos qui « se multiplient dans les airs. Dans ces prières « par lesquelles la terre voulut forcer le ciel, il « n'y avait qu'une voix, qui était celle de cette « grande princesse. Les soupirs des ames saintes « étaient joints à ses soupirs, leurs larmes répon- « daient à ses larmes, leurs désirs étaient les « échos des siens; elle était l'œil de ceux qui pleu- « raient, et le cœur de ceux qui souhaitaient cette « auguste naissance. »

Voulez-vous des antithèses, en voici des plus belles sur la journée de Rocroy : « On demande si « ce jour fut le dernier miracle de la vie du père, « ou le premier du règne du fils; si ce fut la suite « du branle que le roi mort avait donné au bon- « heur de la France, ou le mouvement que le roi « vivant avait commencé d'imprimer à cette mo- « narchie ? Tenons le milieu, et disons que le roi « mort lui avait confié sa fortune, qu'il l'avait fait « dépositaire de son bonheur et de cet ascendant « qu'il devait avoir sur tous ses ennemis, et que, « comme le sang du père, uni au fils, fait son « courage, le fils vivant par sa force anime la

« mort du père, et que, par des communications « réciproques, si le roi vivant s'enrichit des vic- « toires du roi mort, le roi mort n'avait triomphé « dans ses cendres que par la félicité et le cou- « rage de son fils. » Voulez-vous des comparaisons, en voici dans le même goût. Il s'agit de la bonté d'ame d'Anne d'Autriche, qui faisait du bien à ses ennemis : « La rame blesse le fleuve; « mais ses eaux entourent et caressent la rame. Le « fleuve pouvait grossir, déraciner et entraîner « les arbres qui s'opposent à son cours, et qui « sont à son rivage; mais il donne la fécondité à « ces mêmes arbres... Il en est des ames basses et « vulgaires comme de ces oiseaux domestiques et « terrestres : leurs ailes ne servent qu'à les rendre « plus pesants; dès qu'on leur ôte ce qui leur sert « d'appui, ils tombent de toute la pesanteur de « leur corps.... Je regarde le trésor de tant de « belles qualités qui sont attachées à cet amour « naturel de la vérité, comme des pièces rares et « antiques d'un cabinet curieux : la matière en « est précieuse, l'ouvrage en est exquis; mais « toutes ces médailles n'ontpoint de cours dans le « monde, elles sont marquées à un coin trop an- « cien.... » Voulez-vous des métaphores, des similitudes, des figures de toute espèce? c'est ici que Mascaron est le plus abondant : on n'a que l'embarras du choix. « La vérité, maîtresse de cette « pointe de l'esprit par ses rayons et par ses lu- « mières, déclare la guerre à la volonté ou rebelle

« ou paresseuse; elle fait des courses sur le cœur, « pour faire que ce qui est lumière dans l'esprit « devienne feu dans la volonté... »

L'époque des premiers exploits du duc de Beaufort fut celle de l'avènement de Louis XIV au trône. « On peut dire, Messieurs, avec vérité, « que l'orient de ce beau soleil fut l'orient de la « gloire du duc de Beaufort. Le signe du lion n'est « jamais plus brillant, ses influences ne sont ja- « mais plus fortes que lorsqu'il est joint au soleil, « et qu'il reçoit un redoublement d'ardeur, de « lumière et d'activité, de la jonction de ce grand « luminaire. Jusqu'ici le duc de Beaufort vous a « paru comme un lion dans les combats par sa « valeur et par sa générosité; mais ce lion, joint « à ce soleil, brille de son plus bel éclat, et est « embrasé de ses plus beaux feux. »

Mais ce qu'il y a de plus curieux en ce genre, c'est une de ces métaphores prolongées, d'autant meilleures à citer, qu'on les a vues reparaître de nos jours avec les mêmes agréments et la même affectation de connaissances physiques mal appliquées. « L'ombre, Messieurs, est la fille du so- « leil et de la lumière, mais une fille bien différente « des pères qui la produisent. Cette ombre peut « disparaître en deux manières, ou par le défaut « ou par l'excès de la lumière qui la produit : il « ne faut qu'un nuage ou que la nuit pour dé- « truire toutes les ombres. Ceux qui sont assez « aveugles pour courir après elle, ont le malheur

« de perdre et l'ombre et la lumière, lorsqu'un « nuage ou la nuit vient à leur dérober le soleil. « Enfants du siècle, voilà votre sort : tout ce que « vous aimez sur la terre, toutes les grandeurs, « les plaisirs, tous ces objets de vos amours et de « votre ambition ne sont que des ombres. Les vrais « biens de l'éternité qui doivent occuper tout « notre cœur, ce Dieu, ce soleil brillant, ne les « produit ici qu'en passant sur la terre, réservant « pour le ciel la plénitude de ses lumières. Cepen- « dant vous tournez le dos à ce soleil pour courir « après des ombres; vous en êtes amoureux; et « dans le moment que vous les croyez tenir, le « nuage d'une mauvaise fortune vous les cache; et, « plus que tout cela, le soleil se couchant sur vous « par la nuit de la mort, vous perdez en même « temps et la lumière qui vous tourne le dos, et « les ombres qui étaient le sujet de votre amour « et de votre poursuite. Il y a une autre façon de « faire disparaître les ombres, qui se fait par la « plénitude de la lumière, telle qu'est celle du « soleil en son midi, lorsque, dardant ses rayons « à plomb, il cache l'obscurité de toutes les om- « bres sous la base de tous les corps, et les oblige « pour ainsi dire de s'aller cacher dans les enfers, « leur séjour, pour laisser régner la lumière toute « seule sur l'hémisphère. »

Cette physique est très-exacte; mais cette élo- quence est bien mauvaise. C'est pourtant celle qui régnait par-tout avant qu'on eût entendu les ser-

mons de Bourdaloue, et les oraisons funèbres de Bossuet et de Fléchier. Elle n'est autre chose qu'une rhétorique puérile, un misérable effort d'esprit pour parler sans rien dire. La scolastique avait corrompu l'éloquence comme la philosophie, et apprenait à l'une et à l'autre à se passer de sens. Vous avez vu qu'il n'y en avait pas la moindre trace dans tout ce que j'ai cité : ce n'est qu'un fatras inintelligible qu'on admirait d'autant plus, qu'on mettait plus d'amour-propre à s'imaginer qu'on l'entendait. Vous en avez ri, Messieurs; mais avez-vous remarqué que ce style a beaucoup de rapport avec celui que tant d'écrivains se sont efforcés de remettre en vogue? Combien j'en pourrais citer qui n'ont pas manqué de prôneurs, ou qui même en ont encore, et chez qui vous trouverez ce même entassement de figures insignifiantes, de termes d'art ou de science ambitieusement étalés; cette bouffissure de mots qui couvre le vide des idées, ce luxe apparent qui cache l'indigence réelle, sur-tout ces métaphores sans fin, où, en voulant réunir une multitude de rapports frivoles, on fait perdre de vue l'objet essentiel! Et pourquoi est-on revenu à ce style? Par la raison que je viens de dire plus haut : c'est la facilité si heureuse et la prérogative si commode de se dispenser de bon sens.

Après ce que j'ai dit et cité de Mascaron, l'on sera tenté de demander comment il a conservé de la réputation jusque dans ce siècle, et une place

parmi nos orateurs. C'est qu'il l'a méritée par la dernière de ses oraisons funèbres, celle de Turenne; c'est qu'il en est de lui comme de plus d'un écrivain en plus d'un genre, et qu'il s'est une fois surpassé lui-même, et de beaucoup, soit que le sujet l'eût porté, soit qu'il eût profité des progrès que faisait le bon goût sous les auspices de Bossuet et de Fléchier. Il eut la gloire de lutter contre ce dernier, et même sans désavantage, en célébrant Turenne avant lui. Il eut un prodigieux succès; et madame de Sévigné, qui en parle avec admiration dans ses Lettres, désespère que Fléchier puisse soutenir la concurrence. Il la soutient pourtant, et par des moyens différents: il est plus pur, plus égal, plus nombreux, plus touchant. Mascaron garde encore quelques traces de recherche et d'enflure; mais d'abord elles sont bien plus légères et moins fréquentes, et sur-tout elles sont couvertes par de grandes beautés; et il l'emporte sur Fléchier par la force, la rapidité, les mouvements. On pourrait rapprocher nombre de morceaux analogues dans les deux orateurs; je me bornerai à un seul, qui roule entièrement sur le même fond d'idées que celui que j'ai cité ci-dessus de Fléchier, où il fait voir combien il est difficile d'accorder la modestie, et encore plus l'humilité chrétienne, avec la gloire militaire. Ce fond est traité bien supérieurement dans Mascaron; mais aussi c'est l'endroit triomphant de son discours, c'est ce qu'il a écrit de plus beau, et si

j'ose le dire, vous croirez presque entendre Bossuet.

« Certes, s'il y a une occasion au monde où
« l'ame, pleine d'elle-même, soit en danger d'ou-
« blier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants
« où un homme, par la sagesse de sa conduite,
« par la grandeur de son courage, par la force de
« son bras, et par le nombre de ses soldats, de-
« vient comme le Dieu des autres hommes, et,
« rempli de gloire en lui-même, remplit tout le
« reste du monde, d'amour, d'admiration ou de
« frayeur. Les dehors même de la guerre, le son
« des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des
« troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la
« mêlée, le commencement, le progrès et la con-
« sommation de la victoire, les cris différents des
« vaincus et des vainqueurs, attaquent l'ame par
« tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a
« de sagesse et de modération, elle ne connaît
« plus ni Dieu ni elle-même. C'est alors que les
« impies Salmonée osent imiter le tonnerre de
« Dieu, et répondre par les foudres de la terre
« aux foudres du ciel; c'est alors que les sacri-
« léges Antiochus n'adorent que leurs bras et leurs
« cœurs, et que les insolents Pharaon, enflés de
« leur puissance, s'écrient : C'est moi qui me suis
« fait moi-même. Mais aussi la religion et l'hu-
« milité paraissent-elles jamais plus majestueuses
« que lorsque, dans ce point de gloire et de gran-
« deur, elles retiennent le cœur de l'homme dans

« la soumission et la dépendance où la créature
« doit être à l'égard de Dieu?

« M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti
« qu'il y avait un Dieu au-dessus de sa tête que
« dans ces occasions éclatantes, où presque tous
« les autres l'oublient. C'était alors qu'il redou-
« blait ses prières; on l'a vu même s'écarter dans
« les bois, où, la pluie sur la tête et les genoux
« dans la boue, il adorait en cette humble pos-
« ture ce Dieu devant qui les légions des anges
« tremblent et s'humilient. Les Israélites, pour
« s'assurer de la victoire, faisaient porter l'Arche
« d'alliance dans leur camp; et M. de Turenne
« croyait que le sien serait sans force et sans dé-
« fense, s'il n'était tous les jours fortifié par l'o-
« blation de la divine victime qui a triomphé de
« toutes les forces de l'enfer: il y assistait avec une
« dévotion et une modestie capables d'inspirer du
« respect à ces ames dures, à qui la vue des ter-
« ribles mystères n'en inspirait pas.

« Dans les progrès même de la victoire, et dans
« ces moments d'amour-propre où un général voit
« qu'elle se déclare pour son parti, sa religion
« était en garde pour l'empêcher d'irriter tant soit
« peu le Dieu jaloux par une confiance trop pré-
« cipitée de vaincre. En vain tout retentissait des
« cris de victoire autour de lui; en vain les offi-
« ciers se flattaient et le flattaient lui-même de
« l'assurance d'un heureux succès : il arrêtait tous
« ces emportements de joie où l'orgueil humain a

« tant de part, par ces paroles si dignes de sa « piété : Si Dieu ne nous soutient, s'il n'achève « pas son ouvrage, il y a encore assez de temps « pour être battus. »

Est-ce bien le même homme qui tout-à-l'heure nous semblait si étranger à la saine éloquence? Oui. Mais il avait entendu, il avait lu Bossuet et Fléchier. Et qui sait quelles leçons il avait pu recevoir du génie de l'un et de l'élégance de l'autre? Qui sait jusqu'où peut s'étendre l'influence d'un esprit supérieur sur ceux qui sont susceptibles d'amélioration? Qu'on me permette à ce sujet une réflexion que je ne crois pas qu'on ait encore faite, et qui est bien capable d'inspirer la modestie, non pas celle qui n'est que d'usage et de forme, et qui consiste à ne montrer son amour-propre que jusqu'au point où il ne doit pas blesser celui des autres, mais celle qui est intérieure et véritable, qui apprend à ne pas s'apprécier au-delà de sa valeur, et qui doit être l'étude de tout homme sensé. En fait d'esprit et de talent, pour estimer au juste ce qu'on vaut, ne faudrait-il pas pouvoir séparer bien précisément ce qui est de notre fonds et ce qui appartient à autrui? Or, je le demande, qui donc pourra se flatter jamais de ne commettre aucun mécompte dans une semblable répartition?

Je ne dois pas finir cet article sans observer que, parmi les défauts de Mascaron, il faut compter ces fréquentes citations des auteurs profanes, qui

forment par elles-mêmes une disparate choquante avec la gravité religieuse du langage de la chaire : c'était un reste de l'abus qui avait long-temps régné. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois citer en chaire un auteur païen; mais il faut absolument l'à-propos le plus heureux, et cet à-propos même doit être très-rare : dans Mascaron, ce n'est qu'un luxe d'érudition. Mais il faut ajouter à sa louange que, s'il a trop cité les anciens, il les connaît assez bien pour les imiter, et même les traduire quelquefois avec assez de bonheur : il a sur-tout profité de quelques passages de Cicéron et de Tacite. On peut dire la même chose de Bossuet et de Fléchier, chez qui l'on remarque souvent avec plaisir des traces de l'étude de l'antiquité.

SECTION IV.

Le Sermon.

L'usage d'assembler les hommes dans les temples pour leur prêcher, par l'organe d'un ministre des autels, ce qu'ils doivent croire et pratiquer, est une institution particulière aux Chrétiens, et qui a pris son origine dans les premiers jours de l'établissement du christianisme. Les anciens philosophes, à compter depuis Socrate et Platon, dissertaient sur la morale naturelle dans leurs écoles et dans leurs ouvrages, sans autre autorité que celle de la raison; mais la loi de l'Évan-

gile ayant ajouté à cette morale un degré de perfection qui tient à la croyance, et qui fait partie de ses mystères, puisque le mystère de la grace en est la source, il fallait une mission divine pour prêcher des vertus surnaturelles. On en a fait une des principales fonctions du sacerdoce, qui remonte à Jésus-Christ et aux apôtres; et l'objet de ces prédications étant toujours une vie à venir, on n'a pas cru pouvoir les répéter trop souvent devant des hommes occupés de la vie présente.

Il est vrai que cette répétition même, si fréquente et si multipliée de toutes parts, a dû malheureusement affaiblir un peu l'effet de ces discours. Ils avaient sans doute un grand pouvoir sur les premiers fidèles, qui, dans la ferveur d'une religion naissante et persécutée, ne s'assemblaient guère que pour se préparer à l'héroïsme du martyre, où s'encourager à l'héroïsme persévérant, et peut-être plus difficile, d'une vie entièrement détachée du monde. Mais quand le relâchement et la corruption s'introduisirent parmi les pasteurs aussi-bien que dans le troupeau, la parole évangelique dut perdre sa première force, qui était celle de l'exemple. Les auditeurs, au fond de leur conscience, confrontèrent le prédicateur avec ses maximes, quoique ces mêmes maximes les avertissent assez de ne pas se rassurer par l'exemple. Alors ce qui était un besoin et un secours dans les dangers de l'Église oppri-

mée, devint une sorte d'habitude dans ses prospérités.

Mais aussi c'est au grand talent qu'il est donné de réveiller la froideur et de vaincre l'indifférence; et lorsque l'exemple s'y joint (heureusement encore tous nos prédicateurs illustres ont eu cet avantage), il est certain que le ministère de la parole n'a nulle part plus de puissance et de dignité que dans la chaire. Par-tout ailleurs c'est un homme qui parle à des hommes. Ici c'est un être d'une autre espèce. Élevé entre le ciel et la terre, c'est un médiateur que Dieu place entre la créature et lui. Indépendant des considérations du siècle, il annonce les oracles de l'éternité. Le lieu même d'où il parle, celui où on l'écoute, confond et fait disparaître toutes les grandeurs pour ne laisser sentir que la sienne. Les rois s'humilient comme le peuple devant son tribunal, et n'y viennent que pour être instruits. Tout ce qui l'environne ajoute un nouveau poids à sa parole : sa voix retentit dans l'étendue d'une enceinte sacrée, et dans le silence d'un recueillement universel. S'il atteste Dieu, Dieu est présent sur les autels; s'il annonce le néant de la vie, la mort est auprès de lui pour lui rendre témoignage, et montre à ceux qui l'écoutent qu'ils sont assis sur des tombeaux.

Ne doutons pas que les objets extérieurs, l'appareil des temples et des cérémonies, n'influent beaucoup sur les hommes, et n'agissent sur eux

avant l'orateur, pourvu qu'il n'en détruise pas l'effet. Représentons-nous Massillon dans la chaire, prêt à faire l'oraison funèbre de Louis XIV, jetant d'abord les yeux autour de lui, les fixant quelque temps sur cette pompe lugubre et imposante qui suit les rois jusque dans ces asyles de mort où il n'y a que des cercueils et des cendres, les baissant ensuite un moment avec l'air de la méditation, puis les relevant vers le ciel, et prononçant ces mots d'une voix ferme et grave : *Dieu seul est grand, mes frères!* Quel exorde renfermé dans une seule parole accompagnée de cette action! comme elle devient sublime par le spectacle qui entoure l'orateur! comme ce seul mot anéantit tout ce qui n'est pas Dieu!

Chaque homme a reçu son partage; et le talent de l'éloquence, comme celui de la poésie, appelle ceux qui les possèdent à des genres différents. Bossuet était médiocre dans les sermons, et Massillon le fut dans l'oraison funèbre. Au trait que je viens de citer on ne pourrait joindre que peu de morceaux d'une beauté remarquable, et il est bien naturel que je choisisse de préférence les portraits de Montausier et Bossuet, tracés par une main à tous égards si digne de peindre de tels modèles. Ils se trouvent dans l'oraison funèbre du Dauphin, Monseigneur, élève de ces deux respectables maîtres. « L'un, d'une vertu « haute et austère, d'une probité au-dessus de « nos mœurs, d'une vérité à l'épreuve de la cour,

« philosophe sans ostentation, chrétien sans fai-
« blesse, courtisan sans passion, l'arbitre du bon
« goût et de la rigidité des bienséances, l'ennemi
« du faux, l'ami et le protecteur du mérite, le
« zélateur de la gloire de la nation, le censeur de
« la licence publique; enfin un de ces hommes qui
« semblent être comme les restes des anciennes
« mœurs, et qui seuls ne sont pas de notre siècle.
« L'autre, d'un génie vaste et heureux, d'une
« candeur qui caractérise toujours les grandes
« ames et les esprits du premier ordre, l'orne-
« ment de l'épiscopat, et dont le clergé de France
« se fera honneur dans tous les siècles; un évêque
« au milieu de la cour, l'homme de tous les ta-
« lents et de toutes les sciences, le docteur de
« toutes les Églises, la terreur de toutes les sectes,
« le père du dix-septième siècle, et à qui il n'a
« manqué que d'être né dans les premiers temps
« pour avoir été la lumière des conciles, l'ame
« des Pères assemblés, dicté des canons, et pré-
« sidé à Nicée et à Éphèse. »

De ces deux portraits, qui n'ont peut-être d'autre défaut qu'un peu de ressemblance dans la tournure, le premier me paraît un peu supérieur à l'autre; mais tous deux sont exactement fidèles.

C'est dans les sermons que Massillon est au-dessus de tout ce qui l'a précédé et de tout ce qui l'a suivi, par le nombre, la variété et l'excel-

lence de ses productions. Un charme d'élocution continuel, une harmonie enchanteresse, un choix de mots qui vont tous au cœur ou qui parlent à l'imagination; un assemblage de force et de douceur, de dignité et de grace, de sévérité et d'onction; une intarissable fécondité de moyens, se fortifiant tous les uns par les autres; une surprenante richesse de développements; un art de pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain, de manière à l'étonner et à le confondre, d'en détailler les faiblesses les plus communes de manière à en rajeunir la peinture, de l'effrayer et de le consoler tour à tour, de tonner dans les consciences et de les rassurer, de tempérer ce que l'Évangile a d'austère par tout ce que la pratique des vertus a de plus attrayant; l'usage le plus heureux de l'Écriture et des Pères; un pathétique entraînant, et par-dessus tout un caractère de facilité qui fait que tout semble valoir davantage, parce que tout semble avoir peu coûté: c'est à ces traits réunis que tous les juges éclairés ont reconnu dans Massillon un homme du très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquents; c'est à ces titres que ceux même qui ne croyaient pas à sa doctrine, ont cru du moins à son talent, et qu'il a été appelé le Racine de la chaire et le Cicéron de la France. Lorsque, étant encore à l'Oratoire, il eut prêché son premier *Avent* à Versailles devant Louis XIV, qui le nomma depuis à

l'évêché de Clermont (1), ce monarque, dont on a si souvent cité les paroles, parce qu'elles étaient si souvent pleines de sens, lui dit : « Mon Père, « j'ai entendu de grands orateurs dans ma cha- « pelle, j'en ai été fort content. Pour vous, toutes « les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mé- « content de moi-même. » On ne peut, ni mieux louer un prédicateur, ni profiter mieux d'un sermon.

Cet *Avent* et son *Carême*, qui forment cinq volumes, sont une suite presque continue de chefs-d'œuvre. C'est dans son *Avent* que se trouve le sermon sur *la mort du pécheur* et *la mort du juste*, deux tableaux également parfaits. Je citerai le premier pour donner un exemple de cette vigueur d'expression qu'on est si souvent tenté de disputer à ceux qui ont porté aussi loin que Massillon le mérite de l'élégance.

« Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus « dans le souvenir du passé que des regrets qui « l'accablent, dans tout ce qui se passe à ses yeux « que des images qui l'affligent, dans la pensée « de l'avenir que des horreurs qui l'épouvantent, « ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux « créatures qui lui échappent, ni au monde qui « s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauraient le

(1) Massillon ne fut nommé à l'évêché de Clermont qu'après la mort de Louis XIV, sous la régence du duc d'Orléans. (*Note*, 1821.)

« délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il re-
« garde comme un ennemi déclaré dont il ne doit
« plus attendre d'indulgence, il se roule dans ses
« propres horreurs, il se tourmente, il s'agite
« pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins
« pour se fuir lui-même. Il sort de ses yeux mou-
« rants je ne sais quoi de sombre et de farouche
« qui exprime les fureurs de son ame; il pousse
« du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées
« de sanglots qu'on n'entend qu'à demi, et l'on
« ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui
« les a formées. Il jette sur un Dieu crucifié des
« regards affreux, et qui laissent douter si c'est
« la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour,
« qu'ils expriment; il entre dans des saisissements
« où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout,
« ou l'ame qui sent l'approche de son juge; il
« soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le
« souvenir de ses crimes qui lui arrache ces sou-
« pirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin,
« au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se
« fixent, ses traits changent, son visage se défi-
« gure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même,
« tout son esprit frémit, et par ce dernier effort
« son ame infortunée s'arrache comme à regret
« de ce corps de boue, tombe entre les mains de
« Dieu, et se trouve seule au pied du tribunal
« redoutable. »

A cette énergique et effrayante peinture opposons un morceau d'un ton tout-à-fait différent,

et voyons s'il sait employer les teintes douces aussi bien que les couleurs fortes. Je le tirerai de son *Petit Carême*, celui de ses ouvrages qui peut-être est plus relu que les autres par les gens du monde, parce qu'il traite des objets moins sévères, et que, s'adressant particulièrement à un jeune roi de huit ans et à sa cour, il proportionne sa matière et son style à son auditoire et aux circonstances. Il s'agit ici du plaisir que les grands peuvent trouver dans la bienfaisance, mis en comparaison avec tous les autres avantages de leur état. « Quel usage plus doux et plus flatteur « pourriez-vous faire de votre élévation et de votre « opulence? Vous attirer des hommages? Mais « l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux « hommes et leur donner des lois? Mais ce sont « là les soins de l'autorité; ce n'en est pas le plai- « sir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos « serviteurs et vos esclaves? Mais ce sont des té- « moins qui vous embarrassent et vous gênent, « plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter « des palais somptueux? Mais vous vous édifiez, « dit Job, des solitudes où les soucis et les noirs « chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y « rassembler tous les plaisirs? Ils peuvent remplir « ces vastes édifices, mais ils laissent toujours « votre cœur vide. Trouver tous les jours dans votre « opulence de nouvelles ressources à vos caprices? « La variété des ressources tarit bientôt; tout est « bientôt épuisé; il faut revenir sur ses pas, et

« recommencer ce que l'ennui rend insipide, et « ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez « tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité « à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs « peuvent inventer, vous serez rassasiés, mais vous « ne serez pas satisfaits; ils vous montreront la « joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur. « Employez-les à faire des heureux, à rendre la « vie plus douce et plus supportable à des infor- « tunés que l'excès de la misère a peut-être ré- « duits mille fois à souhaiter, comme Job, que le « jour de leur naissance eût été lui-même la nuit « éternelle de leur tombeau : vous sentirez alors « le plaisir d'être né grand; vous goûterez la vé- « ritable douceur de votre état : c'est le seul pri- « vilége qui le rend digne d'envie. Toute cette « vaine montre qui vous environne est pour les au- « tres : ce plaisir-là est pour vous seul. Tout le reste « a ses amertumes : ce plaisir seul les adoucit tou- « tes. La joie de faire du bien est tout autrement « douce et touchante que la joie de le recevoir. « Revenez-y encore; c'est un plaisir qui ne s'use « point : plus on le goûte, plus on se rend digne « de le goûter. On s'accoutume à sa prospérité « propre, et on y devient insensible; mais on sent « toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité « d'autrui : chaque bienfait porte avec lui dans « notre ame ce plaisir doux et secret; et le long « usage, qui endurcit le cœur à tous les plaisirs, « le rend ici tous les jours plus sensible. »

Comme toutes ces expressions coulent d'une ame qui s'épanche! Est-il possible de donner plus de charme à la vérité et à la vertu?

Ce précieux recueil du *Petit Carême*, et *les Directions pour la conscience d'un roi*, de Fénélon, et *la politique de l'Écriture sainte*, de Bossuet, sont les meilleures instructions que puissent recevoir les souverains, non-seulement en morale, mais j'oserai dire en politique; car, tout bien considéré, quand les principes généraux de l'une sont aussi ceux de l'autre, ils conduisent par la voie la plus sûre au même résultat, qui est le bonheur du prince, fondé sur celui des sujets.

Le *Petit Carême* , prononcé en 1718 devant Louis XV, est composé dans le dessein de traiter de toutes les vertus et de tous les vices, dans leurs rapports avec les hommes chargés de commander aux autres hommes; et ce beau plan, que Massillon sut adapter si bien aux circonstances, est parfaitement rempli. La dignité du ministère évangélique est heureusement tempérée par cette onction paternelle que permettait l'âge du prince à qui l'orateur parlait, et qu'on ne retrouve que dans les *Lettres* de Fénélon au duc de Bourgogne. Toutes les vérités importantes sont exposées ici avec un courage qui n'en dissimule rien, et revêtues d'un charme qui ne permet pas de les repousser. En un mot, si la raison elle-même, si cette faculté souveraine, émanée de l'intelligence éternelle, voulait apparaître aux hommes sous les

traits les plus capables de la faire aimer, et leur parler le langage le plus persuasif, il faudrait, je crois, qu'elle prît les traits et le langage de l'auteur du *Petit Carême*, ou de celui de *Télémaque*.

Je ne crains pas de citer Massillon dans le développement de l'une de ces vérités qui depuis long-temps sont du nombre des lieux communs; et la plupart des vérités morales aujourd'hui sont-elles autre chose? Tout dépend de là manière de les rendre; et celle-ci d'ailleurs était de nature à être fortement inculquée à un jeune roi, à un roi de France, à un successeur de Louis XIV. On se ressentait encore des maux affreux qu'avait produits sous le dernier règne la vanité des conquêtes. Massillon, prêchant sur l'ambition des grands et des rois, croyait ne pouvoir pas inspirer à Louis XV trop d'horreur pour la guerre; et voici comme il lui peint un roi conquérant.

« Sa gloire, Sire, sera toujours souillée de sang. « Quelque insensé chantera peut-être ses vic« toires; mais les provinces, les villes, les campa« gnes en pleureront. On lui dressera des monu« ments superbes pour immortaliser ses conquê« tes; mais les cendres encore fumantes de tant « de villes autrefois florissantes, mais la désolation « de tant de campagnes dépouillées de leur an« cienne beauté, mais les ruines de tant de murs « sous lesquels des citoyens paisibles ont été en« sevelis, seront des monuments lugubres qui

« immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura « passé comme un torrent pour ravager la terre, « et non comme un fleuve majestueux pour y « porter la joie et l'abondance. Son nom sera in- « scrit dans les annales de la postérité parmi les « conquérants, mais il ne le sera pas parmi les « bons rois, et l'on ne rappellera l'histoire de son « règne que pour rappeler le souvenir des maux « qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil, dit « l'esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel, sa « tête aura touché dans les nues, ses succès au- « ront égalé ses désirs, et tout cet amas de gloire « ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue, « qui ne laissera après lui que l'opprobre et l'in- « fection. »

J'ai dit que je considérais sur-tout le style, sa richesse, son harmonie : cette dernière qualité, si importante et si recommandée par tous les maîtres, revendique à elle seule une grande partie des effets produits par Massillon. Voyez cette phrase : « Quelque insensé chantera peut- « être ses victoires; mais les provinces, les villes, « les campagnes en pleureront. » Je ne m'arrête pas à cette expression si simple, mais si heureuse, *quelque insensé,* qui rabaisse à la fois ses victoires et ceux qui les chantent; je ne remarque que l'arrangement des mots. Ceux-ci, qui terminent la phrase, *en pleureront,* ont je ne sais quel son sourd et lugubre qui attriste la pensée : qu'il eût mis à la place, *mais elles feront gémir*

les provinces, les villes, les campagnes, c'était bien la même idée, mais ce n'était plus la même chose.

Il est d'autres vérités que l'adulation parvient à rendre suspectes, et quelquefois même criminelles : ce sont celles-là qu'un homme vertueux ne se lasse point de répéter, sur-tout dans des temps où l'on est plus porté à les oublier qu'on ne songe à en abuser. Le digne évêque croit de son devoir d'instruire le jeune monarque de la véritable origine et de la véritable essence du pouvoir suprême.

« Sire, c'est le choix de la nation qui mit d'a-
« bord le sceptre entre les mains de vos ancêtres :
« c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire
« et les proclama souverains. Le royaume devint
« ensuite l'héritage de leurs successeurs; mais ils
« le durent originairement au consentement libre
« des sujets. Leur naissance seule les mit ensuite
« en possession du trône; mais ce furent des suf-
« frages publics qui attachèrent d'abord ce droit
« et cette prérogative à leur naissance. En un mot,
« comme la première source de leur autorité vient
« de nous, les rois n'en doivent faire usage que
« pour nous.... Ce n'est donc pas le souverain,
« c'est la loi, Sire, qui doit règner sur les peu-
« ples : vous n'en êtes que le ministre et le
« premier dépositaire. C'est elle qui doit régler
« l'usage de l'autorité, et c'est par elle que l'au-
« torité n'est plus un joug pour les sujets, mais
« une règle qui les conduit, un secours qui les

« protége, une vigilance paternelle qui ne s'assure
« leur soumission que parce qu'elle s'assure leur
« tendresse. Les hommes croient être libres quand
« ils ne sont gouvernés que par les lois (l'orateur
« aurait pu ajouter : Et ils le sont en effet; il n'y
« a point d'autre liberté politique) : leur soumis-
« sion fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle
« fait toute leur tranquillité et toute leur con-
« fiance. Les passions, les volontés injustes, les
« désirs excessifs et ambitieux que les princes mê-
« lent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'af-
« faiblissent; ils deviennent moins puissants dès
« qu'ils veulent l'être plus que les lois; ils perdent
« en croyant gagner. Tout ce qui rend l'autorité
« injuste et odieuse l'énerve et la diminue. »

Toute la politique de Machiavel, bonne tout au plus pour les petits tyrans de son siècle, ne vaut pas ce passage d'un prédicateur. La saine morale est la bonne politique des siècles éclairés.

Massillon ne craint pas de combattre une autre erreur capitale, trop souvent érigée en système dans les gouvernements absolus, et qui a été la source de longs malheurs et de longues injustices : c'est ce fatal principe des cours, que l'autorité ne doit jamais avoir tort.

« Sire, rien n'est plus grand dans les souve-
« rains que de vouloir être détrompé, et d'avoir
« la force de convenir soi-même de sa méprise.
« Assuérus ne crut point déroger à la majesté de
« l'empire en déclarant, même par un édit pu-

« blic, que sa bonne foi avait été surprise par « les artifices d'Aman. C'est un mauvais orgueil « de croire qu'on ne peut avoir tort; c'est une « faiblesse de n'oser reculer quand on sent qu'on « nous a fait faire une fausse démarche. Les va- « riations qui nous ramènent au vrai affermissent « l'autorité, loin de l'affaiblir. Ce n'est pas se dé- « mentir que de revenir de sa méprise; ce n'est « pas montrer au peuple l'inconstance du gouver- « nement, c'est lui en étaler l'équité et la droi- « ture. Les peuples savent assez et voient assez « souvent que les souverains peuvent se tromper; « mais ils voient rarement qu'ils sachent se désa- « buser et convenir de leurs méprises. Il ne faut « pas craindre qu'ils respectent moins la puissance « qui avoue son tort et qui se condamne elle- « même : leur respect ne s'affaiblit qu'envers celle « ou qui ne le connaît pas, ou qui le justifie; et, « dans leur esprit, rien ne déshonore l'autorité « que la faiblesse qui se laisse surprendre, et la « mauvaise gloire qui croirait s'avilir en convenant « de son erreur et de sa surprise. »

Vous pouvez vous apercevoir qu'un des caractères de Massillon est de revenir un peu sur la même idée; mais il l'étend, ce me semble, sans l'affaiblir, et c'est un des priviléges de l'art oratoire. Massillon ne retourne pas sa pensée avec une recherche pénible, comme Sénèque; il la développe comme Cicéron, sous toutes les faces, de manière à en multiplier les effets : c'est la lu-

mière d'un diamant dont le mouvement multiplie les rayons. Ce peut être un mérite, et c'en est un dans les grands sujets de spéculation philosophique et politique, dans une histoire, où il faut mener le lecteur sur une longue route en exerçant toujours sa pensée, de jeter la sienne comme un trait rapide; et c'est ce qu'ont fait Tacite et Montesquieu. Mais l'éloquence, ordinairement renfermée dans un seul objet, et chargée d'en tirer tout ce qu'il est possible, peut user de tous les moyens de le faire valoir; et d'autant plus qu'elle parle souvent au cœur, qui ne fait pas autant de cas de la concision que l'esprit. Il y a même des idées dont l'imagination aime à se nourrir long-temps, toutes communes qu'elles sont, et ce sont celles dont elle ne peut atteindre les bornes, parce qu'elles touchent à l'infini; le temps, par exemple, et les révolutions qu'il amène, la rapidité de la vie et la succession des âges. Un philosophe aura bientôt dit que tout est passager et périssable ici-bas; mais un orateur chrétien, qui a pour but de frapper fortement ses auditeurs de cette pensée, et de les transporter au-delà de cette vie, peut s'arrêter long-temps sur cet objet; et s'il le traite comme Massillon; s'il attache à chaque circonstance un sentiment ou une image; sur-tout, si, en enchérissant toujours sur lui-même, et s'échauffant dans son abondance, il va jusqu'à ce degré d'enthousiasme qui enfante le sublime, il ne mérite que de l'admiration; et je

ne crois pas que vous refusiez la vôtre à l'un des morceaux où Massillon a le plus signalé son étonnante fécondité d'expression. C'est dans le sermon *sur la mort*, prêché à la cour, où s'adresse ainsi à ses auditeurs, en leur reprochant de n'y pas songer assez.

« Sur quoi vous rassurez-vous donc? Sur la « force du tempérament? Mais qu'est-ce que la « santé la mieux établie? une étincelle qu'un « souffle éteint; il ne faut qu'un jour d'infirmité « pour détruire le corps le plus robuste du monde. « Je n'examine pas après cela si vous ne vous « flattez point vous-même là-dessus; si un corps « ruiné par les désordres de vos premiers ans ne « vous annonce pas au-dedans de vous une ré- « ponse de mort; si des infirmités habituelles ne « vous ouvrent pas de loin les portes du tom- « beau; si des indices fâcheux ne vous menacent « pas d'un accident soudain. Je veux que vous « prolongiez vos jours au-delà même de vos es- « pérances : hélas ! mes frères, ce qui doit finir doit- « il vous paraître long? Regardez derrière vous : où « sont vos premières années? Que laissent-elles « de réel dans votre souvenir? pas plus qu'un songe « de la nuit : vous rêvez que vous avez vécu; voilà « tout ce qui vous en reste. Tout cet intervalle qui « s'est écoulé depuis votre naissance jusqu'aujour- « d'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine « vous avez vu passer. Quand vous auriez com- « mencé à vivre avec le monde, le passé ne vous

« paraîtrait pas plus long ni plus réel. Tous les « siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous, vous « les regarderiez comme des instants fugitifs; tous « les peuples qui ont paru et disparu dans l'uni- « vers, toutes les révolutions d'empires et de « royaumes, tous ces grands évènements qui em- « bellissent nos histoires, ne seraient pour vous « que les différentes scènes d'un spectacle que « vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seu- « lement les victoires, les prises de places, les « traités glorieux, les magnificences, les évène- « ments pompeux des premières années de ce « règne. Vous y touchez encore, vous en avez été « pour la plupart, non-seulement spectateurs, « mais vous en avez partagé les périls et la gloire. « Ils passeront dans nos annales jusqu'à vos der- « niers neveux; mais pour vous ce n'est plus « qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et « que chaque jour efface même de votre sou- « venir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui « vous reste à faire? Croyons-nous que les jours « à venir aient plus de réalité que les jours passés? « Les années paraissent longues quand elles sont « encore loin de nous; arrivées, elles disparais- « sent, elles nous échappent en un instant, et « nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous « trouverons, comme par un enchantement, au « terme fatal qui nous paraît encore si loin et ne « devoir jamais arriver. Regardez le monde tel « que vous l'avez vu dans vos premières années,

« et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nou-
« velle cour a succédé à celle que vos premiers
« ans ont vue ; de nouveaux personnages sont
« montés sur la scène ; les grands rôles sont rem-
« plis par de nouveaux acteurs : ce sont de nou-
« veaux évènements, de nouvelles intrigues, de
« nouvelles passions, de nouveaux héros, dans
« la vertu comme dans le vice, qui font le sujet
« des louanges, des dérisions, des censures pu-
« bliques ; un nouveau monde s'est élevé insensi-
« blement, et sans que vous vous en soyez aper-
« çus, sur les débris du premier. Tout passe avec
« vous et comme vous : une rapidité que rien
« n'arrête entraîne tout dans les abymes de l'éter-
« nité ; vos ancêtres vous en frayèrent le chemin,
« et nous allons le frayer demain à ceux qui
« viendront après nous. Les âges se renouvellent,
« la figure du monde passe sans cesse, les morts
« et les vivants se remplacent et se succèdent
« continuellement ; tout change, tout s'use, tout
« s'éteint. Dieu seul demeure toujours le même ;
« le torrent des siècles qui entraîne tous les
« hommes roule devant ses yeux, et il voit avec
« indignation de faibles mortels, emportés par ce
« cours rapide, l'insulter en passant, vouloir
« faire de ce seul instant tout leur bonheur, et
« tomber au sortir de là entre les mains de sa co-
« lère et de sa vengeance. »

Ce n'est là, je le veux bien, qu'une superbe amplification ; mais elle est vraiment oratoire,

puisqu'elle va au but : on voit, par tout ce qu'elle réveille de réflexions, de souvenirs, de sentiments, que l'orateur est dans le secret des ames. Ce sont comme autant d'éclairs redoublés qui finissent par un éclat de tonnerre; car j'appelle ainsi cette expression *l'insulter en passant*, l'une des plus belles que l'imagination ait inventées. N'oublions pas avec quelle adresse il entremêle ici les plus belles années de Louis XIV, sans paraître songer à autre chose qu'à la puissance du temps qui efface si vite tous les souvenirs. Il y a plus d'art dans cette manière de louer que dans celle de Bossuet, dont les louanges sont toujours directes, et sur le ton de l'hyperbole. Mais pourtant on est forcé de convenir à regret que Massillon lui-même n'a pas pu se garantir tout-à-fait de cette complaisance adulatoire, de toutes les convenances locales la plus impérieuse pour tout ce qui approche de la cour. Il parle de l'esprit de discorde et d'ambition qui arme les rois les uns contre les autres. « Je le dis hardiment, ajoute-« t-il, devant un prince qui a mille fois préféré « la paix à la victoire. » Est-ce à Louis XIV que ce témoignage s'adresse (1)? Était-il conforme à la

(1) On loue quelquefois d'une chose, pour engager à la faire. Massillon ne gâtait pas les grands ni les rois quand il parlait en général; et il leur a dit souvent des vérités fort dures. Mais ici pouvait-il parler autrement qu'il n'a fait? (*Note*, 1821.)

vérité? Je m'en rapporte à ceux qui savent l'histoire; et je dis avec regret à Massillon : *Et vous aussi!*

Voltaire avait beaucoup lu Massillon; et, quand on songe à ce qu'était le christianisme pour Voltaire, on conçoit qu'il fallait que le style de l'orateur eût un attrait bien puissant pour vaincre une aversion si décidée. Cet attrait fut porté au point qu'à l'article *Éloquence*, qu'il a fourni à l'*Encyclopédie*, c'est un morceau de Massillon qu'il choisit, et, ce qui est plus fort, un morceau qui roule sur un des dogmes surnaturels du christianisme, qui effraie le plus la raison, quand elle n'est pas éclairée par la foi. Ce dogme est celui du petit nombre des élus : c'est le sujet de l'un des plus fameux sermons de l'orateur; et je croirais avoir négligé un des titres de sa gloire, si je ne m'arrêtais pas sur ce qui a mérité l'admiration d'un juge tel que Voltaire. Je rapporterai ses propres termes, et c'est lui qui va parler :

« Le lecteur sera bien aise de trouver ici ce qui « arriva la première fois que Massillon, depuis « évêque de Clermont, prêcha son fameux ser- « mon *du petit nombre des élus*. Il y eut un mo- « ment où un transport de saisissement s'empara de « tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à « moitié par un mouvement involontaire : le mou- « vement dacclamation et de surprise fut si fort, « qu'il troubla l'orateur; et ce trouble ne servit

« qu'à augmenter le pathétique de ce morceau.
« Le voici :

« Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur nos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple; et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer, ou une sentence de grace, ou un arrêt de mort éternelle; car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui : tous ces désirs de changement qui vous amusent vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de tous les siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre; et sur ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

« Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc, si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite?

Croyez-vous que les choses du moins fussent égales? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande : vous l'ignorez et je l'ignore moi-même : vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici rassemblés? Les titres, les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion. Voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée, comme ils en seront retranchés au dernier jour.... Paraissez maintenant, justes : où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à la droite; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu.... O Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage? »

« Cette figure la plus hardie qu'on ait jamais « employée, et en même temps la plus à sa place, « est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on « puisse lire chez les nations anciennes et mo- « dernes; et le reste du discours n'est pas indigne

« de cet endroit si brillant : de pareils chefs-« d'œuvre sont très-rares. »

Voltaire a rendu à Massillon une autre espèce d'hommage en empruntant plusieurs fois ses idées, et les faisant passer dans des poésies dont elles ne sont pas les moindres ornements. Massillon avait dit, dans son *Petit Carême*, en traçant les caractères d'un bon prince. « Les pères raconte-« ront à leurs enfants le bonheur qu'ils eurent de «vivre sous un bon si maître; ceux-ci le rediront « à leurs neveux, et dans chaque famille ce sou-« venir, conservé d'âge en âge, deviendra comme « un monument domestique élevé dans l'enceinte « des murs paternels, qui perpétuera la mémoire « d'un si bon roi dans tous les siècles. »

Le vieillard expirant
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant.
Le fils, éternisant des images si chères,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères;
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siècles à venir.

Ailleurs, voulant prouver que la nature a ménagé pour toutes les créatures des moyens de jouissance, le poëte a dit :

L'aigle fier et rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa génisse, et plaît en mugissant.
Au retour du *printemps*, la douce Philomèle
Attendrit par ses *chants* sa compagne fidèle;

Et, du sein des buissons, le moucheron léger
Se mêle, en bourdonnant, aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entre eux s'inquiète
S'il est une autre espèce ou plus ou moins parfaite...?

Vous allez reconnaître tous ces détails dans un morceau où Massillon, comme en cent autres endroits, n'a fait qu'analyser supérieurement des vérités de morale et de sentiment, communes à tous les hommes, de quelque religion qu'ils soient; et ce n'est pas de ses avantages celui qui a le moins contribué à lui valoir par-tout des lecteurs. Ici son dessein est de développer une des preuves morales de l'immortalité de l'ame, employée par plusieurs philosophes, et fondée sur ce que tout homme, quelque heureux qu'il puisse être ici-bas, a toujours l'idée et le besoin d'un bonheur plus grand, où il ne peut jamais atteindre sur la terre. On sent bien que c'est aux athées et aux matérialistes qu'il s'adresse, et aucun écrivain ne les a plus éloquemment combattus.

« Si tout doit finir avec nous, si l'homme ne « doit rien attendre après cette vie, et que ce soit « ici notre patrie, notre origine, et la seule féli- « cité que nous pouvons nous promettre, pour- « quoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne « naissons que pour les plaisirs des sens, pour- « quoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils « toujours un fonds d'ennui et de tristesse dans « notre cœur? Si l'homme n'a rien au-dessus de « la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle,

« sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans « tristesse, dans la félicité des sens et de la chair? « Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer « qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trou- « ve-t-il nulle part sur la terre? D'où vient que « les richesses l'inquiètent; que les honneurs le « fatiguent; que les plaisirs le lassent; que les « sciences le confondent, et irritent sa curiosité, « loin de la satisfaire; que la réputation le gêne « et l'embarrasse; que tout cela ensemble ne peut « remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse « encore quelque chose à désirer? Tous les autres « êtres, contents de leur destination, paraissent « heureux, à leur manière, dans la situation où « l'auteur de la nature les a placés. Les astres, « tranquilles dans le firmament, ne quittent pas « leur séjour pour aller éclairer une autre terre; « la terre, réglée dans ses mouvements, ne s'élance « pas en haut pour aller reprendre leur place; les « animaux rampent dans les campagnes, sans en- « vier la destinée de l'homme qui habite les villes « et les palais somptueux; les oiseaux se réjouis- « sent dans les airs, sans penser s'il y a des créa- « tures plus heureuses qu'eux sur la terre. Tout « est heureux, pour ainsi dire; tout est à sa place « dans la nature : l'homme seul est inquiet et mé- « content; l'homme seul est en proie à ses désirs, « se laisse déchirer par des craintes, trouve son « supplice dans ses espérances, devient triste et « malheureux au milieu de ses plaisirs; l'homme

« seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse
« se fixer.

« D'où vient cela? O homme! ne serait-ce point « parce que vous êtes ici-bas déplacé; que vous « êtes fait pour le ciel; que votre cœur est plus « grand que le monde; que la terre n'est pas votre « patrie, et que tout ce qui n'est pas Dieu n'est « rien pour vous? »

Ce que dit Massillon du vide que toutes les choses humaines laissent dans le cœur de l'homme a été différemment exprimé, et avec des conséquences différentes, par les philosophes et les poëtes de tous les temps, depuis Lucrèce, Sénèque, Juvénal, jusqu'à Pascal, Corneille et Addisson. Ce dernier, dans la tragédie de *Caton*, fait raisonner ce stoïcien patriote précisément comme notre orateur; il lui fait dire dans cet admirable monologue que Voltaire a imité plutôt que traduit :

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame est immortelle:
C'est un dieu qui lui parle, un dieu qui vit en elle.
Et d'où viendrait, sans lui, ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes;
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.

Ce sentiment, que l'on retrouve par-tout, n'est pas, il est vrai, une démonstration métaphysique; mais c'est ce qu'on appelle, en philosophie,

une probabilité morale, qui est bien près de l'évidence.

Nous avons encore de Massillon, des *Paraphrases de Psaumes*, où il a répandu les richesses d'une diction aussi poétique que l'original, et les sentiments d'une humilité pénitente et résignée dont ces Psaumes sont remplis. On y a joint des *Discours synodaux*, instructions particulièrement adressées aux curés de son diocèse, et dont le ton, toujours aussi simple que le sujet le comporte, se ressent toujours de cette élégance naturelle à l'auteur, et qui ne l'abandonne jamais, même dans les détails familiers où les circonstances l'obligeaient d'entrer. La célébrité de son nom a fait recueillir aussi jusqu'aux mandements qu'il publiait à propos des évènements publics qui exigent de l'Église des prières et des actions de graces. Nous avons eu de nos jours, en ce genre, des morceaux qui étaient de véritables ouvrages, remarquables par un talent qui apparemment n'avait pas eu jusque-là d'autres occasions de se manifester. Ceux de Massillon sont d'un homme qui n'a point de réputation à acquérir, et qui n'a rien à dire que ce qui est de son sujet : ils sont la plupart aussi courts qu'une lettre, et ne contiennent que ce qui est nécessaire. Mais ce qu'il nous a laissé de plus intéressant après ses sermons, ce sont ses *Conférences* : il appelle ainsi des discours adressés aux jeunes ecclésiastiques qu'il dirigeait dans le séminaire de Saint-Magloire, dont il était

supérieur. Ces excellents discours sont encore de véritables sermons, qui ne diffèrent guère des autres que parce qu'ils se rapportent tous à un même ordre de la société; et ce que le *Petit Carême* est pour les grands et les rois, les *Conférences* le sont pour les ministres de l'Église. Massillon n'a nulle part déployé davantage ce sévère amour de la vérité et du devoir qui a tant honoré en lui son ministère. Il paraît sentir que l'honneur du clergé intéresse le sien, et il n'en est que zélateur plus ardent des maximes qu'il est chargé de lui prêcher, et censeur plus inflexible des abus, des désordres, des vices qui les contredisent. Le moindre de ces abus est d'abord l'inutilité à laquelle semblent se vouer ceux qui n'ont embrassé l'état ecclésiastique que pour en recueillir les avantages. Que ceux qui ont oublié qu'à l'exception des hommes attachés au service des autels et à la conduite des ames, la prière est le devoir de tous, et n'est l'état de personne; que ceux-là se jugent sur ces paroles de Massillon:

« Dans le monde même, chacun dans son état « a des devoirs et des fonctions qui occupent une « partie de sa vie; le magistrat, l'homme de guerre, « le père de famille, le marchand, l'artisan, la vie « de tous ces différents genres de citoyens est « mêlée d'occupations sérieuses; ils ont tous des « heures, des jours, des temps destinés aux fonc-« tions pénibles de leur profession. Le prêtre « mondain seul, au milieu du monde, est le plus

« inutile et le plus désoccupé qui soit sur la terre;
« le prêtre seul, dont tous les moments doivent
« être si précieux à l'Église, dont les devoirs sont
« si sérieux et si étendus, dont les soins doivent
« augmenter à mesure que les vices des hommes
« se multiplient; le prêtre seul n'a aucune fonc-
« tion parmi les hommes, passe ses jours dans un
« vide éternel, dans un cercle d'inutilités frivoles;
« et la vie qui aurait dû être la plus occupée, la
« plus chargée de devoirs, la plus respectée, de-
« vient la vie la plus vide et la plus méprisable. »

Il faut lire le discours qui a pour titre : *De l'ambition des Clercs*. C'est là qu'il tonne contre cet impérieux préjugé qui voudrait attribuer les grands biens et les dignités de l'Église à une seule classe d'hommes, comme une espèce de patrimoine qui leur appartient. « Que produit-on au-
« jourd'hui comme un titre qui donne droit aux
« honneurs et au ministère redoutable du temple?
« Le nom et la naissance, comme si en Jésus-Christ
« on distinguait le noble et le roturier; comme si
« la chair et le sang devaient posséder le royaume
« de Dieu et l'héritage de Jésus-Christ; comme si
« le vain éclat d'un nom qui n'a peut-être com-
« mencé à être illustre que par les crimes et l'am-
« bition de vos ancêtres, devait vous donner avec
« leur sang l'humilité, la pudeur, le zèle, l'inno-
« cence, la sainteté qu'ils n'eurent jamais eux-
« mêmes; comme si une distinction tout humaine,
« qui traîne après soi l'orgueil, la mollesse, le luxe,

« les profusions, des mœurs toujours opposées à « l'esprit de votre ministère, devait elle-même « vous en rendre dignes. Non, mes frères, l'Église « n'a pas besoin de grands noms, mais de grandes « vertus (1). La noblesse que demande la sublimité « de vos fonctions est une noblesse d'ame, un « cœur héroïque, un courage sacerdotal, que les « menaces, les promesses, la faveur et la disgrace « du monde trouvent également inébranlable. La « seule roture qui déshonore votre ministère, « c'est une vie souillée de mœurs profanes, des « penchants mondains, un cœur lâche et rampant, « qui sacrifie la règle et le devoir à des faveurs « humaines, et qui, ne cherchant qu'à plaire aux « hommes, ne mérite plus, non-seulement d'être « ministre, mais même serviteur de Jésus-Christ. « Depuis que les Césars et les maîtres du monde « se sont soumis au joug de la foi, l'Église a assez « d'éclat extérieur; elle n'a pas besoin d'en emprunter de ses ministres; la protection des souverains assure sa tranquillité, et lui conserve le « respect et l'obéissance des peuples: voilà à quoi « les puissances de la terre lui sont utiles. Mais « la noblesse et la grandeur humaine de ses ministres lui sont à charge; il faut qu'elle en soutienne le faste et l'orgueil, et qu'un bien con-

---

(1) Voltaire a encore pris cela mot à mot:

Faut-il des noms à Rome? Il lui faut des vertus.

(*Rome sauvée.*)

« sacré à des usages saints, et destiné à soulager
« des misères réelles, soit employé à décorer le
« fantôme du nom et de la naissance. Aussi ses
« fondateurs et ses plus illustres pasteurs furent
« d'abord pris d'entre le peuple; les siècles de sa
« gloire furent les siècles où ses ministres n'étaient
« que la balayure du monde; elle a commencé à
« dégénérer depuis que les puissants du siècle se
« sont assis sur le trône sacerdotal, et que la pompe
« séculière est entrée avec eux dans le temple. »

Sans doute Massillon ne veut pas dire que la noblesse soit un titre d'exclusion; il s'en explique positivement, et ajoute même que c'est pour l'Eglise une décoration de plus, quand les talents et les vertus se joignent à la naissance; mais il affirme que toute seule elle n'est pas un titre. Un cardinal de Noailles édifia le clergé de France par sa piété, un Fénélon l'illustra par ses talents; mais Bossuet, Massillon, Fléchier, Mascaron, qui l'ont aussi honoré et servi avec autant d'utilité que d'éclat, étaient des hommes sans naissance. Celle de Fléchier était même si obscure, qu'un de ses confrères se crut en droit de la lui reprocher. On sait la réponse de Fléchier : *Il y a toute apparence que, si votre père avait été ce qu'était le mien, vous ne seriez pas ce que je suis.*

Le discours sur l'*usage des revenus ecclésiastiques* offre quelque chose de plus frappant; il ressemble à une prophétie qui n'a été que trop vérifiée.

« Le maniement des revenus ecclésiastiques n'est « qu'une simple dispensation, puisque ce sont des « fonds publics pour ainsi dire destinés à servir « de ressource aux calamités publiques : nos be-« soins une fois mesurés avec la religion, et re-« tranchés, le reste n'est plus à nous, n'est plus « qu'un bien étranger qu'on met en dépôt entre « nos mains..... Nous ne saurions avoir d'autre « droit sur les biens sacrés que celui que nous « ont donné les fidèles qui s'en sont dépouillés « entre nos mains. Ces pieuses donations renfer-« ment une espèce de traité fait entre eux et nous, « qui a ses conditions et ses réserves inséparable-« ment attachées à la nature des biens qu'ils nous « ont laissés. Si nous violons les conditions de ce « traité, nous sommes déchus du droit que nous « avions aux biens que ce traité saint et sacré « nous assure. Or, n'est-il pas vrai que, s'ils nous « ont préférés à leurs proches, ce n'a été que par « un sentiment de religion, que pour mettre à « couvert entre nos mains le patrimoine des pau-« vres, qui n'eût pas été en sûreté au milieu des « révolutions et de la cupidité des familles?.... Si « ces fondateurs venaient à reparaître au milieu « de nous, à voir l'usage que la plupart des mi-« nistres font des biens offerts à nos temples...; « s'ils les voyaient dissiper dans l'oisiveté, dans « la bonne chère et les plaisirs, un bien destiné à « tant de pieux usages; s'ils voyaient ces abus et « ces scandales, ne nous appelleraient-ils pas en

« jugement? ne demanderaient-ils pas à rentrer « en possession de ces héritages qu'ils avaient cru « consacrer à la religion et à la piété, et qu'ils « verraient employés à des usages mondains et « profanes?... Et n'accusons pas le monde de nos « abus; rendons-lui justice : ce monde lui-même, « tout corrompu qu'il est, blâme en secret, dans « les pasteurs et les ministres, ce faste et ces pro- « fusions dont il semble leur faire honneur. Il est « le premier et le plus rigide censeur d'un abus « qui paraît son ouvrage : tout aveugle et injuste « qu'il est, il respecte encore assez la majesté de « la religion pour comprendre que ses ministres « doivent l'honorer plutôt par la sainteté de leur « vie que par la pompe qui les environne; il sent « le ridicule et l'indécence d'un faste attaché à un « état saint et à l'usage d'un bien consacré à la « piété et à la miséricorde. Les plus mondains eux- « mêmes sont indignés, scandalisés de voir servir « au luxe, à la sensualité, à l'intempérance et à « toutes les pompes du siècle, des richesses prises « sur l'autel. Ils blâment la simplicité de leurs « pieux ancêtres, d'avoir laissé des biens si con- « sidérables aux églises pour nourrir la mollesse, « la vanité et le faste des ministres, et de n'avoir « diminué les possessions et les héritages de leurs « maisons que pour augmenter les abus et les « scandales de l'Église. Ils disent que ces biens « sortis de leurs maisons auraient été plus utile- « ment employés à l'éducation de leurs enfants,

« et à les mettre en état de servir la patrie, qu'à « nourrir le faste et l'oisiveté d'un clerc inutile à « l'Église et à l'état. Ils se plaignent que les clercs « tout seuls vivent dans l'opulence, tandis que « tous les autres états souffrent, et que le mal- « heur des temps se fait sentir au reste des ci- « toyens. L'hérésie, en usurpant, dans le siècle « passé, les biens consacrés à l'Église, n'allégua « point d'autre prétexte : l'usage profane que la « plupart des ministres faisaient des richesses du « sanctuaire l'autorisa à les arracher de l'autel, « et à rendre au monde des biens que les clercs « n'employaient que pour le monde ; et qui sait « si le même abus qui règne parmi nous n'atti- « rera pas un jour à nos successeurs la même « peine ? »

Je m'arrête sur les citations, car il faut mettre des bornes à tout, et même au plaisir d'admirer. Pourrais-je, d'ailleurs, mieux finir que par une leçon devenue depuis si mémorable, pour avoir été alors inutile ?

CHAPITRE II.

SECTION PREMIÈRE.

Histoire.

L'HISTOIRE fut généralement une des parties faibles du dernier siècle, et l'a même été du nôtre : dans l'un, par le défaut de philosophie, et dans l'autre, par l'abus.

Ce n'était pas assez que Bodin eût examiné les différentes espèces de gouvernement dans son *Traité de la République*, qui a été le germe de *l'Esprit des Lois ;* que Barbeyrac traduisît et commentât Grotius et Pufendorf, les plus fameux publicistes étrangers ; ces ouvrages, quoiqu'ils ne fussent ni sans mérite ni sans utilité, offraient plus d'érudition et de scolastique que de résultats lumineux et d'idées usuelles : on y chercherait en vain le talent nécessaire en ce genre, celui de mettre à la portée de tout lecteur un peu instruit ce qui intéresse tous les citoyens, et d'enseigner aux peuples et à ceux qui les gouvernent leurs véritables intérêts.

L'enthousiasme, d'ailleurs très-naturel, qu'avait inspiré Louis XIV, et qui enfanta tant de merveilles, eut aussi son excès, et, par une conséquence ordinaire, ses inconvénients. En exaltant

les ames, il troubla un peu le jugement : nous en avons la preuve dans les plus grands esprits de ce temps. On s'accoutuma trop à légitimer tout ce qui était brillant, et à soumettre la raison à l'opinion du maître, parce que le maître était grand : mais le maître était faillible ; et jamais ne se vérifia mieux ce vers d'un ancien :

Regis ad exemplum totus componitur orbis.
L'exemple du monarque est la loi de la terre.

De là tant d'histoires plus louangeuses que véridiques, et plus d'une fois les préjugés mis à la place de la raison. De là aussi, comme par contre-coup, le défaut contraire dans les écrits du parti opposé, ceux des Protestants, qui ne sont guère que des satires. En total, on oubliait trop qu'il ne fallait pas écrire l'histoire pour un roi, mais pour une nation ; que le despotisme, qui peut paraître de la grandeur dans un règne éclatant, n'est plus que de la tyrannie dans un règne vulgaire ; et que, sans même attendre cette époque, ce qui semblait de la dignité dans les succès n'était plus que de l'orgueil au milieu des maux publics. Il importait donc d'opposer de bonne heure à l'arbitraire justifié par la fortune les principes d'un bon gouvernement et d'une saine législation, qui seuls sont de tous les temps, et qui font la sécurite des rois comme celle des peuples. Loin de faire de ces éléments du bonheur général les éléments de l'histoire, les écrivains ne s'occupaient

que de combats et de triomphes, traçaient des portraits de fantaisie, coloriés par l'adulation ou par la haine; et parmi toutes ces peintures multipliées sans mesure et sans choix, parmi ces portraits de tant de princes remplacés les uns par les autres, disparaissait la figure principale qui aurait dû dominer sur toutes les autres, celle de la nation.

Des préjugés particuliers étaient encore un obstacle de plus à la perfection du genre historique. Parmi ceux qui s'y dévouaient, on comptait des hommes qui, engagés dans une profession toujours respectable, mais en même temps attachés à l'esprit de corps, qui n'est pas toujours irrépréhensible, étaient trop gênés dans leurs fonctions d'historiens par les convenances de leur état, ou trop assujettis à ses intérêts temporels et à ses prétentions particulières. Ce sont autant d'écueils difficiles à éviter pour un ecclésiastique ou un religieux qui écrit l'histoire. On s'en est aperçu dans le siècle dernier, et même dans le nôtre. Ceux qui ont échoué à cet écueil peuvent avoir une excuse; mais ceux qui s'en sont préservés n'en ont que plus de mérite.

Les recherches d'érudition ne sont que les matériaux de l'histoire : la vie monastique est aussi favorable aux unes qu'elle semble par elle-même éloignée de l'autre. L'érudition ne s'exerce que sur les livres, et demande sur-tout du temps et de la patience : aussi les Mabillon, les Montfau-

con, les Pétau, les Lecointe, et d'autres savants laborieux, furent véritablement utiles en débrouillant la chronologie, en éclaircissant les difficultés des anciens manuscrits et les ténèbres des anciens monuments; et ils ont eu jusqu'aujourd'hui des successeurs dans ce genre de travail très-estimable, et qui demande une sagacité particulière. C'est sur-tout en posant ces premiers fondements des connaissances historiques que le dernier siècle a rendu des services au nôtre, qui a commencé d'en profiter. Nous devons aussi beaucoup, pour ce qui regarde en particulier l'histoire de France, à Cordemoi, à Le Valois, à Godefroi, à Le Laboureur, etc. : et ce n'est qu'en les suivant que le P. Daniel rectifia les nombreuses erreurs où était tombé, dans les premières races, Mézerai, qui n'avait point puisé dans les meilleures sources. Mais c'est à peu près le seul mérite de cette grande histoire de Daniel, qui fut d'abord en vogue, et qui est depuis longtemps dans le rang des compilations qu'il ne faut consulter qu'avec défiance, et qu'on ne peut guère lire sans ennui. Daniel, à compter de la troisième race, et sur-tout du siècle de Louis XI, manque de véracité, dissimule ou dénature ce qu'il y a de plus essentiel; et du moment où les Jésuites paraissent sur la scène du monde, il écrit moins les annales de chaque règne que le panégyrique ou l'apologie de son ordre, sur-tout dans ce qui concerne les temps de la Ligue et de notre

Henri IV. Sa diction, d'ailleurs, manque trop souvent d'élégance et de noblesse.

Le P. d'Orléans, que Voltaire, dans le temps de ses complaisances pour les Jésuites, appelait *un écrivain éloquent*, a effectivement un peu plus de force dans le style que Daniel. Mais cette force est très-momentanée : on ne l'aperçoit que dans quelques morceaux travaillés avec plus de soin que le reste, et sa manière habituelle est inégale et incorrecte. Son talent était au-dessous de son sujet, et son caractère ne l'élevait pas au-dessus des circonstances. Ce n'était pas au moment où Louis XIV était le protecteur de Jacques II, qu'un Jésuite pouvait saisir l'esprit des *révolutions* du gouvernement anglais. Il eut alors la dangereuse confiance de les pousser jusqu'au détrônement de ce même Jacques II, et ne nous a laissé qu'un plaidoyer contre les Protestants, et une apothéose de Louis XIV.

Mézerai du moins n'était pas flatteur : il avait même un fonds d'humeur satirique qui se fait sentir dans ses écrits. Il aimait la vérité, mais il ne la cherchait pas avec assez de soin; et, soit négligence, soit misanthropie, il adopte trop légèrement les inculpations hasardées et les soupçons vagues. A ce défaut près, il juge sainement les hommes et les choses, mais il ne sait ni approfondir les idées ni peindre les objets. Sa narration ne manque pas de naturel, elle plaît même par un ton de franchise; mais elle est dénuée d'a-

grément et d'intérêt. Incapable de rien soigner, et le style encore moins que tout le reste, Mézerai a écrit son histoire comme une conversation négligée.

Quoiqu'il ait terminé son ouvrage au règne de Henri IV, il éprouva le danger d'écrire l'histoire, même des temps éloignés, dans un pays où n'est pas encore établie cette liberté de penser, qui, restreinte dans des bornes raisonnables, c'est-à-dire dans le respect des lois sociales, est une des conditions indispensables pour remplir les devoirs d'un historien. Mézerai, ennemi mortel des exactions, s'était élevé avec force contre les abus de la taille arbitraire, et sur-tout de la gabelle, de cet impôt contre nature, que la sagesse de notre souverain (1) a, dans ses édits, qualifié de *désastreux*, et dont sa bonté paternelle permet d'espérer l'abolition. Voici ce qui est rapporté à ce sujet dans la Vie de Mézerai : « M. Colbert « donna ordre à M. Perrault, de l'Académie fran- « çaise, d'aller trouver Mézerai de sa part, et de « lui dire que le roi ne lui avait pas donné une « pension de 4000 liv. pour écrire avec si peu de « retenue; que ce prince respectait trop la vérité « pour exiger de ses historiographes qu'ils la dé- « guisassent par des motifs de crainte ou d'espé-

(1) Tout ce morceau sur l'histoire a été écrit au commencement de 1789, et n'est pas moins applicable à d'autres circonstances.

« rance, mais qu'*il ne prétendait pas aussi qu'ils* « *se donnassent la licence de réfléchir sans néces-* « *sité sur la conduite de ses ancêtres, et sur une* « *politique établie depuis long-temps, et confir-* « *mée par les suffrages de toute la nation.* »

La suppression des appointements d'historiographe fut bientôt la suite de cette semonce, dont les termes sont remarquables. On y regarde comme une *licence* de *réfléchir sur la conduite des rois ancêtres* du roi régnant. Il est vrai qu'on ajoute ces mots : *sans nécessité.* Mais que signifient-ils? Il n'y a jamais *nécessité de réfléchir*, si ce n'est celle de s'acquitter de ses obligations d'historien, dont la première est de dire aux souverains qui sont dans la tombe les vérités que l'on a coutume de cacher à ceux qui sont sur le trône. L'histoire est évidemment déchue du plus beau de ses priviléges, celui d'être l'instruction des rois, si l'on défend qu'ils soient justiciables de son tribunal; et réduire les historiens à l'emploi de narrateurs, c'est ôter l'usage de la raison à ceux qui sont d'autant plus autorisés à s'en servir, qu'ils ne l'exercent qu'à juger les morts pour l'utilité des vivants.

Il n'est pas moins singulier d'appeler une *politique confirmée par les suffrages de la nation*, les accroissements progressifs et arbitraires de la taille et de la gabelle, impôts originairement passagers, qui ne sont devenus perpétuels qu'avec le temps, et qui excitèrent tant de fois les plaintes de la nation assemblée. Rien n'est moins po-

litique que la surcharge illégale des impositions: car elle produit une détresse habituelle qui finit par rendre la perception très-coûteuse, par les contraintes illusoires, par l'insolvabilité; et par la rendre, en dernier résultat, impossible. Le possesseur qui veut faire prospérer sa terre se gardera bien d'appauvrir et de vexer ses fermiers et ses vassaux.

Il est vrai que Mézerai, dépouillé de sa pension, écrivit ces mots sur un sac : « Voici le der-« nier argent que j'ai reçu du roi : aussi, depuis « ce temps, n'ai-je jamais dit du bien de lui. » L'humeur de l'historiographe est aussi mal entendue que celle du ministre. L'un aurait dû sentir qu'en laissant à l'écrivain payé le droit de censure, il purifiait les louanges; l'autre, que, cessant d'être payé, il gagnait en autorité ce qu'il perdait en revenu.

Mais, d'après ce qui lui arriva, est-il étonnant que la plupart des historiens ne fussent que des gazetiers ou des rhéteurs? Parmi ces derniers il faut ranger Maimbourg l'ex-jésuite, historien des croisades; Varillas, qui est plutôt un romancier qu'un historien; presque tous les biographes et les compilateurs de l'histoire ancienne, qui ont écrit dans le goût du P. Catrou.

Vertot connut mieux le style de l'histoire; il sait écrire et narrer avec élégance et intérêt. Ses ouvrages sont encore lus, et ses *Révolutions romaines* sont fort estimées. Cependant je leur pré-

fèrerais ses *Révolutions de Portugal*, quoiqu'il n'ait pas toujours écrit sur des mémoires fidèles; et sur-tout celles de Suède, s'il eût apporté autant de soin à la connaissance des mœurs et du gouvernement qu'à embellir le récit des faits par les graces de l'élocution.... Quant à ce qu'il a écrit sur les Romains, la supériorité des auteurs anciens, qu'il traduit le plus souvent, fait trop sentir à ceux qui les connaissent ce qui reste à désirer chez lui. Il n'a su s'approprier, ni l'esprit judicieux de Polybe qui instruit toujours, ni le pinceau de Salluste qui nous fait connaître les caractères. Quelquefois même Vertot, entre deux originaux qu'il peut suivre, ne choisit pas le meilleur, et traduit Denys d'Halicarnasse lorsqu'il pourrait prendre les plus beaux morceaux de Tite-Live.

Son *Histoire de Malte* tient un peu du roman, soit par les longues et poétiques descriptions de combats et d'assauts, soit par les embellissements de pure imagination qu'il se permettait d'y ajouter, avec si peu de scrupule, qu'ayant reçu de nouveaux mémoires très-authentiques sur le siége de Malte, il n'en fit aucun usage, et se contenta de dire : *C'est trop tard, mon siége est fait.*

On a fait le même reproche à l'abbé de Saint-Réal, sur la *Conjuration de Venise*, mais avec moins de preuves, et peut-être parce que les détails d'une conspiration aussi singulière que celle qu'il écrivait ont naturellement une teinte un peu romanesque. Quoi qu'il en soit, c'est le seul écri-

vain du dernier siècle qui ait su donner à l'histoire cette espèce de forme dramatique qu'elle comporte, lorsqu'on sait y mettre la mesure convenable, et qui nous attache dans les historiens grecs et romains. Je n'irai pas jusqu'à l'égaler à Salluste, dont il n'a pas la concision nerveuse; mais il est sûr qu'il se rapproche beaucoup de ce modèle qu'il s'était proposé, et qu'il sait, comme lui, donner une physionomie à ses personnages, et jeter dans une narration vive et rapide des réflexions qui occupent le lecteur sans le distraire du récit.

Ce qu'il a écrit sur les Gracches n'est pas, ce me semble, d'un aussi bon esprit, et eut beaucoup moins de succès. Le titre seul annonce la partialité : il qualifie de *conjuration* l'entreprise généreuse de ces deux illustres citoyens, que les auteurs latins les plus partisans de l'aristocratie romaine appellent, à la vérité, des séditieux, mais non pas des *conspirateurs*, et se gardent bien de confondre avec des brigands tels que les Catilina, les Cinna et les Carbon. Il se peut que les réformes qu'ils projetaient ne fussent pas sans quelque danger, et demandassent plus de précautions; que la résistance furieuse qu'ils éprouvèrent les ait portés eux-mêmes plus loin qu'ils ne voulaient aller; je ne doute pas non plus qu'ils n'eussent dessein de s'agrandir, mais par des voies nobles et républicaines.

Sur-tout je ne puis imaginer qu'ils aspirassent

en aucune manière à la royauté, comme Saint-Réal paraît le supposer sans aucune preuve. Et s'ils ont été aussi cruellement égorgés que lâchement trahis, ce n'est pas une raison pour calomnier leur mémoire.

Je n'ai pas plus de foi à ses *Considérations* sur Antoine et sur Lépide, dont il veut faire de grands hommes, contre le témoignage de tous les historiens, qui nous montrent l'un comme un brave lieutenant de César, qui n'avait que les qualités et les vices d'un soldat, mais d'ailleurs rien de grand dans le caractère, et qui fut redevable de sa fortune à l'attachement que les légions conservaient pour la mémoire du dictateur, et à l'espérance qu'elles conçurent de s'enrichir sous un général qui leur abandonnerait tout; l'autre, comme un homme très-médiocre de tout point, qui n'avait pour lui que l'illustration d'un des plus grands noms qu'il y eût à Rome, et que les circonstances portèrent un moment à un degré d'élévation dont il tomba sur-le-champ dès qu'il fallut la soutenir par lui-même.

Saint-Réal, amateur des paradoxes historiques, s'efforce de rabaisser Auguste au-dessous de sa valeur, comme il voulait relever Antoine et Lépide. Il s'étend sur les cruautés si connues du triumvirat, que personne ne conteste ni n'excuse. Mais trente années d'un règne doux et modéré prouvent de deux choses l'une, ou qu'Auguste n'avait été cruel que par un calcul d'ambition et

de politique, ou que, s'il l'était par caractère, il eut ensuite assez de force d'esprit pour vaincre le naturel. Il n'est pas vrai non plus qu'il manquât absolument de valeur; il fit voir en plus d'une occasion le courage guerrier, et, ce qui est plus rare, le courage qui dicte une grande résolution dans un grand danger. Enfin, le résultat de l'abbé de Saint-Réal, *il fut ambitieux, fort dissimulé, et fort heureux*, en ferait un homme très-ordinaire; et ce n'est pas avec ces seuls moyens que l'on peut faire une si grande révolution, et accoutumer en si peu de temps au gouvernement absolu le peuple le plus amoureux de sa liberté. Je crois qu'Auguste n'eut rien dans un degré supérieur, que les lumières de l'esprit, la politique, et la connaissance des hommes; mais c'est un peu plus que de la dissimulation, et il ne fallait pas moins pour assujettir l'empire romain, et savoir le gouverner.

Il s'offrirait beaucoup de remarques à faire sur ses différents *Traités historiques*, où il cherche plutôt des idées singulières que des idées justes. Mais sur-tout je trouve peu digne de l'auteur d'un aussi bon ouvrage que la *Conjuration de Venise*, d'avoir contribué plus qu'aucun autre à accréditer un genre de composition aussi frivole que celui de ces *Nouvelles historiques*, qui furent si long-temps à la mode dans son siècle, et qui heureusement sont tombées dans le nôtre. C'est une corruption de l'histoire, inconnue aux an-

ciens, et qui caractérise la légèreté des modernes, que de défigurer par un vernis romanesque des faits importants et des noms célèbres, et de mêler la fiction à la réalité. *D. Carlos* et *Épicharis* sont dans ce goût. C'est un étrange projet que de nous donner les billets galants de Néron, et de s'égayer en inventions de la même espèce sur une aventure aussi tragique que celle du fils de Philippe II : un Tacite en aurait tiré un autre parti.

Saint-Réal, quoique né à Chambéry, écrivait en français avec assez d'élégance, mais non pas avec une pureté soutenue ni avec un goût sûr. C'était, ainsi que Saint-Évremond, un bel-esprit qui se pliait aisément à différents genres, mais bien plus solide et plus instruit que Saint-Évremond, quoique, en exceptant sa *Conjuration de Venise*, on ne trouve rien chez lui au-dessus du médiocre.

C'était bien autre chose qu'un bel-esprit que ce Bossuet, si supérieur dans ses oraisons funèbres : il ne l'est pas moins dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, d'autant plus admirable, que l'éloquence de l'orateur ne prend jamais la place de celle de l'historien ; mais il possède l'une comme l'autre. Nous n'avons en français rien de mieux écrit que cet ouvrage, qui n'avait point de modèle.

Voltaire a dit très-ridiculement que Bossuet *n'a été que l'historien du peuple juif.* Non : il a été celui de la Providence, et personne n'en était plus digne que lui. Personne, sans exception, n'a

mieux saisi l'enchaînement des causes secondes, quoiqu'il les rapporte toujours à la cause première. Chez lui, tout est conséquent, et ses résultats moraux tirent leur évidence des faits. Sa pensée marche avec les temps et les évènements, depuis la naissance du monde jusqu'à nous, et jette à tout moment des traits de lumière qui éclairent tout et font tout voir, les siècles, les hommes et les choses.

Il est honorable pour le christianisme que ce soit un prêtre qui ait fait l'Histoire de l'Église, et qu'il l'ait faite en vrai philosophe et en vrai chrétien. Ces deux titres, loin de s'exclure, se rapprochent et se fortifient l'un par l'autre, dès qu'ils sont dans leur vrai sens; et l'abbé Fleury en est la preuve. On n'a pas une piété plus vraie ni plus éclairée : plus il aime la religion, plus il sépare, dans son histoire, ce qui est de Dieu et ce qui est du monde; et on lui rend ce témoignage, que chez lui le prêtre n'a jamais nui à l'historien. Ses *Discours*, entremêlés d'abord dans son ouvrage, et réunis ensuite en un seul volume, ont été loués même par les ennemis de la religion. Ces louanges n'étaient que justes : ils les croyaient adroites, elles ne l'étaient pas. Fleury, en devançant leur censure sur tout ce que la corruption humaine a pu mêler à la sainteté d'une institution divine, leur ôtait le mérite, quel qu'il soit, d'un genre de critique très-facile, et gardait pour lui le mérite beaucoup plus rare de ne ja-

mais confondre la chose avec l'abus. En se faisant juge impartial, il les avait convaincus d'avance de déclamation et de calomnie. Il dissimule d'autant moins les fautes, qu'il gémit plus sincèrement sur le scandale ; et, dans tout ce que l'ignorance des peuples ou l'ambition des grands a pu produire de mal, au nom d'une religion qui ne fait et ne veut que le bien, le clergé et la cour de Rome n'ont point eu de censeur plus sévère, et ceux qui en ont été les calomniateurs forcenés se condamnaient eux-mêmes en louant l'abbé Fleury.

Au reste, son volumineux ouvrage, continué depuis sa mort, et dans le même esprit, quoique avec moins de talent, est plutôt une compilation qu'une histoire. Elle pourrait être élaguée considérablement sans y rien perdre, et serait beaucoup plus lue. On pourrait réduire les faits à l'essentiel, en prendre la substance, et laisser à Baronius, aux érudits, aux biographes, aux controversistes, les détails du martyrologe, les procès-verbaux des miracles, les disputes des hérésiarques, et les cahiers des conciles. En général, on ne distingue pas assez l'histoire de ce qui doit servir à la faire ; et là-dessus les modernes ont été long-temps moins judicieux que les anciens, et beaucoup moins sobres de paroles. Il est trop aisé et trop inutile de recueillir tout ce qu'on a lu. Le discernement consiste à laisser aux savants, ou à ceux qui veulent l'être, ce qui

est de leur ressort, et à se resserrer dans ce qui convient au plus grand nombre des lecteurs, selon la nature des objets, et le degré d'intérêt et d'attention qu'ils peuvent y donner : c'est là l'esprit de l'histoire. Il est comme étouffé sous des monceaux de volumes; au lieu que, dans un espace borné, l'on recueille ce qu'il y a de substantiel et de fructueux.

Le style de Fleury, clair, simple et naturel, a un caractère de candeur qui va, s'il est permis de le dire, jusqu'à une sorte de bonhomie affectueuse, qui ne rabaisse point l'écrivain, et qui fait aimer et estimer l'homme.

On exige d'un historien qu'il entremêle avec habileté et avec goût le récit des faits, l'examen des mœurs et la peinture des hommes; qu'il nous indique leurs rapports, leurs liaisons, leur dépendance; qu'il raisonne sans pesanteur, qu'il raconte sans prolixité, qu'il décrive sans emphase. Nous voulons qu'il satisfasse la raison par des pensées, l'imagination par des tableaux, l'oreille par la diction. Tous ces devoirs sont, je l'avoue, difficiles à remplir. J'ai rappelé le peu que nous eûmes, dans le dernier siècle, d'historiens estimables à plusieurs égards; et vous voyez qu'en mettant de côté Bossuet, comme un homme à part, il s'en faut qu'aucun d'entre eux ait réuni toutes ces qualités. Il ne paraît pas que l'on se fût fait une idée exacte et complète de ce genre de composition, l'un des plus importants que le

talent puisse embrasser : on ne s'était pas représenté assez fidèlement quel doit être l'homme qui peint les siècles, qui assemble en esprit les générations passées et futures, pour dire aux unes ce qu'elles ont été, et aux autres ce qu'elles doivent être.

Souvent on a demandé pourquoi la lecture des histoires anciennes est généralement beaucoup plus agréable et plus attachante que celle des histoires modernes. Cette différence ne vient pas seulement, comme on l'a cru, de la supériorité des sujets et de la nature des faits historiques; elle vient encore, il faut l'avouer, de l'excellence des écrivains qui ont travaillé sur l'histoire grecque et romaine. La nôtre (pour ne parler que de celle-là) est sèche et embrouillée sans doute dans les premiers temps; elle est barbare pour le fond des choses, et pauvre de matériaux. Mais en avançant dans la seconde, et sur-tout dans la troisième race, le sujet devient fécond et intéressant, et les secours ne manquent pas plus que le sujet. Croit-on que l'époque singulière des croisades, ce mélange de l'Europe et de l'Asie, ce genre d'héroïsme pieux et guerrier, qui n'a point d'exemple dans l'antiquité; que le siècle de Charles-Quint et de François I[er], le mouvement de l'esprit humain et les secousses du monde politique au temps de ce qu'on appelle la Réforme; que la Ligue, si fertile en grands crimes et en grands hommes, ne fussent pas des tableaux aussi inté-

ressants qu'ils sont neufs, s'ils étaient coloriés par la main d'un Tite-Live, ou d'un Salluste, ou d'un Tacite? Le malheur de nos historiens, pour la plupart, a été de n'être ni peintres, ni philosophes, ni hommes d'état; et ceux de l'antiquité avaient au moins un de ces caractères : plusieurs les ont réunis.

Il y eut du moins dans le genre historique une partie qui fut très-perfectionnée dans le dernier siècle : c'est celle qu'on nomme la critique (car ce mot s'applique au jugement qui s'exerce sur l'histoire, comme à celui qui a pour objet les ouvrages de goût et d'imagination). Les bons critiques en histoire sont ceux qui savent discerner les pièces authentiques des pièces supposées, celles qui méritent créance et celles qui n'en méritent point; peser et concilier les témoignages, choisir les autorités, vérifier les dates, éclaircir ou épurer les textes et les manuscrits. On conçoit qu'il est plus aisé et plus commun d'avoir de bons critiques que de bons historiens; ce qui dépend du travail et du discernement étant moins rare que ce qui demande du talent. On distingua dans cette classe un P. Pagi, un Tillemont, un Casaubon : ils rectifièrent les innombrables méprises de Baronius, à qui pourtant l'on avait l'obligation d'avoir, dans le seizième siècle, débrouillé le premier le chaos de l'histoire ecclésiastique. Le P. d'Avrigny marcha sur leurs traces avec plus de succès encore : c'est à lui qu'on doit

une suite chronologique des Annales de l'Église, depuis le commencement du dix-septième siècle jusqu'aux premières années du nôtre, qui ne laisse rien à désirer pour l'exactitude et la fidélité. Les *Mémoires pour l'Histoire universelle* du même siècle n'ont pas moins de ce mérite, et il y joint celui d'une diction nette et précise, sans aucune teinte de ce jésuitisme dont les Annales ecclésiastiques ne sont pas tout-à-fait exemptes. On peut citer dans le même genre l'*Histoire des Juifs*, l'*Histoire de l'Église*, l'*Histoire des Provinces-Unies*, toutes trois de Basnage de Beauval, le plus célèbre de cette famille réfugiée des Basnage, qui tous ont rendu des services aux lettres; l'*Histoire du Manichéisme*, par Beausobre; l'*Histoire des Conciles de Bâle, de Pise et de Constance*, par Lenfant. Tous ces écrivains protestants luttèrent contre les savants catholiques, dans ce genre de recherches qui demande autant d'impartialité que d'érudition, et ne montrèrent pas toujours autant de l'une que de l'autre. Mais la sécheresse de leur style fait qu'ils sont plus estimés des gens de lettres qui cherchent l'instruction, que des gens du monde qui veulent y joindre l'amusement. C'est ce qui ôta beaucoup de son prix à l'*Histoire d'Angleterre*, de Rapin de Thoiras, quoique regardée comme la meilleure, même par les Anglais, du moins jusqu'à ce que le célèbre Hume eût écrit. Mais, sans parler de ces locutions étrangères ou vieillies qui ternis-

sent un peu ce qu'on appelle *le style réfugié*, aucun de ces auteurs n'a connu l'éloquence de l'histoire : leur principal mérite est de s'être préservés beaucoup plus que les autres de cet esprit de parti qui infecta les productions de tant d'écrivains de leur secte, autant pour le moins que celles de leurs adversaires. Il est fâcheux que Le Vassor, fait pour valoir mieux que cette foule de libellistes aujourd'hui confondus dans le même oubli, les ait imités dans leurs emportements, et qu'il ait cru faire assez de ne pas les imiter dans leurs mensonges. Son *Histoire de Louis XIII* renferme, dans sa volumineuse prolixité, une multitude de faits curieux; mais il oublie entièrement qu'une histoire n'est pas un *factum*. Il déclame avec une animosité indécente contre Louis XIV; et s'il ne trompe guère sur les faits, il est très-souvent injuste pour les personnes. Il n'a pas su distinguer la sévérité judicieuse d'un historien de l'amertume virulente d'un satirique. La justice de l'histoire doit s'exercer comme celle des lois : l'une doit juger, comme l'autre doit punir, sans colère et sans passion; et c'est infirmer son propre jugement que de n'y pas porter cette raison tranquille et désintéressée qui est la première disposition pour bien juger.

On ne peut mettre que dans la classe des savants en recherches historiques le comte de Boulainvilliers et l'abbé Dubos. Leur érudition n'a pas été dirigée par un jugement sain : il y a, dans

ce qu'ils ont écrit sur l'*Histoire de France*, des vues et des lumières dont on peut profiter : mais ils sont le plus souvent égarés par l'esprit de système, aussi dangereux en histoire qu'en philosophie, et qui, dans l'une comme dans l'autre, commence par dénaturer les faits pour amener des résultats erronés. Heureusement les erreurs de ces deux écrivains ont été solidement réfutées par Montesquieu et le président Hénault, qui ont fait voir que Boulainvilliers et Dubos n'étaient, dans le genre de l'histoire, ni bons critiques, ni bons publicistes.

SECTION II.

Les Mémoires.

Les nombreux mémoires qui nous restent du dernier siècle offrent un plus grand fonds d'instruction, et sur-tout plus d'agrément que les historiens. Ils représentent plus en détail et plus naïvement les faits et les personnages; ils fouillent plus avant dans le secret des causes et des ressorts; et c'est avec leur secours que nous avons eu, dans le siècle présent, de meilleurs morceaux d'histoire. Il est peu de lectures plus agréables, si l'on ne veut qu'être amusé; mais généralement il en est peu dont il faille se défier davantage, si l'on ne veut pas être trompé. Ce sont, il est vrai, des témoins qui vous apprennent les circonstan-

ces les plus secrètes; mais, si l'on veut s'assurer de la vérité, autant du moins qu'il est possible, il faut les confronter l'un à l'autre, et comparer les dépositions. S'il est difficile qu'un écrivain hors d'intérêt se garantisse de toutes les préventions naturelles à l'esprit humain, il l'est bien plus que celui qui a été un des acteurs dans les évènements qu'il raconte se dépouille de toute partialité, se désintéresse absolument dans sa propre cause; qu'il ne soit jamais flatteur ou apologiste pour lui-même, ni ami ou ennemi pour les autres. Il y a même un danger de plus pour lui et pour ses lecteurs : il peut les tromper comme il se trompe, c'est-à-dire de très-bonne foi. Les mêmes passions, les mêmes intérêts qui ont dirigé sa conduite, peuvent encore conduire sa plume. Il y a plus : nous sommes assez disposés à écouter favorablement et à croire avec facilité celui qui nous raconte sa propre histoire. C'est une espèce de confidence qui sollicite notre amitié : il nous gagne dès la première page; et si nous n'y prenons garde, il nous met bientôt de moitié dans ses sentiments, comme dans ses secrets.

Le premier motif de confiance qui doit balancer ces considérations, c'est le caractère connu de l'auteur; ensuite l'attention à s'oublier soi-même, pour ne montrer les choses que comme elles sont. C'est ce double motif de crédibilité qui rend si précieux les Mémoires de Jeannin,

de Villeroi, de Torcy; ceux de Turenne, malheureusement trop courts; les lettres du cardinal d'Ossat. C'est là que la véracité présumée dans la personne a été constatée par tous les témoignages. Les Mémoires de Sully, rédigés par ses secrétaires, et revus par l'abbé de l'Écluse, ont l'avantage de faire connaître, et par conséquent de faire aimer notre Henri IV, plus qu'aucune des histoires que l'on ait faites de ce grand homme; ils sont fidèles dans tous les faits essentiels : mais la tournure d'esprit de l'auteur, où il entre volontiers un peu de complaisance en sa faveur, et un peu de dureté pour les autres, avertit de ne pas voir toujours les hommes et les objets dans le même jour qu'il nous les présente. Il faut lire avec plus de précaution encore les Mémoires de la Fronde, dont plusieurs ont été composés par des gens d'esprit et de mérite, tels que La Rochefoucauld, Gourville, Bussy, La Fare, etc.; mais qui ne sont pas, à beaucoup près, purgés du levain de la Faction. Celui que j'ai nommé le premier, comme le plus ingénieux et le meilleur écrivain, La Rochefoucauld, n'est pas plus exempt de préjugés en politique qu'en morale. L'avocat-général Talon, bien moins agréable à lire, mérite beaucoup plus de confiance. Il faut dévorer l'ennui de ses Mémoires diffus, qui sont un amas de matériaux entassés sans choix et sans art, mais que l'esprit de vérité et de justice a rassemblés. C'était un excel-

lent citoyen, un grand magistrat, un orateur même pour ce temps, où l'éloquence n'était pas encore épurée. On le voit assez par celle qui règne dans ses harangues; et, pour comprendre le grand effet qu'elles produisaient, attesté d'une voix unanime, il faut songer qu'il avait deux grands avantages: l'action, qui est nulle sur le papier, mais puissante sur un auditoire; et la vertu, qui animait ses paroles ainsi que son ame, et qui respire encore dans ses écrits, les plus utiles et les plus instructifs pour qui voudrait écrire l'histoire de ces temps malheureux. Il n'avait aucun talent pour ce genre; mais on lui pardonne tout en faveur des sentiments qu'il montre, de sa candeur, de son amour pour le bien public, qui le mettent au-dessus de l'esprit de corps, celui de tous dont il est le plus difficile de se défaire. Il déplore avec sincérité les égarements et les scandales de sa compagnie: et nul ouvrage ne fait mieux voir combien un corps de magistrature est par lui-même étranger à la science de l'administration; combien des hommes pour qui les formes sont toujours l'essentiel sont loin de l'esprit des affaires publiques, pour qui ces mêmes formes ne sont jamais qu'un accessoire de convention; enfin à quel point peut se dénaturer un corps de judicature, du moment où il veut joindre au pouvoir des lois celui de la force qui les détruit, ou celui de l'intrigue qui les déshonore.

Les Mémoires de mademoiselle de Montpensier et de madame de Motteville, écrits avec une extrême négligence, ne laissent pas de nous apprendre beaucoup de particularités et d'anecdotes qui ne sont pas toutes indifférentes. Il y a beaucoup plus à profiter dans les derniers, pourvu qu'on ne s'en rapporte pas absolument à l'extrême attachement de cette dame pour Anne d'Autriche, attachement très-louable dans l'amitié, mais qui peut être suspect dans l'histoire. Quant à ceux de Mademoiselle, ce qu'on y voit sur-tout, c'est l'esprit le plus ordinaire à ceux qui ne sont de la cour que pour en être; c'est-à-dire, le sérieux des petites choses, et l'importance des bagatelles.

Mais pour la connaissance des hommes et des affaires, pour le talent d'écrire, rien ne peut se comparer, même de fort loin, aux Mémoires du fameux cardinal de Retz : c'est le monument le plus précieux en ce genre qui nous reste du siècle passé. Le nom de cet homme vraiment singulier, réveille tant d'idées à la fois, qu'il est impossible de ne pas chercher à les démêler; et la supériorité de l'homme et de l'ouvrage est une raison pour arrêter un moment la rapidité de ce résumé, et pour considérer avec réflexion un personnage qui, parmi tant d'autres plus ou moins célèbres, n'a de ressemblance avec aucun d'eux.

Peut-être ne lui a-t-il manqué, pour être un

grand homme, que d'être à sa place. Mais, malheureusement pour lui, il était, par son caractère, également déplacé et dans une monarchie et dans l'Église; et la première instruction qui résulte de ses aventures et de ses écrits, c'est que des qualités éminentes, en contradiction avec des circonstances insurmontables de leur nature, ne peuvent produire qu'une lutte brillante et momentanée, une célébrité passagère, et une chute complète. La première loi d'une grande ambition, fondée sur de grands talents, est donc d'en choisir et d'en décider l'objet suivant les possibilités morales et politiques. C'est un grand acte de la raison, le plus important de tous, mais en même temps le plus difficile, parce qu'il dépend beaucoup du caractère, qui décide souvent contre la raison; et c'est ce qui arriva au cardinal de Retz. Né avec du génie pour les affaires, audacieux et adroit, ferme et souple, éloquent en public, insinuant dans le particulier, actif et patient, habile à se procurer de l'argent et à le répandre; sachant descendre de son rang jusqu'à la dernière popularité, et le soutenir jusqu'à la hauteur la plus fière, il réunissait ce qui peut mener à tout dans un état républicain, où chacun a sa valeur personnelle, et peut se placer en raison de ses facultés. Il sentait ses forces, il y mesura ses projets; mais il ne mesura pas les projets aux moyens. Dans une monarchie que Richelieu venait de rendre abso-

lue dans les principes et dans le fait, il n'y avait pour l'abbé de Retz, désigné archevêque de Paris, de chemin à l'élévation que celui du ministère, ni de chemin au ministère que l'attachement à la cour. Toutes les conjonctures offraient des facilités : une minorité, un roi enfant, une régente incapable de gouverner par elle-même, et qui avouait le besoin d'être gouvernée ; qui même, si l'on s'en rapporte à lui, ne donna la première place à Mazarin que faute de pouvoir se fier à un autre. Quoique ce dernier fait soit douteux, quoiqu'on ne sache pas bien précisément jusqu'où allait l'influence de Mazarin au commencement de la régence, parce qu'il pouvait être assez fin pour la dissimuler, et que la reine pouvait être intéressée à en déguiser les causes, il est au moins certain que le coadjuteur pouvait alors balancer cette influence, et devait s'y appliquer avant tout, s'il voulait fonder sa fortune sur une base solide. Il était beaucoup plus jeune que Mazarin : c'était un désavantage réel pour l'opinion ; ce pouvait n'en être pas un dans le cabinet de la régente. Elle le voyait favorablement : il lui était redevable de la coadjutorerie, qui lui assurait l'archevêché ; la route était ouverte, il fallait la suivre : c'était de ce côté que devaient se tourner toutes les séductions et tous les efforts. Il était aimé de M. le Prince, qui ne pouvait souffrir le ministre. On voyait avec peine un étranger, un cardinal, dans

un poste que Richelieu avait fait haïr et redouter. Cette considération, l'appui du grand Condé, les avantages naturels du coadjuteur, qui avait pour lui l'élocution et les manières, qui souvent rendaient Mazarin ridicule; l'intrigue, où il était aussi savant que personne : tous ces moyens réunis pouvaient lui obtenir l'entrée au conseil; et, ce premier pas fait, il pouvait, comme Richelieu, devenir le maître dès qu'il aurait eu l'oreille de la maîtresse. Mais il eût fallu pour cela montrer un dévouement entier aux intérêts de la régente, à ceux de son autorité et de celle qu'elle devait conserver au roi. Ce fut là le grand art de Mazarin, qui lui servit plus que tout le reste; et ce sera toujours la marche la plus sûre auprès des souverains, sur-tout auprès de ceux dont le pouvoir, affermi par sa nature, n'est combattu que par les circonstances. Tel était le plan d'ambition que pouvait suivre le coadjuteur : il n'était pas infaillible, l'ambition n'a rien qui le soit; mais il était probable, et sur-tout c'était le seul possible dans l'exécution. Le pis-aller eût été de rester archevêque de Paris; et s'il avait un désir fort vif du chapeau, qui dans ces temps était un bien plus grand objet qu'aujourd'hui, lui-même convient dans ses Mémoires qu'un archevêque de Paris devait naturellement l'espérer.

Maintenant, que l'on examine la conduite qu'il tint, et l'on verra que cet homme, qui dans ses

écrits a tant raisonné sur les principes de l'ambition, manqua entièrement au premier de tous, qui est d'avoir un objet; et que la sienne, qui dans Rome ou dans Athènes eût pu l'élever au plus haut degré, ne pouvait absolument que le perdre en France, comme en effet elle le perdit. Il suffit de lire dans ses mémoires les motifs qui le déterminèrent à la guerre civile, et dont il rend compte avec une bonne foi qui semble ne pas lui coûter dès qu'il s'agit de choses qui ont au moins un côté brillant, et qui prouvent tout ce qu'il pouvait. C'était la veille de la journée des barricades : il apprend qu'au Palais-Royal on est persuadé qu'il a soufflé le feu de la sédition, loin de chercher à l'éteindre, et que par conséquent la cour le mettait au nombre de ses ennemis. Là-dessus voici comme il s'exprime: « Comme « la manière dont j'étais poussé, et celle dont le « public était menacé, eurent dissipé mon scru- « pule, et que je crus pouvoir entreprendre avec « honneur et sans être blâmé, je m'abandonnai « à toutes mes pensées; je rappelai tout ce que « mon imagination m'avait jamais fourni de plus « éclatant et de plus proportionné aux vastes des- « seins; je permis à mes sens de se laisser cha- « touiller par le titre de chef de parti, *que j'avais « toujours honoré dans les Vies de Plutarque.* « Mais ce qui acheva d'étouffer tous mes scru- « pules, fut cet avantage que je m'imaginai à me « distinguer de ceux de ma profession par un état

« de vie qui les confond toutes. Le déréglement « des mœurs, très-peu convenable à la mienne, « me faisait peur...... Je me soutenais par la Sor- « bonne, par des sermons, par la faveur des peu- « ples; mais enfin cet appui n'a qu'un temps, et ce « temps même n'est pas fort long, par mille ac- « cidents qui peuvent arriver dans le désordre. « Les affaires brouillent les espèces; elles hono- « rent même ce qu'elles ne justifient pas; et les « vices d'un archevêque peuvent être, dans une « infinité de rencontres, les vertus d'un chef de « parti. *J'avais eu mille fois cette vue;* mais elle « avait toujours cédé à ce que je croyais devoir « à la reine. Le souper du Palais-Royal et la réso- « lution de me perdre avec le public l'ayant *pu-* « *rifiée*, je la pris avec joie, et j'abandonnai mon « destin à tous les mouvements de la gloire. Mi- « nuit sonnant, je fis rentrer dans ma chambre « Laigues et Montrésor, et je leur dis.... Je serai « demain, avant qu'il soit midi, maître de Paris. »

Ces aveux sont un morceau bien curieux : ils contiennent en peu de lignes le caractère, le génie et l'histoire du cardinal de Retz. D'abord est-ce de bonne foi qu'il pouvait se plaindre de l'opinion de la cour? et à la place de Mazarin, aurait-il jugé autrement le coadjuteur? Avait-il joué jusque-là un rôle qui dût inspirer beaucoup de confiance? Redevable à la reine d'une dignité plus considérable alors qu'elle ne l'a été depuis, il avait commencé par se déclarer contre le mi-

nistère dans une assemblée du clergé, et n'avait tiré d'autre fruit de ses menées que des querelles avec Mazarin, et le plaisir de braver impunément un ministre qui savait dissimuler les injures, mais qui ne les oubliait pas. L'adroit Italien en savait assez pour voir que le coadjuteur en voulait secrètement à sa place, mais que, désespérant de gagner la cour, il cherchait à s'en faire craindre. On ne pouvait ignorer ses liaisons avec les plus déterminés frondeurs, ses intrigues dans le parlement, les soins qu'il avait pris de se faire un parti dans le peuple, les sommes considérables qu'il avait répandues. Dans les premières émeutes, que le parlement avait encouragées, on avait entendu plus d'une fois crier: *Vive le coadjuteur!* Et quand il avait paru pour les apaiser, il avait tenu cette conduite équivoque et ces discours, d'un homme qui ne veut modérer la sédition que de manière à faire voir qu'il est en état de la gouverner. Il avait pris ce moment pour aller au Palais-Royal, comme pour jouir de l'embarras de la reine et du cardinal, et voir à quel point il pouvait se rendre nécessaire. Ce moment était celui qui pouvait le décider: s'il eût obtenu la confiance de la reine, il se fût très-certainement rangé de son parti, et aurait tout fait pour la servir et pour chasser Mazarin. Mais cette princesse, qui avait toute la fierté du sang d'Autriche, ne put souffrir qu'un sujet qui lui devait tout prétendît se rendre important par le mal qu'il

avait fait ou qu'il pouvait faire. Il fut reçu avec mépris; et, plus altier encore que sa souveraine, il se livra dès ce moment à la vengeance, et au plaisir, si flatteur pour un homme de son caractère, de lutter contre l'autorité royale. A l'entendre, il avait été retenu par la reconnaissance; mais ce qu'il en dit prouve seulement qu'il avait quelque honte de l'ingratitude. Les vrais motifs qui le dirigent se montrent ici d'eux-mêmes; il les produit avec cette effusion et cette complaisance que l'on remarque dans tout ce qui vient du cœur. *Il s'abandonne à ses pensées, aux vastes desseins, à ce que son imagination lui avait fourni de plus éclatant, à ce titre de chef de parti qui chatouille ses sens, et qu'il avait toujours honoré dans les Vies de Plutarque.* Ces expressions étaient le cardinal de Retz tout entier : c'est là tout ce qu'il était, tout ce qu'il pouvait être; et si l'on y fait attention, cet homme, qui rapporte tout à la politique, était dominé, sans qu'il s'en doutât, par une imagination où il entrait même un peu de romanesque, puisque le romanesque est ce qui va au-delà de la raison et du vraisemblable. *Il honore le titre de chef de parti*, et il a tort. On peut admirer un chef de parti, comme on admire tout ce qui est au-dessus du médiocre : on ne peut *honorer* que ce qui est juste. *Il abandonne son destin à tous les mouvements de la gloire.* Voilà de beaux mots; mais il fallait examiner s'il y avait une *gloire* bien réelle pour un

archevêque à se faire chef de sédition, à marcher dans Paris, entouré de glaives, de mousquets et de poignards; si même, en se considérant comme homme d'état, il y avait beaucoup de *gloire* à mettre Paris et le royaume en feu, uniquement pour renvoyer un ministre; à exciter la guerre civile, sans pouvoir espérer, sans méditer même une révolution; à profiter des circonstances pour se rendre puissant un jour, et tomber le lendemain. Mais ce n'étaient pas ces considérations qui occupaient Gondi : son génie le maîtrisait; et les troubles civils, les complots, les conspirations, étaient son élément naturel. Le coup d'essai de sa première jeunesse avait été une conspiration contre Richelieu, où il ne s'agissait de rien moins que de l'assassiner. Et un prêtre nous raconte froidement qu'il eut pendant trois mois dans le cœur le dessein d'assassiner un prêtre! Et pendant ce temps, dit-il, *il faisait un peu le dévot, et faisait même des conférences à Saint-Lazare.*

J'avoue que c'étaient les mœurs de ce temps, et que l'humeur implacable et sanguinaire de Richelieu, qui n'écrasait le pouvoir des nobles que pour établir le despotisme, ne pouvait guère produire d'autre effet. La tyrannie ne recueille que la haine; la force appelle la force, et, à son défaut, l'impuissance appelle la trahison. Mais il n'est pas moins vrai que tous les exemples que le coadjuteur avait devant les yeux étaient plus faits pour l'avertir que pour l'égarer. Il devait

voir clairement qu'en allumant la guerre civile contre Mazarin, il avait moins d'excuse, moins de consistance, moins de moyens de sûreté que ceux qui avaient voulu renverser Richelieu. Des princes du sang, tels que Gaston et le comte de Soissons, devaient penser que leur naissance les sauverait toujours des derniers dangers, et qu'un ministre, quel qu'il fût, croirait toujours avoir assez fait s'il n'en avait rien à craindre. Montmorency, en servant Gaston, pouvait se flatter qu'à tout évènement cet appui le sauverait : c'était un homme bien autrement considérable qu'un coadjuteur de Paris; il avait pourtant été décapité à la vue de la France entière qui le pleurait. Cinq-Mars, favori de Louis XIII, avait eu le même sort. Que pouvait raisonnablement espérer Gondi en se déterminant à la guerre civile ? Rien n'était si facile que de la commencer : sur ce point Mazarin l'avait servi à souhait. Depuis six mois les édits bursaux les plus odieux et les plus ridicules avaient montré la plus basse avidité; et la résistance des parlements et du peuple, d'abord traitée de révolte, ensuite enhardie et autorisée par des édits de révocation, puis éludée par mille petits artifices, avait arraché au ministère l'aveu de ce qu'il y a de plus méprisable dans un gouvernement, la violence qui hasarde tout, la faiblesse qui ne soutient rien, et la mauvaise foi qui est la plus vile des faiblesses. Paris d'ailleurs était alors assez redoutable : la bourgeoisie

était armée ; elle l'était légalement et pour la défense de la ville. Il y avait des colonels et des compagnies de quartier, et le coadjuteur s'en était assuré par ses séductions, ses libéralités, et par l'ascendant de sa place. Il disposait aussi des curés, qui disposaient de la populace. Le parlement, outré, et avec raison, contre Mazarin, était résolu à pousser à toute extrémité un ministre qui avait eu la double imprudence de le ménager trop, après l'avoir ménagé trop peu, et de faire sentir à ces vieux corps toute leur force, après avoir attaqué leurs prérogatives. La difficulté n'était donc pas de faire la guerre domestique ; il s'agissait de savoir quelle en serait l'issue. Un homme tel que le coadjuteur devait être capable de la prévoir, et le rapport du présent à l'avenir est l'étude du vrai politique. Il n'y avait encore rien à attendre des princes du sang : Gaston était absolument sans caractère et sans dessein, dépendant toujours des circonstances, et alors de la reine. Le prince de Condé, vainqueur à Rocroy et à Lens, le héros du siècle, était le protecteur naturel de la régente et du roi pupille, et d'abord il le fut effectivement. De plus, quelque parti que prissent ces deux princes, le coadjuteur, qui n'était auprès d'eux qu'un particulier, ne pouvait pas croire que leur destinée fût la sienne, quand même leur cause serait commune. Dans tous les cas, il était impossible que ni Gaston, ni Condé, ni le parlement, son-

geassent à détrôner leur roi, ni à renverser la monarchie; et en effet, personne n'y songeait. Le résultat vraisemblable était donc un accommodement, soit que Mazarin fût chassé, soit qu'il ne le fût pas; et Gondi pouvait-il présumer que la régente, dès qu'elle serait maîtresse, ou le roi, dès qu'il serait majeur, pardonnât à un archevêque de Paris d'avoir été le boute-feu de la sédition, et d'avoir soulevé la capitale? Lui-même ne s'aveuglait pas sur le sort qui l'attendait. A peine fut-il engagé dans la carrière, qu'il vit le précipice au bout; il vit que son existence était dépendante et secondaire. Il fallut d'abord s'attacher au parlement, ensuite à Gaston; et il n'ignorait pas que c'étaient là de ces appuis qui bientôt vous laissent tomber. Enfin, il prophétisa véritablement lorsqu'il dit à Monsieur: *Vous serez fils de France à Blois, et moi cardinal à Vincennes.*

On sait ce qui lui arriva quand la paix fut faite, les rigueurs de sa détention, les périls et les accidents de sa fuite, son voyage à Rome. Il eut encore le plaisir d'y faire un pape, mais il ne put même demeurer archevêque; il fallut donner la démission de cette belle place. Il fallut n'être rien, pour avoir voulu être tout; paraître devant Louis XIV, qui le méprisa comme un homme qui n'avait rien été de ce qu'il devait être; vieillir dans l'obscurité; se borner pour toute gloire à l'acquit de quatre millions de

dettes, dont le paiement, quoique très-louable, n'en faisait pas oublier l'origine; et se réduire, pour toute considération, à une régularité de mœurs un peu tardive, et qui pouvait paraître forcée après des scandales si longs et si éclatants. C'est la dernière observation qui reste à faire sur les motifs de ses entreprises. Il avoue que ce qui acheva d'étouffer tous ses scrupules, fut principalement le désir de couvrir du nom d'un chef de parti les vices d'un archevêque. Ainsi, en dernier résultat, il fut cause de quatre années de guerre civile, parce qu'il avait du goût et du talent pour la faction, et parce qu'il voulait être moins obligé de cacher ses débauches; et le reste de sa vie fut sacrifié à l'expiation de ces quatre années d'un pouvoir employé à faire du mal. Certes, il n'y a là rien de grand, ni dans les principes ni dans les effets : il n'y a de louable que le repentir.

La seule gloire qui lui soit restée est celle à laquelle il songeait le moins, celle d'écrivain supérieur. Ce n'est pas que je le compare, comme on l'a fait un peu légèrement, à Tacite, dont il n'a ni la profondeur de vues ni la force de pinceau; à Salluste, dont il n'égale ni la précision originale ni l'expression heureuse. Son style est comme son génie, plein de feu et de hardiesse, mais sans règle et sans mesure. On peut reprocher à quelques-uns de ses portraits des antithèses accumulées et forcées; mais ce défaut, qui

est rare chez lui, n'empêche point que le naturel de la vérité ne domine dans sa diction. De même ses inégalités n'en diminuent point l'éclat : elles sont évidemment les négligences d'un homme qui adresse ses mémoires à une amie intime, comme une confidence épistolaire. Il sait raconter et peindre; mais on voit, par les témoignages de ses contemporains, que sa mémoire le trompe assez souvent sur les faits et les dates, et que ses prétentions le rendent quelquefois injuste sur les personnes. Il a beaucoup de franchise sur ce qui le regarde, moins pourtant qu'il n'en veut faire paraître, et son amour-propre, qui le conduisait dans ses écrits, comme dans ses actions, avoue quelques fautes, pour faire croire plus aisément à une suite de combinaisons qu'il est trop facile d'arranger après les évènements pour que l'on puisse toujours les attribuer à la prudence. Malgré cet artifice, ce qu'il peint le mieux dans ses ouvrages, c'est lui-même; et l'on peut dire de lui, comme de César, qu'il a fait la guerre civile et l'a écrite avec le même esprit (1). Ses inclinations et ses principes percent de tous côtés; sa politique est tournée tout entière vers les dissensions domestiques; toutes ses maximes sont adaptées à des temps de cabale et de discorde, et il ne juge presque les hommes que par ce qu'ils peuvent être dans les factions, c'est-à-dire, sur le

(1) *Eodem animo scripsit quo bellavit.*

modèle qu'il est plus que personne en état de fournir d'après lui. Enfin, ses Mémoires, pleins d'esprit, d'agrément, de saillies, d'imagination, de traits heureux, laisseront toujours l'idée d'un homme fort au-dessus du commun. Il n'y a guère de défauts que ceux qu'il était capable d'éviter en composant avec plus de soin; comme dans sa conduite ce qu'il y a de plus vicieux n'empêche pas qu'on n'aperçoive ce qu'il aurait pu être, si la fortune l'avait autrement placé.

CHAPITRE III.

Philosophie.

SECTION PREMIÈRE.

Métaphysique.

DESCARTES, PASCAL, FÉNÉLON, MALLEBRANCHE, BAYLE.

La philosophie eut le même caractère que l'éloquence; elle fut presque toute religieuse, c'est-à-dire, toujours appuyée sur ces bases premières et universelles, la croyance d'un Dieu, et l'immortalité de l'ame immatérielle : idées mères, dont les conséquences, pour les esprits justes et les cœurs droits, s'étendent infiniment plus loin qu'on ne l'a cru de nos jours, puisque, bien saisies et bien développées, elles vont jusqu'à la nécessité d'une révélation. C'est en ce sens que la religion entre dans toute bonne philosophie; et c'est pour cela que celle du dernier siècle fut souvent sublime, et s'égara fort peu, presque sans danger, et toujours sans scandale.

Hors les athées, qu'il ne faut jamais compter quand on raisonne, d'ailleurs tout le monde convient que l'idée d'un premier être est le principe de toutes nos connaissances métaphysiques, comme

elle est en même temps le fondement et la sancton de toutes les vérités morales, puisque, sans un Dieu, il ne peut y avoir dans les actions des hommes de moralité réelle. Elle est aussi la seule explication satisfaisante de tous les phénomènes physiques; puisque leur première cause est le mouvement, et que le mouvement en lui-même, de l'aveu de Newton, qui en a expliqué les lois, est inexplicable sans un premier moteur. Il s'ensuit que la vraie philosophie est inséparable de la religion, au moins de celle qui est, pour ainsi dire, le premier instinct des hommes les plus bornés, comme elle a été la doctrine des esprits les plus transcendants, de Platon, de Socrate, d'Aristote, de Cicéron, chez les anciens; et, parmi les modernes, de Descartes, de Leibnitz, de Locke et de Fénélon, qui ont fait voir que cette religion primitive, que rejettent les athées, conduit à la nôtre, que rejettent les incrédules; et c'est ce qui fait que les philosophes du siècle passé les ont souvent fait marcher de front, et se sont servis de l'une pour appuyer l'autre.

Mais aussi la curiosité est inséparable de la raison humaine; et c'est parce que celle-ci a des bornes que l'autre n'en a pas. Cette curiosité en elle-même n'est point un mal; elle tient à ce qu'il y a de plus excellent dans notre nature; car s'il n'est donné de tout savoir qu'à celui qui a tout fait, l'homme s'en rapproche du moins autant qu'il le peut en désirant de tout connaître; et

l'on sait que ce grand et beau désir a été, dans les sages de tous les temps, le sentiment de leur noblesse, et le pressentiment de leur immortalité.

Sans doute ce désir, qui ne peut être rempli que dans un autre ordre de choses, sera toujours trompé dans celui-ci; mais du moins nous lui devons ce que nous avons pu acquérir de connaissances spéculatives; et les illusions qui ont dû s'y mêler sont celles de l'amour-propre, et prouvent seulement que la raison a besoin d'un guide supérieur qui lui trace la carrière hors de laquelle elle ne peut que s'égarer.

C'est en méconnaissant ce guide que la curiosité en tout genre devient fanatisme; et le fanatisme, soit religieux, soit philosophique, n'est, quoi qu'on en ait dit, ni l'enfant de la religion, ni celui de la philosophie; il est l'enfant de l'orgueil, puissance violente et terrible. La raison, au contraire, même quand elle se trompe, est par elle-même une puissance tranquille qui ne se passionne point, et pour laquelle les hommes ne se battent pas. Le fanatisme ment quand il parle au nom du ciel ou de la raison; la philosophie et la religion le désavouent également : il les outrage et les dénature toutes les deux, et toutes les deux le détestent. Il prend de l'une des arguments dont il fait des sophismes, et de l'autre des dogmes dont il fait des hérésies; et de cet alliage impur sont sortis tous les maux qui ont désolé le monde, depuis l'arianisme qui ensan-

glanta les conciles, jusqu'au *philosophisme* (1) de ce siècle qui a fait de la France le théâtre de tous les crimes.

A la tête de tous ceux qui, dans le dernier siècle, ont vraiment mérité le nom de *philosophes*, il faut sans doute placer Descartes. Sa *Dioptrique*, et l'application de l'algèbre à la géométrie, découverte qui l'a mis au rang des inventeurs en mathématiques, n'appartiennent qu'aux sciences exactes qui sont étrangères à notre objet. Mais personne n'ignore les obligations que nous lui avons sous des rapports bien plus étendus, puisque, par la révolution qu'il opéra dans la philosophie spéculative, il fut véritablement le réformateur de l'esprit humain. On doit à son heureuse hardiesse d'avoir pu briser enfin le lourd sceptre du pédantisme scolastique, qui avait produit depuis plusieurs siècles un très-mauvais

---

(1) On est obligé d'adopter ce mot, devenu nécessaire pour prévenir toute méprise, et qui signifie l'amour du sophisme, l'amour du faux, comme *philosophie* veut dire amour de la sagesse, amour du vrai. Dans le génie de la langue grecque, les mots de *sophisme* et de *sophistes* suffisaient pour marquer l'abus; dans la nôtre, ce n'est pas assez, parce que nos *sophistes* ne ressemblent point à ceux de l'antiquité. Ceux-ci n'ont jamais troublé la terre; les autres ont voulu l'asservir, et ont été au moment de ramener le chaos. Il y a donc ici *amour du mal*, et, par conséquent, beaucoup plus qu'erreur; c'est ce qui doit faire admettre le mot de *philosophisme*.

effet, celui de n'éveiller la dispute qu'en assoupissant la raison. L'époque où l'on avait découvert les ouvrages d'Aristote étant celle de l'ignorance, il avait imprimé tant d'étonnement et de respect, que l'on crut avoir trouvé la science universelle et infaillible ; et ce qu'on avait alors d'esprit étant plutôt tourné vers une finesse frivole que vers le jugement solide, la physique générale d'Aristote, toute composée d'hypothèses gratuites, mais substituant, aux faits, des définitions, des divisions et des subdivisions fort régulières, et sa métaphysique presque toute formée d'abstractions très-savamment chimériques, furent embrassées avec avidité par des hommes qui avaient assez d'esprit pour argumenter sur des mots, et pas assez pour chercher les choses. Ainsi l'on n'avait pris d'abord que les erreurs d'un grand homme ; et ce ne fut que long-temps après, que l'on sut profiter de ce qu'il avait fait de beau et de bon, en régularisant les notions essentielles du raisonnement, de l'éloquence et de la poésie. Aristote avait pris dans toute l'Europe un tel ascendant, qu'il y était presque regardé comme un père de l'Église : sa philosophie était une religion; ses décisions étaient des oracles; et l'on n'oubliera jamais ce mot qui servait de réponse à tout, ce mot reçu constamment dans les écoles modernes, comme il l'avait été autrefois dans celle de Pythagore, ce mot qui est le sceau de l'esclavage des esprits : *Le maître l'a dit.* Des-

cartes ne voulut de maître que l'évidence; il la chercha par son doute méthodique, aussi sensé que le doute des pyrrhoniens était extravagant. Il apprit aux hommes à n'affirmer sur chaque objet que ce qui était clairement renfermé dans l'idée même de cet objet. C'est ainsi qu'il trouva les meilleures preuves que l'on eût encore données de l'existence d'un premier être, de l'immatérialité des esprits et de l'immortalité de l'ame; et son excellent livre *de la Méthode* réduisit en démonstration des vérités de sentiment. Il lui fallait, pour achever cette révolution, non-seulement le courage de l'esprit, mais celui de l'ame; car quoiqu'il n'ait jamais été persécuté par le gouvernement, comme on l'a prétendu, il le fut par ceux qu'il contredisait, et qui trouvèrent des protecteurs de leurs thèses dans les magistrats qui condamnaient celles de Descartes. Le ministère lui offrit même des places et des pensions; mais il aima mieux philosopher en liberté chez l'étranger. Il eut de bonne heure des disciples et des admirateurs; il fit même des martyrs, puisque ceux qui osèrent les premiers enseigner sa philosophie dans les classes furent destitués de leurs places. Les tribunaux s'armèrent en faveur d'Aristote, et prohibèrent le cartésianisme, qui ensuite eut à son tour le sort du péripatétisme, car il domina dans les écoles, et y établit tout ensemble la vérité et l'erreur. On crut à la mauvaise physique de Descartes, parce qu'il était bon métaphysicien,

comme on avait cru à celle d'Aristote, parce qu'il était bon dialecticien. Descartes, comme tant de grands esprits, n'avait pu se défendre de la tentation de faire un monde, et n'y avait pas mieux réussi. Mais on adopta ses éblouissantes chimères, après avoir combattu ses vérités; et quand Newton, sans chercher comment le monde avait été formé, découvrit les lois mathématiques qui le gouvernent, cette nouvelle lumière fut long-temps repoussée. On ne se rendit qu'avec peine au calcul et à l'expérience, qui firent voir enfin que des principes dans lesquels se trouve renfermée la régularité nécessaire du mouvement de tous les corps étaient incontestablement les meilleurs.

Un génie non moins élevé que Descartes dans la spéculation, et non moins vigoureux que Bossuet dans le style, Pascal employa l'une et l'autre force à combattre l'incrédulité qui était venue à la suite du calvinisme, et, quoique cachée et sans crédit, alarmait dès lors les zélateurs du christianisme. Il attaqua d'abord ces malheureux casuistes, qui paraissent, il est vrai, avoir déraisonné de bonne foi, mais qui n'en avaient pas moins compromis l'honneur de la religion, en la rendant, autant qu'il était en eux, complice de cette ridicule scolastique qui avait rempli leurs livres des plus pernicieuses erreurs. On peut donc mettre sur le compte de la bonne philosophie ces fameuses *Provinciales* qui leur portèrent un coup mortel. Si ce n'eût été qu'un livre de controverse,

il aurait eu le sort de tant d'autres, et aurait passé comme eux. S'il n'avait eu que le mérite d'être écrit avec une pureté unique à cette époque, on ne s'en souviendrait que comme d'un service rendu à notre langue. Mais le talent de la plaisanterie, réuni à celui de l'éloquence, et le choix ingénieux d'un cadre dramatique, où il fait jouer à des personnages sérieux un rôle si comique et si plaisant, et naître le rire de la gaieté au milieu des matières les plus sèches et les plus graves, n'ont pas permis que cet excellent écrit polémique passât avec les intérêts particuliers qui lui promettaient d'abord une si grande fortune.

Mais une conception bien plus haute, ce fut celle du grand ouvrage qu'il ne put que méditer et n'eut pas le temps de composer, ouvrage où il se proposait de prouver invinciblement la nécessité et la vérité de la révélation; ce qui ne veut pas dire, pour ceux qui connaissent leur langue et leur religion, qu'il eût jamais pensé à expliquer les mystères par une théorie purement humaine, ce qui serait détruire la foi pour élever la raison. Pascal n'était pas capable de cette inconséquence antichrétienne; il voulait seulement démontrer les motifs de crédibilité, fondés sur la certitude des faits et des conséquences, de manière à ce que la raison n'ait rien à y opposer, et qu'elle soit forcée d'avouer qu'il suffit de ce que Dieu nous a voulu apprendre pour croire ce qu'il a voulu nous cacher. Ce plan est très-philosophique, très-

exécutable; et personne ne pouvait l'exécuter mieux que Pascal, à en juger seulement par les fragments qui nous restent, tout informes qu'ils nous sont parvenus. La liaison des idées est nécessairement perdue : c'est une force principale qui manque pour le but de l'ouvrage; mais celle de pensée et d'expression suffirait pour l'immortaliser. *Ex ungue leonem :* on voit l'ongle du lion; c'est ce qu'on peut dire à chaque page de ce singulier recueil, qui ne parut qu'après sa mort, sous le titre de *Pensées*. Voltaire en a combattu quelques-unes avec une très-mauvaise logique et beaucoup de mauvaise foi. Le projet d'attaque n'était pas même convenable en bonne justice. Comment se permet-on d'argumenter contre un homme qui, ne parlant encore qu'à lui-même, n'a souvent jeté sur des papiers détachés que des aperçus incomplets qu'il ne voulait que retrouver, pour les rattacher à la chaîne de ses raisonnements? Voltaire est allé se heurter contre des pierres d'attente : combien il eût réussi encore moins contre l'édifice entier!

Mallebranche s'avança sur les traces de Descartes dans les régions de la métaphysique : il y démêla très-bien la cause des illusions que nous font sans cesse nos sens et notre imagination, mais il ne se défia pas assez de la sienne; et quand il voulut savoir, ce qu'on ne saura jamais, comment nous pensons; quand il voulut comprendre dans l'homme cette incompréhensible union de

la matière et de la pensée, et comment deux substances d'une nature si opposée peuvent concourir à une même action, alors il fit le roman de l'ame, comme Descartes avait fait celui de l'univers. Il prétendit, comme l'on sait, que l'homme voyait tout en Dieu; sur quoi l'on fit ce vers fort plaisant :

Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

C'était au moins un fou qui avait bien de l'esprit. On ne peut pas employer plus d'art à donner de la vraisemblance à un système qui ne peut pas soutenir l'examen. Mallebranche se distingue d'ailleurs par un mérite particulier : son style est le meilleur modèle de celui qui convient aux recherches métaphysiques. Il est de la clarté la plus lumineuse ; il est facile, agréable, coulant; il n'est orné que de son élégance, et cette élégance ne va jamais jusqu'à la parure, encore moins jusqu'à la recherche. Aussi le lit-on toujours avec plaisir, parce que, s'il se fait illusion à lui-même, il ne veut jamais en faire au lecteur.

Mais il est un mérite plus rare et plus précieux : c'est de joindre naturellement, et par une sorte d'effusion spontanée, le sentiment à la pensée, même en traitant des sujets qui exigent toute la rigueur du raisonnement; et c'est l'attribut distinctif de la philosophie de Fénélon; c'est ce qui répand une éloquence si affectueuse et si persuasive dans son *Traité de l'existence de Dieu.*

Il est divisé en deux parties : la première est un magnifique développement de cette grande et première preuve d'un être créateur, tirée de l'ordre et de l'harmonie de l'univers ; preuve d'autant plus admirable qu'elle est à la portée du commun des hommes, qui la conçoit par le plus simple bon sens, en même temps qu'elle épuise la méditation du philosophe. Cette preuve, saisie en elle-même par le sens intime, étonne et confond dans les détails la plus haute intelligence. Fénélon n'a fait qu'étendre et analyser ces paroles de l'Écriture, si souvent citées : *Cœli enarrant gloriam Dei : Le scieux racontent la gloire de l'Éternel.* Mais c'est en développant cette idée que l'on sent mieux combien elle est juste et féconde. Les plus savants scrutateurs des choses semblent n'avoir travaillé que pour remplir l'étendue de cette idée. C'est ce que faisaient un Newton, dont Voltaire a dit qu'*il démontrait Dieu aux sages ;* un Locke, lorsqu'il faisait pour ainsi dire l'anatomie de l'entendement humain ; un Winslow, celle du corps de l'homme ; et un Réaumur, celle des insectes. Mais aucun d'eux, ni aucun de ceux qui les ont devancés ou suivis, ni aucun de ceux qui les suivront, ni tous les hommes ensemble, s'ils pouvaient se réunir pour creuser cette idée immense, ne parviendraient à en trouver le terme. Les ouvrages de Dieu ne sont finis que pour lui, et seront toujours infinis pour nous, non pas seulement dans le vaste édi-

fice des cieux, qui semble offrir à notre vue bornée une image de la toute-puissance, mais dans l'imperceptible structure de l'insecte qui touche au néant. Par-tout on rencontre également la main de l'auteur de la nature qui repousse notre faiblesse; par-tout il nous dit : Je t'ai permis de concevoir que je suis et que j'ai tout fait; je t'ai permis d'étudier et d'apercevoir quelques parties de mon ouvrage; mais, quoique ce grand tout ne soit rien devant moi, tu n'es pas plus capable de le connaître que de me connaître moi-même.

A mesure que les sciences physiques ont fait plus de progrès, les merveilles sont devenues plus sensibles; mais les sages de tous les temps ont employé cet invincible argument des causes finales, qui sera toujours le désespoir des athées. Dans l'impuissance d'y répondre, ils ont essayé de le tourner en ridicule, sous prétexte qu'il était aussi vieux que le monde : sans doute; et il est vrai, depuis que le monde existe. D'ailleurs, est-ce que toutes les vérités métaphysiques, qui ne sont que les rapports intellectuels des choses, ne sont pas nécessairement aussi anciennes que les choses mêmes? Si l'esprit de l'homme, qui ne fait rien que graduellement, ne peut les apercevoir qu'à différents intervalles, n'existent-elles pas avant d'être découvertes? N'est-il pas vrai que tout effet supposait une cause avant que Cicéron, dans ses livres de philosophie, eût fait valoir cet

argument avec cette éloquence que Fénélon a imitée dans les siens ?

Il ne fait guère que le suivre dans la brillante esquisse où il a tracé l'économie du monde; mais il l'emporte sur lui dans la décomposition anatomique des différentes parties du corps humain, beaucoup mieux connues des modernes que des anciens. Fénélon sait revêtir de couleurs brillantes tous ces détails scientifiques par eux-mêmes, mais dont le résultat offre le plus merveilleux spectacle, et faisait dire avec raison à une anatomiste (1) qui venait de détailler aux yeux d'un des plus célèbres athées de nos jours cette continuelle correspondance de causes et d'effets qui compose et soutient notre organisation : *Eh bien! marchand de hasard, avez-vous assez d'esprit pour nous faire concevoir que le hasard en ait tant?* Je ne puis m'empêcher à ce sujet de citer aussi Montesquieu, qui n'était pas, ce me semble, un *petit esprit.* Voici ses paroles : « Ceux « qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit « tous les effets que nous voyons dans le monde, « ont dit *une grande absurdité ;* car quelle plus « *grande absurdité* qu'une fatalité aveugle qui « aurait produit des êtres intelligents ? »

Cette ridicule hypothèse, inventée par Épicure, et chantée par Lucrèce, a pourtant, de nos jours encore, été la ressource de la plupart des

(1) Mademoiselle Byron.

athées dogmatiques ; et, pour le dire en passant, quand on renouvelle de si vieilles rêveries, on n'a pas trop bonne grace à se moquer des vieilles vérités. Fénélon anéantit aisément ce systême, qu'il examine dans tous ses points, et même un peu trop longuement ; car sa métaphysique est aussi fertile que sa diction est abondante, et un peu de redondance est le défaut de toutes deux. Mais quelle sagacité dans l'une, et quelle richesse dans l'autre ! Que d'élévation dans ce morceau sur l'union de l'ame et du corps ! « Comme l'Écri-« ture nous représente Dieu, qui dit *Que la lu-« mière soit, et elle fut;* de même la seule parole « intérieure de mon ame, sans effort et sans pré-« paration, fait ce qu'elle dit. Je dis en moi-même, « par cette parole si intérieure, si simple et si « momentanée, *Que mon corps se meuve*, et il « se meut. A cette simple et intime volonté, toutes « les parties de mon corps travaillent ; déja tous « les nerfs sont tendus, tous les ressorts se hâ-« tent de concourir ensemble, et toute la ma-« chine obéit, comme si chacun de ses organes « les plus secrets entendait une voix souveraine « et toute-puissante. Voilà sans doute la puis-« sance la plus simple et la plus efficace que l'on « puisse concevoir. Il n'y en a aucun exemple « dans tous les êtres que nous connaissons. C'est « précisément celle que tous les hommes, per-« suadés de la Divinité, lui attribuent dans tout « l'univers. L'attribuerai-je à mon faible esprit,

« ou à la puissance qu'il a sur mon corps, qui est « si différent de lui? Croirai-je que ma volonté « a cet empire suprême par son propre fonds, « elle qui est si faible et si imparfaite? Mais d'où « vient que, parmi tant de corps, elle n'a ce pou- « voir que sur un seul? Nul autre corps ne se « remue selon les désirs de ma volonté. Qui lui « a donné sur un seul corps ce qu'elle n'a sur « aucun autre? »

Cette question porte sur un fait de tous les moments, et la solution en est impossible : c'est un des mystères de la nature incompréhensibles pour l'homme. Quelqu'un disait à ce grand Newton qui avait calculé le mouvement de tous les corps : Pourquoi mon bras se meut-il quand je le veux, et quel rapport y a-t-il entre mon bras et ma pensée? Le philosophe regarda le ciel, et répondit : *Il n'y a que Dieu qui puisse le savoir.*

Si Fénélon a suivi Cicéron dans la première partie de son Traité, dans la seconde il suit Descartes. Il se sert du moyen de son doute méthodique, pour parvenir à la connaissance d'une première vérité; et bientôt il arrive, comme lui, à cette proposition fondamentale, base de toute certitude : *Je pense, donc je suis.* Il s'élève ensuite, comme lui, de conséquence en conséquence, jusqu'à l'idée de l'être nécessaire et nécessairement infini que nous appelons Dieu. Cette idée exalte son imagination sensible, naturellement portée à se répandre en spiritualité, et il com-

mente éloquemment, quoique avec un peu de diffusion, ces paroles de Moïse : *Celui qui est m'a envoyé vers vous.* Il prouve très-bien que rien ne caractérise mieux la divinité que ce mot vraiment sublime : *Celui qui est.* Il ne veut pas qu'on y ajoute rien, pas même le mot d'infini. « Quand « je dis de Dieu qu'il est l'être par excellence, « sans rien ajouter, j'ai tout dit.... C'est pour « ainsi dire dégrader l'être par excellence que de « croire avoir besoin d'ajouter quelque chose « quand on a dit qu'*il est.* Dieu est donc l'être : « l'être est son nom essentiel, glorieux, incom- « municable. »

Fénélon réfute, en passant, ce qu'on nomme le spinosisme, mais en peu de mots : on voit qu'il dédaigne de s'occuper long-temps d'un système en général si obscur, et monstrueux dans ce qu'on en peut comprendre. C'est une peine bien perdue que de chercher à entendre un homme qui peut-être ne s'est pas entendu lui-même. Fénélon fait ce qu'il peut pour l'interpréter, et résume son inintelligible livre en quatre pages, qui contiennent en effet tout ce qu'il est possible d'y apercevoir. Il en fait toucher au doigt toute l'extravagance, et ressemble à Hercule combattant Cacus dans les ténèbres; mais ce combat était assez inutile. Il est vrai que l'obscurité même de Spinosa est ce qui a le plus contribué à sa réputation : on l'a cru profond, parce qu'il fallait le deviner; et quelques gens se sont piqués

d'en venir à bout. Mais si l'écrivain qu'il faut deviner exerce quelques curieux, il rebute la plupart des lecteurs; et si la philosophie, comme on n'en peut douter, a l'évidence pour but, quoi de moins philosophique que l'obscurité? Comment peut-on établir un système quelconque, en ne définissant rien qu'en termes équivoques? Locke, Clarke, Condillac, sont assurément des métaphysiciens profonds; sont-ils jamais obscurs? Et quand on s'est accoutumé à marcher à leur lumière, a-t-on le courage de s'enfoncer dans la nuit de Spinosa? Au reste, si l'on pouvait soupçonner quelque prévention dans ce jugement, ou le croire uniquement dirigé sur celui des philosophes théistes ou chrétiens, qui n'ont vu dans Spinosa que l'ennemi de tout système religieux, je citerai ce qu'en a dit un homme connu par son indifférence sur cet article, Bayle, qui certainement ne voyait dans Spinosa que l'ennemi du bon sens : « Tout homme qui cher-« chera sincèrement les vérités philosophiques, « et qui verra qu'on ne saurait faire un pas dans « l'école de Spinosa sans rejeter comme fausses « les règles les plus certaines que la logique et « la métaphysique nous puissent donner pour « nous conduire en fait de raisonnement, rejet-« tera un pareil système avec le dernier mépris. »

Il n'était pas possible, dans un livre où l'on traite de Dieu, de ne pas traiter de l'infini, puisque l'idée de l'infini est contenue dans celle de

l'être nécessaire. On peut penser avec quelle vivacité l'imagination de Fénélon s'élance dans cette haute sphère de pensées contemplatives, qui paraît être son élément; et combien il aime à s'y perdre. On est étonné de la fécondité de sentiments et d'expressions qu'il montre dans ces matières purement intellectuelles; mais ce qui peut étonner aussi d'un philosophe tel que lui, c'est qu'il lui arrive quelquefois d'aller jusqu'à la subtilité. J'ai cru en voir deux exemples dans ce Traité, et c'est beaucoup pour Fénélon. Je n'en citerai qu'un, qui surprendra peut-être un peu ceux qui ne connaissent en lui que l'auteur du *Télémaque* : « L'idée que j'ai de l'infini « n'est ni confuse ni négative; car ce n'est point « en excluant indéfiniment toutes bornes que je « me représente l'infini. Qui dit borne dit une « négation toute simple; au contraire, qui nie « cette négation affirme quelque chose de très- « positif : donc le terme d'infini, quoiqu'il pa- « raisse dans ma langue un terme négatif, et qu'il « veuille dire non fini, est néanmoins très-po- « sitif. C'est le mot de fini, dont le vrai sens est « très-négatif : rien n'est si négatif qu'une borne; « car qui dit borne dit négation de toute étendue « ultérieure. Il faut donc que je m'accoutume à « regarder toujours le terme de *fini* comme étant « négatif : par conséquent celui d'*infini* est très- « positif. La négation redoublée vaut une affir- « mation : d'où il s'ensuit que la négation absolue

« de toute négation est l'expression la plus posi-
« tive qu'on puisse recevoir, et la suprême affir-
« mation : donc le terme d'infini est infiniment
« affirmatif par sa signification, quoiqu'il paraisse
« négatif dans le tour grammatical. »

Au fond, la question me paraît assez inutile; car il importe fort peu que l'infini soit pour nous une idée négative ou positive : il n'en peut rien résulter. Dans tous les cas, nous ne pourrons jamais rien concevoir de l'infini, si ce n'est qu'il ne peut appartenir qu'au seul être qui, existant par soi et nécessairement, ne peut ni avoir commencé ni finir. De plus, le raisonnement de Fénélon ne me paraît pas concluant, au moins pour l'idée de l'infini considéré en lui-même. Que l'on s'occupe un moment de l'infini en espace et en durée, on sentira que notre entendement ne peut faire autre chose que d'écarter toujours l'idée d'un terme quelconque, et de la reculer aussi long-temps que nous pourrons y penser; voilà ce qu'on éprouve par le sens intime : d'où il suit que l'infini n'est pour nous que la négation de toute limite. On peut même le prouver encore par une raison très-sensible. Il est reconnu que nous ne pouvons rien embrasser par notre conception qui ne soit fini, et c'est pour cela que nous ne pouvons embrasser l'essence de Dieu qui est infini, quoique nous concevions très-bien la nécessité de son existence : donc l'idée de l'infini étant seule hors de l'ordre de toutes nos au-

tres idées, nous ne pouvons la concevoir autrement que comme une négation du *fini*, de ce *fini* qui est tout ce que nous connaissons. J'en conclurais que l'infini est une idée positive pour Dieu, qui embrasse tout, et négative pour nous, qui trouvons des bornes par-tout.

On ne trouve aucune trace de ces recherches un peu trop raffinées, dans ses admirables *Lettres sur la religion*, faites pour plaire même à ceux qui ne l'aiment pas. Ce qui pourra surprendre ceux qui n'ont lu de Bossuet que ses oraisons funèbres et ses discours sur l'histoire, c'est que ses *Méditations sur l'Évangile* n'ont pas moins d'onction, d'enthousiasme et d'effusion de cœur, que ces *Lettres* du tendre Fénélon : seulement Bossuet conserve toujours cette tendance au sublime, qui lui est naturelle. Mais j'ose dire que ceux qui n'ont pas lu ces *Méditations* ne connaissent pas tout Bossuet (1).

---

(1) J'espère que l'on me pardonnera d'égayer un peu le sérieux de cet article par une singularité du moment, qui parut fort plaisante. Parmi les annonces de ces innombrables almanachs qui naissent et meurent au commencement de chaque année, on en trouvait une conçue en ces termes : *La Matinée de Paphos*, ou *le Passe-Temps des Dames;* par Voltaire, Rousseau, Fénélon, etc. On imagine bien que ni Voltaire, ni Rousseau, ni Fénélon, ni ceux que l'on cite après eux, n'ont fait *la Matinée de Paphos*, ni *le Passe-Temps des Dames*. Cela veut dire seulement que l'almanach qui porte ce titre est composé de pièces de ces illustres écrivains,

Pendant que les philosophes dont je viens de parler établissaient les fondements de la morale et de la religion sur la certitude d'un petit nombre de principes démontrés, un homme d'un génie tout différent travaillait de toute sa force à établir un scepticisme presque général, qui fut la première atteinte portée à l'une et à l'autre. A ce trait caractéristique on reconnaît le fameux Bayle, qui, dans ses nombreux écrits, porta sur tous les objets la liberté de penser beaucoup plus

---

qui ont pu s'amuser, comme d'autres, à faire quelques chansons. Mais on demandera peut-être à quel titre Fénélon obtient les honneurs de l'almanach? C'est qu'il a plu à Voltaire de lui attribuer, de sa seule autorité, le couplet suivant, qu'il avait vu, dit-il *, imprimé dans un exemplaire du *Télémaque :*

Jeune, j'étais trop sage,
Et voulais trop savoir.
Je ne veux en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

Il est un peu étrange de supposer que Fénélon, *touchant au dernier âge*, se soit permis une semblable légèreté. On a dit, avec beaucoup plus de vraisemblance, que ce couplet était de madame Guyon : mais Fénélon l'eût-il fait, je crois qu'il ne se serait jamais attendu à se voir annoncé dans *le Passe-temps des Dames.*

* Non; mais il le tenait, dit-il, du marquis de Fénélon, neveu de l'auteur du *Télémaque*, et il garantit la certitude de ce fait. — *Siècle de Louis XIV*, chap. 38.

loin qu'aucun écrivain n'avait encore osé le faire avant lui, mais pourtant avec un art et des précautions qui laissent encore douter si c'était en lui un fonds d'incrédulité raisonnée, ou le jeu d'un esprit porté à la dispute et à la controverse. Ce qui est certain, c'est que, hors de ses excursions métaphysiques, où il se plaît à soutenir tour à tour tous les systêmes, il ne parle jamais des objets de la révélation qu'avec un respect qui paraît sincère, et même un ton d'affirmation qui, s'il était faux, supposerait une hypocrisie dont il paraît bien éloigné.

Peu de savants ont été aussi laborieux, peu ont été doués au même degré de cette étendue de mémoire qui est un si grand secours pour l'érudition, et qui en conserve les richesses comme dans un dépôt où l'on peut toujours puiser. Nul n'a eu une pénétration aussi prompte et aussi vive pour envisager sous toutes les faces les matières philosophiques, et une dialectique plus adroite et plus versatile pour se charger successivement de l'attaque et de la défense. Il avait acquis assez de réputation pour que les incrédules qui sont venus après lui se soient empressés de se l'associer. Mais je présumerais volontiers qu'entouré d'écrivains dogmatiques qui tranchaient sur toutes les questions, et de théologiens de toutes les sectes qui s'anathématisaient réciproquement, il s'amusait à leur faire voir combien la plupart des sujets de leurs querelles

offraient de difficultés qu'ils n'avaient pas soupçonnées ; et, se faisant sans peine l'avocat de chaque cause, il évitait de se faire juge, de peur de se compromettre.

On lui doit d'ailleurs cette justice, que le modique profit qu'il retirait du prodigieux débit de ses ouvrages suffit, jusqu'à la fin de sa vie, à la modération de ses désirs et à la frugale simplicité de ses mœurs ; et qu'il n'eut d'autre passion que l'étude, d'autre ambition que celle de vivre et d'écrire en homme libre. Mais il avoue lui-même son goût pour un certain pyrrhonisme dans une de ses lettres : « C'est la chose du monde la plus « commode. Vous pouvez impunément argumenter « contre tout venant, et sans craindre ces arguments *ad hominem*, qui font quelquefois tant « de peine. Vous ne craignez point la rétorsion, « puisque, ne soutenant rien, vous abandonnez de « bon cœur à tous les sophismes et à tous les raisonnements de la terre quelque opinion que ce « soit. Vous n'êtes jamais obligé d'en venir à la « défensive ; en un mot, vous contestez, et vous « *daubez* sur toute chose *tout votre soûl*, etc. »

Le style de Bayle est naturel, facile et agréable, mais souvent diffus, négligé, et familier jusqu'à cette trivialité d'expressions qu'on a pu remarquer dans le passage ci-dessus, où cependant elle est moins répréhensible que dans les livres sérieux, qui n'admettent point la liberté épistolaire. On lui reproche avec raison un autre dé-

faut, l'emploi de termes grossiers et obscènes : ce n'était pas que ses mœurs ne fussent pures; mais, accoutumé à vivre dans la retraite et avec ses livres, il oubliait ou ignorait les bienséances de la société. L'extrême vivacité de son esprit s'accommodait peu, et il en convient, de la méthode et de l'ordre. Il aimait à promener son imagination sur tous les objets, sans trop se soucier de leur liaison : un titre quelconque lui suffisait pour le conduire à parler de tout. C'est ainsi que, dans son premier ouvrage, à propos de la comète qui parut en 1680, il traite en quatre volumes de toutes les questions métaphysiques, morales, théologiques, historiques et politiques qu'il est possible d'imaginer; mais on le suit avec quelque plaisir dans ses digressions, parce qu'il pense toujours et fait penser. Cette marche, ou plutôt ce défaut de marche, se remarque aussi dans son *Commentaire* sur ces mots de l'Évangile : *Compelle intrare*, « Contrains-les d'entrer. » C'est là sur-tout qu'il établit le plus formellement celui de tous les principes qui lui était le plus cher, la tolérance civile, et dont alors on avait le plus de besoin, à commencer par ceux mêmes en faveur de qui Bayle la réclamait, et qui n'en eurent pas pour lui. On sait que c'est chez les protestants de Hollande qu'il trouva des persécuteurs acharnés : aussi a-t-il bien su leur dire qu'ils ne prêchaient la tolérance que là où ils n'étaient pas les plus forts.

Il fut plus à son aise que jamais dans son *Dictionnaire,* rien n'étant plus commode pour se passer de plan et de suite qu'une nomenclature alphabétique. Il est reconnu depuis long-temps, et par l'aveu de l'auteur lui-même, que ce dictionnaire, qui contient, ainsi que *les Réponses à un Provincial,* beaucoup d'érudition frivole et de controverse superflue, pouvait être réduit à un seul volume. Il dit, dans une de ses lettres, qu'il est obligé de fournir au jour marqué *de la copie* à ses libraires, en même temps qu'il reçoit les épreuves. Ce n'est pas le moyen d'abréger, de corriger et de choisir; mais la quantité d'articles curieux qui sont dans ce Recueil lui donnera toujours une place dans la bibliothèque de tous ceux qui ont des livres pour s'instruire.

Quelque inclination qu'il eût pour le scepticisme, on voit cependant, par ses écrits, qu'il n'était pas capable de tomber dans le doute absolu de Pyrrhon, qui n'était qu'une folie complète. Il est vrai que, dans une de ses Lettres, il nous dit que les pyrrhoniens *se tiraient admirablement de la chicane de leurs adversaires, qui voulaient conclure de cette proposition*, On peut douter de tout, *qu'ils posaient donc affirmativement quelque chose; ils s'en tiraient*, dit-il, *en soutenant que leur proposition était aussi sujette à la loi générale du doute que les autres propositions.* J'en demande pardon à Bayle, mais probablement il n'eût pas soutenu dans une discus-

sion réfléchie ce qu'il hasarde dans une lettre fort légèrement, et peut-être pour s'amuser. Quand on a fait l'honneur aux pyrrhoniens de leur répondre, on leur a opposé un raisonnement qui est sans réplique, c'est qu'en disant *Je doute*, on énonce une action de la faculté pensante, qui suppose nécessairement l'existence de cette faculté, quelque nature qu'on lui attribue, puisque l'action suppose de toute nécessité un être agissant : donc, en énonçant le doute, quel qu'il soit, on affirme l'existence de l'être qui doute. Si quelqu'un essayait sérieusement de réfuter cette preuve, il ne faudrait pas plus l'écouter que s'il niait que deux et deux font quatre; ce qui nous rappelle encore, en passant, que les vérités mathématiques suffiraient seules pour démontrer l'extravagance du pyrrhonisme.

Sur l'existence de Dieu, et sur l'immatérialité du principe pensant, Bayle est si loin du scepticisme, qu'il énonce une opinion affirmative : *Je ne crois pas qu'il soit possible qu'aucun corps, aucun assemblage de divers corps, aucun atome soit susceptible de la pensée.* Il parle contre l'athéisme dans les termes les plus forts : « Si l'on « regarde les athées dans le jugement qu'ils for- « ment de la Divinité dont ils nient l'existence, « on y voit un excès horrible d'aveuglement, une « ignorance prodigieuse de la nature des choses, « un esprit qui renverse tous les lois du bon sens, « et qui se fait une manière de raisonner fausse et

« déréglée, plus qu'on ne saurait le dire... Si l'on « regarde les athées dans la disposition de leur « cœur, on trouve que, n'étant ni retenus par la « crainte d'aucun châtiment divin, ni animés par « l'espérance d'aucune bénédiction céleste, ils doi- « vent s'abandonner à tout ce qui flatte leurs pas- « sions. » Un prédicateur chrétien parlerait-il autrement? Il faut que les athées de nos jours, qui se plaignent si haut du mépris que leur marquent les auteurs vivants, n'aient jamais lu les morts; ou, s'ils les ont lus, de quel nom appeler des hommes qui nous disent formellement qu'*il n'y a de philosophes que les athées?* en sorte que, depuis Socrate jusqu'à Bayle, et depuis Bayle jusqu'à Montesquieu, il faut rayer du nombre des philosophes tous les grands esprits qui n'ont parlé de l'athéisme qu'avec autant d'horreur que de dédain.

A l'égard des *Pensées sur la comète*, la plupart des vérités qu'elles contiennent sont devenues si communes, qu'aujourd'hui, soit qu'on les soutînt, soit qu'on les combattît, on ne se ferait guère écouter. Il épuise sa logique à prouver que les comètes ne peuvent avoir aucune influence, ni morale, ni physique, sur notre globe. Il ne peut y avoir ici de difficulté que sur le physique: à l'égard du moral, la chose est hors de doute; et pourtant l'on croyait alors très-communément que cette espèce de phénomène présageait des évènements sinistres, des révolutions dans les

empires, des guerres, des désastres publics, la mort de quelque grand personnage; et de nos jours encore, un grand seigneur, qui apparemment savait gré à sa destinée d'avoir quelque rapport avec les comètes, disait à un particulier qui riait de ces terreurs puériles : *Vous en parlez bien à votre aise, vous autres que cela ne regarde jamais!* Et remarquez que cet homme, qui croyait aux influences morales des comètes et à cent autres superstitions aussi plates, ne croyait pas à l'Évangile; et ce contraste est ce qu'il y a au monde de plus commun.

SECTION II.

Morale.

FÉNÉLON, NICOLE, DUGUET, LA ROCHEFOUCAULD, LA BRUYÈRE, SAINT-ÉVREMOND.

En passant de la métaphysique à la morale, nous retrouvons d'abord ce même Fénélon, qui orna cette morale des graces de son imagination, comme il avait animé la métaphysique de la douce chaleur du sentiment. Les leçons qu'il donnait à son royal disciple sont celles que suivront tous les rois qui voudront être bons et aimés; et il les fondit toutes dans un ouvrage d'une espèce unique, et qui jusqu'ici est demeuré le seul de sa classe, le *Télémaque.* Il y a long-temps que tout est dit sur ce livre, et je ne répèterai point ce que j'ai écrit lorsque j'eus le bonheur de rendre

à la mémoire de Fénélon un hommage solennel. J'oserai seulement remarquer que les critiques qu'on a faites de ce chef-d'œuvre sont, pour la plupart, outrées et injustes. Voltaire a dit :

J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, encor qu'*un peu traînante.*

Il me semble que cette prose ne l'est point, qu'elle est en général ce qu'elle doit être. Ce n'est pas la précision qui doit caractériser un ouvrage tel que le *Télémaque*, qui, sans être un véritable poëme, puisqu'il n'est pas écrit en vers, se rapproche pourtant des principaux caractères de l'épopée, par l'étendue, par les fictions, par le coloris poétique. Ce qui doit y dominer, c'est une abondance facile et pourtant sage, un style nombreux et liant plutôt que serré ou coupé ; et c'est celui du *Télémaque*. Il est vrai que, dans la police de Salente établie par Idoménée, l'auteur descend à des détails qui paraissent trop petits, parce qu'ils sont de nature à ne pouvoir être relevés que par l'élégance des vers et la grace de la mesure, comme nous en voyons de fréquents exemples chez les anciens, et chez les modernes qui ont su les imiter. C'est un des avantages propres à la poésie, de pouvoir ennoblir certains objets que la meilleure prose ne peut faire valoir. Il s'ensuit que ces détails, qui d'ailleurs occupent peu de place, sont un défaut particulier dans l'ouvrage de Fénélon, et nullement un vice gé-

néral de style. Il me paraît même qu'il a su, dans son *Télémaque*, se garantir de la diffusion qu'on peut lui reprocher ailleurs : c'est là que, heureux émulateur des anciens, dont il était si rempli, il s'est rapproché en même temps de la richesse d'Homère et de la sagesse de Virgile.

D'autres critiques auraient voulu qu'il eût plus de profondeur dans ses idées morales et politiques : ils ne se sont pas souvenus que l'auteur du *Télémaque* ne devait pas écrire comme celui de l'*Esprit des Lois*. Je ne veux pas dire qu'il l'eût fait s'il l'eût voulu : je dis que, quand même il l'aurait pu, il ne l'aurait pas fait et n'aurait pas dû le faire. Chaque genre doit avoir un caractère de style analogue à son objet. Ce qui n'est que solide et fort dans un livre sur les lois paraîtrait sec dans un ouvrage mêlé de morale et d'imagination. L'un doit donner à la raison toute sa force : il ne veut qu'instruire et faire penser. L'autre doit songer sur-tout à donner de l'agrément et du charme à ses instructions : il veut plaire afin de persuader. Des principes de droit public, de politique et de législation, doivent avoir de la profondeur dans un traité didactique; mais ces premiers principes de justice et de bienveillance universelle, qui sont la base de tout bon gouvernement, très-heureusement pour nous, ne demandent point de profondeur de pensée. La conscience les reconnaît, le sentiment les saisit; et ils n'ont de profond que leur racine, que la na-

ture a mise dans tous les cœurs. Le devoir et le dessein de Fénélon étaient de les inspirer à un jeune prince né pour régner; et, dans ce genre d'instruction, celui qui réussit le mieux est sans contredit celui qui la fait aimer. Quand tous les lecteurs ne rendraient pas ce témoignage à Fénélon, c'en serait un, qui seul tiendrait lieu de tous les autres, que le succès rare et presque unique de ses préceptes et de ses leçons. Pour apprécier le maître, il suffit de voir ce qu'il fit de son élève, d'où il le ramena, et jusqu'où il le conduisit. Il suffit de savoir (et de fidèles traditions nous l'apprennent) ce qu'était devenu le duc de Bourgogne, quel règne il promettait à la France, et quels regrets le suivirent lorsque tant d'espérances s'en allèrent avec lui dans le même tombeau.

Écartons toujours cette espèce de critique qui demande à un écrivain le mérite qu'il n'a pas dû avoir. Je ne chercherai pas plus dans *Télémaque* la force et la profondeur de Montesquieu que dans l'*Esprit des Lois* les graces et la douceur de Fénélon. Rendons hommage à la nature, qui en sait plus que tous les critiques, et qui, déterminant toujours les hommes qu'elle a doués vers le genre de travail où elle les appelle, leur donne les qualités propres à y réussir.

Voltaire rapporte qu'après la mort du duc de Bourgogne, Louis XIV, qui n'aimait pas l'auteur de *Télémaque*, brûla tous les manuscrits du pré-

cepteur, que l'élève avait conservés. Il cite au même endroit une lettre de Ramsay, ami de Fénélon, où il est dit que, si l'archevêque de Cambray *eût vécu en Angleterre, il aurait donné l'essor à ses principes, que personne n'a connus.* Les manuscrits brûlés sont une perte sans doute; quoiqu'ils ne consistassent probablement que dans une correspondance suivie de l'instituteur et du prince, il serait curieux et intéressant de voir ce qu'écrivait Fénélon au duc de Bourgogne, qui le consultait sur tout : mais d'ailleurs, je ne sais trop ce que peut entendre Ramsay par *ses principes, que personne n'a connus;* je crois qu'ils le sont suffisamment par les *Dialogues des Morts*, et encore plus par le livre intitulé *Direction pour la conscience d'un roi.* Peut-être ni l'un ni l'autre n'était imprimé quand Ramsay écrivit sa lettre : le dernier n'a paru que de nos jours, long-temps après la mort de l'auteur. Quoi qu'il en soit, toute sa morale sur la manière de gouverner est très-clairement développée dans ces deux ouvrages. Elle est d'abord, par rapport aux républiques, comme résumée tout entière dans ce peu de mots qu'il met dans la bouche de Socrate : « Il faut « qu'un peuple ait des lois écrites, toujours con- « stantes et consacrées par toute la nation; qu'elles « soient au-dessus de tout; que ceux qui gouvernent « n'aient d'autorité que par elles; qu'ils puissent « tout pour le bien, suivant les lois; qu'ils ne « puissent rien contre ces lois pour autoriser le

« mal. » Quand Fénélon aurait écrit en Angleterre, eût-il pu dire mieux? eût-il pu dire davantage? Quant aux monarchies pures, qui, sans avoir positivement un premier code politique écrit, un contrat social formel, ont toutes cependant une constitution dans des lois traditionnelles et des coutumes fondamentales, Fénélon a tracé les devoirs de leurs souverains dans la *Direction pour la conscience d'un roi.*

« L'amour du peuple, le bien public, l'intérêt « général de la société est donc la loi immuable « et universelle des souverains. Cette loi est an-« térieure à tout contrat : elle est fondée sur la « nature même ; elle est la source et la règle sûre « de toutes les autres lois. Celui qui gouverne « doit être le premier et le plus obéissant à cette « loi primitive. Il peut tout sur les peuples; mais « cette loi doit pouvoir tout sur lui. Le père com-« mun de la grande famille ne lui a confié ses « enfants que pour les rendre heureux ; il veut « qu'un seul homme serve par sa sagesse à la fé-« licité de tant d'hommes, et non que tant d'hom-« mes servent par leur misère à flatter l'orgueil « d'un seul. Ce n'est point pour lui-même que « Dieu l'a fait roi : il ne l'est que pour être l'homme « des peuples... Le despotisme tyrannique des sou-« verains est un attentat sur les droits de la fra-« ternité humaine ; c'est renverser la grande et « sage loi de la nature, loi dont ils ne doivent être « que les conservateurs... Le pouvoir sans bornes

« est une frénésie qui ruine leur propre autorité...
« On peut, en conservant la subordination des
« rangs, concilier la liberté du peuple avec l'o-
« béissance due aux souverains, et rendre les
« hommes tout ensemble bons citoyens et fidèles
« sujets, soumis sans être esclaves, et libres sans
« être effrénés. L'amour de l'ordre est la source
« de toutes les vertus politiques, aussi-bien que
« de toutes les vertus divines. »

Fénélon ne se borne pas à ces vues générales. Sa *Direction* est un examen sommaire de tous les devoirs du prince, et par conséquent de tous les droits des sujets : rien n'y est oublié; et dans ce moment où un monarque patriote veut entendre la nation, parce qu'il veut et peut seul la *régénérer* (1), vous reconnaîtriez dans ce livre de Fénélon les vœux qui se manifestent de tous côtés. Je ne m'arrêterai que sur deux articles principaux, l'emploi des revenus publics et le degré de confiance qu'il faut accorder aux ministres.
« Le bien des peuples ne doit être employé qu'à
« la vraie utilité des peuples mêmes. Vous avez
« votre domaine qu'il faut retirer et liquider : il
« est destiné à la subsistance de votre maison.
« Vous devez modérer cette dépense, sur-tout
« quand vos revenus de domaines sont engagés,
« et que les peuples sont épuisés. Les subventions
« des peuples doivent être employées pour les

(1) On voit que ceci a été écrit en 1788.

« vraies charges de l'état. Vous devez vous étu-
« dier à retrancher, dans les temps de pauvreté
« publique, toutes les charges qui ne sont pas
« d'une nécessité absolue. Avez-vous consulté les
« personnes les plus habiles et les mieux inten-
« tionnées, qui peuvent vous instruire de l'état des
« provinces, de la culture des terres, de la fer-
« tilité des années dernières, de l'état du com-
« merce, pour savoir ce que l'état peut payer
« sans souffrir? Avez-vous réglé là-dessus les im-
« pôts de chaque année?... Vous savez qu'autre-
« fois le roi ne prenait jamais rien sur les peuples
« par sa seule autorité. C'était le *parlement*, c'est-
« à-dire, l'assemblée de la nation, qui lui accor-
« dait les fonds nécessaires pour les besoins ex-
« traordinaires de l'état : hors ce cas, il vivait de
« son domaine. Qu'est-ce qui a changé cet ordre,
« sinon l'autorité absolue que les rois ont prise?
« De nos jours on voyait encore les parlements,
« qui sont des compagnies infiniment inférieures
« aux anciens *parlements* ou états de la nation,
« faire des remontrances pour n'enregistrer pas
« les édits bursaux. Du moins devez-vous n'en
« faire aucun sans avoir bien consulté des per-
« sonnes incapables de vous flatter, et qui aient
« un véritable zèle pour le bien public. N'avez-
« vous point mis sur les peuples de nouvelles
« charges pour soutenir vos dépenses superflues,
« le luxe de votre table, de vos équipages et de
« vos meubles, l'embellissement de vos jardins et

« de vos maisons, les graces excessives prodiguées
« à vos favoris? »

La publication de ce livre n'aurait sûrement pas été permise sous le règne de Louis XIV : c'eût été une censure trop directe et trop terrible de ces travaux de Maintenon et de Versailles, aussi meurtriers que dispendieux, qui dévoraient à la fois (selon le rapport des historiens), et la substance des peuples qui les payaient, et la vie des soldats qu'on y employait. Il fut publié pour la première fois en 1748, dans les temps des prospérités de Louis XV, et il a été réimprimé en 1774, au commencement du règne actuel, et, suivant les termes des éditeurs, *du consentement exprès du roi.*

L'autre morceau a pour but de faire voir combien il est dangereux pour un monarque de s'en rapporter uniquement à ceux qui sont en possession de sa confiance. « Il n'est point permis de
« n'écouter et de ne croire qu'un certain nombre
« de gens : ils sont certainement hommes, et
« quand même ils seraient incorruptibles, du
« moins ils ne sont pas infaillibles. Quelque con-
« fiance que vous ayez en leurs lumières et en
« leurs vertus, vous êtes obligé d'examiner s'ils
« ne sont point trompés par d'autres, et s'ils ne
« s'entêtent point. Toutes les fois que vous vous
« livrez à un certain nombre de personnes qui
« sont liées ensemble par les mêmes intérêts ou
« par les mêmes sentiments, vous vous exposez

« volontairement à être trompé, et à faire des in-
« justices. »

Je regarde comme un devoir de citer encore (quoiqu'on l'ait cité par-tout) ce qui regarde la liberté de conscience. « Sur toute chose, ne for-
« cez jamais vos sujets à changer de religion.
« Nulle puissance humaine ne peut forcer le re-
« tranchement impénétrable de la liberté du
« cœur. La force ne peut jamais persuader les
« hommes; elle ne fait que des hypocrites. Quand
« les rois se mêlent de religion, au lieu de la
« protéger, ils la mettent en servitude. Accordez
« à tous la tolérance civile, non en approuvant
« tout comme indifférent, mais en souffrant avec
« patience tout ce que Dieu souffre, et en tâ-
« chant de ramener les hommes par une douce
« persuasion. »

Ces choses-là ne peuvent trop se répéter : elles ont bien une autre force dans un écrivain tel que Fénélon que dans ceux qui n'ont été que philosophes. Ce n'est pas que la vérité soit en elle-même susceptible de plus ou de moins; mais une vérité de cette nature a plus d'autorité auprès de ceux qui l'entendent, quand elle sort de la bouche d'un prélat de l'Église romaine. Il n'est que trop commun, quand on ne peut combattre les choses, de se rejeter sur la personne. Que Bayle fasse un livre exprès pour prouver que la tolérance civile est de droit naturel, bien des gens diront, *C'est un philosophe*, et croiront

avoir répondu. Mais qui osera dire à Fénélon : Vous n'êtes pas un bon chrétien? Ce n'est pas la moindre partie de sa gloire d'avoir été l'apôtre de la tolérance sous un règne de persécution; et si nous avons été affligés de voir un Bossuet préconiser celle de Louis XIV, nous en aimerons davantage Fénélon, qui a osé la condamner.

Les *Dialogues*, qu'il n'eût pas fallu intituler *Dialogues des Morts*, puisqu'il y en a beaucoup dont les interlocuteurs sont censés vivants, ne roulent pas en général sur un fonds d'idées aussi grave ni aussi sévère; ils sont proportionnés à l'âge du prince pour lequel ils étaient faits. La plupart ont pour résultat un point de morale qui doit servir de leçon; mais quelquefois l'auteur, tout occupé de son dessein, sacrifie un peu la dignité du personnage pour établir le précepte; et quelques grands hommes de l'antiquité sont obligés de descendre pour instruire le petit-fils de Louis XIV. Les *Dialogues* entre les modernes sont d'une raison plus forte, parce que celle du prince devenait plus mûre. Les meilleurs, à mon gré, sont ceux de Louis XI et du cardinal La Balue, de Charles-Quint et de François Ier. Ces quatre personnages se disent des vérités fort dures, mais fort instructives, et leurs caractères sont bien conservés. Fénélon a tiré un autre dialogue très-court, mais très-bien conçu, de l'anecdote piquante de ce jeune moine de Saint-Just, que l'ennuyé Charles-Quint allait réveiller avant

le jour, et qui lui dit avec une naïveté si plaisante : *Eh! n'êtes-vous pas content d'avoir si longtemps troublé le repos du monde? Faut-il donc que vous l'ôtiez à un pauvre novice qui ne demande qu'à dormir?* En total, quoique ces *Dialogues* soient quelquefois un peu négligés dans la diction, et d'une raison assez commune, je préfèrerais le naturel qu'on y sent toujours, et le bon esprit qu'on y aperçoit souvent, au babil si spirituellement raffiné qui fatigue dans ceux de Fontenelle. On a joint à ceux de Fénélon quelques historiettes morales à la portée de la première jeunesse; mais tout le monde peut lire avec grand plaisir le morceau qui a pour titre : *Aventures d'Aristonoüs*. Il est écrit comme le *Télémaque*.

Nicole, oublié comme controversiste, a conservé de la réputation par ses *Essais de morale*, quoiqu'on ne les lise guère plus que ses *Dissertations polémiques*. C'est un logicien fort exact, et un auteur d'un style pur et simple, comme tous ceux de Port-Royal; mais il est un peu froid et très-verbeux : il prouve plus la morale qu'il ne la persuade, et raisonne plus qu'il ne touche; ce qui n'empêche pas que la lecture de ses écrits ne soit utile : Voltaire lui-même en a loué plusieurs.

Duguet, autre écrivain de la même école, et qui soutint aussi pour elle de longs combats dont on ne parle plus, est digne de se repro-

duire aux regards de la postérité, par le mérite et l'importance du sujet qu'il a traité sous le titre d'*Institution d'un Prince*, livre composé pour le fils aîné du duc de Savoie, Victor-Amédée. Il est vrai que ce qui concerne la religion et le clergé occupe trop de place dans cet ouvrage : de quatre volumes, les deux derniers y sont entièrement consacrés; et Fénélon, dans une *Direction de conscience*, en dit cent fois moins sur les matières ecclésiastiques que Duguet dans un Traité de l'art de gouverner. C'est que le premier, comme tous les esprits supérieurs, se restreint à l'essentiel, s'oublie lui-même pour son sujet, et ne prétend pas qu'un souverain en sache autant qu'un évêque ou un docteur; l'autre, au contraire, abonde avec complaisance dans ce qui a été l'objet de ses études, et ne songe pas que, pour bien instruire, il ne faut pas dire tout ce qu'on sait, mais seulement ce qui convient à ceux qu'on instruit. Cependant, en laissant de côté ces deux volumes, qui pour un prince auraient pu être réduits à dix pages, on trouve dans les deux premiers, quoiqu'ils soient encore trop diffus, beaucoup d'ordre et de clarté, un fonds d'instruction solide, des principes sages, et des moyens très-judicieusement présentés pour garantir un souverain de tous les piéges qui l'environnent, pour trouver la vérité et des amis, écarter le mensonge et éviter l'injustice. Le plan de conduite et de gouvernement qu'il

trace est certainement très-bon à suivre; mais aussi celui qu'il a suivi lui-même dans son livre, lui ménageait de grands secours. Il en a fait une espèce de recueil des plus beaux préceptes de sagesse et des traits les plus heureux des anciens philosophes qui ont écrit pour former de bons princes, ou pour les louer, de Tacite, de Sénèque, de Pline, et des meilleurs historiens du siècle d'Auguste ou du moyen âge. Personne n'a plus mis à contribution l'antiquité, mais personne n'a mis plus de bonne foi dans ses emprunts : il cite régulièrement en note tout ce qu'il traduit dans son texte; et son érudition et sa candeur font un honneur égal aux bonnes études qu'il avait faites, et aux maîtres qui les avaient dirigées. Son style a plus de force et d'intérêt que celui de Nicole, quoiqu'on puisse désirer qu'au talent de fondre habilement l'esprit des anciens dans son ouvrage il eût joint celui de s'exprimer, comme eux, avec cette imagination qui anime tout. Il est du moins animé d'un sincère amour de la vertu et du bien public : il déteste toute flatterie, et n'oublie rien pour mettre le prince en garde contre elle, et faire tomber toutes les sortes de masques dont elle se couvre. On pourra juger de la sévérité de ses maximes par ce morceau, qui aurait un peu embarrassé les prédicateurs qui se font panégyristes. « Un prince doit « défendre en public comme en secret tout ce « qui est excessif, et regarder comme excessif

« tout ce qui blesse la vérité. Un discours flat-« teur, prononcé dans une cérémonie, doit être « interrompu par lui, si celui qui le fait n'a pas « profité des avis qu'on lui a fait donner, de n'y « rien mêler que de sage et de raisonnable. Une « action de cet éclat est sue dans tout le royaume; « elle ferme la bouche à tous ceux qui croiraient « avoir de l'esprit en disant de belles paroles, « sans se mettre en peine qu'elles fussent vraies; « elle met en honneur le prince, comme ennemi « déclaré du mensonge; elle apprend à tous ses « sujets que le moyen de lui plaire est d'aimer, « comme lui, la vérité...... » Et ailleurs : « Les in-« scriptions qu'on gravera sur le marbre ou sur « l'airain seront condamnées par le prince, et « changées par son ordre, si elles ne sont sim-« ples et sincères. C'est un mal plus grand de « perpétuer la flatterie par des monuments du-« rables que de la souffrir dans des discours qui « ne laissent point de vestiges. C'est rendre le « scandale comme éternel, et apprendre à la pos-« térité à mépriser la vérité, que de lui laisser « de si mauvais exemples. Les hommes s'y accou-« tument; mais l'indignation de Dieu ne passe « point, et une statue avec un titre insolent est « une espèce d'idole qui lui rend odieux le lieu « où elle est érigée, et le peuple qui n'en gémit « pas. »

Jusqu'ici ce n'est que le langage d'une raison ferme et sévère; mais voici le rigorisme outré,

qui tombe dans la petitesse et la puérilité : « Il « aura sur-tout une extrême indignation contre « toutes ces vaines fictions où les noms des an- « ciennes divinités lui seront attribués aussi-bien « que leur prétendu pouvoir sur la terre ou sur « la mer, sur la guerre ou sur la paix. Il n'y a « rien, d'un côté, de si froid que ces chimères, « et de l'autre, de plus impie ni de plus scanda- « leux. Je sais que les noms de Mars, de Nep- « tune et de Jupiter, sont des noms vides de sens; « mais ce sont des noms qui ont servi au démon « pour tromper les hommes, et pour se faire ren- « dre par eux les honneurs divins. C'est donc « faire injure au prince que de le mettre à la place « de cet usurpateur; et le prince se déshonore en « consentant à cette impiété. Cependant les théâ- « tres en retentissent, la musique s'exerce sur ces « indignes fictions, les peuples s'infectent de cette « espèce d'idolâtrie, et les châtiments pleuvent « en foule du ciel sur une nation qui s'est fait un « jeu d'un si grand mal. »

Ce sont des passages dans ce goût qui ont contribué à décréditer de bons auteurs. Comment concevoir dans un auteur, qui d'ailleurs écrit en homme de sens, une si bizarre proscription et une colère si déplacée! Voltaire a pu dire des modernes en plaisantant :

Ils sont chrétiens à la messe,
Ils sont païens à l'Opéra.

Mais, en bonne foi, Duguet a-t-il pu penser que l'on fût idolâtre pour donner le nom de Mars à un guerrier, ou de Vénus à une belle femme? Comment n'a-t-il pas voulu voir que ces dénominations n'étaient que des figures de style, une sorte de métaphore, et que Mars signifiait la vaillance personnifiée, Jupiter la puissance, Minerve la sagesse, etc.? A-t-il cru que quelqu'un fût assez sot pour se croire une de ces divinités antiques, que les plus raisonnables des païens ne regardaient eux-mêmes que comme des emblêmes et des symboles? Et qu'est-ce que le *démon* a de commun avec ce langage figuré et de convention? Boileau, qui était dévot, mais dévot sensé, s'est moqué, dans son *Art poétique*, des rigoristes de son temps, qui avaient manifesté le même scrupule que Duguet. Tout le monde sait ces vers; mais ce sont les vers que tout le monde sait qu'il faut toujours citer, parce qu'ils font toujours plaisir. Le morceau où il explique les avantages du systême mythologique est un des chefs-d'œuvre de sa plume.

Chaque vertu devient une divinité.
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre;
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible, aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse;
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse

Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaie en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Énée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés,
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Éole, en sa faveur les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;
Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des sirtes les arrache;
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornements, le vers tombe en langueur;
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur.

. . . .

. . . .

De n'oser de la Fable emprunter la figure,
De chasser les Tritons de l'empire des eaux,
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux,
D'empêcher que Caron, dans la fatale barque,
Ainsi que le berger, ne passe le monarque,
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main.
Et par-tout des discours, comme *une idolâtrie*,

Dans leur faux zèle, iront chasser l'allégorie.
Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur.

Voilà bien la prétendue *idolâtrie* qui échauffe si mal à propos le zèle de Duguet. Ces vers, imprimés long-temps avant son livre, auraient bien dû l'avertir de sa bévue. Je le réfute d'ailleurs dans toutes les règles; car j'oppose à un docteur janséniste un poëte janséniste aussi, comme j'ai opposé tout à l'heure aux dévots intolérants un archevêque dévot et tolérant : c'est, ce me semble, faire bonne guerre, et battre l'ennemi sur son terrain.

Peut-être, dans cette invective contre les prologues d'opéra, entrait-il un peu d'animosité contre Louis XIV, que les jansénistes n'aimaient pas plus qu'il ne les aimait. Mais, si ce monarque encourageait un peu trop les louanges, était-ce une raison pour traiter Quinault comme un païen? Et, pour citer encore Boileau,

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots?

Ne rendons pas moins de justice à ce que Duguet a dit de bon. Il parle fort sensément sur les inconvénients de cette multiplicité d'ordonnances successives et souvent contradictoires, qui révoquent aujourd'hui, et qui sont révoquées demain. « Il n'y a point de plus grand mal dans « l'état qu'une foule de lois qui le chargent et « l'embarrassent. Leur multitude a toujours été « régardée comme une preuve certaine d'une

« mauvaise administration, parce qu'elle est un « effet, ou de l'imprudence qui ne sait pas choi- « sir, ou de la faiblesse qui ne sait pas exécuter, « ou de l'inconstance qui ne sait rien soutenir, ou « du caprice qui convertit en loi toutes les fan- « taisies. »

Il s'exprime sur la nature du pouvoir légal avec autant de justesse et de netteté que tous les philosophes que vous avez déja entendus; et il importe de constater cette réunion de sentiments. « Le premier caractère de la souveraine « autorité, quand elle est pure, et qu'elle n'a « point dégénéré ni de son origine ni de sa fin, « est de gouverner par les lois, de se régler sur « elles, et de se croire interdit tout ce qu'elles « défendent. Ainsi le prince et les lois comman- « dent la même chose; l'autorité n'est point par- « tagée : l'exemple du prince n'affaiblit pas les « lois, et les lois ne condamnent pas le prince. »

Il lui recommande spécialement de consulter la voix publique sur le choix de ses ministres. « Un bon prince fait plus d'état d'une réputation « bien établie que des relations secrètes, qui sont « quelquefois l'effet des préjugés, et qui n'ont « que l'autorité des particuliers dont on les re- « çoit. Il est plus facile de les tromper que le « public, qui examine tout, et qui est composé « d'une infinité de sortes d'esprits et de caractères « qui ne s'unissent guère dans l'estime d'une « même personne, à moins qu'elle ne le mérite. »

Tout ce qu'il prescrit sur les encouragements que demande l'agriculture, sur le soulagement dû aux cultivateurs, sur la liberté nécessaire au commerce, sur les maux que lui font les droits de traite et de péage, est entièrement conforme aux documents de nos meilleurs économistes. Il s'élève contre toute espèce d'abus. « Le prince doit « examiner si l'état n'est point chargé de doubles « emplois ; si une province ne paie pas en même « temps les appointements du gouverneur et ceux « du commandant qui en tient la place ; s'il n'en « est pas ainsi de plusieurs villes et de plusieurs « ports ; s'il n'en est pas ainsi de plusieurs em- « plois, dont l'un a le titre et les revenus, et dont « l'autre fait les fonctions avec des gages peu dif- « férents de ceux du titulaire. Le prince doit re- « garder ces doubles emplois comme des abus, et « il réduit tout à l'unité, sans avoir égard aux « raisons qui servent de prétexte à la multiplica- « tion des officiers et au doublement de leurs « gages. »

Mais rien n'est mieux pensé que ce qu'il dit sur les impôts, sur la manière de les promulguer, sur l'obligation de les motiver et d'en limiter la durée. « La manière la plus naturelle d'établir sur le « peuple des taxes nouvelles est de les faire ac- « cepter par les états assemblés..... Il n'y a rien « dont le peuple ne soit capable quand on prend « confiance en lui, et qu'on paraît l'admettre « dans les conseils publics. Il s'anime lui-même

« alors à sa propre défense, et il entre avec zèle « dans tous les sentiments d'un prince qui veut « bien lui en prouver la justice. Mais, si l'on pa- « raît compter pour rien son approbation, et ne « vouloir que ses richesses, il se détache des in- « térêts du prince, comme s'ils étaient différents « des siens; il murmure contre toutes les imposi- « tions nouvelles, et il est encore plus blessé des « préfaces dont on tâche de colorer chaque édit..... « La condition la plus importante est d'être exac- « tement fidèle à la parole de les supprimer dès « que le besoin sera cessé. On ne saurait croire « combien le prince a d'intérêt à ne chercher sur « cela ni détour ni prétexte. Il a toute la confiance « de ses sujets, s'il est sincère; mais il la perd, et « avec elle sa réputation, s'il n'est exact jusqu'au « scrupule. Il n'y a point de contribution que le « peuple n'accepte, si elle n'est que pour un temps « limité, et s'il en est certain; mais la plus légère « taxe l'effraie avec raison, s'il la regarde comme « éternelle. Il n'est pas assez injuste pour refuser « un secours extraordinaire dans un pressant be- « soin, mais il s'afflige avec justice de ce que, le « besoin étant passé, la charge extraordinaire de- « vient un joug perpétuel. Il a donné à Louis XII, « roi de France, le nom de *Père du peuple*, quoi- « que ce prince ait eu presque toujours la guerre, « et qu'il ait fait de grandes levée sd'hommes et « de deniers, parce que tous les tributs extraor- « dinaires étaient abolis dès qu'il lui était permis

« de désarmer. Il en sera ainsi de tous les rois qui « auront la même conduite. Ils trouveront dans « leurs sujets un zèle pour leur service, et une « préparation à tout entreprendre, à tout souffrir « pour leurs intérêts, que rien ne sera capable de « ralentir, s'ils observent religieusement leurs pro- « messes, et s'ils prouvent, par leur fidélité à sup- « primer les nouveaux tributs, qu'ils ne les exigent « que dans la nécessité, qu'ils consentent avec « peine à les établir, et qu'ils les abolissent avec « joie. Ils rendront cette preuve complète en pre- « nant part eux-mêmes à la condition du peuple, « en se privant avec plus de sévérité des choses « qui ne servent qu'au plaisir, en retranchant « toute dépense qui ne sera pas inévitable, en « faisant suspendre tous les ouvrages commencés « pour le bien public, mais qui peuvent être sus- « pendus; en témoignant qu'ils sentent et qu'ils « partagent la peine de leurs sujets, et qu'ils sont « eux-mêmes dans une situation violente jusqu'à « ce qu'il leur soit permis de les soulager. Ils per- « suaderont ainsi le peuple qu'ils sont plus jaloux « que lui-même de son repos, plus attentifs à son « bien, plus occupés de son intérêt. Ils établiront « en son affection la principale ressource de l'état. « Ils mettront chez les étrangers leurs royaumes « en réputation, comme gouvernés par des princes « aimés uniquement, et comme pleins de sujets « préparés à tout entreprendre et à tout souffrir « pour leur querelle; et ils empêcheront ainsi bien

« des guerres étrangères et bien des entreprises « secrètes, dont le mécontentement public est « souvent l'occasion et le prétexte. »

Ce ne sont pas là de vaines prédications; ce sont des vérités essentielles en politique comme en morale, fondées sur la nature des choses, prouvées par l'expérience, attestées par l'histoire de tous les temps. Quoique la violence et l'artifice puissent donner aux souverains quelques avantages passagers, il est démontré, par les faits, qu'en total et en dernier résultat la puissance la plus solide est celle qui est appuyée sur l'affection des peuples, et que, par conséquent, pour être puissant, il faut être juste. Le proverbe connu,

Si vous voulez la paix, soyez prêt à la guerre,

est d'une vérité éternelle : et quel meilleur moyen d'être prêt à la guerre que d'établir l'ordre et l'abondance qui en est la suite pendant la paix? Quelle différence entre les ressources pénibles, incomplètes, incertaines, que l'on peut tirer d'un peuple épuisé dès long-temps par des exactions habituelles, et celles qu'on peut attendre, quand il le faut, des tributs faciles, volontaires, empressés, que vous offre la reconnaissance d'un peuple à qui l'on a laissé ses propriétés naturelles et légitimes jusqu'au moment du besoin? Croit-on que ce calcul échappe aux puissances ennemies; qu'elles ne sachent pas à peu près à quoi se bornent les secours extraordinaires que peut fournir malgré lui un

peuple pauvre et mécontent; qu'elles ne comptent pas très-souvent sur l'impossibilité de faire la guerre dans cet état de détresse, et qu'elles ne sachent pas y proportionner les sacrifices qu'elles exigent avec un orgueil insultant? De là, les humiliations qu'il faut dévorer, la perte d'une considération nationale, si importante sous tous les rapports; de là une foule de disgraces dont le regard sévère et perçant de l'histoire apercevra la cause dans le désordre des finances, et dans le système funeste de porter les impositions jusqu'au dernier degré du possible. Mais aujourd'hui sur-tout que, la guerre étant si dispendieuse et si peu décisive, il ne s'agit presque plus que de savoir quel est celui qui pourra la payer le plus long-temps, on y regarderait à deux fois avant d'attaquer ou d'offenser un prince qu'on saurait avoir à sa disposition le cœur, le bras, la bourse de vingt-cinq millions de sujets heureux, dont on oserait troubler le bonheur. Toutes ces considérations sont renfermées implicitement dans le paragraphe que je viens de citer. L'auteur ne s'échauffe pas souvent, mais ordinairement il raisonne bien. Un des endroits (et il y en a peu) où il a quelque véhémence, encore en s'aidant de l'Écriture et des prophètes, c'est celui où il montre à quel revers s'expose un monarque qui a fait craindre aux autres son orgueil et son ambition. « Il excite la jalousie et la défiance des princes « voisins, qui s'unissent pour réprimer son ambi-

« tion, qui l'obligent à se défendre au lieu de les « attaquer, et qui tâchent de le réduire à un tel « état qu'il ne puisse les intimider. Il est contraint « d'acheter la paix qu'il avait lui-même troublée, « de restituer pour cela des places usurpées, et « d'en raser d'autres qu'il avait fortifiées avec des « dépenses infinies. Il est forcé de passer les der- « nières années de sa vie dans la guerre, au lieu « du repos qu'il s'y était promis : elle devient plus « générale et plus animée lorsqu'il en est las, et « qu'on sait bien qu'il désire de la terminer, même « à des conditions honteuses. On commence à le « mépriser lorsqu'il n'est plus en état de mépriser « les autres; on lui demande plus qu'il n'a pris. « On veut lui enlever son ancien héritage pour le « faire repentir de ses usurpations; et il éprouve « dans une triste vieillesse la vérité des impré- « cations que l'Écriture fait contre les princes qui « s'imaginent être grands parce qu'ils sont orgueil- « leux et injustes : *Malheur à vous*, dit-elle à l'un « d'entre eux, *qui ravissez ce qui n'est point à* « *vous! Pensez-vous donc que vous ne serez pas* « *vous-même la proie d'un autre, et qu'après* « *avoir méprisé les autres, vous ne tomberez pas* « *vous-même dans le mépris? Il viendra un temps* « *où vous cesserez d'usurper ce qui n'est point à* « *vous, et où vous serez la proie des autres; où* « *vous serez las de traiter les autres avec mépris,* « *et où vous en serez méprisé.* L'idée fastueuse « qu'un prince s'était efforcé de donner de lui-

« même disparaît alors. On lui insulte dès qu'on « ne le craint plus, et il est contraint de souffrir « qu'on dise hautement de lui ce qui est marqué « dans un prophète : *Quoi! est-ce donc là cet « homme qui troublait toute la terre, qui ébran- « lait les royaumes, qui désolait l'univers, et qui « ruinait les villes?* »

Quand on ne saurait pas que le livre de Duguet a été composé dans les dernières années de Louis XIV, et dans les temps de la malheureuse guerre de la succession d'Espagne et des conférences trop mémorables de Gertruidenberg, il serait impossible de ne pas reconnaître dans ce tableau le prince que l'on y désigne si clairement. Le tableau n'est que trop fidèle dans tous les points; et il n'est pas étonnant que les écrivains jansénistes, dont la persécution aigrissait la sévérité naturelle, aient été si odieux à ce monarque, qui les haïssait comme sectaires, et les craignait comme censeurs; que les plus célèbres aient été forcés, sous son règne, de vivre et d'écrire dans les pays étrangers; et que plusieurs de leurs ouvrages, particulièrement celui-ci, n'aient été imprimés en France qu'après la mort du roi. L'on ne peut nier que la leçon ne fût vraie; mais il eût mieux valu, je pense, la laisser à la justice de l'histoire. Il était peu généreux et peu décent d'insulter à l'infortune d'un roi septuagénaire, qui d'ailleurs la soutenait avec tant de courage et de grandeur d'ame. Au reste, à cette

leçon que donne Duguet on peut en ajouter une autre : c'est que ceux mêmes qui voulaient punir un monarque long-temps victorieux, d'avoir abusé de sa prospérité, abusaient à leur tour de la leur à un excès capable de tourner contre eux l'indignation qu'ils avaient d'abord excitée contre lui, et qu'à leur tour encore ils furent bientôt punis de leur aveugle et imprudente animosité. Il n'y avait pas plus de politique que de noblesse à rejeter avec une dureté outrageante les conditions les plus avantageuses qu'ait pu jamais offrir aucun traité. Quelle petitesse, et quelle erreur de l'esprit de vengeance, de rebuter les demandes d'un ennemi abattu, plutôt que de profiter des avantages durables et solides qu'il vous assure! Quoi de plus heureux que de pouvoir se donner les honneurs de la modération en consultant ses propres intérêts! Au lieu de répéter, avec une hauteur méprisante, aux négociateurs français, *Hé bien! vous dites donc que le grand roi propose....* il eût mieux valu écouter avec attention, et accepter avec sagesse les énormes sacrifices que *le grand roi* proposait. L'éloquent Polignac, qui soutint avec tant de dignité un ministère humiliant, avait raison de leur dire : *On voit bien que vous n'êtes pas accoutumés à vaincre.* Et lorsque, trois ans après, l'ascendant de Villars, la journée de Denain, et la prudente neutralité de l'Angleterre, eurent rétabli l'équilibre; quand l'Empire et la France traitèrent avec égalité, et

qu'il ne fut plus question, ni des offres démesurées de Louis XIV, ni de l'influence que les Hollandais auraient eue dans un traité dont ils avaient pu être les arbitres, ils durent se souvenir de ce que leur avait prédit quelque temps auparavant ce même Polignac : *Nous traiterons de vous, chez vous et sans vous.*

Le principal défaut de la plupart des écrivains dont je viens de parler, c'est une diction lâche et diffuse. Les deux hommes qui donnèrent le premier modèle de ce style précis qui fortifie la pensée en la resserrant, furent La Rochefoucauld et La Bruyère. Personne n'a porté ce mérite plus loin qu'eux; mais il ne faut pas oublier que, pour y parvenir, ils adoptèrent une méthode qui exclut d'autres avantages, et dispense de beaucoup de difficultés. En écrivant par petits articles détachés, et faisant ainsi un livre d'un recueil de pensées isolées, ils s'épargnèrent, comme l'observait Boileau, le travail des transitions, qui est un art pour les bons écrivains, et un écueil pour les autres. Ils n'avaient besoin non plus, ni de plan, ni de méthode, ni de proportions, ni de cet intérêt général dont il est si difficile et si beau d'animer l'ensemble d'un ouvrage qui joint l'unité d'objet à l'étendue des détails. Ils ne s'occupaient qu'à faire valoir une seule idée à la fois, à en tirer le meilleur parti possible, pour passer ensuite à une autre, sans aucune liaison qu'une étoile ou un alinéa. Mais en revanche ils se distinguèrent

par les qualités propres à ce genre d'ouvrage; et la tournure réfléchie et les formes concises de leur style donnèrent à notre prose un caractère qui lui a été utile, et une sorte de beauté qu'il convenait de joindre à tous les titres qu'elle avait déja.

Voltaire a dit que les *Maximes* de La Rochefoucauld étaient un des livres originaux du siècle de Louis XIV; et J. J. Rousseau n'a pas dissimulé son éloignement pour *ce triste livre*. Voltaire ajoute qu'il n'y a presque qu'une seule vérité, c'est que l'amour-propre est le mobile de toutes nos actions. Et tous ces divers jugements sont fondés. On peut même aller plus loin, et dire que, non-seulement cet ouvrage attriste et flétrit l'ame, mais qu'il a un grand défaut en morale : c'est de ne montrer le cœur humain que sous un jour défavorable. Il y aurait peut-être tout autant de sagacité, et sûrement beaucoup plus de justice, à démêler aussi ce qu'il y a dans l'homme de noble et de vertueux. Croit-on que la vertu ne garde pas souvent son secret tout aussi bien que l'amour-propre, et qu'il n'y ait pas autant de mérite à l'apercevoir? Il y a de plus un avantage réel, celui de faire voir à l'homme tout ce qu'il porte en lui de principes du bien, de lui faire sentir tout ce dont il est capable, et de l'élever ainsi à ses propres yeux. Au contraire, en généralisant trop la satire, il semble que tout le monde la mérite, et que par conséquent per-

sonne n'en soit flétri : là où l'on inculpe tous les hommes, nul ne peut être noté.

Les *Maximes* de La Rochefoucauld calomnient souvent la nature humaine, en supposant que ce qu'elle a de meilleur part d'un principe vicieux. « Cette clémence, *dont on fait une vertu*, se pra« tique tantôt par vanité, quelquefois par pa« resse, souvent par crainte, et presque toujours « par tous les trois ensemble. » D'abord, que signifient ces mots, *dont on fait une vertu?* Quoi donc! la clémence n'en est-elle pas une? Est-il sûr qu'elle n'ait jamais d'autre source que la *vanité*, la *paresse* ou la *crainte?* Pourquoi donc ne naîtrait-elle pas ou de la pitié, qui est si naturelle à tous les hommes, ou d'une bonté généreuse, naturelle aux grandes ames? César était-il *timide*, était-il *paresseux?* et s'il sentit qu'il y avait quelque chose de plus noble à pardonner à tous les sénateurs prisonniers à Pharsale, qu'à les faire tous égorger; si ce sentiment lui fit éprouver quelque satisfaction de lui-même, est-ce là ce que La Rochefoucauld appelle de la *vanité?* Ce terme serait très-impropre. La *vanité* est l'orgueil des petites choses: celui du vainqueur de Pharsale pardonnant aux Romains ne peut, dans aucun cas, s'appeler ainsi. Et puis, est-il bien sûr que le plaisir de faire une bonne action soit nécessairement de l'orgueil ? Si le contentement de la bonne conscience n'est pas autre chose, il ne faut donc plus croire au bonheur qu'elle

procure, à ce bonheur regardé comme le plus pur de tous et le plus doux; car, certainement, l'orgueil n'est rien de tout cela, et Voltaire l'a caractérisé parfaitement par ce vers :

Il renfle l'ame, et ne la nourrit pas.

Ce que j'ai dit de la clémence de César, je le dis de celle de Titus, de Trajan, de Henri IV, de Louis XII. Pourquoi donc ne penserait-on pas qu'ils étaient cléments, tout simplement parce qu'ils étaient bons? N'y a-t-il point de bonté dans l'homme? La Rochefoucauld voudrait-il nous défendre de croire à la bonté?

« La constance des sages n'est que l'art de ren-
« fermer leur agitation dans leur cœur. »

Où est la preuve de cette assertion générale? Restreignez-la, elle sera aussi vraie que commune; énoncée comme elle l'est, elle est démentie par cent exemples. Comment savons-nous que le calme apparent cache souvent l'*agitation* intérieure? Parce que, dans ce cas, quelque effort que l'on fasse, elle se trahit toujours par quelque indice. Mais lorsqu'on n'en voit paraître aucun, de quel droit affirmer que cette agitation existe? Sera-ce en jugeant du cœur d'autrui par le nôtre? Mais qui aura le droit de dire? Nul n'a plus de force d'ame que je n'en ai. L'accusation est donc gratuite : c'est vouloir en deux lignes infirmer le témoignage de tous les siècles, et l'hommage qu'ils ont rendu aux ames fortes

qui ont fait honneur à la nature humaine par leur inébranlable fermeté. Qui a dit à l'auteur des *Maximes* que Soranus et Thraséas étaient agités à leurs derniers moments, quand un observateur tel que Tacite les représente tranquilles? Et cet électeur de Saxe, qui jouait aux échecs lorsqu'on vint lui annoncer qu'il fallait aller à l'échafaud; qui, pour toute réponse, demanda la permission d'achever la partie, la gagna, et alla mourir! Sommes-nous bien sûrs que sa *constance* ne fût qu'une agitation cachée? L'on dira peut-être qu'il n'est guère possible qu'un souverain quitte la vie avec une indifférence absolue, et qu'il aurait mieux aimé ne pas mourir. Je le crois, et c'est pour cela que j'admire sa *constance:* elle ne détruit pas la nature, elle la dompte, et si promptement, qu'on ne s'aperçoit pas du combat. Est-ce là de l'agitation? Non: c'est du vrai courage, qui n'est autre chose qu'une résignation tranquille à la nécessité.

« La modération est une crainte de *tomber* « dans l'envie et le mépris que méritent ceux « qui s'enivrent de leur bonheur; c'est *une vaine* « *ostentation* de la force de notre esprit: enfin la « modération des hommes dans leur plus haute « élévation est un désir de paraître plus grands « que leur fortune. »

Toujours des généralités, qui font croire que l'observateur n'a vu l'homme que d'un côté, et que la différence des caractères lui échappe. Qui

peut ignorer qu'il y a des hommes naturellement modérés, comme d'autres sont incapables de l'être; des hommes qui par eux-mêmes ne sont susceptibles d'aucune espèce d'enivrement, tandis que d'autres ont la tête tournée pour très-peu de chose? Pour en bien juger, il n'y a qu'à les suivre dans leur conduite habituelle. Était-ce par une *vaine ostentation* que Catinat s'amusait à jouer aux quilles le lendemain d'une bataille gagnée? On pourrait le soupçonner, si d'ailleurs on avait vu son humeur dépendre de sa fortune; mais quand on le voit le même dans tous les moments, n'est-il pas très-présumable qu'il était dans son caractère d'être de sang-froid dans toutes les circonstances, et qu'accoutumé à s'amuser des petites choses, comme à s'occuper des grandes, il ne voyait aucune raison pour que la victoire de la veille l'empêchât de faire sa partie de quilles le lendemain.

« L'orgueil est égal dans tous les hommes, et « il n'y a de différence qu'aux moyens et à la ma- « nière de le mettre au jour. »

Je ne crois point du tout cette proposition vraie, pas même en mettant l'amour de soi à la place de l'*orgueil;* ce qui pourtant se rapprocherait de la vérité, du moins en ce sens, que l'amour de soi est commun à tous les hommes; et il leur est commun, parce qu'il leur est nécessaire : il ne devient un vice que par l'excès, et alors il s'appelle *orgueil.* Dire que cet orgueil *est*

égal dans tous, c'est anéantir une vertu qui lui est opposée, la modestie. Il n'est pas vrai qu'elle ne consiste que dans les formes extérieures. Prétendre que personne n'est véritablement plus modeste qu'un autre, c'est dire que nul homme n'a plus de bon sens qu'un autre homme ; que nul n'est capable de restreindre par la réflexion l'idée trop avantageuse qu'il est tenté d'avoir de lui-même ; que nul n'est assez raisonnable pour apprécier à leur juste valeur les avantages de la fortune, de la naissance et de la nature, et de compenser ce qu'il a par ce qui lui manque, ce qu'il sait par ce qu'il ignore. Or, cette assertion est démentie par l'expérience. Vous voyez de grands seigneurs estimer au juste le hasard de la naissance, et des bourgeois ennoblis entêtés de leur noblesse d'un jour. Vous voyez des hommes instruits discuter avec réserve, et des ignorants qui tranchent sans discuter ; des hommes d'un grand talent le révérer très-sincèrement dans les autres, et de plats écrivains se mettre de la meilleure foi du monde au-dessus des plus grands génies. Si la maxime de La Rochefoucauld était vraie, il faudrait mettre sur la même ligne Racine, qui disait à son fils, *Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens*; et ce rimeur écervelé (1), qui de nos jours disait publique-

(1) Gilbert.

ment, *Il n'y a pas dans Voltaire un seul vers que je voulusse avoir fait.*

« La force et la faiblesse de notre esprit sont « mal nommées ; elles ne sont en effet que la « bonne ou mauvaise disposition des organes du « corps. »

Si La Rochefoucauld était matérialiste, on croirait qu'il a voulu dire que tout est physique dans nous. Mais dans tout son livre il se montre très-religieux. Il faut donc entendre sa pensée dans le sens de ces vers de Chaulieu :

Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

C'est une vérité poétique, c'est-à-dire, du nombre de celles à qui l'on ne demande que de pouvoir être souvent appliquées avec fondement. Mais un moraliste doit écrire et penser avec une justesse plus sévère; et il est très-faux que la force d'esprit dépende toujours de la disposition du corps. Il est démontré par des faits sans nombre que cette force peut se trouver dans le corps le plus mal *disposé.* Quand le maréchal de Saxe, gonflé d'hydropisie, ne pouvant se mouvoir sans douleur, se faisait porter à Fontenoy dans une gondole d'osier, et disait en riant, *Il serait plaisant que ce fût une balle ou un boulet qui me fît la ponction,* la force de son ame était-elle *mal nommée?* n'était-ce que *la bonne disposition de ses organes?*

« L'amour de la justice n'est, en la plupart des « hommes, que la crainte de souffrir l'injustice. »

Je n'en crois rien du tout. C'est le cri de la conscience, c'est un sentiment qui précède toute réflexion. Il y a mille injustices que nous ne craignons pas de souffrir, et dont la seule idée nous révolte. En vérité, c'est un étrange projet que celui d'anéantir toutes les vertus, la bonté, la justice, la modération, la modestie, etc.

Il ne lui restait plus qu'à détruire l'amitié. Voici ce qu'il en dit : « L'amitié la plus désinté-« ressée n'est qu'un commerce où notre amour-« propre se propose toujours quelque chose à « gagner (1). »

Ne prend-il pas ici l'amour de soi pour l'amour-propre ? On les confond souvent dans le langage philosophique ; dans le langage usuel, on les distingue ; et l'amour-propre ne se dit ordinairement que de l'amour de soi porté jusqu'à l'égoïsme ou la présomption, c'est-à-dire, jusqu'à tout rapporter à soi seul, ou présumer trop de ce que l'on vaut. Mais, en morale, l'amour de soi n'est point vicieux en lui-même, il ne le devient que par l'excès : aussi la saine philosophie

(1) Maxime 81. Voici le véritable texte : « Ce que les « hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, un ména-« gement réciproque d'intérêts, un échange de bons offices ; « ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose « toujours quelque chose à gagner. »

et la religion se réunissent-elles pour nous avertir de nous en défier sans cesse, et de le combattre sans relâche, parce qu'il est toujours près de cet excès qui en fait un vice.

Tout amour (1) vient du ciel : Dieu nous chérit, il s'aime;
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, sur-tout dans nos amis.

(VOLT.)

Cette doctrine est parfaitement conforme à la raison; et c'est en ce sens que Dieu nous ordonne expressément d'*aimer notre prochain comme nous-mêmes*. En effet, l'amour de soi ou l'amour-propre bien réglé, soit qu'on les confonde ensemble, comme ont fait la plupart des moralistes, soit qu'on les considère séparément, sont des sentiments naturels et légitimes donnés à l'homme pour l'attacher au soin de sa conservation, et lui inspirer le désir de se rendre meilleur. Si La Rochefoucauld a voulu dire que cet amour de nous entre dans l'*amitié la plus désintéressée*, c'est une vérité, et non pas un reproche, car nul ne peut se séparer absolument de lui-même. Mais s'aimer ainsi dans un autre n'est point *un commerce d'amour-propre*, du moins dans l'acception vulgaire de ce mot, qui répond à celle d'intérêt personnel : c'est au contraire l'usage le plus noble de cette heureuse faculté d'étendre

(1) Bien ordonné, s'entend.

nos sentiments hors de nous, et de nous retrouver dans autrui. On sait combien cet attrait réciproque a produit d'actions héroïques, et cet héroïsme ne sera pas détruit par la sentence équivoque et vague de La Rochefoucauld :

« Quelque éclatante que soit une action, elle « ne doit pas passer pour *grande* lorsqu'elle n'est « pas l'effet d'un grand dessein. »

Oui, dans tout ce qui suppose de la réflexion; mais dans ce qui est instantané, dans ce qui est l'effet d'un sentiment prompt, dans tout ce qui tient à la pitié généreuse, dans ce qui est l'élan du courage, dans l'oubli de sa vie et de ses intérêts, n'y a-t-il point de *grandeur?* Il semble que La Rochefoucauld ne voit rien de grand qu'en politique : il avait toujours la Fronde devant les yeux.

« Les rois font des hommes comme des pièces « de monnaie; ils les font valoir ce qu'ils veulent, « et l'on est forcé de les recevoir selon leur cours, « et non pas selon leur véritable prix. »

Comparaison plus ingénieuse que solide. Si cette pensée était vraie, tout homme vaudrait dans l'opinion, en raison de la place qu'il occupe dans le monde. Heureusement il n'en est pas ainsi; et quand Louis XIV envoyait Villeroi commander à la place de Villars ou de Catinat, le dernier soldat de l'armée savait évaluer cette fausse *monnaie:* les chansons militaires du dernier siècle en sont la preuve.

« Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme « les fleuves se perdent dans la mer. »

Autre comparaison beaucoup plus fausse : tous les fleuves tendent à la mer, et la vertu ne tend point à l'*intérêt*, si ce n'est celui d'être bien avec soi et avec les autres, et ce n'est pas ce qu'on entend ordinairement par *intérêt*. Il serait plus vrai de dire que la vertu s'arrête souvent quand elle rencontre *l'intérêt* dans son chemin ; c'est là sa véritable épreuve : si la vertu est faible, elle recule ; si elle est forte, l'intérêt se range devant elle, et lui fait passage.

« La constance en amour est une *inconstance* « *perpétuelle*, qui fait que notre cœur s'attache « *successivement* à toutes les qualités de la per- « sonne que nous aimons, donnant tantôt la pré- « férence à l'une, tantôt à l'autre; de sorte que « cette constance n'est qu'une inconstance arrêtée « et renfermée dans un même objet. »

Ceci est bon pour une chanson ou un madrigal, et on l'y a vu vingt fois, mais n'est pas assez solide pour un livre de morale. C'est une subtilité frivole d'imaginer que l'on aime sa maîtresse, aujourd'hui pour son teint, demain pour sa taille, ensuite pour sa chevelure, et puis pour sa conversation, etc. La vérité est que toutes ces choses ensemble sont hors de comparaison dans la personne aimée, tant qu'elle est aimée. Ce n'est pas que l'on ne convienne qu'elles peuvent être, absolument parlant, plus parfaites dans une

autre; mais dans ce qu'on aime elles ont toujours un charme qui n'est point ailleurs : et si l'on demande quel est ce charme, c'est l'amour.

Veut-on savoir ce que La Rochefoucauld pense de l'amour? Voici ce qu'il en dit : « Il est difficile « de définir l'amour : ce qu'on *en peut dire* est « que, dans l'ame, c'est une passion de régner; « dans les esprits, c'est une sympathie; dans le « corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicate « de posséder ce qu'on aime, après beaucoup de « mystères. »

Je crois *qu'on en peut dire* tout autre chose, et je doute que beaucoup de gens goûtent cette définition. On est souvent tenté de dire aux moralistes qui parlent de l'amour, comme à Burrhus :

Mais, croyez-moi, l'amour est une autre science.

D'abord, ce n'est point *une passion de régner;* car celui des deux qui aime le plus est toujours le plus gouverné. Ce n'est pas toujours une sympathie; car il y a des amants qui n'ont entre eux aucune conformité de caractère, d'esprit ni d'humeur, et qui ne peuvent s'accorder sur rien, si ce n'est à s'aimer. Quant au désir de posséder, *après beaucoup de mystères*, je ne crois pas que ces *mystères-là* entrent dans les vues de celui qui aime; mais heureusement ils entrent dans l'amour, parce que l'attaque est d'un côté, et la défense de l'autre; et plus ces mystères-là durent, plus il y a à gagner pour l'amour. Au reste,

je pense, comme La Rochefoucauld, qu'il est *très-difficile à définir* : aussi ne le définirai-je point, d'abord parce qu'il me convient d'être plus réservé que lui, et puis parce que chacun ne définit que le sien.

« Nous ne pouvons rien aimer que par rapport « à nous, et nous ne faisons que suivre notre « goût et notre plaisir quand nous préférons nos « amis à nous-mêmes. »

Maxime qui rentre dans l'explication que j'ai donnée ci-dessus de l'amour de soi, explication dont un moraliste tel que La Rochefoucauld ne devait pas se dispenser. Il est vrai que, s'il l'eût donnée, il eût retranché la moitié de son livre, qui roule sur l'équivoque de l'amour de soi, qui est légitime, et de l'amour-propre, qui est vicieux, dans l'acception usuelle qui en a fait l'abus de l'amour de soi.

« Il y a des gens de qui l'on ne peut jamais « croire du mal sans l'avoir vu ; mais il n'y en a « point de qui il nous doive surprendre en le « voyant. »

Exagération satirique. L'étonnement est proportionné au défaut de probabilité ; et très-certainement il est des hommes en qui rien n'est plus improbable qu'un crime ou une bassesse.

« La folie nous suit dans tous les temps de la « vie. Si quelqu'un paraît sage, c'est seulement « parce que ses folies sont proportionnées à son « âge et à sa fortune. »

Autre exagération qui ne peut passer que dans une satire. Il serait assez difficile de nous dire quelles étaient les folies de Sully ou du chancelier de l'Hôpital. Et comment accorder cette maxime avec celle-ci? « Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit. » Il y a donc des gens qui n'ont point de *folie*. Et de plus on n'est pas *très-sage* pour n'en pas avoir. Tout cela est-il bien clair et bien conçu? et, au lieu de chercher à se faire deviner, ne vaudrait-il pas mieux s'assurer de ce qu'on veut dire?

« *On a fait une vertu de la modération* pour « borner l'ambition des grands hommes, et pour « consoler les gens médiocres de leur peu de for- « tune et de leur peu de mérite. »

Autant de mots, autant d'erreurs. L'homme ne fait point de *vertus :* la modération en est une, parce qu'elle est opposée à tous les excès, qui sont des vices. Les *grands hommes* ne sont point tous des *ambitieux*, et le désir de paraître modéré n'arrête point ceux qui ont de l'ambition. Et comment un moraliste peut-il faire entendre que la modération n'est le partage que des *gens médiocres?* Cette maxime est incompréhensible dans tous les points.

« La bonne grace est au corps ce que le bon « sens est à l'esprit. »

Cela ne serait-il pas plus vrai du goût que du bon sens? Ce n'est pas que le premier ne suppose l'autre; mais le bon sens tout seul ne donne

point l'idée de la grace, et le goût donne au bon sens une délicatesse d'expression qui est pour l'esprit ce qu'est pour le corps l'aisance et la justesse des mouvements.

« On s'est trompé lorsqu'on a cru que l'esprit « et le jugement étaient deux choses différentes: « le jugement n'est que *la grandeur de la lu-« mière* de l'esprit; cette lumière pénètre le fond « des choses; elle y remarque tout ce qu'il faut « remarquer, et aperçoit celles qui sont imper-« ceptibles. Ainsi, il faut demeurer d'accord que « c'est l'étendue de la lumière de l'esprit qui « produit tous les effets qu'on attribue au ju-« gement. »

Toutes ces idées manquent de justesse et de clarté. Dans le langage philosophique, l'esprit n'est que l'entendement, la faculté pensante, et ce n'est pas de celui-là qu'il s'agit ici. Dans l'usage commun, le manque d'expressions nécessaires pour rendre chacune de nos idées a fait donner génériquement ce nom d'esprit à l'une de ses qualités, dont l'effet est le plus sensible dans la société, à la vivacité des conceptions. C'est là ce qu'on nomme communément *esprit*, soit en parlant, soit en écrivant; et je crois qu'on a eu raison de le distinguer du *jugement*. Celui-ci désigne une autre qualité, la solidité des conceptions; et l'on sait combien l'une se rencontre souvent sans l'autre. *Le jugement* n'est pas non plus la *grandeur des lumières;* il n'en est que la netteté: *la*

grandeur des lumières appartient à l'esprit étendu; le jugement appartient à l'esprit juste, et l'un ne suppose pas l'autre. Le premier embrasse beaucoup d'objets; le second juge bien ceux qu'il aperçoit. L'on pourrait ajouter, en poussant plus loin cette distinction des diverses sortes d'esprit, que la sagacité démêle dans les objets de nos idées les différences difficiles à saisir; que la profondeur en aperçoit les rapports les plus éloignés et les plus féconds; que la finesse y distingue des nuances délicates et imperceptibles; que l'élévation se porte vers ce qu'ils ont de plus noble et de plus haut; que la force les assemble en grand nombre pour en tirer des effets ou des conséquences: et toutes ces différences ne sont, en philosophie, que des modifications de la substance pensante, et, dans l'acception vulgaire, différents dons de la nature, qui constituent les différentes sortes de talents.

Ce ne sont pas là les seules maximes qui soient susceptibles de censure ou de discussion : beaucoup ne sont que des répétions les unes des autres; plusieurs sont extrêmement communes; plusieurs, mais en petit nombre, sont de mauvais goût. Il y en a qui péchent par l'expression, comme d'autres par la pensée; mais il en est un plus grand nombre encore où l'une et l'autre sont d'une égale perfection. Le défaut général de cet ouvrage, c'est que la morale n'y est presque jamais que de la satire. Malheureusement l'au-

teur avait vécu dans toute la corruption et toute la folie de la Fronde, guerre civile d'une espèce particulière, guerre d'humeur et de légèreté, essentiellement différente des autres guerres civiles, en ce que celles-ci, donnant à chacun toute l'énergie dont il est capable, tirent ordinairement de la foule quantité d'hommes inconnus à eux-mêmes et aux autres, et dont elles font de grands personnages : au lieu que la Fronde, n'étant qu'un vertige épidémique, rabaissa même les grands hommes au niveau de la multitude. On conçoit aisément que la philosophie d'un écrivain nourri à cette école n'ait guère été que de la misanthropie.

La Bruyère est meilleur moraliste, et sur-tout bien plus grand écrivain : il y a peu de livres en aucune langue où l'on trouve une aussi grande quantité de pensées justes, solides, et un choix d'expressions aussi heureux et aussi varié. La satire est chez lui bien mieux entendue que dans La Rochefoucauld : presque toujours elle est particularisée, et remplit le titre du livre. Ce sont des *caractères;* mais ils sont peints supérieurement. Ses portraits sont faits de manière que vous les voyez agir, parler, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvement. Dans l'espace de peu de lignes, il met ses personnages en scène de vingt manières différentes; et en une page il épuise tous les ridicules d'un sot, ou tous les vices d'un méchant, ou toute l'histoire d'une

passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale. Nul prosateur n'a imaginé plus d'expressions nouvelles, n'a créé plus de tournures fortes ou piquantes. Sa concision est pittoresque et sa rapidité lumineuse. Quoiqu'il aille vite, vous le suivez sans peine; il a un art particulier pour laisser souvent dans sa pensée une espèce de réticence qui ne produit pas l'embarras de comprendre, mais le plaisir de deviner; en sorte qu'il fait, en écrivant, ce qu'un ancien prescrivait pour la conversation; il vous laisse encore plus content de votre esprit que du sien.

On citerait des exemples sans nombre du grand sens qu'il renferme dans son énergique brièveté.

« Il n'y a pour l'homme que trois évènements,
« naître, vivre, et mourir : il ne se sent pas naître,
« il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

« L'esprit s'use comme toutes choses : les scien-
« ces sont ses aliments; elles le nourrissent et le
« consument.

« Deux choses toutes contraires nous prévien-
« nent également : l'habitude et la nouveauté.

« Le devoir des juges est de rendre la justice;
« leur métier est de la différer : quelques-uns sa-
« vent leur devoir et font leur métier.

« L'on confie son secret à l'amitié; mais il
« échappe dans l'amour.

« La cour ne rend pas content; elle empêche
« qu'on le soit ailleurs.

« Il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaler « à soi. »

Je ne citerai aucun de ses portraits; ils sont plus étendus, et l'abondance des matières me force d'économiser le temps. On convient, d'ailleurs, qu'il excelle également comme observateur et comme peintre. Je conseillerai toujours à un poëte comique d'étudier La Bruyère : il y trouvera des sujets, des idées et des couleurs. Tant de mérites ne sont pas sans quelques défauts : j'essaierai de les indiquer en discutant quelques-unes de ses pensées.

« Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on « veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on « espère du bien. »

Cette maxime fait voir que La Bruyère n'est pas toujours exempt d'obscurité. On peut soupçonner ce qu'il a voulu dire ici : Il faut se donner plus de soins pour se faire pardonner le bien qu'on fait que pour obtenir celui qu'on espère. Mais le dit-il ?

« Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a « de plus rare au monde, ce sont les diamants et « les perles. »

Quel rapprochement bizarre et frivole pour dire que le discernement est rare! Et puis les diamants et les perles, sont-ce des choses si rares ?

« Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls: « de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les

« *femmes*, l'ignorance, la médisance, l'envie,
« l'oubli de soi-même et de Dieu. »

Ce passage prouve une vérité humiliante, c'est que de grands esprits peuvent écrire des choses absolument dénuées de sens. Tout notre mal ne vient pas *de ne pouvoir être seuls*, car nul être n'est *mal* en suivant sa destination naturelle, et l'homme n'est point né pour être *seul*. Si les vices existent dans l'état de société, hors de cet état il n'y aurait non plus aucune vertu, et ni l'un ni l'autre n'a son principe dans l'état social, mais dans la nature de l'homme, susceptible de mal et de bien. C'est une vérité triviale que La Bruyère a oubliée, on ne sait comment, dans cet endroit de son livre.

« Les hommes n'ont point de caractère, ou
« s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui
« soit suivi, qui ne se démente point, et où ils
« soient *reconnaissables*. »

Il est bien singulier de trouver ce principe dans un ouvrage qui a pour titre : *Des Caractères*. Outre qu'il est en contradiction avec l'objet de l'auteur, il est, d'ailleurs, faux en lui-même. Le caractère, dans ceux qui en ont un, est généralement *reconnaissable* dans tout le cours de leur vie; et s'il n'est pas constamment suivi, s'il se dément quelquefois, il s'ensuit seulement qu'il n'y a rien dans l'homme de parfaitement régulier. Mais soutenir qu'il n'y a point de caractère, parce que tout caractère est sujet à quelque iné-

galité, c'est dire qu'il n'y a point de vertu, parce que la vertu la plus pure a quelques taches; qu'il n'y a point de beauté, parce que la plus grande beauté a quelques défauts, etc.

« Si les hommes sont hommes plutôt qu'ours « et panthères, s'ils sont équitables, s'ils se font « justice à eux-mêmes et qu'ils la rendent aux « autres, que deviennent les lois, leur texte et « le prodigieux *accablement* de leurs commen- « taires? que devient le *pétitoire* et le *possessoire*, « et tout ce qu'on appelle *jurisprudence?* où se « réduisent même ceux qui doivent toute leur « enflure à l'autorité *où ils sont établis* de faire « valoir ces mêmes lois? Si ces mêmes hommes « ont de la droiture et de la sincérité, s'ils sont « guéris de la prévention, où sont évanouies les « disputes de l'école, la scolastique et les contro- « verses? S'ils sont tempérants, chastes et modé- « rés, que leur sert le mystérieux jargon de la « médecine, qui est une mine d'or pour ceux qui « s'avisent de le parler? Légistes, docteurs, méde- « cins, quelle chute pour vous, si nous pouvions « tous nous donner le mot de devenir sages! »

Que résulte-t-il de ce long verbiage, si ce n'est que celui qui sait mettre tant de sens en deux lignes peut en écrire vingt qui n'en ont aucun? D'abord ce n'est point parce que les hommes sont *ours* et *panthères* qu'ils ont des lois, des juges et des médecins; c'est précisément parce qu'ils sont hommes, car les *ours* et les *panthères*

n'ont rien de tout cela, et l'auteur se contredit dans les termes. Et si les hommes ont besoin de toutes ces choses, qui sont un mélange de bien et de mal, c'est parce qu'ils sont eux-mêmes un composé de mal et de bien. N'est-ce pas une belle découverte que de nous apprendre que, si tous les hommes étaient sages, il ne leur faudrait point de lois, et que, s'ils n'étaient jamais malades, il ne leur faudrait point de médecins?

« L'honnêteté, les égards et la politesse des « personnes avancées en âge, de l'un et de l'autre « sexe, me donnent bonne opinion de ce qu'on « appelle le vieux temps. »

Pensée peu philosophique. On a dit la même chose dans tous les siècles; ce qui prouve qu'un plus grand usage du monde dans les vieillards est seulement le fruit des années et de l'expérience, et que ce sont eux qui ont acquis, et non pas les autres qui ont perdu.

Non-seulement La Bruyère a sur plusieurs points des opinions outrées, mais même il n'est pas exempt de préjugés sur les matières politiques. Il se répand en invectives contre Guillaume, prince d'Orange et roi d'Angleterre. L'aversion que l'on avait généralement en France pour ce prince n'est point une excuse suffisante pour La Bruyère. Il était d'un philosophe, non pas de suivre la multitude, qui ne voyait dans Guillaume III qu'un ennemi de Louis XIV, mais de devancer la postérité, qui l'a mis au rang des

grands hommes. La Bruyère, en parlant de lui, descend jusqu'aux idées et même jusqu'au langage du peuple.

« Vous avez sur-tout un homme *pâle et livide*, « *qui n'a pas sur soi dix onces de chair, et que* « *l'on croirait jeter à terre du moindre souffle. Il* « *fait néanmoins plus de bruit que quatre autres,* « *et met tout en combustion. Il vient de pêcher en* « *eau trouble une île tout entière.* Ailleurs, à la « vérité, il est battu et poursuivi; mais il *se sauve* « *par les marais,* et ne veut *écouter ni paix ni* « *trève.* Il a montré de bonne heure ce qu'il sa« vait faire; il a *mordu le sein de sa nourrice:* « *elle en est morte, la pauvre femme! Je m'en*« *tends:* il suffit. En un mot, *il était né sujet,* et « il ne l'est plus; au contraire, il est maître....... « Il s'agit, il est vrai, *de prendre son père et sa* « *mère par les épaules, et de les jeter hors de* « *leur maison:* on l'aide dans une si honnête en« treprise; *les gens de delà l'eau, et ceux en deçà* « *se cotisent*, et mettent chacun du leur pour le « rendre *à eux tous* de jour en jour plus redou« table..... Des princes, des souverains, viennent « trouver cet homme *dès qu'il a sifflé;* ils se dé« couvrent dès son antichambre, et ils ne parlent « que quand il les interroge, etc. »

Tout ceci n'est qu'une parodie grossière, dont l'auteur ne s'aperçoit pas que chaque trait de satire peut devenir, en examinant les faits, un sujet d'éloge. Son éditeur l'a si bien senti, qu'il

s'est cru obligé de mettre en note que La Bruyère s'exprimait *plus en poëte qu'en historien*. Voilà une plaisante manière d'excuser un philosophe qui déraisonne, de dire qu'il *parle en poëte!* Il n'y a rien dans tout cela de *poétique;* il n'y a que du mauvais esprit. C'était sans doute une chose délicate de parler d'un prince vivant, d'un prince qui faisait la guerre à Louis XIV; mais si La Bruyère voulait à toute force en parler, quand rien ne l'y obligeait, il fallait songer aux bienséances et à la postérité. Il fallait se demander si la nation anglaise n'avait pas usé de ses droits constitutionnels en réprouvant un roi qui les violait, qui se déclarait l'ennemi de leur liberté et d'une religion erronée sans doute, puisqu'elle est séparée de l'Église, mais que les Anglais regardent comme une des bases de cette liberté; il fallait se demander si le prince d'Orange, appelé au trône par les Anglais, n'y montait pas avec le plus légitime de tous les titres, le vœu des peuples qui le voulaient pour roi. Il était le gendre du roi Jacques, je l'avoue; mais des intérêts de la plus haute importance devaient-ils céder à des considérations de famille, qui ne doivent jamais être les premières pour un prince? Si le prince d'Orange, par son caractère, par ses talents, par son activité, était digne d'être à la tête des puissances protestantes, et de les défendre contre l'ennemi le plus puissant du protestantisme; s'il était assez habile pour réunir dans la cause commune l'Angleterre et la Hollande, que

Louis XIV eut d'abord l'adresse de diviser; s'il était le lien de leur union avec l'empereur et le duc de Savoie contre un monarque dont la puissance prépondérante menaçait d'asservir l'Europe; c'était jouer à la fois le rôle le plus imposant et le plus glorieux; et ce fut en effet celui de Guillaume jusqu'à son dernier moment. La Bruyère lui reproche son ascendant sur tous les princes alliés contre la France, et il lui donne, sans y songer, la plus grande de toutes les louanges, en faisant voir qu'un stathouder de Hollande était l'ame de cette ligue puissante et politiquement nécessaire ; qu'il la dirigeait par son génie, et l'échauffait par son courage. Et où a-t-il pris qu'un prince de la maison d'Orange, qu'un stathouder de la république hollandaise était *né sujet?* Quelle petitesse de plaisanter sur sa maigreur, sur ses *dix onces de chair!* On a honte qu'un écrivain de mérite ait imprimé ces platitudes. Est-ce qu'une ame forte dans un corps faible n'en est pas plus admirable? Cet homme, qu'il semblait que l'on dût *jeter à terre du moindre souffle*, ne put être renversé par tous les efforts de Louis XIV, et mérita d'être l'objet de sa haine en opposant une barrière inébranlable à son ambition. Il mérita d'être regardé par les Anglais comme le véritable fondateur de cette constitution que les autres peuples admirent, mais qu'ils auraient tort d'envier, parce qu'elle ne convient qu'à l'Angleterre;

il le mérita, parce que ce fut lui qui l'affermit sur des bases plus assurées.

C'est à ce titre que l'époque de son règne est célébrée tous les ans par la reconnaissance du peuple anglais; et n'est-ce pas un honneur pour sa mémoire que le règne des lois date du sien?

N'oublions jamais que le zèle de la vraie religion, dans un écrivain catholique, ne doit jamais aller jusqu'à le rendre injuste envers les peuples et les rois qui ont le malheur d'être dans le schisme. La piété doit en gémir sous les rapports d'un ordre à venir; mais le jugement de l'histoire est de l'ordre temporel, et nous savons de plus que les hérésies entrent dans celui de la Providence (1), dont nous ne pouvons ni juger ni pénétrer les décrets.

Si l'auteur, en injuriant avec tant d'indécence un roi d'Angleterre, ne voulait que flatter le roi de France, c'était encore un tort de plus. Qu'est-ce qu'un moraliste flatteur? Il est trop vrai que La Bruyère l'était : il dit quelque part : « *Les en-*« *fants des dieux*, pour ainsi dire, *se tirent des* « *règles de la nature*, et en sont comme l'excep-« tion. Ils n'attendent presque rien du temps et « des années. Le mérite chez eux devance l'âge : « *ils naissent instruits, et ils sont plus tôt des* « *hommes parfaits que le commun des hommes* « *ne sort de l'enfance.* »

---

(1) *Oportet hæreses esse.* (S. PAUL, I Cor. 11, 19.)

En voilà, pour cette fois, des hyperboles *poétiques*, mais bien déplacées dans un livre de morale. Que veut dire cette expression : *Les enfants des dieux?* A qui l'auteur veut-il l'appliquer ? Sans doute, comme l'éditeur nous en avertit en note, *aux fils, aux petits-fils de rois* : c'est eux en effet que les poëtes appellent souvent *les enfants des dieux*. Mais ce qui est une figure en poésie est ici une adulation très-blâmable. Pourquoi le censeur amer de toutes les conditions cherche-t-il à corrompre celle de toutes qui est le plus près de la corruption? Comment un philosophe ose-t-il dire à ceux qui ont le plus besoin d'être instruits qu'ils *naissent instruits?* Si ces termes peuvent s'appliquer à quelques hommes privilégiés, c'est aux *enfants* de la nature qu'elle a le plus favorisés; et ceux-là se trouvent dans toutes les classes, aussi souvent pour le moins que parmi ceux que l'auteur appelle *enfants des dieux*.

C'est avec peine aussi qu'on voit un écrivain que son talent rend digne d'écrire pour la gloire, avouer qu'il écrit pour le gain, et se plaindre crûment au public de n'être pas assez payé de ses ouvrages. « *Vous écrivez si bien!* continuez « d'écrire..... Suis-je mieux nourri et plus *lourde-* « *ment* vêtu ? Suis-je dans ma chambre à l'abri du « nord? Ai-je un lit de plume, après vingt ans « entiers qu'on me débite dans la place? *J'ai un* « *grand nom,* dites-vous, et beaucoup de gloire.

« Dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à « rien. Ai-je un grain de ce métal qui procure « toutes choses, etc. »

Ces sortes de saillies se pardonnent à un poëte: les poëtes, de temps immémorial, sont en possession de se louer de leur génie, et de se plaindre de leur fortune. Un livre grave exige d'autres bienséances. Il y a trop d'amour-propre d'auteur à se faire dire, *Vous écrivez si bien! vous avez un grand nom et beaucoup de gloire....*; et trop peu de la fierté d'un honnête homme, à dire *Ai-je de l'or?* Quand on a pris le rôle de philosophe, il faut le soutenir. On est fondé à vous répondre: Vous devez connaître les hommes et les choses, puisque c'est l'objet de vos études; et quand vous avez pris le parti d'écrire, vous deviez savoir que ce n'était pas le chemin de la fortune. « Il ne dé- « pend pas de nous (a dit très-judicieusement « Voltaire) de n'être pas pauvres, mais il dépend « toujours de nous de faire respecter notre pau- « vreté. »

Je passe sous silence quelques phrases mal écrites, quelques tournures forcées, défauts moins essentiels que ceux dont je viens de parler; et je me hâte, pour terminer cet article, d'arriver à un écrivain qui n'a rien de commun avec aucun de ceux dont j'ai fait mention, si ce n'est d'avoir écrit sur la morale: je veux dire Saint-Évremond.

Il eut, dans le dernier siècle, une réputation prodigieuse; il en a perdu beaucoup, et peut-être

trop dans celui-ci; et l'on peut assigner les raisons de cette extrême disproportion. D'abord c'était véritablement un homme de beaucoup d'esprit, un écrivain agréable, délicat et ingénieux, du moins en prose (car il ne faut pas même parler de ses vers); c'était en même temps un homme de cour, un homme de très-bonne compagnie. Sa naissance, ses places et ses agréments l'avaient mis dans la société des plus grands princes : il jouit des mêmes distinctions en Angleterre; et la disgrace même qui le relégua chez l'étranger, et les correspondances qu'il conservait en France, étaient de nature à donner un nouveau relief à sa célébrité. Il avait joué un rôle dans la Fronde, guerre de plume aussi bien que d'intrigue; et ses satires contre le cardinal de Mazarin, ses plaisanteries sur le voyage du duc de Longueville en Normandie, ses différents écrits politiques, qui ne manquaient ni de finesse ni de gaieté, et qui empruntaient un nouvel intérêt de celui des affaires publiques, le mirent à la mode, comme un des hommes qui possédaient le mieux la raillerie, l'une des armes alors le plus en usage. D'ailleurs, soit par insouciance, soit par une espèce de vanité que l'on sait avoir été dans son caractère, et qu'il ne cache pas dans ses écrits, il n'imprimait jamais rien, regardant comme au-dessous d'un homme de condition le titre d'auteur, en même temps qu'il désirait la réputation du talent. Ses ouvrages, circulant d'abord dans les

sociétés qui donnaient le ton aux autres, y acquéraient cette sorte de renommée, la plus facile et la moins dangereuse, qui s'augmente par la curiosité d'avoir ce que tout le monde n'a pas, par l'indulgence que l'on a toujours pour les manuscrits, et par la disposition à juger ce qu'on appelle un homme du monde d'autant plus favorablement, qu'on lui suppose moins de prétentions, et qu'on exige moins de lui. De plus, rien de ce qu'il faisait n'avait la forme et l'importance d'un ouvrage : c'étaient des morceaux détachés qui paraissaient de temps en temps par l'officieuse infidélité de quelques amis; on se les arrachait de toutes parts. Ce qu'ils avaient de mérite excitait moins de jalousie, soit parce que l'auteur était éloigné, soit parce que lui-même avait l'air d'abandonner tout ce qu'il écrivait à ceux qui voudraient s'en emparer. Les fautes n'étaient pas mises sur son compte; on supposait de la négligence dans les copistes. Nous avons vu depuis beaucoup d'exemples de cette existence mixte de bel-esprit et d'homme du monde, et nous avons toujours vu que l'un de ces deux titres adoucissait extrêmement la sévérité que l'on a d'ordinaire pour l'autre.

Enfin, il est juste d'avouer que plusieurs de ces morceaux avaient de quoi plaire, malgré leurs défauts, et peuvent encore aujourd'hui être lus avec quelque plaisir. Saint-Évremond sut éviter dans sa prose l'enflure de Balzac et l'affectation de

Voiture. Il avait réellement un caractère de style qui était à lui, et qui tenait à celui de son esprit. Sa philosophie était douce et mesurée : c'était un épicurisme bien entendu ; sa raison n'avait point l'austérité chagrine des moralistes de Port-Royal ; son érudition était exempte du pédantisme dont les savants n'étaient pas encore entièrement défaits. Son goût pour le plaisir est du moins celui de ce qu'on appelle honnêtes gens ; il rejette tout excès. Son style, quoique inégal, trop peu correct et trop peu soigné, prouve généralement le talent d'écrire, celui de rendre souvent sa pensée avec une facilité assez élégante. Les expressions ne lui manquent point, et quelquefois elles sont heureuses. Il saisit, sur plusieurs objets, des rapprochements d'idées qui, sans être rigoureusement justes, ont un fond de vérité ingénieusement aperçu, comme dans cet endroit : « Le plus dévot « ne peut venir à bout de croire toujours, ni le « plus impie de ne croire jamais; » et celui-ci : « La « sagesse nous a été donnée principalement pour « ménager nos plaisirs. » On trouve beaucoup de choses bien pensées et bien dites dans ses *Considérations sur les Romains*, dans ses *Dissertations morales, historiques et politiques* ; et l'on conçoit que cette liberté de penser sur toutes sortes de matières, qui alors était rare, et sa manière d'écrire aisée et spirituelle, sa facilité à discourir de tout agréablement, quoiqu'il n'approfondît rien, aient pu avoir assez d'attrait pour faire dire aux

libraires, qui ne jugent que sur la vogue et le débit : *Faites-nous du Saint-Évremond.*

Mais lorsque après sa mort, et dans un temps où les personnes et les choses qui l'avaient fait valoir n'étaient plus, on rassembla dans une volumineuse collection tous ces fragments épars, qui séparément avaient fait tant de fortune, ce recueil, qui montrait Saint-Évremond tout entier, le réduisit à sa juste valeur. Les grands modèles qui avaient paru en tout genre de poésie firent sentir le peu que valait la sienne, qui même n'en mérite pas le nom. Ses prétendues comédies, dénuées de toute apparence de comique; ses froides galanteries, que ne soutenait plus le nom de la fameuse Hortense Mancini; ses dialogues, ses madrigaux, ses épîtres, ses sonnets, cette foule de vers de toute espèce, qui ne sont que de la prose rimée, tout ce fatras fut mis au rang des vieilleries du temps passé; et dans sa prose même, le mélange du bon et du mauvais, inconvénient ordinaire des recueils, et sur-tout des recueils posthumes, rendit les lecteurs d'autant plus sévères, que les éditeurs l'avaient été moins. Saint-Évremond, que tous les critiques avaient respecté, et que Bayle avait appelé un *auteur incomparable*, tomba peu à peu dans la classe des écrivains médiocres. Il fut peu lu, et pourtant il mérite de l'être, du moins par ceux qui ne se font pas une peine de chercher et de démêler quelques

morceaux estimables parmi beaucoup d'autres qui ne sont d'aucune valeur.

Il me semble qu'il y a beaucoup de sens dans ce qu'il dit de la vieillesse. « Quand nous sommes « jeunes, l'opinion du monde nous gouverne, et « nous nous étudions plus à être bien avec les « autres qu'avec nous. Arrivés à la vieillesse, nous « trouvons moins précieux ce qui nous est étran- « ger. Rien ne nous occupe tant que nous-mêmes, « qui sommes sur le point de nous manquer. Il « en est de la vie comme de nos autres biens : tout « se dissipe quand on pense en avoir un grand « fonds ; l'économie ne devient exacte que pour « ménager le peu qui nous reste. C'est par-là « qu'on voit faire aux jeunes gens comme une « profusion de leur être, quand ils croient avoir « long-temps à le posséder. Nous nous devenons « plus chers à mesure que nous sommes plus près « de nous perdre. Autrefois mon imagination er- « rante et vagabonde se portait à toutes les choses « étrangères ; aujourd'hui mon esprit se ramène « au corps, et s'y réunit davantage. A la vérité, « ce n'est point pour le plaisir d'une douce liai- « son ; c'est par la nécessité des secours et de « l'appui mutuel qu'ils cherchent à se donner l'un « à l'autre. »

Saint-Évremond me paraît avoir démêlé avec assez de justesse cette vérité d'observation, que les jeunes gens, quoique naturellement portés aux voluptés de leur âge, sont pourtant très-vifs

et très-empressés pour les jouissances de l'esprit, et en font grand cas; que les vieillards, au contraire, se refroidissent sur les choses d'esprit, et sont principalement occupés de tout ce qui tient aux facultés corporelles : et la raison en est simple, c'est que les uns courent après ce qu'ils veulent acquérir, et que les autres s'attachent à ce qu'ils craignent de perdre.

Il y a dans ce morceau de Saint-Évremond quelque chose de la vérité de Montaigne, quoique son imagination n'y soit pas; mais on croit retrouver l'une et l'autre dans celui-ci, où l'on reconnaît le vieux soupirant de la belle Hortense. « Vous vous étonnez mal à propos que les vieilles « gens aiment encore; car leur ridicule n'est pas « à se laisser toucher, c'est à prétendre imbécil« lement *de* pouvoir plaire. Pour moi, j'aime le « commerce des belles personnes autant que ja« mais; mais je les trouve aimables, sans dessein « de m'en faire aimer. Je ne compte que sur mes « sentiments, et cherche moins avec elles la ten« dresse de leur cœur que celle du mien..... Le « plus grand plaisir qui reste aux vieillards, c'est « de vivre; et rien ne les assure si bien de leur « vie que leur amour. *Je pense, donc je suis*, sur « quoi roule la philosophie de Descartes, est une « conclusion pour eux bien froide et bien lan« guissante. *J'aime, donc je suis*, est une consé« quence toute vive, tout animée, par où l'on

« rappelle les désirs de la jeunesse, jusqu'à s'ima-
« giner quelquefois être jeune encore. Vous me
« direz que c'est une double erreur de ne croire
« pas être ce qu'on est, et de s'imaginer être ce
« qu'on n'est pas. Mais quelles vérités peuvent
« être si avantageuses que ces bonnes erreurs qui
« nous ôtent le sentiment des maux que nous
« avons, et nous rendent celui des biens que
« nous n'avons pas. »

Les Anacréon, les Saint-Aulaire, n'ont rien dit de plus spirituel et de plus aimable pour justifier le culte de la beauté pratiqué jusqu'au dernier moment. Cette morale ne saurait déplaire à un sexe flatté de faire sentir son pouvoir à tous les âges, et sur-tout quand cela ne l'engage à rien.

L'on voit que Saint-Évremond l'avait assez bien connu, ne fût-ce que par ce passage sur la manière de converser avec les femmes. « Le pre-
« mier mérite auprès des dames, c'est d'aimer;
« le second est d'entrer dans la confidence de
« leurs inclinations; le troisième, de faire valoir
« ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable.
« Si rien ne vous mène au secret du cœur, il faut
« gagner au moins leur esprit par des louanges;
« car, au défaut des amants à qui tout cède, ce-
« lui-là plaît le mieux qui donne aux femmes les
« moyens de plaire davantage. Dans leur con-
« versation, songez bien à ne les tenir jamais in-
« différentes; leur ame est ennemie de cette lan-

« gueur : ou faites-vous aimer, ou flattez-les sur « ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en « elles de quoi s'aimer mieux; car enfin il leur « faut de l'amour, de quelque nature qu'il puisse « être. »

Il est clair que Saint-Évremond était un homme de fort bonne compagnie. Il ne s'exprime pas moins agréablement sur la dévotion dans le déclin de l'âge, c'est à dire, sur les erreurs dont elle est susceptible, et qui sont le contraire de la véritable dévotion. « La pénitence ordinaire des « femmes, à ce que j'ai pu observer, est moins « un repentir de leurs péchés qu'un regret de « leurs plaisirs : en quoi elles sont trompées elles-« mêmes, pleurant amoureusement ce qu'elles « n'ont plus, quand elles croient pleurer sainte-« ment ce qu'elles ont fait.... Quand elles étaient « jeunes, elles sacrifiaient des amants; n'en ayant « plus, elles se sacrifient elles-mêmes. La nou-« velle convertie fait un sacrifice à Dieu de l'an-« cienne voluptueuse.... Quelquefois elles veulent « s'élever au ciel de bonne foi, et leur faiblesse « les fait reposer en chemin avec les directeurs « qui les conduisent. La dévotion a quelque chose « de tendre pour Dieu, qui peut retourner ai-« sément à quelque chose d'amoureux pour les « hommes. »

Je ne citerai rien de plus sur ce chapitre des dévotes, qui devient un peu satirique. Ce qu'il y a de mieux, c'est le titre : *La dévotion est le der-*

nier de nos amours. On en ferait une maxime digne de La Rochefoucauld qui, en sa qualité de Chrétien, aurait pu ajouter que cet amour-là sert à faire sentir le vide de tous les autres.

Voltaire, qui a tiré parti de tout, s'empare quelquefois des idées de Saint-Évremond, jusqu'à mettre sa prose en vers; témoin cet endroit: « César profita des travaux de tous les Romains; « les Scipions, les Émiles, Marcellus, Marius, « Sylla et Pompée, ses propres ennemis, avaient « combattu pour lui: tout ce qui s'était fait en « six cents années fut le fruit d'une heure de « combat. »

Et dans *la Mort de César*:

Nos imprudents aïeux n'ont vaincu que pour lui:
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,
César jouit de tout, et dévore le fruit
Que six siècles de gloire à peine avaient produit.

Il y aurait beaucoup à observer dans ce que Saint-Évremond écrit sur l'histoire. Quoique le jugement ne manque point chez lui, en général, il n'est ni assez sûr ni assez étendu; et nous verrons ailleurs qu'il en est de même de sa critique en littérature (1). Il n'a guère, sur tous les sujets qu'il traite, qu'un premier aperçu, quelquefois assez vivement saisi par un goût naturel, mais

---

(1) Dans le nouveau Commentaire de Racine.

qui s'arrête ou s'égare là où il faudrait que la réflexion vînt diriger ou étendre ses vues. Quant à sa diction, quoique peu soutenue, quelquefois elle n'est pas au-dessous de sa matière. Il dit, en parlant d'Alexandre; « Il n'était proprement dans « son naturel que dans les choses extraordi« naires; s'il fallait courir, il voulait que ce fût « contre des rois; s'il aimait la chasse, c'était celle « des lions. Il avait peine à faire un présent qui « ne fût digne de lui. Jamais si résolu, jamais si « gai que dans l'abattement des troupes; jamais « si constant, si assuré que dans leur désespoir: « en un mot, il commençait à se posséder plei« nement où les hommes ordinaires, soit par « crainte, soit par quelque autre faiblesse, ont « accoutumé de ne se posséder plus. »

Ce qu'on appelle les *OEuvres de Saint-Évremond* est en grande partie composé de Lettres. Il était alors à la mode de les écrire comme des ouvrages; et c'était le plus souvent un moyen pour qu'elles ne fussent bonnes, ni comme ouvrages, ni comme lettres. Les siennes sont, pour la plupart, très-médiocres. On y a joint jusqu'aux billets les plus insignifiants, tant on était avide de tout ce qui sortait de sa plume. Mais heureusement il s'y rencontre aussi quelques lettres de la celèbre Ninon de Lenclos. Celles-là n'étaient pas écrites pour le public, on le voit bien; et on les lit avec d'autant plus de plaisir, qu'elle y montre avec la même franchise et son carac-

tère et son esprit, et que tous deux la font aimer. C'est Saint-Évremond qui fit pour elle ces quatre vers, à peu près les seuls qu'on ait retenus de lui :

L'indulgente et sage nature
A formé l'ame de Ninon
De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.

On peut cependant y joindre ceux-ci, qu'il adresse à cette même Ninon.

Je vis éloigné de la France,
Sans besoin et sans abondance,
Content d'un vulgaire destin.
J'aime la vertu sans rudesse;
J'aime le plaisir sans mollesse;
J'aime la vie, et n'en crains pas la fin.

Si les Mémoires pour la duchesse de Mazarin, imprimés dans les *Œuvres de Saint-Évremond*, étaient de lui, il y aurait de quoi s'étonner que cet homme, qui professait la galanterie, écrivît mieux comme avocat que comme galant. Mais il est avéré qu'ils sont d'Érard (1), célèbre avocat de ce temps, et qui méritait sa réputation, à n'en juger que par ces Mémoires. On les crut longtemps de Saint-Évremond, parce qu'ils étaient

---

(1) C'est une erreur. Cet avocat, loin de défendre la duchesse de Mazarin, plaida contre elle. Voyez les *Causes célèbres*, tome XIV, page 395. (*Note*, 1821.)

d'un style piquant et d'une tournure légère; ce qui prouvait seulement que l'avocat, homme d'esprit, avait quitté le style du barreau pour prendre celui de son sujet.

Il serait superflu de s'étendre sur les autres bagatelles de ce recueil; elles prouvent à tout moment l'extrême incertitude de son goût. Cependant les pièces réunies à ses œuvres, comme lui ayant été attribuées, prouvent aussi son mérite; et quand un abbé Picque et un La Valterie veulent *faire du Saint-Évremond*, ils sont encore fort loin de lui. Mais il n'en est pas de même de la conversation si connue *du Père Ganaye et du maréchal d'Hocquincourt.* Ce morceau, qui est de Charleval, est connu comme un modèle de finesse, de gaieté et de bonne plaisanterie, et je ne serais pas surpris qu'on aimât mieux l'avoir fait que tous les ouvrages de Saint-Évremond.

CHAPITRE IV.

Littérature mêlée.

SECTION PREMIÈRE.

Romans.

Les bons romans sont l'histoire du cœur humain, et ce n'est pas ce qu'ils furent d'abord parmi nous. Les plus anciens, tels que *le Roman de la Rose*, ont pu n'être pas inutiles à notre langue naissante, dans un temps où on ne la croyait pas encore digne des ouvrages sérieux. J'avoue franchement que jamais je n'ai pu les lire, non plus que *l'Astrée*, quoique beaucoup plus moderne, et malgré la vogue prodigieuse qu'elle avait encore au commencement du dernier siècle. Quelques traits de naïveté, quelques images pastorales que l'on pouvait rechercher dans un temps où l'on manquait de meilleurs modèles, ne peuvent aujourd'hui faire supporter le verbiage et le galimatias, si ce n'est aux philologues de profession, aux érudits, aux étymologistes, qui se font un plaisir d'habiter dans les ténébreuses antiquités de notre langue, de deviner notre vieux jargon, et qui se croient assez payés de leur patience quand ils ont déterré quelques origines, ou qu'ils peuvent citer un mot

heureux : chacun se nourrit de ce qu'il aime. On s'est même avisé de faire revivre ce vieil idiome dans des productions modernes, et d'écrire au dix-huitième siècle comme on parlait au douzième. On a employé dans des romans de nos jours le style de *la belle Maguelone* et de *Pierre de Provence*. Il y a des gens qui trouvent dans cette sorte de pastiche une invention merveilleuse : moi, qui n'y entends pas finesse, je n'y vois qu'un moyen facile de se passer de style et d'esprit.

Je n'ai pas lu non plus, du moins jusqu'au bout, la *Clélie* ni le *Cyrus*, dont Boileau s'est tant moqué et avec tant de raison, ni l'*Ariane* de Desmarets, qui vaut encore moins, et qui n'eut pas moins de réputation : ce n'est pas faute de bonne volonté; mais il m'est impossible de lire ce qui m'ennuie.

Il faut toujours en revenir à ce que disait Voltaire : *Oh! qu'il fait bon venir à propos!* Mademoiselle de Scudéry, avec ses grands romans, se fit une grande renommée, du moins jusqu'au moment où Despréaux les eut réduits à leur valeur. On avait alors la manie des portraits, et cette demoiselle ne manquait pas de faire celui de tous les personnages célèbres de son temps sous des noms anciens. On était flatté de se voir encadré dans cette galerie. Mademoiselle de Rambouillet y parut sous le nom d'*Arténice*, qu'elle conserva toujours, jusque dans l'oraison funèbre que l'on

fit en son honneur; et la modestie des solitaires de Port-Royal ne put résister à la petite vanité de se voir désignés avec éloge dans ces productions mensongères, que d'ailleurs leur goût rejetait, et que réprouvait le rigorisme janséniste. On fit venir au Désert ces livres que l'on traitait de poison, quoiqu'en vérité il n'y eût d'autre poison que l'ennui; et il est sûr au moins que l'amour-propre était assez puissant pour mêler un peu de son miel à ce qu'ils appelaient du venin.

Le chef-d'œuvre de ces sortes de romans (si l'on peut se servir de ce terme dans un si mauvais genre) est sans contredit *Cléopâtre*, malgré son énorme longueur, ses conversations éternelles, et ses descriptions, qu'il faut sauter à pieds joints; la complication de vingt différentes intrigues qui n'ont entre elles aucun rapport sensible, et qui échappent à la plus forte mémoire; ses grands coups d'épée qui ne font jamais peur, et que madame de Sévigné ne haïssait pas; ses résurrections qui font rire, et ses princesses qui ne font pas pleurer. Avec tous ces défauts, que l'on retrouve dans *Cassandre* et dans *Pharamond*, La Calprenède a de l'imagination: ses héros ont le front élevé; il offre des caractères fièrement dessinés, et celui d'Artaban a fait une espèce de fortune, car il a passé en proverbe. Il est vrai que ce proverbe même prouve le ridicule de l'exagération; mais enfin les ouvrages de cet auteur respirent l'héroïsme, quoique le plus

souvent ce soit un héroïsme outré; et il peut y avoir à profiter pour ceux qui s'exercent dans la tragédie, pourvu que l'on se garantisse de l'excès où tombe Crébillon, qui, passionné pour la lecture de ces sortes de livres, transporta dans ses pièces le goût et le style romanesque.

Il y a long-temps que l'on a pris le parti de rire des héroïnes de tous ces romans, pour qui la déclaration la plus respectueuse est un outrage si grand, qu'il ne se pardonne qu'après des années d'expiation. Mais rien n'approche en ce genre d'un *Polexandre, du sieur de Gomberville,* en cinq gros volumes ou billots de mille à douze cents pages chacun, qui sont d'un excès de folie si curieux, qu'il donne le courage de les lire, à la vérité un peu légèrement. La princesse, héroïne de ce terrible ouvrage, est une certaine Alcidiane, qui est bien la plus extraordinaire créature que l'on ait jamais imaginée. Elle est aimée de tous les monarques du monde, et il lui vient des ambassadeurs de tous les coins de l'univers pour la demander en mariage. Ceux qui ne peuvent pas y prétendre se contentent de se déclarer ses chevaliers à cinq ou six cents lieues d'elle, rompent des lances en son honneur, et s'abstiennent de regarder aucune femme au monde, après avoir vu le portrait d'Alcidiane. Il semble d'abord que cette espèce d'hommage ne doive pas tirer beaucoup à conséquence, et il faut avoir de l'humeur pour s'en formaliser. Cependant la princesse en est

très-offensée; elle trouve très-mauvais que le grand kan des Tartares, et le roi de Cachemire, et les sultans des Indes, aient la hardiesse d'être amoureux d'elle, quoique d'un peu loin. Enfin aimer Alcidiane, même à mille lieues, est un crime digne de mort, excepté pour Polexandre, le héros du roman, à qui seul elle a permis de l'aimer, parce qu'après tout il faut bien faire grace à quelqu'un. En qualité de son chevalier, elle le dépêche dans toutes les cours pour châtier les insolents qui osent se déclarer ses soupirants sans sa permission. Polexandre fait ainsi le tour du monde, défiant tout ce qu'il rencontre; et quand il a tué l'un, blessé l'autre, détroné celui-ci, fait celui-là prisonnier, et tiré parole de tous qu'ils n'oseront plus se dire amoureux d'Alcidiane, il revient auprès de sa belle, qui daigne l'honorer d'un regard, mais qui ne peut encore s'accoutumer que long-temps après à l'idée d'épouser un homme, après en avoir tant fait tuer. Lui-même ne le conçoit pas plus qu'elle; et lorsque enfin il est marié, il a toutes les peines du monde à se persuader qu'un mortel puisse être l'époux d'Alcidiane, et que cet époux, ce soit lui. La tête lui tourne lorsqu'il faut monter à l'appartement de sa femme : il faut que deux écuyers le soutiennent dans l'escalier; il est près de tomber à chaque marche, et le roman est fini, que l'on n'est pas encore bien assuré de sa vie.

Nous avons été imitateurs en tout, il faut

l'avouer, dans nos défauts, comme dans nos beautés. C'est à l'imagination ardente et déréglée des peuples du Midi et de l'Orient, qui ont été lettrés avant nous, que nous empruntâmes ce caractère si follement outré qui régna d'abord dans nos grands romans. Nous imitions les Espagnols, qui avaient imité les Arabes : c'est dans les écrits de ces derniers que l'on retrouve originairement ces princes amoureux d'un portrait dont l'original est au bout du monde, et quelquefois même n'existe pas, comme on le voit par l'aventure d'un prince qui, dans les *Mille et un Jours*, court le monde pour chercher l'objet d'une passion qu'a fait naître la vue d'un portrait, et qui, au bout de je ne sais combien d'années, apprend d'un sage que la princesse dont il est épris était une des maîtresses de Salomon. La galanterie enthousiaste des Castillans et des Arabes, ces passions exaltées, ces paladins invincibles qui disposent de la destinée des rois et des empires, toutes ces idées hors de nature et de vraisemblance, dominèrent dans notre littérature, en même temps que la puissance espagnole donnait le ton dans l'Europe, et nous faisait adopter ses habillements, ses fêtes et ses tournois; et c'est ainsi que l'histoire du goût est liée par-tout à celle des mœurs. Il faut dire plus : il en était de ces inventions extravagantes comme de toutes les erreurs qui sont originairement fondées sur un peu de vérité. La passion de

l'amour avait eu effectivement chez les peuples asiatiques et méridionaux un degré d'enthousiasme que la chevalerie des nations occidentales avait imité sans l'égaler, et que l'imagination ambitieuse de nos romanciers se piqua de surpasser, dussent-ils aller jusqu'à la folie complète. A l'égard des héros, ce qu'avaient fait Duguesclin en Espagne, et Warwick en Angleterre, qui tous deux avaient renversé et relevé des trônes, dans un temps où les rois, n'ayant point de grandes armées à leur solde, ni de grands trains d'artillerie, dépendaient plus de l'ascendant d'un homme et des coups de la fortune; ces exemples fameux semblaient donner quelque fondement à la supposition de ces aventuriers que nos romans représentaient faisant et défaisant des rois, mais avec des circonstances trop dénuées de toute apparence de raison.

L'esprit de la cour de Louis XIV, pendant la jeunesse de ce prince, qui lui-même avait alors la tête un peu romanesque, favorisa d'abord ce goût pour les fictions outrées; et les rôles qu'avaient joués les femmes dans nos guerres civiles, l'influence toute puissante qu'elles y avaient portée, accoutumaient les romanciers à faire valoir cet empire d'un sexe qui commande par-tout où il n'est pas esclave. On passait la mesure sans doute; c'est toujours par-là que l'on commence : de bons esprits ramènent à la nature. Le ridicule fit passer de mode tous ces fatras héroïques dont

l'Espagne nous avait inondés. Nous avions payé long-temps le tribut de l'imitation aux écrivains de cette contrée : ils étaient devenus nos maîtres, comme les Italiens l'avaient été lorsque nous composions nos historiettes sur leurs *Nouvelles*, et que nos poésies galantes, à quelques morceaux près, respiraient l'affectation de Pétrarque, sans avoir son harmonie et son élégance. Enfin, Boileau et Racine nous apprirent à n'imiter que la nature et les anciens, et à sentir que l'amour était mieux peint dans vingt vers du quatrième livre de *l'Éneide*, que dans les romans de l'Europe moderne.

Le premier qui offrit des aventures raisonnables, écrites avec intérêt et élégance, fut celui de *Zaïde*, et ce fut l'ouvrage d'une femme. Il était juste que l'on dût ce premier modèle au tact naturel et prompt qui distingue les femmes dont l'esprit a été cultivé. Rien n'est plus attachant ni plus original que la situation de Gonzalve et de Zaïde s'aimant tous les deux dans un désert, ignorant la langue l'un de l'autre, et craignant tous les deux de s'être vus trop tard. Les incidents que cette situation fait naître sont une peinture heureuse et vraie des mouvements de la passion. Quoique le reste de l'ouvrage ne soit pas tout-à-fait aussi intéressant que le commencement, quoique le caractère d'Alphonse, jaloux d'un homme mort, au point de se brouiller avec sa maîtresse, soit peut-être trop bizarre,

cependant la marche de ce roman est soutenue jusqu'au bout, et on le lira toujours avec plaisir. *La Princesse de Clèves* est une autre production de madame de La Fayette, encore plus aimable et plus touchante. Jamais l'amour, combattu par le devoir, n'a été peint avec plus de délicatesse: il n'a été donné qu'à une autre femme de peindre, un siècle après, avec un succès égal, l'amour luttant contre les obstacles et la vertu. *Le comte de Comminges*, de madame de Tencin, peut être regardé comme le pendant de *la Princesse de Clèves*.

Passer de madame de La Fayette à Scarron, et de *Zaïde* au *Roman comique*, c'est aller de la bonne compagnie à la taverne. Mais les honnêtes gens ne sont pas sans indulgence pour la gaieté: c'est une si bonne chose! Il y en a dans ce livre, et même de la bonne. Le caractère de La Rancune est piquant, vrai et bien tracé; et plusieurs chapitres, entre autres celui des bottes, sont traités fort plaisamment. Le style a du naturel et de la verve : il est même assez pur, et beaucoup plus que celui de tous les autres écrits du même auteur. Il faut passer presque toutes les *Nouvelles* qu'il a tirées des Espagnols, ou qu'il composa dans leur goût. J'aime cent fois mieux Ragotin que toutes ces fadeurs amoureuses et ces froides intrigues. Ragotin est de la farce, mais il fait rire. Le *Virgile travesti* est d'un genre de turlupinade insupportable au bout de deux pa-

ges. *Jodelet* et *D. Japhet* sont deux pièces dégoûtantes, indignes de la scène française. *Le Roman comique* vaut infiniment mieux : c'est, à proprement parler, tout ce qui reste de Scarron; et voilà aussi ce qui nous reste de meilleur des romans du dernier siècle; car *Gil Blas* est du nôtre; et mademoiselle de La Force, auteur de l'*Histoire secrète de Bourgogne*, et madame d'Aulnoy, auteur d'*Hippolyte, comte de Douglas* (roman où il y a pourtant de l'imagination), ne sont que des imitatrices de madame de La Fayette, fort inférieures à leur modèle pour l'art d'inventer et d'écrire.

SECTION II.

Contes.

Le merveilleux de la féerie, les *peris* des Persans, les *gines* des Arabes, le pouvoir des génies et des talismans, toutes ces fictions de la théologie des Orientaux, fondées sur la croyance d'êtres intermédiaires entre dieu et l'homme, qui a été commune à toutes les nations, quoique avec différents caractères, sont le fond de ces contes dont les traductions qui parurent dans le dernier siècle étaient la suite et la preuve de l'encouragement donné à l'étude des langues orientales par Louis XIV qui encourageait tout. On peut les rapprocher de la classe des romans, comme

appartenant à l'imagination. Il est vrai que ce genre de merveilleux en est l'abus; mais l'agrément fait tout pardonner. On sait que l'Orient fut le berceau de l'apologue, et la source de ces contes qui ont rempli le monde. Ces peuples, amollis par le climat et intimidés par le despotisme, ne se sont point élevés jusqu'à la vraie philosophie, et n'ont fait qu'effleurer les sciences. Mais ils ont habillé la morale en paraboles, et inventé des fables amusantes que les autres peuples ont adoptées à l'envi. Quelle prodigieuse fécondité dans ce genre! quelle variété, quel fond d'intérêt! Ce n'est pas que, dans la mythologie des Arabes, il y ait autant d'esprit, d'art et de goût, que dans celle des Grecs: les fables de ces derniers semblent faites pour des hommes. Ici l'imagination connaît des bornes et des règles; là elle n'en a point, et ses inventions semblent faites pour des enfants. Mais ne sommes-nous pas tous un peu enfants dès qu'il s'agit de contes? Y a-t-il une histoire plus agréable que celle d'Aboulcasem, une histoire plus touchante que celle de Ganem? D'ailleurs, l'amusement que ces livres procurent n'est pas leur seul mérite; ils servent à donner une idée très-fidèle du caractère et des mœurs de l'Orient, et sur-tout de ces Arabes qui autrefois y régnaient. On y reconnaît cette générosité qui a toujours été une de leurs vertus favorites, et sur laquelle l'ame et la verve de leurs poëtes et de leurs romanciers semble toujours exaltée. Les

plus beaux traits en ce genre nous viennent d'eux ; et ce qui rend cette nation remarquable, c'est la seule chez qui le despotisme n'eût point avili les ames ni étouffé le génie. Il n'y eut point de despote plus absolu, plus redoutable, que ce fameux Aaron, dont le nom revient à tout moment dans leurs contes, et dont le règne fut l'époque la plus brillante du califat et de la grandeur des Arabes. On est toujours étonné de ces mœurs et de ces opinions singulières qu'inspirent à une nation ingénieuse et magnanime, d'un côté l'habitude de l'esclavage, et de l'autre l'abus du pouvoir; cette disposition, dans des princes d'ailleurs éclairés, à compter pour rien la vie des hommes; et dans ces mêmes hommes la facilité à se persuader qu'ils ne valent pas plus qu'on ne les apprécie, et à faire de la servitude politique un dévouement religieux, voilà ce qu'on voit sans cesse dans leurs livres, et peut-être ce mépris d'eux-mêmes tient en partie à ce dogme de la fatalité, de tout temps enraciné dans les têtes orientales: il revient dans toutes leurs fables, dont le fond est presque toujours un passage rapide de l'excès du malheur au faîte des prospérités, de l'abjection la plus basse au plus haut point d'élévation, et de l'ivresse de la joie au comble de l'infortune; il semble qu'ils n'aient eu pour objet que de nous faire comprendre à quel point nous sommes assujettis à cette destinée éternelle, écrite sur *la table de lumière*. Et il faut encore observer que

ces révolutions extrêmes ont toujours été beaucoup plus fréquentes chez eux que parmi nous, parce que la volonté d'un seul homme, dans les gouvernements asiatiques, peut en un moment tout renverser et tout confondre, et que ce même homme, par la même raison, peut passer de la grandeur au néant aussi facilement qu'il y précipite les autres. Les états despotiques sont nécessairement le théâtre le plus mobile de tous les jeux de la fortune.

Les Mille et une Nuits sont une sorte de peinture dramatique des peuples qui ont dominé dans l'Orient. L'audace et les artifices de leurs femmes, qui osent et risquent d'autant plus qu'elles sont plus rigoureusement captives, l'hypocrisie de leurs religieux, la corruption des gens de loi, les friponneries des esclaves, tout y est fidèlement représenté, et beaucoup mieux que ne pourrait faire le voyageur le plus exact. On y retrouve aussi de ces traditions antiques que plusieurs nations ont rapportées à leur manière. L'histoire de Phèdre et celle de Circé y sont très-aisées à reconnaître. Plusieurs endroits ressemblent à des traits historiques des livres juifs. Cette aventure de Joseph, la plus touchante peut-être que l'antiquité nous ait transmise, cet emblême de l'envie qui anime des frères contre un frère, se retrouve aussi en partie dans les *Contes arabes*, mais d'une manière bien inférieure à celle de l'ouvrage hébreu. Quant

à la manière dont ces contes sont amenés, on ne saurait en faire cas. L'on sait que l'aventure de Joconde sert de fondement aux *Mille et une Nuits,* et que le Sultan Schak-Riar, irrité de l'infidélité d'une sultane, prend le parti de faire étrangler tous les matins la nouvelle épouse de la veille, pour éviter les accidents du lendemain. Si le moyen est sûr, il est violent ; mais enfin la fille de son vizir parvient à faire cesser ces noces meurtrières, et à sauver sa propre vie en amusant le sultan par des contes. On peut en conclure que Schak-Riar aimait mieux les contes que les femmes, et qu'il était à peu près aussi raisonnable dans sa clémence que dans sa cruauté. Il faut pourtant avouer que toutes les histoires du premier volume sont arrangées de manière à exciter tellement la curiosité dès le commencement, qu'en effet il est bien difficile de n'avoir pas envie de savoir le reste, sur-tout lorsqu'on peut dire ce que le sultan disait de sa femme en se levant : *Je la ferai toujours bien mourir demain.*

Les contes persans, que l'on appelle *Mille et un Jours*, ont un fondement plus raisonnable. Il s'agit de persuader à une jeune princesse, trop prévenue contre les hommes, qu'ils peuvent être fidèles en amour; et en effet, la plupart des contes persans sont des exemples de fidélité. Plusieurs sont du plus grand intérêt; mais il y a moins de variété, moins d'invention que dans

les Mille et une Nuits. On s'aperçoit d'ailleurs qu'ils sont l'ouvrage d'un religienx, à la multitude de traditions tirées de la théologie musulmane, et à la haine fanatique qu'ils respirent contre la religion des Mages, détruite par les successeurs de Mahomet.

C'est à Galland et Petis de La Croix que nous avons l'obligation (et c'en est une véritable) de nous avoir fait connaître les contes arabes et persans. Le premier a écrit avec une grande négligence; le second, avec plus de correction, et tous deux avec du naturel. Au reste, il n'y a peut-être personne qui n'ait entendu raconter ce qui arriva au traducteur des *Mille et une Nuits*, quelque temps après la publication de son premier volume, où il répétait si souvent: *Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, contez-moi un de ces contes*, etc. Quelques jeunes gens, que cette répétition continuelle avait impatientés (et ils n'étaient pas les seuls), imaginèrent d'aller réveiller ce pauvre Galland au milieu d'une nuit d'hiver, en criant de toute leur force sous sa fenètre: *M. Galland! M. Galland!* Il ouvre enfin la fenêtre, et demande ce qu'on lui veut. *M. Galland, n'est-ce pas vous qui nous avez donné ces beaux Contes arabes? — Oui, Messieurs, c'est moi. — Eh bien! M. Galland, si vous ne dormez pas, contez-nous un de ces contes*, etc.

Il faut bien, à propos de contes, descendre à

ceux qu'on appelle particulièrement *Contes des Fées*, ne fût-ce que pour observer le tort qu'on a eu de les croire bons pour des enfants, sous prétexte de la moralité qu'on y joint. Cette espèce d'instruction, que l'on peut leur donner beaucoup mieux de toute autre manière, ne balance pas, à beaucoup près, l'inconvénient de remplir leur faible cerveau d'ogres, de loups-garoux, de sorciers, en un mot, de tout ce qui est propre à entretenir la peur et la crédulité, deux faiblesses dangereuses, qui de l'imagination passent quelquefois dans le caractère; tant les premières impressions ont de force, sur-tout quand les enfants ont l'esprit naturellement borné, et que leur condition ne les met pas à portée d'acquérir des lumiéres. Il n'est jamais bon à rien de tromper l'enfance; au contraire, c'est l'âge dont il importe le plus de soigner les premières idées, parce qu'il en reçoit plus facilement l'empreinte. On ne saurait croire combien les premières erreurs, gravées dans une imagination tendre, ont produit souvent de très-mauvais effets. La raison, qui vient ensuite, ne détruit pas toujours radicalement ce qu'ont fait la nourrice et la gouvernante. Il est bien étrange que l'on ait cru la tête d'un enfant plus faite pour le mensonge que pour la vérité : elle est également ouverte à l'un et à l'autre; il ne s'agit que de mettre la dernière à sa portée. C'est un principe sûr, que tout ce qui peut former le jugement et affermir le courage ne saurait

être trop tôt mis en œuvre dans l'éducation des enfants : les abuser et les effrayer est toujours un mal. L'imagination, que Montaigne appelle si bien *la folle de la maison*, n'a que trop de facilité pour s'en rendre la maîtresse; et, au lieu de lui ouvrir toutes les portes, on ne saurait de trop bonne heure mettre la raison en sentinelle pour écarter *la folle*.

Plusieurs collections récemment publiées font voir combien l'on a été fécond dans ces bagatelles, et que quelquefois des personnes d'esprit et de mérite n'ont pas dédaigné de s'y exercer. On peut mettre de l'art et du goût jusque dans ces frivolités puériles. Madame d'Aulnoy est celle qui paraît y avoir le mieux réussi; elle y a mis l'espèce d'intérêt dont ce genre est susceptible, et qui dépend, comme dans toute fiction, d'un degré de vraisemblance conservé dans le merveilleux, et d'une simplicité de style convenable à la petitesse du sujet.

Mais il convient de mettre à part Hamilton, esprit original, qui, pressé par des dames de la cour, de faire des contes dans le goût des *Mille et une Nuits*, qui étaient en grande faveur, prit le parti d'en faire, comme Cervantes avait fait un livre de chevalerie, mais pour s'en moquer. Il affecta d'enchérir sur la bizarrerie des fictions, et de la pousser jusqu'à la folie; mais cette folie est si gaie, si piquante, si bien assaisonnée de plaisanteries, relevée par des saillies si heureuses

et si imprévues, que l'on y reconnaît à tout moment un homme très-supérieur aux bagatelles dont il s'amuse. Il va plus loin dans *Fleur-d'Épine:* il y a des traits d'une vérité charmante, et de l'intérêt dans les caractères et les situations. L'objet en est moral, et très-agréablement rempli; c'est de faire voir qu'avec beaucoup d'esprit, de courage et d'amour, un homme sans figure et sans fortune peut vaincre les plus grands obstacles, et que dans les femmes la grace l'emporte sur la beauté. Hamilton devait en effet vanter la grace: son style en est plein. Il suffirait, pour le prouver, de se rappeler le tableau de Tarare, emmenant avec lui, sur la jument Sonnante, la jeune Fleur-d'Épine, qu'il a tirée des mains de la fée Dentue, et qui ne le connaît encore que pour son libérateur, mais qui, à ce titre, commence déja à sentir de l'inclination pour lui. On ne trouve point ici de ces conversations de roman, mille fois répétées dans des situations pareilles. Hamilton sait s'y prendre autrement pour nous faire lire dans le cœur de Fleur-d'Épine. Tarare lui raconte, chemin faisant, comment il a été choisi pour peindre la belle Luisante, dont les yeux faisaient mourir tant de monde, « Vous l'avez donc « souvent regardée? dit Fleur-d'Épine. — Oui, « dit-il, tout autant que j'ai voulu, et sans aucun « danger, comme je viens de vous le dire. — « L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle « qu'on vous l'avait dit? — Plus belle mille fois,

« répondit-il. — On n'a que faire de vous de-
« mander, ajouta-t-elle, si vous en êtes d'abord
« devenu passionnément amoureux ; mais dites-
« m'en la vérité. Tarare ne lui cacha rien de ce
« qui s'était passé entre lui et la princesse , pas
« même l'assurance qu'elle lui avait donnée de
« l'épouser en cas qu'il réussît dans son entre-
« prise. Fleur-d'Épine ne l'eut pas plutôt appris,
« que, repoussant les mains dont il la tenait em-
« brassée, elle se redressa, au lieu d'être penchée
« sur lui comme auparavant. Tarare crut entendre
« ce que cela voulait dire; et continuant son dis-
« cours sans faire semblant de rien : Je ne sais,
« dit-il, quelle heureuse influence avait disposé le
« premier penchant de la princesse en ma faveur;
« mais je sentis bientôt que je n'en étais pas digne
« par les agréments de ma personne, et que je le
« méritais encore moins par les sentiments de
« mon cœur; car je ne me suis que trop aperçu
« depuis que l'amour que je croyais avoir pour
« elle n'était tout au plus que de l'admiration.
« Chaque instant qui m'en éloignait effaçait insen-
« siblement son idée de mon souvenir, et dès les
« premiers moments que je vous ai vue, je ne
« m'en suis plus souvenu du tout. Il se tut, et la
« belle Fleur-d'Épine, au lieu de parler, se laissa
« doucement aller vers lui comme auparavant, et
« appuya ses mains sur celles qu'il remit autour
« d'elle pour la soutenir. »

Dans la foule des peintures que l'amour a four-

nies (et il en fournira jusqu'à la fin du monde), je ne crois pas qu'il y en ait une plus vraie, plus douce et plus gracieuse. Elle remplit le cœur de l'idée d'un de ces moments délicieux qui sont faits pour lui, et qui sont d'un prix d'autant plus grand, qu'il semble que tout ce que l'amour promet soit encore au-dessus de tout ce qu'il peut donner.

Il n'y à personne qui n'ait lu et relu les *Mémoires de Grammont:* c'est, de tous les livres frivoles, le plus agréable et le plus ingénieux; c'est l'ouvrage d'un esprit léger et fin, accoutumé, dans la corruption des cours, à ne connaître d'autre vice que le ridicule, à couvrir les plus mauvaises mœurs d'un vernis d'élégance, à rapporter tout au plaisir et à la gaieté. Il y a quelque chose du ton de Voiture, mais infiniment perfectionné. L'art de raconter de petites choses de manière à les faire valoir beaucoup y est dans sa perfection. L'histoire de l'habit volé par Termes est en ce genre un modèle unique. Ce livre est le premier où l'on ait montré souvent cette sorte d'esprit qu'on a depuis appelé *persiflage*, que Voiture avait mis quelquefois en usage avant qu'il fût connu sous ce nom, et qui consiste à dire plaisamment les choses sérieuses, et sérieusement les choses frivoles. Lorsque le comte de Grammont dit, en parlant de son valet de chambre Termes, *Je l'aurais infailliblement tué, si je n'avais craint de faire attendre mademoiselle d'Hamilton*, il dit une chose très-folle

du ton le glus sérieux, et n'en est que plus gai. Mais cet esprit demande beaucoup de mesure et de choix, et n'a rien de commun avec ce langage décousu, néologique, vague et burlesque, que de nos jours on a qualifié du nom de *persiflage*, et qui n'est qu'une absence totale de sens et de goût, une espèce de badinage d'autant plus éloigné du bon ton, qu'il semble plus y prétendre.

Un autre mérite d'Hamilton, et qui n'est pas commun, c'est que, dans la partie de ses contes qu'il a versifiée, il a particulièrement saisi la manière de narrer en vers. Voltaire citait sur-tout le commencement du *Belier* comme un morceau charmant en ce genre. Celui des *quatre Facardins* ne l'est guère moins, mais il est plus négligé. Rien n'est plus connu que sa jolie lettre au comte de Grammont, mêlée de proses et de vers :

Honneur des rives éloignées, etc.

Mais voilà aussi tout ce qu'il a fait de bon en poésie. Ses pièces de société, ses chansons, dont on a fait un volume, ne sont pas au-dessus de celles de Voiture.

Il en est de même de Chapelle. On ne sait pas ce qui lui appartient en propre dans ce *Voyage* qu'il fit en commun avec Bachaumont, et qui est de tout point un petit chef-d'œuvre. C'est encore un de ces morceaux qui prouvent que le dernier siècle eut, jusque dans les petites choses, une originalité et une richesse de talent

qui lui sont propres; car, quoique nous ayons plusieurs *Voyages* où des auteurs de beaucoup de mérite, Desmahys, Le Franc, M. de Parny, ont essayé de rivaliser avec celui de Chapelle, aucun n'a pu en approcher. Mais c'est là tout Chapelle. Ses autres poésies, qu'on a jointes à celles du chevalier d'Aceilly, ne les valent même pas, quoique celles-ci soient extrêmement faibles. Chapelle devait pourtant se tirer assez bien de l'impromptu (qui d'ailleurs est assez ami du vin), si l'on en juge par les deux suivants, que je ne me souviens pas d'avoir vus imprimés nulle part, et qui sont en effet de ces bagatelles qui ne méritent que les honneurs de la tradition, après avoir eu ceux de la table. Le premier est adressé à Boileau, qui venait aussi de s'égayer jusqu'à faire, entre deux vins, un petit quatrain contre Chapelle.

Qu'avec plaisir de ton haut style
Je te vois descendre au quatrain!
Bon Dieu, que j'épargnai de bile
Et d'injures au genre humain,
Quand, renversant ta cruche à l'huile,
Je te mis le verre à la main!

L'autre est sur le fameux gourmand Broussin, celui à qui le *Voyage* fut adressé.

Broussin, dès l'âge le plus tendre,
Inventa la Sauce-Robert;
Mais jamais il ne put apprendre
Ni son *Credo* ni son *Pater*.

SECTION III.

Lettres, Traductions, Critiques.

Le genre épistolaire eut dans le dernier siècle une assez grande importance : il avait fait la réputation de Balzac et de Voiture, suivis par cette foule d'imitateurs qui marche toujours à la suite des succès. Si les modèles ne sont plus guère lus, les copistes sont entièrement oubliés. Les gens plus curieux que difficiles vont encore chercher des anecdotes dans les lettres de Gui-Patin, dans celles de madame Dunoyer, dans celles de Marana, connues sous le nom d'*Espion turc*, etc. Tous ces livres, décriés auprès des gens instruits, ne sont guère que des recueils de satires grossières, ou d'historiettes romanesques et de contes populaires, aliments passagers de la malignité d'une génération, rebutés par la suivante. Un seul recueil de lettres a mérité de passer jusqu'à nous, et de vivre dans la postérité ; et c'est celui dont l'auteur ne songeait à faire ni un roman, ni une satire, ni un ouvrage quelconque. Tout le monde me prévient, et nomme madame de Sévigné.

C'est avec justice qu'on lui a dit dans un poëme dont le sujet, ébauché dans un temps plus heureux, n'est guère de nature à être achevé dans le nôtre :

Charmante Sévigné, quels honneurs te sont dus!
Tu les as mérités, et non pas attendus.
Tu ne te flattais pas d'avoir pour confidente
Cette postérité pour qui l'on se tourmente.
Dans le cœur de Grignan tu répandais le tien:
Tes lettres font ta gloire, et sont notre entretien.
Ce qu'on cherche sans fruit, tu le trouves sans peine.
Que tu m'as fait pleurer le trépas de Turenne!
Qui te surpassera dans l'art de raconter?
Ces portraits d'une cour qu'on se plaît à citer
Se retracent chez toi bien mieux que dans l'histoire:
Ces héros, dont ailleurs je n'appris que la gloire,
Je les vois, les entends, et converse avec eux, etc.

Si le plus grand éloge d'un livre est d'être beaucoup relu, qui a été plus loué que ces *Lettres ?* Elles sont de toutes les heures : à la ville, à la campagne, en voyage, on lit madame de Sévigné. N'est-ce pas un livre précieux, que celui qui vous amuse, vous intéresse, et vous instruit presque sans vous demander d'attention ? C'est l'entretien d'une femme très-aimable, dans lequel on n'est point obligé de mettre du sien; ce qui est un grand attrait pour les esprits paresseux, et presque tous les hommes le sont, au moins la moitié de la journée.

Je sais bien que les détails historiques d'un siècle et d'une cour qui ont laissé une grande renommée font une partie de l'intérêt qu'on prend à cette lecture. Mais la cour d'Anne d'Autriche et la Fronde sont aussi des objets piquants

pour la curiosité, et madame de Motteville est un peu moins lue que madame de Sévigné. Il y a donc ici un avantage personnel. Et qui pourrait l'ignorer ou le méconnaître? C'est le mélange heureux du naturel, de la sensibilité et du goût, c'est une manière de narrer qui lui est propre. Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions. Elle est toujours affectée de ce qu'elle dit et de ce qu'elle raconte : elle peint comme si elle voyait, et l'on croit voir ce qu'elle peint. Une imagination active et mobile, comme l'est ordinairement celle des femmes, l'attache successivement à tous les objets : dès qu'elle s'en occupe, ils prennent un grand pouvoir sur elle. Voyez dans ses *Lettres* la mort de Turenne : personne ne l'a pleuré de si bonne foi; mais aussi personne ne l'a tant fait pleurer. C'est la plus attendrissante des oraisons funèbres de ce grand homme. Mais ce n'est pas seulement, il faut l'avouer, parce que tout est vrai et senti; c'est qu'on ne se méfie pas d'une lettre comme d'un panégyrique. C'est une terrible tâche que de dire : Écoutez-moi, je vais louer : écoutez-moi, et vous allez pleurer. Alors précisément on pleure et on admire le moins qu'on peut; et lorsque l'orateur nous y a forcés, il a fait son métier, et l'on peut mettre sur le compte de son art une partie de la gloire de son héros. Madame de Sévigné probablement n'aurait pas fait le beau discours de Fléchier; et si elle pro-

duit plus d'impression, c'est qu'elle s'entretient familièrement avec nous, qu'elle n'a point de mission à remplir, que son ame parle à la nôtre sans annoncer le dessein de lui parler, et qu'elle nous communique tout ce qu'elle sent.

Ceux qui aiment à réfléchiret à tirer une instruction de leur plaisir même peuvent trouver dans ces *Lettres* un autre avantage; c'est d'y voir sans nuage l'esprit de son temps, les opinions qui régnaient, ce qu'était le nom de Louis XIV, ce qu'était la cour, ce qu'était la dévotion, ce qu'était un prédicateur de Versailles, ce qu'était le confesseur du roi, le jésuite La Chaise, chez qui Luxembourg accusé allait faire une retraite; cet assemblage de faiblesse, de religion et d'agrément qui caractérisait les femmes les plus célèbres; cette délicatesse d'esprit qui dans les courtisans se mêlait à l'adulation; ce ton qui était encore un peu celui de la chevalerie et de l'héroïsme, et qui n'excluait pas le talent de l'intrigue. Il est peu de livres qui donnent plus à penser à ceux qui lisent pour réfléchir, et non pas seulement pour s'amuser.

Une autre remarque à faire sur madame de Sévigné, c'est qu'on peut montrer beaucoup de goût dans son style et fort peu dans ses jugements, parce que notre style est notre esprit, et que nos jugements sont souvent l'esprit des autres, sur-tout dans ce qu'on appelle le monde. Les gens de lettres sont sujets à mal juger, par

un intérêt qui va jusqu'à la passion ; les gens du monde, d'abord par une indifférence qui leur fait adopter légèrement l'avis qu'on leur donne, ensuite par un entêtement qui leur fait soutenir le parti qu'ils ont embrassé. Voilà ce qui fait durer plus ou moins les préventions de société, source de tant d'injustices : de là celles de madame de Sévigné envers Racine, dont elle a dit qu'*il passera comme le café.* Elle se défendait de l'admirer, pour ne pas avoir l'air de revenir sur Corneille. On croirait pourtant qu'il n'y a rien de plus simple et de plus aisé que d'admirer à la fois deux grands écrivains ; mais il n'en est pas ainsi de la plupart des hommes. Il semble qu'ils n'aient tout au plus que ce qu'il faut pour en goûter un, qu'ils soient jaloux dans leur opinion comme on l'est dans l'amour, et qu'ils ne puissent pas souffrir que l'on compare rien à l'objet de leur choix ; et puis ne faut-il pas se dédommager sur l'un de la justice que l'on rend à l'autre, et faire la part de la malignité ? On ne loue presque que pour rabaisser ; et, sans sortir de notre temps, j'ai vu, depuis vingt années, sept ou huit écrivains dont chacun a été à son tour *le seul poëte, le seul génie, le seul talent* que nous eussions. Il est vrai que le temps a mis tout le monde d'accord en les faisant tous oublier ; et il est bien juste de faire place à d'autres.

On a fait à madame de Sévigné un reproche plus grave, mais qui n'est nullement fondé : on

a prétendu qu'elle faisait parade, dans ses *Lettres*, d'un sentiment qui n'était point dans son ame; qu'en un mot, elle n'aimait point sa fille. Cette accusation est non-seulement dénuée de preuve, mais de probabilité; on n'affecte pas de ce ton-là; et si madame de Sévigné ne sentait rien, qui donc l'obligeait à cette effusion de tendresse? A quoi bon cette pénible hypocrisie? Heureusement elle est impossible. On contreferait plutôt le ton d'un amant que le cœur d'une mère; et madame de Sévigné ne pouvait puiser que dans le sien cette prodigieuse abondance d'expressions qui ne pouvait se sauver d'une ennuyeuse monotonie qu'à force de vérité.

Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent.

C'est Boileau qui l'a dit; et si ce n'était pas lui, ce serait la raison.

Les traductions tiennent une grande place dans l'histoire littéraire du siècle passé, et n'en ont conservé aucune dans le nôtre. De celles qui sont en vers, rien n'est resté que l'exorde du premier livre de Lucrèce, par Hénaut, quoique généralement assez médiocre. De celles qui sont en prose, les plus renommées dans leur temps, et les plus passables, sont celles de Vaugelas, de d'Ablancourt et de Tourreil. Le mérite qui les fit justement estimer était une attention à la pureté et à l'exactitude du langage, fort utile aux

progrès dont il était alors susceptible. Mais il eût fallu joindre à ce travail le talent de se pénétrer de l'esprit de l'auteur, et de le faire parler en français comme dans son idiome naturel. Ils sont tous bien loin de cette force ; aucun ne peut soutenir la comparaison avec les originaux, aux yeux de ceux qui les connaissent. La traduction d'un grand écrivain est une lutte de style et une rivalité de génie. Ceux qui en avaient alors ne s'y sont pas engagés : ce n'est que dans ce siècle que, les ressources de la langue étant plus généralement reconnues, et les genres commençant à s'épuiser, quelques hommes supérieurs se sont aperçus qu'il pouvait y avoir de la gloire à faire revivre un ancien; et ce n'est aussi que de nos jours que les traductions ont été des ouvrages de talent et des titres durables de célébrité.

La critique, dont il me reste à parler, est générale ou particulière : la première examine la théorie de l'art; la seconde, l'application bonne ou mauvaise des principes dans les ouvrages des artistes. Il était naturel qu'à l'époque où tous les genres de littérature étaient cultivés à l'envi, avec plus ou moins de succès, on en discutât les règles. Mais, comme je l'ai fait observer ailleurs, le talent va plus vite que le goût, et celui-ci ne se forme que long-temps après, par la comparaison du bon et du mauvais, et par l'étude des modèles. Corneille avait donné tous ses chefs-

d'œuvre, et il n'y avait pas encore en français une poétique supportable. *La Pratique des Théâtres*, de l'abbé d'Aubignac, est un lourd et ennuyeux commentaire d'Aristote, fait par un pédant sans esprit et sans jugement, qui entend mal ce qu'il a lu, et qui croit connaître le théâtre parce qu'il sait le grec. Redisons, à la louange de la poésie, que c'est à elle que l'on doit le premier ouvrage qui offrit les éléments du bon goût, et cet ouvrage, c'est l'*Art poétique* de Despréaux. Il y a mille fois plus à profiter dans ce qu'il a dit de la tragédie et des autres genres de poésie, en un petit nombre de vers, que dans tous les Traités que l'on faisait de son temps. Celui du P. Le Bossu sur la poésie épique n'apprendra jamais rien à un poëte. On confondait alors l'érudition avec le jugement, et l'on ne songeait pas que tout le monde peut devenir érudit, et que la nature seule peut donner un bon esprit, que l'étude perfectionne. Sans cette lumière naturelle, toutes les connaissances acquises ne peuvent que conduire, par une route laborieuse, à l'erreur et aux chimères : le Traité du P. Le Bossu en est rempli.

C'est à un Fénélon qu'il convenait de donner des préceptes sur l'art d'écrire : aussi ses *Dialogues sur l'éloquence de la chaire*, et sa *Lettre à l'Académie française*, respirent le bon goût, quoique jetées sur le papier avec la facilité rapide de cet illustre écrivain, qui, occupé d'autres objets,

et mettant peu d'importance à ses compositions, dont il faisait une sorte de délassement, ne se croyait pas obligé de les approfondir.

A l'égard de la critique particulière, le livre du jésuite Bouhours, intitulé *la Manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit,* eut dans son temps beaucoup plus de réputation qu'il n'en méritait. Le titre n'est pas modeste, et l'ouvrage l'est encore moins. L'auteur y donne des leçons sous le nom d'Eudoxe (mot grec qui signifie *celui qui pense bien*), à Philanthe (autre mot grec qui veut dire *amateur des fleurs*); et dans ces dialogues, Eudoxe-Bouhours se fait à lui-même, par la bouche de Philanthe, de petits compliments assez flatteurs, tels que celui-ci : « Je ne vous admire « guère moins que Pline admirait les ouvrages de « la nature, tant je trouve que vous raisonnez « juste sur une matière si abstraite. » Remarquez que cette *matière si abstraite* n'est point *la nature,* mais la délicatesse de pensée et de style; et qu'Eudoxe vient de débiter sur ce sujet un véritable galimatias, si bien qu'il a fini par dire : « Je ne sais si vous m'entendez. Je ne m'entends « pas moi-même, et je crains à tout moment de « me perdre dans mes réflexions. » Il faut croire que l'admirateur Philanthe entend Eudoxe mieux que cet Eudoxe ne s'entend lui-même, ou que Philanthe est comme bien des gens, qui admirent d'autant plus qu'ils comprennent moins.

On aperçoit trop dans la vanité d'Eudoxe celle

d'un régent de collége, accoutumé à parler à des écoliers, et qui se croit un grand homme parce qu'il est écouté par des enfants. Cependant une des prétentions de Bouhours les plus marquées est celle d'avoir le ton d'un homme du monde. Il y vivait en effet comme beaucoup de jésuites; mais il prouve que cela ne suffit pas toujours pour dépouiller l'écorce du pédantisme. Son adversaire, Barbier d'Aucour, qui voyait beaucoup moins le monde, connaît infiniment mieux les convenances délicates qui échappent souvent au P. Bouhours. C'est que le bon esprit devine tout. Celui du jésuite était fort superficiel: c'était un homme lettré, qui savait l'italien et l'espagnol; mais son goût est fort peu sûr; il est vétilleux sur les mots, et se trompe souvent sur les choses. Voiture est son héros, et il le loue beaucoup de ses sottises. Il met Rapin à côté de Virgile, et cela est un peu fort, même pour un jésuite parlant d'un jésuite. Il était de la destinée de Port-Royal de les combattre avec les armes du bon goût. Barbier d'Aucour traita leurs beaux-esprits comme Pascal et Arnauld avaient traité leurs casuistes et leurs théologiens. *Les sentiments de Cléante* sont, je crois, après *les Provinciales*, qu'il suffit de nommer, le seul livre polémique qui ait assuré à son auteur une réputation qui a duré jusqu'à nous; et l'ouvrage en est digne: c'est, à très-peu de chose près, ce que la critique littéraire a produit de meilleur dans le dernier siècle.

Barbier d'Aucour me dispense d'en dire davantage sur le P. Bouhours, dont il a relevé les défauts de manière à ne rien laisser à désirer. Et ce n'est pas un de ces critiques, comme il y en a tant, qui, ne sachant que reprendre des fautes faciles à apercevoir, montrent eux-mêmes fort peu d'esprit en attaquant celui d'autrui. Il a de la méthode, du sens et des principes. En indiquant l'erreur, il y substitue la vérité; il met le bon goût à la place du mauvais. En blâmant ce qu'on a fait, il montre ce qu'il faut faire; il pense juste, et il écrit bien; il varie son ton en proportion des objets, et sa plaisanterie est fine et décente, autant que sa raison est solide et lumineuse.

Il eût été à souhaiter que la critique eût eu toutes ces qualités, lorsqu'elle devint périodique dans l'espèce d'ouvrage que l'on appela *Journaux*. On sait qu'ils doivent leur origine à celui *des Savants*, commencé en 1665 par Denys Sallo, qui, ayant l'habitude de faire, pour son usage particulier, des extraits de ses lectures, imagina, non sans fondement, que cette méthode pourrait être de quelque utilité pour le public. Il s'associa plusieurs gens de lettres pour l'aider dans ce travail, dont Bayle prouva depuis l'utilité. Des savants très-connus, tels que Basnage, Bernard, Leclerc, et autres, s'exercèrent dans le même genre, et furent imités par toutes les nations lettrées. Ces journaux ne traitaient le plus souvent que

des sciences et des objets d'érudition; les ouvrages d'imagination et de goût, et de littérature agréable, y tenaient fort peu de place. On laissait au public à les juger, aux artistes à les discuter, et au temps à fixer leur rang. Les journaux alors n'étaient guère que des dissertations sérieuses sur des écrits sérieux, et l'on songeait plus à l'instruction qu'à l'amusement. Le seul Bayle eut assez de talent pour réunir l'un et l'autre : mais la plupart des matières qu'il traitait ayant été depuis mieux connues et plus approfondies, ses *Lettres sur la république des lettres*, qui le mirent au-dessus de tous les journalistes de son temps, ont dû perdre beaucoup de leur intérêt et de leur utilité dans le nôtre. D'ailleurs, il n'y travailla que peu d'années; et quelque circonspection qu'il apportât dans la critique, il en sentit bien vite le danger, et y renonça.

Les querelles des savants avaient déja éclaté dans ces journaux, et en remplissaient une partie; mais, par la nature même des objets, elles avaient peu de juges, et n'intéressaient pas la multitude, comme celles de Scudéry et de d'Aubignac avec Corneille, qui avaient occupé tout Paris.

C'est dans le *Mercure galant*, dont Visé fut le fondateur en 1672, que l'ignorance et l'envie eurent bientôt un bureau d'adresses fait pour tout le monde, parce qu'on y parlait des ouvrages que tout le monde lit : c'est là que Molière et Racine étaient dénigrés. Mais le ton aigre des

censures de Visé, d'autant plus mauvais critique qu'il était mauvais auteur, était encore de la modération, si on le compare au scandale de nos jours.

C'en était un d'une autre espèce que le livre de Perrault sur le *Parallèle des Anciens et des Modernes*, qui fit tant de bruit; mais comme l'examen de ce livre, et des réponses qu'on y a faites, est une occasion toute naturelle de réduire à ses termes cette question souvent agitée, sur laquelle cent ans écoulés depuis Perrault ont pu donner de nouveaux aperçus, je remets à en parler à la fin de ce *Cours,* lorsque, les anciens et les modernes ayant passé sous nos yeux dans tous les genres, il sera plus facile d'établir la comparaison.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME,

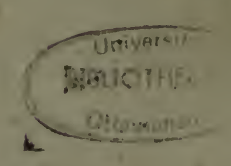
ET DE LA SECONDE PARTIE.

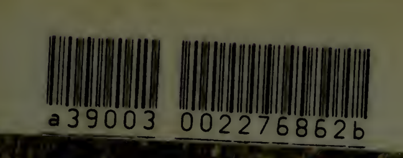
TABLE
DES MATIÈRES.

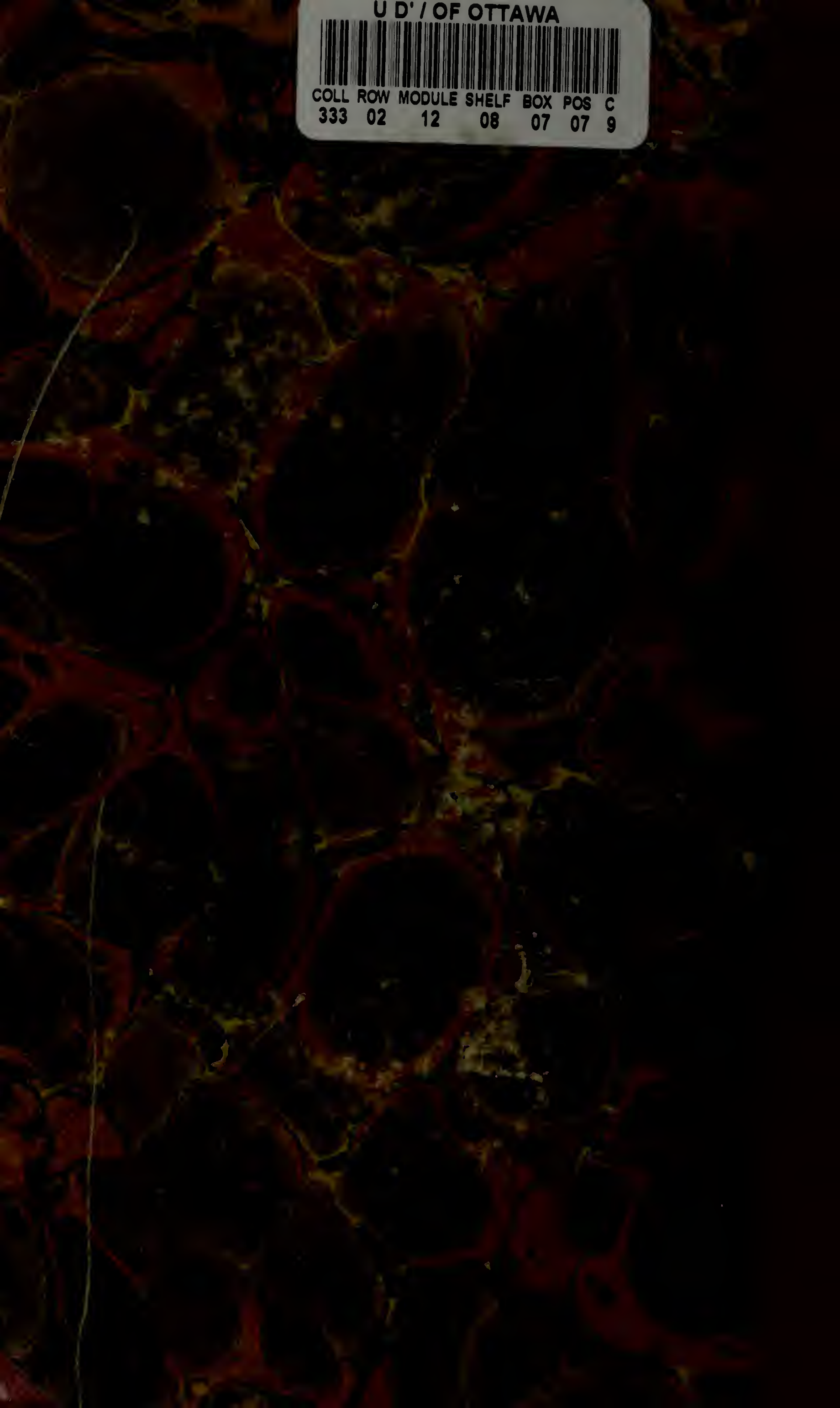
SECONDE PARTIE.

SIÈCLE DE LOUIS XIV.

FIN DE LA TABLE.




a39003 002276862b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 08 07 07 9